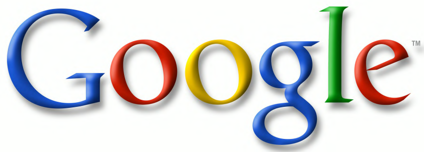



THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA NUS TIO ILLU MEA



1:4:0
" 40 ~~A.L. : H. : B.12~~

N. N. : 7 : 7 leaf in vol. 11 repaired.

Vol. 1 lacks frontispiece.

Arch

J 50

c

[illegible]

13.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

TOME PREMIER.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ſes Progrès, & des diverſes Révolutions qui lui ſont arrivées juſqu'à notre tems.

NOUVELLE EDITION.

Par M. DESLANDES.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.

Opinionum commenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.

Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.



PREFACE.

LA Philosophie est la science de la signification la plus noble, & en même-tems la plus étendue. Tout est presque assujetti à ses judicieuses loix dans la République des Lettres : tout releve de son empire, ce qui paroît même devoir le moins en relever. *Exercet Philosophia regnum suum : dat tempus, non accipit : non est res subcisiva, ordinaria est, domina est, adest & jubet.* Chez les Anciens, elle embrassoit leur Théologie, leur Religion, les origines de leur Histoire, une partie de leur Jurisprudence & de leur Morale. Chez les Modernes, elle tient à toutes les Sciences exactes & naturelles, qui ont pour objet, non de flatter l'imagination par des traits agréables, mais de nourrir l'esprit, de le fortifier par des connoissances solides. J'ajoute que

Sex. epist. 53.

dans tous les tems, la Philosophie s'est élevée aux plus hautes spéculations où il lui étoit permis d'atteindre; qu'elle n'a rien négligé de ce qui pouvoit les ennoblir. Mais ces spéculations n'ont point toujours été les mêmes, & ne devoient point l'être en effet, tant parce que les premieres vérités une fois trouvées ont servi comme de points fixes pour en trouver de nouvelles, que parce que la révélation a donné pour constans & pour invariables, beaucoup de dogmes, sur lesquels on hésitoit auparavant. Qu'on ne s'attende donc pas ici à voir définir la Philosophie : toute définition seroit au-dessous des idées générales qu'elle inspire. Je me contenterai de partager en plusieurs Ages son Histoire, & de marquer successivement dans chaque Age, quelles Sciences étoient comprises sous son nom, quels efforts de génie ont fait les Grands-hommes qui les ont embrassées dignement, quels obstacles ils rencontroient sur leur route, de quelle adresse enfin ils se sont servis, de quel courage il se sont armés pour vaincre ces obstacles.

Tout cela, si je ne me trompe, formera un tableau aussi utile que varié,

digne

digne par conséquent d'une double attention. En effet, si l'Histoire des Arts & de quelques sciences particulieres intéresse si fort ceux qui aiment à considérer les origines des choses, & à suivre le fil précieux des découvertes ajoutées les unes aux autres, souvent par hazard, toujours avec fruit & utilité: quel agrément, quelle instruction ne doit pas offrir l'Histoire de la Philosophie, qui renferme tant de richesses, & des richesses si différentes, qui développe en quelque sorte les secrets impénétrables, & l'intelligence même du souverain Arbitre de la nature, qui nous apprend par des observations sûres, à n'être point éblouïs de l'éloignement prodigieux & de la grandeur des corps célestes; qui nous multiplie, pour ainsi dire, en mettant sous nos yeux toutes les merveilles & toutes les singularités qui se trouvent dans les diverses parties de l'Univers, qui nous fait connoître enfin quel est le caractére des principaux objéts qui nous environnent, & en quelle proportion ils se trouvent avec nos sens, afin que nous puissions rechercher les uns comme par une espece d'instinct, & éviter les autres?

Voilà en gros l'idée que je me suis formée de la Philosophie. Son Histoire, à la regarder d'un certain œil, peut passer pour l'Histoire même de l'esprit humain, ou du moins pour l'Histoire, où l'esprit humain semble monté au plus haut point de vûe possible. Jamais à mon avis il n'a été tant tourné ni tant exercé : jamais il n'a paru plus inventif ni plus fécond, que dans les matieres de Philosophie. Les caracteres différens & un peu portés à la contradiction, qui dans les autres Sciences se gênent presque malgré eux, s'incommodent à pure perte, font en Philosophie un assortiment complet & heureux. Les uns commencent à se faire jour par une certaine vigueur d'idées, par une fougue de raison : ils défrichent une terre encore neuve. Les autres par une analyse subtile, par une sage & ingénieuse lenteur, discutent ce qui a été dit, & le ramenent à la derniere précision.

On peut conclure de-là, que les Modernes sont en général les plus propres à enfoncer dans l'étude des choses naturelles, qu'ils philosophent avec plus de netteté & de bonheur. Mais ils doivent encore à leurs Ancêtres, non point tant

ce

ce qu'ils ont trouvé de neuf & d'utile, que l'art même & l'espérance de le trouver. Les premiers pas qu'on fait dans la carriere épineuse des Sciences, sont toujours les plus difficiles: & c'est aussi parce qu'on les fait très-lentement, qu'on doit avoir une reconnoissance extrême pour ceux qui nous ont précédés, & qui d'une main hardie ont osé dévoiler les secrets, les énigmes de la Nature. *Illis invenienda fuerunt, nobis cognoscendo sunt. Tot nos præceptis, tot exemplis instruxit, Antiquitas, ut non possit videri ullâ sorte ætas felicior quam nostra, cui docende priores elaboraverunt.* Plus on ira en avant, & plus ce passage aura son application.

§ Quint. Inst. Orat. l. 12.

En effet, tant de systêmes qui sont tombés, & tombent encore tous les jours; tant d'hypotheses précipitées, & qui n'ont pû éclaircir les nouveaux phénomenes; tant de raisonnemens que les expériences ont démentis; tant d'expériences même qu'on croyoit vrayes, & qu'on a trouvé fausses après un plus mûr examen; en un mot, tant de doutes & d'incertitudes, qu'un beau jour s'efforce de dissiper, me font croire qu'à la fin on pourra parvenir à quelque chose d'exact & de régulier, ou du

moins, qu'on ſçaura déterminément qu'on n'y peut point parvenir ſur certaines matieres : ce qui revient à peu près au même pour l'eſprit humain, ſi étendu dans un ſens & ſi borné dans l'autre. Heureux, qui connoît bien les limites que la nature lui a aſſignées ! plus heureux encore qui, les connoiſſant, ne cherche point à les paſſer par un orgueil mal entendu !

C'eſt déja l'ouvrage d'une main ſçavante, que de recueillir ſéparément les divers ſyſtèmes des Philoſophes anciens & modernes, d'entrer dans le détail de leurs actions, de faire des analyſes exactes de leurs Ouvrages, de ramaſſer leurs ſentences, leurs apophthegmes, & même leurs bons mots. Mais c'eſt-là préciſément ce que l'Hiſtoire de la Philoſophie contient de moins inſtructif. Le principal & l'eſſentiel à mon avis, c'eſt de remonter à la ſource des principales penſées des hommes, d'examiner leur variété infinie, & en même-tems le rapport imperceptible, les liaiſons délicates qu'elles ont entr'elles ; c'eſt de faire voir comment ces penſées ont pris naiſſance les unes après les autres, & ſouvent les unes des autres ; c'eſt de rappeller les opinions des

Phi

Philoſophes anciens, & de montrer qu'ils ne pouvoient rien dire que ce qu'ils ont dit effectivement; c'eſt en un mot de ſuivre & de démêler ce prodigieux amas de vérités & d'erreurs, qui ſont parvenues juſqu'à nous, & qui jettent encore les plus éclairés dans une ſorte de Pyrrhoniſme, ou du moins dans l'embarras de choiſir.

J'avoue que tout ce détail où je m'engage, eſt environné de difficultés aſſez grandes, aſſez impoſantes, pour ne pouvoir être levées que par la meilleure main. J'oſe même lui appliquer ce que diſoit Pline de ſon vaſte Recueil d'Hiſtoire Naturelle: car il ſied bien à un Auteur de ſentir tout le poids de ſon entrepriſe. „ C'eſt un travail épineux & „ extrêmement hardi, de vouloir rajeu„ nir les choſes anciennes, & accrédi„ ter celles qui ſont encore trop neu„ ves; de vouloir donner de l'éclat à „ ce qui eſt uſé, de la clarté à ce qui „ eſt obſcur, de la grace à ce qui eſt „ ennuyeux, de l'autorité à ce qui eſt „ incertain; de vouloir en un mot re„ mettre toute la nature dans ſes juſtes „ bornes, & empêcher qu'elle ne s'en „ écarte. Mais cela même m'oblige heureuſement, & à me ſaiſir de tout ce

qui a été remarqué avant moi, & à renouveller de courage, de force, d'attention, pour ne point rester au-dessous de mon idée. J'ajoute encore, que s'il est nécessaire, afin de bien écrire l'Histoire de la Philosophie, d'être soi-même un peu Philosophe, j'oserois presque m'approprier ce titre; non en me supposant des connoissances supérieures, que je reconnois naïvement me manquer, mais par l'envie que j'ai toujours eûe de faire le meilleur usage qu'il m'a été possible, & des lumieres de mon esprit, & des sentimens de mon cœur: le tout suivant les bornes étroites qui m'ont été prescrites.

Après avoir ainsi donné le plan général de mon Ouvrage, qu'il me soit permmis de faire quelques observations préliminaires, que je renfermerai en trois éclaircissemens très-courts & très-serrés, pour me hâter de venir à l'Ouvrage même.

Premier Eclaircissement.

Il y a deux sortes de gens qui attaquent la Philosophie, & qui cherchent à la décréditer, tantôt par de vaines déclamations, tantôt par des bruits sourds

&

& injurieux. Les uns disent qu'elle est inutile, ou du moins toute problématique; qu'elle ne s'occupe que de bagatelles & d'expériences plus pénibles encore que curieuses; qu'elle s'arrête trop long-tems à l'examen d'un insecte ou de quelque coquillage, à l'observation d'un météore extraordinaire; qu'enfin toutes ses recherches bien appréciées, sont ou peu considérables, ou indifférentes à la Société.

De pareils reproches partent communément de deux causes: ou d'une passion imprudente de blâmer ce qu'on n'entend point, ou de ce fonds de paresse & de négligence qui dégoute l'homme peu attentif de la plûpart des choses sérieuses & abstraites. Si l'on vouloit examiner quel jour répand la Philosophie sur toutes les autres Sciences, même sur celles qui paroissent s'en éloigner davantage; quel enchaînement de vérités elle présente à l'esprit, & de vérités qu'on devroit avoir honte d'ignorer; quelle idée sublime elle donne des deux plus grands caracteres du souverain Etre, de son immensité par l'étendue des espaces célestes, & de son intelligence infinie par la méchanique des animaux: on conviendroit sans pei-

ne

ne qu'il n'y a que le Philoſophe qui ait des yeux, ou du moins qui ſçache s'en ſervir de la maniere la plus avantageuſe; qu'il eſt preſque le ſeul & qui ne perde point ſes penſées, & qui les arrange dans le meilleur ordre; que plus il travaille, plus il s'ouvre de nouvelles routes, & en même-tems plus il ſe pénetre de connoiſſances ſolides, rares, inſtructives.

D'ailleurs la Philoſophie n'eſt point une doctrine de pure ſpéculation, & ſeulement à l'uſage de Lycée, ou de l'Académie. Elle influe peu à peu ſur les mœurs, & par conſéquent ſur toute la conduite de la vie: elle entre dans le cabinet des Grands-hommes, les rend plus propres aux affaires, leur inſpire le noble amour du bien public, devient la baſe & le fond même de leurs ſentimens: elle ſe mêle encore parmi les plaiſirs & n'en rougit point, parce qu'elle fait reprendre ſa ſévérité naturelle quand il le faut, & au moment précis qu'il le faut. A quoi ſerviroit donc la ſageſſe, ſi elle n'étoit une compagne, une amie fidele, & de toutes les heures?

Je ne parle ici que d'après les plus grands Maîtres de l'antiquité: je ne fais

fais que me conformer à leurs ſentimens magnanimes. Ils recommandent ſans ceſſe, qu'en s'éclairant l'eſprit, le Philoſophe ſonge à ſe former le cœur, qu'en apprenant à bien penſer, il apprenne encore à bien vivre; qu'en étudiant ce qu'il y a de plus relevé dans la nature, ce que c'eſt que l'eſpace, le tems, l'éternité, cet ordre qui amene chaque choſe à ſa place, il ne ſe dégrade point par une conduite abjecte & honteuſe. *C'eſt peu de connoître*, diſoit l'Empereur Marc-Antonin, *il faut encore agir; il faut joindre la pratique à la théorie, ſi l'on veut exactement remplir ſon devoir.* Je ſouſcris volontiers à de ſi ſages réfléxions, & je reconnois ſans peine que l'étude de la Philoſophie ſeroit tout-à-fait inutile, ſi en la cultivant on ne cherchoit à devenir plus vertueux, plus raiſonnable, & par-là même auſſi heureux qu'on peut l'être pendant cette vie. *Nulla homini cauſa eſt philoſophandi, niſi ut beatus ſit.* Aug. de Civit. Dei. L. 19.

Les autres Adverſaires de la Philoſophie, & qui ſont en bien plus grand nombre, l'accuſent malignement de conduire à des caprices & des ſingularités, à un genre de vie qui ſort trop des regles communes. Je tombe d'ac-

cord qu'il y a eu des Philoſophes qui ont voulu ſe diſtinguer des autres hommes, ou par des airs concertés, ou par des habits extraordinaires, ou par leurs geſtes, leur ton de voix, ou par un goût continué de diſputes & de crieries. Mais les défauts de ceux qui profeſſent une ſcience, & qui ne la profeſſent que pour l'avilir, doivent-ils retomber ſur la ſcience même? Non, je le déclarerai hautement & ſans peur d'être contredit, la Philoſophie n'eſt point reſponſable de tous les hors-d'œuvres qu'on lui attribue, elle n'approuve ni ceux qui par indolence, refuſent d'atteindre au but, ni ceux qui par orgueil vont au-delà: elle ſçait que pluſieurs ſe vantent de porter le Thyrſe ſuivant l'expreſſion de Pythagore, mais que peu ſont animés de l'eſprit du Dieu à qui le Thyrſe eſt conſacré. On ne doit par conſéquent lui reprocher, ni les ſophiſmes de Chryſippe, ni les excès ridicules de Diogene, ni les ſubtilités d'Euclide, ni la hardieſſe impie de Diagoras. Toujours égale à elle-même, toujours appuyée ſur l'attention & l'exactitude d'eſprit, elle ramene chaque choſe à ſes principes propres & déterminés: elle ne confond point l'ar-

V. Plat. in Phæd.

bitraire

bitraire & l'essentiel, le vrai & le faux, & ce qui demande plus de discernement, le vrai & le vrai-semblable. Je dis bien ce qui demande plus de discernement, parce que le vrai-semblable augmente ou diminue, à mesure que les raisons qui portent à croire, sont plus fortes que les raisons qui portent à douter.

Si le court Panégyrique que je viens de faire de la Philosophie, ne contente point encore assez, j'y joindrai quelques réflexions tirées en partie de Séneque, & qu'il adresse à Lucilius, ou sous ce nom, à un jeune-homme qu'il s'efforce de conduire au grand, au sérieux, en l'éloignant de ce goût de bagatelles & de petites choses dont le monde est si touché.

Ce que je vous conseille, lui écrit-il tendrement, c'est d'éviter tous ceux qui songent plûtôt à être admirés, qu'à s'avancer dans le chemin de la vertu. N'affectez point de changemens éclatans, ni dans vos habits, ni dans votre maniere de vivre; craignez d'avoir un front sévere & un abord glacé; ne négligez ni votre barbe ni vos cheveux; ne vous faites pas un vain mérite de mépriser-

Epist. 5. & passim in aliis.

méprifer les biens de la fortune, & de coucher fur la dure : ce font-là des marques d'une ambition folle & déreglée. La Philofophie, quoique traitée avec modeftie & retenue, eft déja affez odieufe aux hommes qui ne penfent point : que feroit-ce, s'ils la croyoient capable de nous tirer du commerce de la vie, & des occupations ordinaires que fournit la fociété? Ayons grand foin de cultiver notre efprit, & de calmer les tempêtes qui s'élevent dans notre cœur. Pour notre extérieur, tâchons de le conformer à ce qui eft d'ufage dans le Pays où nous vivons. On ne doit pas fe piquer d'avoir une robe magnifque ; il faut cependanr fe guérir de la folie de croire que ce foit une marque de tempérance, de n'avoir ni or ni argent. Notre but eft de mener une vie plus réglée, & non point contraire à celles des autres hommes, de peur que notre conduite n'effarouche ceux que nous voulons corriger & conduire infenfiblement à la vertu. La principale utilité qu'on tire de la Philofophie, c'eft le bon fens, c'eft l'humanité, c'eft la politeffe des mœurs, c'eft l'amour de la fociété. Elle nous invite, cette Philofophie folide, noble,

épurée,

épurée, & nous exhorte en même-tems à vivre ſelon la nature. Or il eſt contre la nature d'affliger le corps, de maniere que l'eſprit en ſoit abbattu & gêné, de fuir la propreté & la décence, de ne choiſir que des mets vils & des viandes mal apprêtées, d'avoir enfin une triſteſſe d'habitude & fatigante pour tous les autres. Notre amour propre ſouffre bien qu'on nous reprenne, mais non qu'on nous humilie, qu'on nous inſtruiſe, mais non qu'on nous faſſe ſentir cette ſupériorité qui donne à l'inſtruction je ne ſçai quel air d'inſulte (*).

Tel eſt la conduite de ceux qui ſe piquent d'être ſincérement Philoſophes ; de ces Héros paiſibles, comme les appelloit Ciceron, qui connoiſſant la valeur réelle & préciſe des choſes, n'embraſſent point le vain fantôme du bonheur, pour le bonheur même. C'eſt bien aux autres hommes, toujours inquiets, toujours déchirés par les paſſions

(*) Poſſidius Evêque de Calame en Afrique, qui a écrit la vie de Saint Auguſtin, fait à ſon ſujet une remarque importante. *Veſtis ejus*, dit-il, *& calceamenta, & lectualia ex moderato & competenti habitui erant, nec nitida nimium, nec abjecta plurimum.* C'eſt ainſi qu'agiſſent les honnêtes-gens, qui fuyent par grandeur d'ame les deux extrémités, d'une épargne ſordide & d'une vaine magnificence.

sions les plus vives, que je pourrois appliquer ici ce que disoit un ancien Poëte des peuples nés pour la basse servitude : *que Dieu leur ôtoit la moitié de l'intelligence, afin qu'ils sentissent moins & les rigueurs & les désagremens de leur condition.*

V. Plat. de Rep. l. 3.

SECOND ECLAIRCISSEMENT.

Une infinité d'Auteurs, les uns distingués par les talens de l'esprit, les autres par une érudition consommée, ont écrit l'Histoire de la Philosophie ; & même, des noms de ces Auteurs, de la liste seule de leurs Ouvrages, *Jean Jonsius* du Duché de Holstein, a composé un Recueil considérable, qui a été encore augmenté depuis par un autre Allemand, & imprimé à Jène en 1616. Le Recueil a pour titre : *Des Ecrivains de l'Histoire Philosophique.* Cela supposé, on me demandera sans doute de quel fruit, de quelle utilité peut-être le présent que je fais aujourd'hui au Public ? Rappeller ce que les autres ont dit, dût-on le redire avec plus d'ordre & d'élégance, est une affectation vaine, imprudente, je le confesserai encore, peu digne d'un homme d'honneur.

d'honneur. La parole à ses périls: ou elle sert, en réveillant l'esprit par quelque chose de neuf, ou elle nuit en le fatigant par un dégoût continuel.

Je vais donc marquer en peu de mots ce que je trouve à redire dans les différens Auteurs qui m'ont précédé. Leurs défauts & leurs négligences, suites inévitables des premiers efforts, m'ont presque autant instruit que mes propres réflexions. Au reste, si je fais ici le personnage de Critique, c'est malgré moi, & par la seule nécessité de mon sujet. L'extrême indulgence dont j'ai besoin pour mes Ouvrages, encore si éloignés de la perfection, m'avertit sans cesse d'en avoir une pareille pour ceux des autres.

Parmi les Ecrivains de l'Histoire Philosophique, les uns ont travaillé sans choix, sans discernement, plus en compilateurs qui ramassent, qu'en censeurs qui jugent. Ils ont rapporté les pensées des autres, & n'ont point assez songé à penser eux-mêmes: ils se sont jettés dans cet étang merveilleux dont parle Saint Grégoire de Nazianze, & qui sembloit s'aggrandir à mesure qu'on vouloit le traverser d'un bord à l'autre. Tel qui n'est point Philosophe, ni de

goût,

goût, ni d'inclination, peut sçavoir tout ce que les Philosophes ont proposé: & alors cette connoissance stérile, infructueuse, de simple lecture, accable plus l'esprit qu'elle ne l'éclaire, le porte même à une sorte de découragement. Polybe souhaitoit qu'il n'y eut que des hommes d'Etat, rompus, perfectionnés par un long usage des affaires, qui eussent le droit d'écrire l'Histoire. En effet, que sert-il d'étaler aux yeux du public les dogmes de Pythagore, de Platon, d'Aristote & d'Epicure, si on ne lui découvre en même-tems ce qu'il y a de louable ou de repréhensible dans ces dogmes; si on ne pénetre les motifs qui leur ont donné naissance, & les illusions qu'ils sçavent faire à l'esprit, & les surprises qu'ils font au cœur, si on ne tire enfin de cette comparaison toute l'utilité qu'elle peut fournir?

Il est à propos, disoit Hippocrate, de contempler quelquefois d'un œil critique le progrès des Arts & des Sciences, & de chercher curieusement pourquoi certaines vûes, certaines expériences n'ont point réussi, quoiqu'elles dûssent réussir; & pourquoi d'autres ont été accompagnées d'un éclat favorable, quoiqu'elles ne dûssent point l'être. Si le hazard

zard en a décidé, ce hazard mérite qu'on le connoiſſe à fond.

Les autres ſe ſont trop plûs à ſuivre les événemens de la vie particuliere des Philoſophes, & à recueillir tout ce qui leur eſt arrivé, même dans ces momens naïfs où l'on n'a d'autre parure que ſon deshabillé. Je blâme un zéle ſi exceſſif, & je conviens que des grands-hommes, tout n'eſt pas également propre à inſtruire. Et pour me renfermer ici dans l'Hiſtoire des Philoſophes, je dirai que c'eſt moins au détail de leurs actions qu'on doit s'arrêter, qu'à ce je ne ſçai quoi qui caractériſe leur maniere de penſer, de s'exprimer, de ſaiſir juſqu'aux plus petits objets. Les ames foibles, remarque un Pere de l'Egliſe, ſont inutiles & le ſont preſqu'au même degré, tant pour le bien que pour le mal. Leur foibleſſe les gêne & les rétrécit en quelque maniere. Il faut pour s'élever, que les eſprits ſoient ardens, impétueux, qu'ils prennent les choſes du biais qui leur convient: & tels ont toujours paru les Philoſophes.

Greg. Nazianz. Orat. 26.

J'avoue que cette diſpoſition entraîne quelquefois à de certains égaremens de penſées, dont même les mœurs ſe reſſentent; mais ces égaremens ſont une par-

tie

tie considérable de l'Histoire de la Philosophie, puisqu'ils nous donnent une idée bien humiliante de notre sort, & qu'ils nous mettent en une défiance continuelle de nos lumieres. D'ailleurs, il est avantageux que chacun sçache, 1°. qu'il n'y a gueres de génies supérieurs à qui on ne puisse reprocher quelque opinion extraordinaire; 2°. qu'il n'y a gueres d'opinion, pour folle & extravagante qu'elle soit, qui n'ait été proposée par quelque Philosophe respectable. Hélas, tout est marqué au sceau de l'humanité: rien ne peut s'en garantir.

Les autres enfin ont tenté avec adresse de concilier l'ancienne & la nouvelle Philosophie, & de les ajuster l'une à l'autre par des ménagemens ingénieux. Cette méthode qui sembloit promettre un succès favorable, n'a jamais été approuvée du petit nombre des connoisseurs. Car à force de chercher des rapports entre divers Philosophes, on court risque de les altérer tous, sinon en gros, du moins en détail, & on déguise leurs sentimens presque malgré soi: on supprime d'un côté ce qui embarrasse, & de l'autre on se plaît à étendre ce qui paroît susceptible de plusieurs sens. Par-

là,

lé, on ne fait qu'une conciliation apparente, & de peu de durée. Je n'en citerai pour exemple que les trois Ouvrages les plus distingués, qui me sont tombés entre les mains; l'un de *Jean Christ. Sturmius*, Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Altorf, qui a pour titre, *Physicæ conciliatricis tentamina*; le second de M. *du Hamel* de l'Académie Royale des Sciences, intitulé, *De consensu veteris & novæ Philosophiæ*; le troisieme enfin de l'illustre M. *Leibnitz*, mais moins chargé que les autres, *De Aristotele recentioribus reconciliabili.* Ces trois Auteurs, pour parvenir à leur but, employent je ne sçai combien d'adoucissemens, & estropient à dessein toutes leurs figures. Cependant ils auroient bien dû se mettre dans l'esprit, que tel est le caractere des Philosophes anciens & modernes, que ce qu'ils ont entre eux de différent, change & détruit sans retour ce qu'ils peuvent avoir de semblables.

En général, tous les Conciliateurs sont malheureux, & encore plus à plaindre. Car en voulant accorder deux avis contraires, ils ne font souvent que les attirer à un avis moyen qui n'est ni l'un ni l'autre, & ils confirment les Antagonistes,

tagonistes, chacun dans le leur. Cela s'est vû de tous les tems, & sur toute sortes de matieres. Le fameux *Interim*, par lequel Charles-Quint voulut pourvoir aux disputes si échauffées des Catholiques & des Protestans, jusqu'à la décision du Concile de Trente, ne plut ni aux Protestans ni aux Catholiques, & tourna tout à sa confusion. L'Empereur, devenu Théologien & Controversiste, se fit par-tout des ennemis d'autant plus implacables, qu'il affectoit un pouvoir qui ne lui étoit point dû, celui de l'Eglise. Sa vanité fut autant moquée, que son ignorance fut plainte.

Pour moi qui ne porte les livrées d'aucun Philosophe, & qui n'ai par conséquent aucun intérêt de trahir la vérité, je me contenterai de recueillir distinctement ce qu'ont avancé les Anciens & les Modernes, sans me piquer par une vaine prévention, de faire voir qu'ils ont tous avancé la même chose. Qu'on examine sans partialité le grand nombre de causes étrangeres, qui influent sur les opinions des hommes; & on verra du premier coup d'œil, que ces opinions doivent varier à l'infini, & qu'en moins d'un siécle, elles souf-

frent

ent des mésalliances, des changemens onsidérables. Il paroît même qu'il n'y point, & qu'il ne peut y avoir d'autre maniere, pour s'élever à la sublime erfection. A force d'être de sentimens lifférens, on regarde tous les biais, tous es recoins d'un objet: on le pénetre ntimément, & sans que rien en échappe. La Philosophie, remarque Thémiste, dont les commencemens ont été si foibles, si incultes, n'est parvenue à l'état de santé, où nous la voyons aujourd'hui, que par les guerres & les disputes qu'elle a fait naître, par les dissentions où elle a jetté les esprits. Il n'y auroit plus même aujourd'hui de Philosophie, si tous avoient été d'accord, & si le désir de se surpasser les uns les autres, n'avoit fait faire sans cesse de nouveaux efforts.

Voilà une partie des écueils où ont donné les principaux Ecrivains de l'Histoire Philosophique, & que j'ai tâché d'éviter: 1°. en ne laissant passer aucun systême, sans en porter mon jugement, non à la vérité sur les connoissances qu'on a acquises dans notre siecle; mais sur les connoissances qu'on pouvoit acquérir dans celui où le systême a été proposé : 2°. en supprimant

tous

tous les faits, toutes les particularités; qui ne vont pas à découvrir le fond du caractere: 3°. en laissant l'ancienne & la nouvelle Philosophie, chacune dans les limites qui lui appartiennent, & sur-tout en ne les mêlant point l'une avec l'autre. Ce dernier trait me conduit à la plus fameuse question, qui de nos jours ait été agitée dans la République des Lettres, & m'y conduit d'autant plus sûrement que je reconnois sans peine qu'il y a par rapport aux vérités, une succession digne d'elles. Les unes ont été d'abord découvertes; la preuve des autres étoit réservée aux siecles postérieurs: les autres enfin ne seront jamais connues, car il faut bien toujours ignorer quelque chose, & les bornes si serrées de notre esprit, ne permettent point d'aspirer à tout voir, ni à tout approfondir.

TROISIEME ECLAIRCISSEMENT.

Il me semble que dans les paralleles trop souvent répetés, qu'on a faits jusqu'ici des Anciens & des Modernes, on n'a gardé ni la modération qui leur étoit dûe, ni les bienséances qu'on se devoit à soi-même. Les Panégyristes & les Cri-

Critiques ont également exagéré, & peu ſoigneux de s'accommoder aux véritables intérêts du Public, ils n'ont ſuivi que leur goût, que leurs préjugés. Pour moi ſans entrer dans les raiſons des uns & des autres, je dirai hardiment que nous avons aux Anciens les plus grandes obligations; qu'ils ont ouvert une infinité de routes, qu'il ne reſtoit plus qu'à applanir; qu'ils nous ont tranſmis les premieres idées, & pour ainſi dire, les graines de tous les Arts & de toutes les Sciences; que par d'heureuſes tentatives, ils en ont beaucoup perfectionné; qu'enfin il n'y a gueres de leurs Ouvrages où l'on ne trouve des traces de bon ſens, de lumiere, de netteté d'eſprit. Voilà ce me ſemble ce qu'on doit penſer en général des anciens. Je n'ai garde pour cela de les croire exemts de toute faute, & au-deſſus d'une critique ſenſée & raiſonnable. Mais où les beautés ſurpaſſent les défauts, ou les agrémens rachetent les négligences, là eſt la perfection, du moins celle que nous pouvons nous flatter d'atteindre. *Summi enim ſunt, homines tamen.*

Ces préliminaires ſuppoſés, je viens à ce qui nous touche de plus près, & j'a-

vouerai d'abord que les Anciens eux-mêmes ont parlé avec beaucoup de retenue, de ce qu'ils ont hasardé en matiere de Philosophie. Il faut reconnoître ingénûment, dit Seneque, que les opinions de nos Ancêtres sont peu exactes, & souvent même peu probables, ils étoient encore bien éloignés de la vérité. Cela n'est point difficile à croire, tout étonne, tout rebute ceux qui commencent; on ne se perfectionne qu'avec beaucoup de peine, & par un long détail. Cependant ces premiers doivent être encore applaudis de tout ce qu'on invente d'après eux. Leur courage à entrer dans la carriere, vaut presque la gloire d'y être couronné; C'est contribuer aux découvertes, que de faire sentir qu'on peut découvrir les miracles de la nature, & se mettre en partage de ses secrets.

Quæst. Natur. l. 6.

Il suit de-là, qu'on doit lire les anciens Philosophes & les Naturalistes avec des yeux d'indulgence & de bonté. « S'ils ont failli, observe Cicéron, ils « ont acheté le droit de faillir par une « infinité de choses excellentes qu'ils « nous ont transmises. On ne pardonne « point certaines fautes aux hommes or- « dinaires, on les pardonne aux grands hom-

Offic. l. 1.

« hommes, à qui il eſt impoſſible dans « le cours de leurs profondes médita- « tions, qu'il n'en échappe quelques- « unes.

Séneque répete à peu près la même choſe, ce qui convient non-ſeulement à la Philoſophie, mais encore aux autres Sciences; puis il ajoute ces paroles remarquables. « Nous ne devons « pas être étonnés de l'ignorance où « nous ſommes aujourd'hui ſur le ſiſ- « tême des cometes : ces Aſtres ſe mon- « trent trop rarement, pour avoir été « juſqu'ici bien obſervées. A peine y « a-t-il quinze ſiécles que les Aſtro- » nomes de la Grece ont trouvé le « nombre des Etoiles fixes, & qu'ils « ont oſé leur aſſigner des noms. Com- « bien de Peuples encore ſont là-deſ- « ſus dans un aveuglement fatal, & ne « connoiſſent, pour ainſi dire, le Ciel « que de vûe! Avouons-le de bonne « foi; nous ne ſçavons toutes ces cho- « ſes que depuis fort peu de tems : il en « viendra un autre auſſi, où à force « de ſoins & d'expériences, l'on ap- « profondira ce que nous ignorons ab- « ſolument. Un ſiécle quoique fertile « en génies ſublimes, ne ſuffit point « pour dévoiler tout le ſpectacle de

« l'Univers. Nous vivons peu d'an-
« nées ; & encore les partageons-nous,
« ces années si courtes & si prompte-
« ment écoulées, entre l'étude & les
« affaires. Cela est cause qu'il faut beau-
« coup de réflexions enchaînées les
« unes aux autres, pour parvenir à
« quelque chose de fixe & de certain.
« Sans doute que nos neveux seront
« surpris que nous ayons ignoré tant de
« choses, qui leur paroîtront très-clai-
« res & très-aisées. On doit croire
« que ceux qui viendront après eux,
« leur feront les mêmes reproches.
« Ainsi tout sera égal, & justement
« compensé.

Je voudrois que ces passages fussent toujours présens au Lecteur judicieux. Il en deviendroit plus attentif, plus modéré, plus propre à juger de toute la suite de cet Ouvrage. En excusant les fautes & les erreurs des grands Philosophes de l'Antiquité, il rendroit justice à ce qu'ils ont trouvé de beau, de solide. Il profiteroit de certaines ouvertures de pensées, & de certaines sémences de réflexions, qu'on ne trouve que chez eux, & qu'il n'auroit pas produites de son propre fond. Enfin, il s'accoutumeroit à dire avec Platon :

« Sous

« Souvenez-vous bien que moi qui « vous parle, & que vous qui m'écou-« tez, nous sommes des hommes, & « des hommes sujets à nous tromper. « Ne me demandez donc que du vrai-« semblable : la vérité n'est point notre « partage. In Timaeo.

A ces motifs d'autant plus justes de ménager les Anciens, que nous serons nous-mêmes Anciens à notre tour, je joindrai un extrait succint de l'Histoire de la Philosophie, naturellement partagée en quatre Ages. Cet extrait tiendra lieu de définition générale : car c'est définir en quelque sorte, que de préparer au détail, que de le renfermer en peu de mots. Avant que de voir les diverses parties qui concourent, qui se prêtent à la composition d'un tout, il est à propos de voir le tout lui-même, de le voir du lieu le plus élevé, & par-là aussi en grand qu'il est possible.

Le premier Age de la Philosophie se compte depuis le déluge, jusqu'au tems que les Grecs passerent en Egypte & à Babylone, pour y puiser le goût des Sciences, & les talens supérieurs qui leur manquoient. Dans tout cet Age, ceux qui vouloient s'instruire, étoient abandonnés à eux-mêmes, &

n'avoient point de guide surnaturel qui les conduisît, ni de flambeau divin qui les éclairât. Ils marchoient, comme dit l'Ecriture, après leurs pensées, & faisoient la volonté, toujours incertaine, de leurs pensées. Dieu, par les décrets inexplicables de sa providence, ne s'étoit fait connoître expressément qu'aux seuls Hébreux, & avoit condamné tous les autres peuples à des ombres fugitives, & souvent humilantes. Leurs yeux suffisoient pour connoître tant d'ouvrages admirables, dont l'Univers est rempli, dont il brille; mais ces yeux ne suffisoient point pour en connoître le but, l'harmonie, le tout ensemble. *Philosophia veritatem quærit, Theologia invenit, sola Religio possidet.* Cependant tous ces Peuples n'étoient point aussi dédaignés, aussi malheureux, qu'on le pourroit croire. Depuis leur origine, ils conservoient plusieurs traditions distinguées, qui leur étoient venus de main en main, & dont ils ignoroient par le changement de noms, ou faisoient semblant d'ignorer les premiers Auteurs par je ne sçai qu'elle vanité. Sans doute que ces Auteurs touchoient à Noé de fort près: c'étoient ou ses enfans, ou ses petits enfans; postérité

Joan Pic. Mir. epist. ad Bap. Mantuan.

térité respectable, & qui n'avoit encore pû oublier les insignes bienfaits d'en-haut.

Il est vrai que ces traditions s'altererent peu-à-peu; & l'on ne voit que trop de raisons, les unes suggérées par l'esprit, les autres inspirées par le cœur, qui dûrent les altérer. Dès-lors l'homme ne pensa plus à la dignité de son être, & cet être même, il osa le tourner contre celui de qui il l'avoit reçû. Dès-lors l'homme oublia quelques-uns des points qu'il lui importoit le plus de ne point oublier: par exemple, que dans l'idée de l'existence de Dieu l'unité est comprise; qu'il y aura des récompenses & des peines sans bornes après cette vie, les unes destinées à la vertu, les autres préparées pour le vice: que la liberté de l'homme se peut concilier avec la prescience de Dieu: enfin, que la question si embarrassante de l'origine du bien & du mal suppose la dégradation de tout le genre-humain.

Malgré de tels désordres pourtant, il se maintînt toujours dans les grandes Nations un corps de Philosophie, qui pouvoit encore passer pour une sorte d'Histoire, pour une compilation Théologique; & qui par conséquent

ne laissoit gueres de lieu à des disputes, ni à des querelles suivies. Ce corps se soutenoit par lui-même ; & toutes les preuves dont on s'efforçoit de l'appuyer, c'est que les choses étoient ainsi, & que les plus anciennes avoient la vérité de leur côté, & l'avoient sans replique, sans retour.

Le second Age de la Philosophie regarde entierement les Grecs. Enrichis de tout ce que l'Orient offroit alors de plus précieux, ils ne songerent qu'à donner un tour fleuri & un air systématique aux connoissances qu'ils avoient empruntées. Ils firent voir beaucoup d'esprit : mais à mon sentiment, beaucoup plus de cet esprit agréable qui brille, que de cet esprit profond qui pénetre. Trois points principaux avoient jusques-là occupé les Philosophes : 1°. ils examinoient comme toutes choses avoient pris naissance : 2°. ils tâchoient de déterminer les différentes formes & les irrégularités successives, dont ils croyoient la nature menacée : 3°. ils s'étudioient à connoître de quelle façon le monde devoit finir, & reprendre ensuite sa premiere beauté. Leurs pensées ne s'étendoient pas plus loin, & ils se contentoient de rappeller

d'une maniere simple & nue les dogmes, qu'ils se faisoient gloire d'avoir embrassé par une ancienne tradition. A l'égard des Grecs, ils firent peu de cas de cette tradition, qui malheureusement étoit déja fort affoiblie & fort dégradée, quand elle vint jusqu'à eux. Ces Grecs envisagerent toute la Philosophie, comme un fonds abandonné à leurs recherches, comme un champ livré à leurs caprices. De-là nâquirent tant d'hypotheses & tant de systèmes, qui n'avoient aucune réalité, & qui cependant demandoient beaucoup de finesse d'esprit dans leur origine. De-là, tant de Sectes formées par jalousie, soutenues avec hauteur, s'animerent réciproquement les unes contre les autre, comme si quelque assurance leur étoit donnée, qu'elles avoient en effet trouvé la vérité. Ainsi une Philosophie de détail & de système succéda à la Philosophie historique, qu'on avoit connue jusqu'alors.

J'ajouterai ici deux réfléxions, que je dois à Tertullien, du moins en gros. La premiere, c'est que les Grecs étant plus environnés qu'aucun autre Peuple, d'objets propres à faire impression sur les sens ne pouvoient manquer de se

In Apologet.

prêter au détail de la Physique, & de donner l'essor à leur imagination, souvent trop hardie & trop ambitieuse. Ils étoient nourris dans la pensée, que quand le vrai manque, on doit se sçavoir gré du vrai-semblable qu'on substitue à sa place: ce qui me paroît une maxime périlleuse, pour ne rien dire de plus. La seconde, c'est que les mêmes Grecs ayant eu quelques opinions conformes à celles des Juifs & ensuite des Chrétiens, on ne doit pas juger pour cela qu'ils ayent puisé dans la même source. Il y a des rapports & des liaisons de génie, de mœurs, de langage, qui ne doivent pas conclure pour les sentimens, sur tout si ces sentimens sont d'un ordre où la raison n'ait point de prise.

Je passe au troisiéme Age de la Philosophie, qui certainement est le plus marqué de tous. Jesus-Christ par sa naissance ayant généreusement adopté tous les hommes, & les ayant mis en communauté des biens, dont les Juifs seuls étoient partagés, répandit une foule de vérités qui fixoient pour jamais toutes nos inquiétudes. On ne pouvoit plus douter après cela, ni de l'existence de Dieu, existence dont toutes

les

les autres découlent, ni de l'origine assez récente du Monde, ni de la *passiveté* de la matiere, ni de cette tache malheureuse & primitive qui a perdu l'homme & l'a avili sans ressource, ni de l'immortalité de l'ame, ni de la doctrine si consolante & si terrible en même-tems de l'autre vie, &c.

Tous ces articles sur lesquels on s'étoit permis jusques-là de soutenir le pour & le contre, devinrent incontestables. Mais on n'en tira pas encore tout le fruit qu'on se flattoit d'en tirer. Les uns voulurent ajuster la révélation avec les sentimens fabuleux des Grecs, le vrai commandé par la Foi avec l'incertain orné par des suppositions apparentes; & il arriva souvent qu'ils ne furent ni Philosophes, ni Chrétiens. Les autres, respectueux Interprêtes, ne firent qu'admirer, & préférerent au solide plaisir de penser, le métier laborieux de traduire & de commenter. On ne vit plus que Livres faits sur d'autres Livres: on se para de l'esprit des Anciens, comme si la Nature vieillie s'étoit lassée d'en fournir aux hommes. Les autres enfin, aussi obscurs dans la maniere de saisir les choses, que barbares dans la maniere de les ex-

primer, & par-là doublement inintelligibles, acheverent d'altérer & de corrompre ce qui restoit de bon sens dans le monde. Les plus heureux talens, la plus grande vivacité d'esprit, ne purent percer à travers la rudesse & la barbarie qui triomphoient de tout. Une nuit sombre déroboit entierement les rayons du soleil.

De Oratore. Cicéron avoit juste raison de dire, que chaque siecle a des vertus & des vices qui lui sont particuliers, & qui n'appartiennent qu'aux hommes qui vivent dans ce siécle. De la même maniere il y a des goûts & des formes de science qui appartiennent à chaque siecle, & dont les meilleurs esprits ne se sauvent point. L'air contagieux les gagne.

Enfin s'ouvrit une nouvelle carriere; & les traits lumineux dont l'Italie fut d'abord frappée, & qui y ranimerent presque tout-à-coup les beaux-Arts éteints depuis si long-tems, ces traits, dis-je, se répandirent de proche en proche dans tout le reste de l'Europe. Le genre humain se trouva comme renouvellé, & il le fut d'une maniere encore plus distinguée, plus intime, puisqu'il s'agissoit de la renaissance des esprits,

qu'il

qu'il ne l'avoit été après le déluge.

Ici commence le quatrieme Âge de la Philosophie : cet Âge favorable, & dont toutes les époques sont marquées, ou par quelque invention brillante, ou par la découverte de quelque erreur ancienne, ou par des projets de systême qui serviront un jour à former le systême général de l'Univers, ou du moins à faire voir qu'il ne peut point se former. Tout parut alors se revêtir d'un nouvel éclat : le monde philosophique sortit, pour ainsi dire, de son cahos ; & la Nature si admirable en tous lieux ; mais qu'on n'admire jamais autant qu'elle le mérite, paya avec usure les soins & les travaux de ceux qui, par un courage d'esprit auquel cédent toutes les difficultés, s'étudierent à découvrir ce qu'elle avoit de plus obscur & de plus caché.

Je ne dissimulerai point que les Philosophes modernes ont été fort appuyés, fort enhardis, par la certitude constante de la révélation, elle qui est venue au secours de la raison pour la remettre dans ses voies & l'empêcher de s'égarer de plus en plus. Sans ce bienfait salutaire, sans la confiance qu'inspire le vrai une fois trouvé, au-

roient-ils pû donner de la consistance & de la réalité à la Métaphysique ? Auroient-ils pû rendre la Théologie naturelle aussi touchante & aussi persuasive, qu'elle l'est devenue en ces derniers tems ? Sûrs des principes, ils ont acquis sans peine le génie d'observation & de détail : ils ont tiré une infinité de conséquences, qui par leur fécondité & par leur étroite liaison, fortifioient ces principes mêmes, & les étendoient infiniment. Tel est aujourd'hui l'état de la Philosophie, bien différent de celui où elle se trouvoit parmi les Orientaux & chez les Grecs. Le but qu'elle se propose, les preuves qu'elle employe, ses allures, ses manieres, tout cela a entierement changé. Il y a apparence qu'à notre place les Anciens perfectionneroient avec succès, ce qu'à la leur, nous aurions nous-mêmes tenté avec de nobles efforts.

Dès qu'on est assez heureux pour se trouver sur les bonnes voyes, on s'avance rapidement, & tous les pas qu'on fait sont utiles, fermes, caractérisés par quelque chose de neuf. Notre siecle, considéré sous ce point de vûe, a de grands avantages par-dessus

tous

tous les autres : & s'il m'étoit permis d'employer ici une comparaiſon que je trouve moi-même trop brillante, je dirois que, ſemblables à ces Guerriers, qui entreprenoient autrefois de ſe ſignaler à un *pas d'armes*, & de le défendre contre tout venant, ou ſeul à ſeul, ou ſeul contre pluſieurs, les grands Philoſophes d'aujourd'hui peuvent tenir tête, ou à ceux de chaque ſiecle pris ſéparément, ou à ceux de tous les ſiecles pris enſemble. Je ne crois point exagérer en faiſant ce parallele : du moins les fins connoiſſeurs ne m'en ſoupçonneront pas.

Il ne me reſte plus qu'à parler de l'ordonnance & de la compoſition de mon Ouvrage. J'en ai retranché tous les ornemens inutiles, toutes les parures étrangeres, tout ce qui flatte la vanité de celui qui écrit, ſans contribuer à l'éclairciſſement & à l'utilité de ce qu'il écrit. J'ai tâché que mon ſtyle fût net, rapide, ſoutenu, tel en un mot que le demande Séneque dans les Traités de Philoſophie. Je n'ai pas jugé que ce fût un merite de plaire, quand on ne plaiſoit que par des choſes déplacées, par des hors-d'œuvres. L'Auteur modeſte qui dit tout ce qu'il faut

Epiſt, 79.

dire qui parle pour être entendu & non pour être admiré, cet Auteur ne doit point passer pour prodigue : mais il est assez riche, il l'est de son propre fond. Au reste, je ne donne ici que l'Histoire des trois premiers Ages de la Philosophie. Si le Public daigne m'encourager par son approbation, on n'attendra pas long-tems celle du quatriéme qui déja est toute disposée à recevoir le jour. J'y paroîtrai presque inventeur: ici je suis moins original, j'emprunte des autres beaucoup de choses.

Puissé-je, en publiant cet Ouvrage, exciter tout le monde à rechercher la sagesse, à se nourrir de ses préceptes, à suivre généreusement ce qu'elle enseigne! Puissé-je rappeller à l'amour de Pénelope, ceux qui ont trop de goût & trop d'attachement pour ses femmes & ses suivantes : c'est ainsi que les Anciens parloient des hommes de Lettres, qui préféroient à la Philosophie les autres Sciences, moins solides sans comparaison & moins fructueuses. Puissé-je enfin être aussi heureux que Cicéron, dont l'exhortation à la Philosophie toucha si vivement Saint-Augustin, & le mit peu-à-peu en état de reconnoître cette vérité ancienne & nou-

V. Diog. Laërt. in Aristippe.

Aug. Conf. l. 3. V. etiam

nouvelle, toujours présente à tous les yeux, qui jamais ne change, jamais ne s'altere. *Scientiam discamus in terris, quæ nobiscum perseveret in cœlis.*

Plut. in Cicer.
Hieron. epist. ad Paul.

Fin de la Préface.

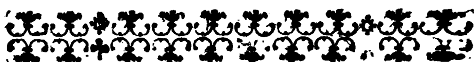


TABLE DES LIVRES CONTENUS en cette Histoire.

LIVRE I. *De l'état de la Philosophie avant les Grecs.*
LIVRE II. *De la Philosophie fabuleuse, & des sept Sages.*
LIVRE III. *Des deux principales Sectes de Philosophie qui ont illustré la Grece, & de leurs Fondateurs, Thalés & Pythagore.*
LIVRE IV. *De Socrate & de ses Disciples, surtout de ceux qui ont établi de nouvelles Sectes de Philosophie.*
LIVRE V. *De la Secte Eléatique, d'Héraclite, de Pyrrhon, de Démocrite, d'Epicure, &c.*
LIVRE VI. *Des Philosophes qui ont fleuri à Alexandrie, sous les Ptolomées.*
LIVRE VII. *Des Philosophes qui ont fleu-*

ri

ri à Rome.

LIVRE VIII. *Des Philosophes qui ont fleuri depuis le regne de Trajan jusqu'à la décadence de l'Empire Romain, & depuis sa décadence jusqu'à la chûte de l'Empire d'Orient.*

LIVRE IX. *Des nouveaux Systèmes de Philosophie inventés par les Arabes & par les Sholastiques.*

LIVRE X. *Renaissance des Lettres & de la Philosophie en Europe. Remarques générales sur les Philosophes précurseurs de Descartes.*

Fin de la Table des Livres.



TABLE DES CHAPITRES

DU TOME I.

LIVRE PREMIER.

De l'état de la Philosophie avant les les Grecs.

CHAPITRE I. Page 1

I. *De l'origine de la Philosophie.* 2

II. *Que presque toutes les Nations du monde ont eu des Philosophes.* 3

III.

III. *De l'extrême considération où ils étoient.* 5

IV. *De ce qu'il y avoit de particulier dans leur maniere de vivre & d'étudier.* 16

V. *Des colonnes suivantes.* 21

VI. *Du tems où le titre de Philosophe s'est introduit.* 32

CHAPITRE II. 31

I. *Division de tous les peuples du monde en quatre principaux.* Ibid.

II. *Des Scythes.* 38

III. *Des merveilles d'Abaris.* 42

IV. *Des Scythes Hyperboréens.* 44

V. *Des Ethiopiens.* 56

VI. *Des Hiéroglyphes.* 58

VII. *Explication de la fable d'Atlas.* 65

VIII. *Du cas que les Anciens ont fait de la Musique.* 66

IX. *Des Celtes.* 70

CHAPITRE III. 79

I. *Des Indiens.* Ibid.

II. *Des Seres.* 82

III. *Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.* 88

IV. *Des Phéniciens.* 90

V. *Qu'ils ont été les Inventeurs de la Navigation.* 91

VI. *Des Indiens proprement dits.* 94
VII. *Des Perses.* 103
VIII. *De l'adoration des Astres.* 108
IX. *De l'adoration du Feu.* 115
X. *Des Arabes.* 121

CHAPITRE IV. 124

I. *Des Chaldéens.* 125
II. *Qu'ils étoient divisés en quatre Sectes.* 128
III. *Des Oracles Chaldaïques.* 131
IV. *Origine de la Divination.* 133
V. *Des bons & des mauvais Génies, & de leurs différens Ordres.* 137
VI. *Des Philosophes Egyptiens.* 143
VII. *Remarques générales sur leur Théologie.* 147
VIII. *S'ils ont eu quelque connoissance de la Chymie.* 156

CHAPITRE V. 168

I. *Vrai caractere de l'Ecriture Sainte.* 169
II. *Que les Juifs n'ont jamais passé pour un Peuple sçavant.* 174
III. *De la Création du monde.* 177
IV. *Du Déluge,* 183
V. *Réflexions sur la Théocratie.* 189
VI. *De Salomon.* 191
VII. *D'un passage qui se trouve dans le I. Chapitre de l'Ecclésiaste.* 193
VIII. *Des Pharisiens, Saducéens & Es-*

CHA-

seniens. 197

IX. *De la Cabale.* 202

CHAPITRE VI. 207

I. *De ceux que les Nations Barbares ont regardés comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs.* 208

II. *Qu'il n'y a point eu de Zoroastre, ni de Mercure Trismégiste.* 18

III. *Sentimens des Anciens sur la formation de la Terre.* 227

IV. *Sur l'origine des hommes.* 224

V. *Sur les diverses révolutions par où le Monde doit passer.* 236

VI. *De ce que les Peres de l'Eglise en ont jugé.* 245

CHAPITRE VII. 250

I. *Quelle idée les Barbares avoient de la Matiere.* 251

II. *Qu'ils n'ont point reconnu de substances spirituelles.* 255

III. *De l'antiquité du Dogme des deux principes.* 257

IV. *De son étendue.* 259

V. *Qu'au défaut de la révélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme, l'origine du bien & du mal.* 266

LIVRE

LIVRE SECOND.

De la Philoſophie fabuleuſe, & des ſept Sages de la Grece.

CHAPITRE VIII. 278

I. *Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares.* 279
II. *Preuves tirées des Peres de l'Egliſe.* 281
III. *De la Philoſophie fabuleuſe.* 285
IV. *Des Auteurs de cette Philoſophie.* 292
V. *Du Cahos.* 296
VI. *Débrouillement du Cahos.* 298
VII. *De l'Oeuf d'Orphée.* 303
VIII. *Remarques ſue Homere.* 305

CHAPITRE IX. 305

I. *Des ſept Sages de la Gréce.* Ibid.
II. *A quelle occaſion ils eurent ce titre.* 313
III. *En quoi les Anciens faiſoient conſiſter la ſageſſe & la folie.* 318
IV. *Eloges abrégés des ſept Sages.* 321
V. *De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine.* 334

CHA-

CHAPITRE X. 338

I. *Avantages de l'Etude.* Ibid.
II. *D'Anacharsis le Scythe.* 339
III. *D'Epiménide de Crete.* 342
IV. *De Phérécide.* 345
V. *Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques.* 350
VI. *Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'ame.* 352

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.



LIVRE PREMIER.

DE L'ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE AVANT LES GRECS.

CHAPITRE I.

I *De l'origine de la Philosophie.* II. *Que presque toutes les Nations du monde ont eu des Philosophes.* III. *De l'extrême considération où ils étoient.* IV. *De ce qu'il y avoit de particulier*

dans leur maniere de vivre & d'étudier. V. Des Colonnes sçavantes. VI. Du tems où le titre de Philosophe s'est introduit.

I.

De l'origine de la Philosophie.

ON doit remonter à l'Antiquité la plus reculée, pour découvrir l'origine & les commencemens de la Philoso phie. Elle est née, si je l'ose dire avec le monde; & contre l'ordinaire des productions humaines, so berceau n'a rien qui la dépare ni qu l'avilisse. Au travers des foiblesses & des bégayemens de l'enfance, on l trouve des traits forts & hardis, un sorte de perfection. En effet, les hom mes ont de tout tems pensé, réfléchi médité; de tout tems aussi ce spectac pompeux & magnifique que présen l'Univers, spectacle d'autant plus inté ressant qu'il est étudié avec plus de soin a frappé leur curiosité. Ils ne pouvoie ouvrir les yeux sans appercevoir de beautés & des merveilles, sans sent toute la hauteur, & pour ainsi parle tout le poids de la Divinité. La Natu re jeune encore & dans sa premiere fo ce, leur offroit sans cesse mille obje fraîchement éclos, & variés d'une infi té de manieres, dignes par là de tou

le

leur attention. Et comment peut-on se refuser à une étude attirante, qui plaît & instruit tout ensemble ? C'est ce qui a fait dire à deux des plus grands Hommes de l'Antiquité, que l'admiration étoit la mere de la Philosophie : non point cette admiration stérile & passagere qui se contente d'avoir vû ; mais cette admiration vive & agissante, qui cherche à connoître & à expliquer ce qu'on a vû avec plaisir. Voilà l'origine de la Philosophie : du moins on ne pouvoit lui en assigner une plus honorable, une plus digne de l'excellence où elle est parvenue dans la suite. *Aussi les Dieux toujours prodigues dans leurs présens*, dit Ciceron, *n'ont-ils pû en faire aux hommes un plus utile ni plus capable de les rendre solidement heureux.*

Plat. in Tim. Idem in Thœe. Aristot. l. 2. Metaph.

Quæst. Tuscul. l. 5.

II.

Si l'on fait attention à cette origine de la Philosophie, on conviendra sans peine que toutes les Nations du monde ont dû en avoir quelque teinture & quelque connoissance. Mais selon la diversité de leurs goûts, selon la mesure de leurs talens, les unes l'ont cultivée avec plus de soin & plus de persévérance que les autres. Long-tems avant les Grecs, remarque Saint Augustin, il y avoit des

Que presque toutes les Nations du monde ont eu des Philosophes.

De Civit. Dei, l. 8.

Sages & des Philosophes. Tels étoient ceux qui fleurissoient en Egypte, en Libye, en Perse, dans l'Assyrie & dans les Indes, parmi les Scythes, les Gaulois & les Espagnols. Et qu'on ne s'imagine pas que ces Sages & ces Philosophes ayent été des gens obscurs & méprisables, inconnus au grand monde, & propres seulement à vivre dans la poussiere d'un Cabinet sçavant. C'étoient au contraire les Oracles de leur pays, des hommes moderés & attentifs sur eux-mêmes, qui cherchoient à être utiles par les traits d'une Morale épurée, & qui mettoient tous leurs soins & toute leur industrie à serrer de plus en plus les nœuds de la Société. Aussi venoit-on les consulter de toutes parts, & leur rendre de ces hommages sinceres qu'on ne rend jamais qu'au vrai mérite. Les Rois, malgré l'orgueil du Trône, se soumettoient à leur conduite ; les Républiques les appelloient au milieu des troubles & des factions dont elles étoient agitées, & le Peuple plus excessif dans son estime, mais dont l'estime marque toujours des talens supérieurs, alloit quelquefois jusqu'à les honorer d'un culte Divin.

Diog. Laërt. in procemio.

III.

III.

Ainſi s'étendoit la réputation de ces Philoſophes, ſoit chez les Nations Etrangeres où il eſt ſi difficile d'être admiré, ſoit dans leur propre pays où il eſt encore plus difficile de l'être. Et qu'on ne ſe laiſſe pas ſurprendre au titre de Barbare, que les Grecs donnoient dédaigneuſement à toute la Philoſophie des premiers tems. Une épithete injurieuſe & flétriſſante ne deshonore que ceux qui oſent l'appliquer mal à propos. Les Grecs, par je ne ſçai quelle audace & quelle confiance en leur propre mérite, rejettoient hautement tout ce qui n'avoit pas pris chez eux naiſſance. Leur vanité qui eſt ſi bien peinte en tout ce qui nous reſte de leurs Loix, de leurs coûtumes, de leurs uſages & même de leur Police, caractériſe encore plus les jugemens qu'ils portoient des autres Nations. Parés de leurs dépouilles, enrichis de leurs connoiſſances, ils n'en parloient jamais qu'avec un air de préſomption & d'ingratitude; ils s'efforçoient encore de les décrier par des Satires d'autant plus choquantes qu'elles étoient aſſaiſonnées de plus d'eſprit : tout cela ſans doute pour faire croire qu'ils n'en avoient rien emprunté. Ils devoient

De l'extrême conſidération où ils étoient.

pourtant se ressouvenir que chaque Peuple est là-dessus en droit de prendre sa revenche, & que le plus dédaigné a assez d'amour propre pour se racquitter avec usure. Anacharsis étant venu de Scythie à Athenes pour s'instruire dans les loix & les maximes de Solon, fut traité de Barbare par un jeune Grec. *Hé dequoi t'enorgueillis-tu,* repliqua froidement Anacharsis ? *Ce que je te parois en ton pays, tu le paroîtrois sans doute au mien.*

Quoiqu'il en soit de ces sortes de reproches, trop injustes d'ordinaire & trop passionnés pour être crus, je dirai que deux choses contribuoient principalement à donner une extrême considération aux Philosophes Barbares : je ne parle ainsi que pour abréger.

1. Ils étoient les seuls Prêtres, les seuls Théologiens, les Dépositaires de tous les secrets de la Religion : témoin les Druïdes parmi les Gaulois, les Prophetes en Egypte, les Gymnosophistes dans les Indes & dans l'Ethiopie, les Mages en Perse, & les Chaldéens en Assyrie. On les croyoit sans aucune répugnance, & presque sur leur parole. Ce qu'ils avoient une fois prononcé devenoit juridique & incontestable : personne n'osoit en appeller, personne ne se défioit de leurs lumieres ni de leur

pro-

probité. Il paroît que les Saints Peres avoient conçu une très-haute idée de ces anciens Philosophes. Ils les louent sur-tout d'avoir suivi constamment les lumieres de la raison, & cette Loi naturelle qui est gravée au fond de tous les cœurs. Clément d'Alexandrie va encore plus loin, & il avoue que les Philosophes ont été donnés aux Gentils, comme les Prophetes aux Juifs. Ce qui devoit les conduire insensiblement les uns & les autres à recevoir l'Evangile, & à se réunir sous la même Loi.

2. Comme on ne connoissoit alors que la noblesse qui vient de la vertu ou de la sublimité du génie, que même on ne s'imaginoit pas qu'il pût y en avoir d'autre, les Philosophes étoient la portion choisie & frappante, les hommes d'élite, ce qu'il y avoit de plus distingué dans chaque Nation. Chez les Egyptiens, dit Diodore de Sicile, tout le Peuple est divisé en trois classes; & la premiere contient les Philosophes, qui dans un loisir intéressant & à l'abri des Charges publiques, passent toute leur vie à étudier. C'étoit même de leur Corps qu'on tiroit les Rois, & à plus forte raison les Ministres & les Conseillers des Rois, ceux qui devoient les soulager dans les fonctions laborieuses du Trône. On pensoit alors (& il est

L. 1.

V. Strab. Georg. l. 18. & Xenoph. Cyr. l. 8.

honteux qu'on ait cessé de le penser ; que le plus honnête homme & le plus habile étoit le plus propre à commander. Heureux les Royaumes, où le Sceptre est remis entre les mains de la Philosophie, où la force obéit tranquillement à la raison, où la valeur ne rougit point de se soumettre à l'intelligence !

La Mothe le Vayer, de la Vert. des Pay. 2. partie.

On voyoit quelque chose de semblable dans la Perse, dans l'Ethiopie & dans les Indes. Non-seulement les Philosophes y surpassoient tous les autres en éclat & en dignité, ils y jouissoient encore d'une sorte d'indépendance, toujours flateuse pour qui sçait penser. Maîtres d'eux-mêmes, exemts de ces longues & douloureuses inquiétudes qui agitent les autres hommes, ils ne demeuroient point dans les grandes Villes ; mais au milieu des forêts où regne un profond silence, où l'esprit jouit de toute sa force & de toute sa liberté. Dans la Perse, les Philosophes étoient chargés de l'éducation des jeunes Princes, & ils s'acquittoient religieusement de ce devoir qui en renferme tant d'autres. Une suite de cette éducation, c'est qu'ils avoient seuls le Privilege de couronner les Rois, & pendant tout l'éclat d'une Cérémonie si grande & si auguste, ils ne cessoient de leur répéter, qu'il n'y a

d'au-

d'autorité légitime que celle qui sert à rendre les hommes heureux. Parmi les Ethiopiens, les Philosophes entroient dans tous les Conseils & dans toutes les Assemblées publiques. Ils veilloient sur la conduite des Rois, ils osoient même les reprendre ouvertement : & ce qu'on aura de la peine à croire, les Rois écoutoient leurs avis, & daignoient quelquefois se corriger. On lit sur la fin du Roman d'Heliodore, que Chariclée ayant été prise avec Théagene par un Parti d'Ethiopiens, fut conduite aussitôt dans la Ville Capitale. Le Roi les condamna l'un & l'autre à être brûlés sur un Autel, en présence de tout le Peuple. Chariclée, plus courageuse que son Amant, en appella aux Gymnosophistes, & promit de leur révéler le secret de sa naissance. Comme le Roi par un zèle aveugle persistoit toujours à demander sa mort, elle lui dit d'une voix assurée : *Suivant les usages de votre Royaume, vous n'avez plus sur moi aucun pouvoir, je suis entre les mains des Philosophes qui sont vos Juges & les miens.*

Ces Gymnosophistes regardoient surtout le mensonge comme la plus grande, la plus indécente des lâchetés, & ils chassoient sans retour de leur Corps ceux qu'on en pouvoit convaincre. La

Société, disoient-ils, ne subsiste que par la foi du langage. Si l'on se permet une fois de dire tout ce qu'on ne pense point, ce sera un brigandage public, une tromperie autorisée. En général les Anciens avoient beaucoup d'horreur pour le mensonge. Ils peignoient toujours Saturne avec la vérité; ils leur sacrifioient en commun. Le but de ce symbole mystérieux étoit de faire voir qu'on a beau altérer & déguiser la vérité, tôt ou tard le tems la révele : à la honte des fourbes & des imposteurs. Dans les Indes les Philosophes ne sortoient de leur retraite qu'au commencement de l'année, & ils se rendoient tous au Palais du Roi avec un air de retenue & de modestie qui prévenoit en leur faveur. Là chacun d'eux apportoit, pour ainsi dire, le suc & l'extrait des études qu'il avoit faites pendant le cours de l'année précédente. Là chacun déclaroit à haute voix ce qu'il avoit observé d'utile au gouvernement de l'Etat, & de curieux par rapport à l'Histoire naturelle. Ceux dont les remarques étoient jugées trois fois de suite ou fausses ou peu importantes, perdoient à jamais le droit de parler : on ne leur permettoit plus de quitter leur solitude, ni de se trouver à la Cour. Encore aujourd'hui les Philosophes tiennent un rang

considérable dans les Indes, & ils sont, comme au tems de Néarque, partagés en deux classes. Les uns servent de conseil aux Rois, qui n'entreprennent rien sans leur participation, & ils portent sur leurs habits une espece d'écharpe composée de trois cordons, l'un d'or, l'autre de soye bleue, & le troisiéme de coton. Cette écharpe les fait extrémement respecter du Peuple, & les trois cordons signifient dans leur idée un Dieu en trois personnes qu'ils appellent *Brama*, *Vistnou* & *Mayelson*. Les autres plus receuillis s'attachent à l'étude de la Nature, & on leur fait l'honneur de les croire inspirés d'en-haut, on a pour toutes leurs décisions un respect infini.

A l'égard des Druïdes, personne n'ignore dans quelle estime ils étoient chez les Celtes où les Gaulois, Peuple le plus généreux & le plus ennemi de la servitude qui fut jamais. Outre l'application que ces Druïdes donnoient à l'étude de la Philosophie, outre le soin des choses de la Religion dont ils étoient chargés, ils formoient encore une espece de Tribunal redoutable aux Princes mêmes & aux Généraux d'Armée, qui s'y soumettoient sans aucune réserve & par le seul goût de la Justice. L'Auteur des Recherches de la France

Cæs. l. 6. de Bell. Gall.

St. Forcat. de Imp. & Phil vet. Gallorum.

Pasquier.

assure que ce Tribunal ressembloit assez aux Parlemens tenus sous la seconde race de nos Rois, Assemblées si célébres & si respectables, qui en conservant la majesté du Trône, empêchoient l'oppression & la ruine des Peuples.

Les Philosophes avoient encore parmi les Celtes un autre emploi ; c'étoit celui d'écrire les Annales de la Patrie, de rapporter fidellement les principales choses qui s'y passoient, de transmettre à la postérité tous les Actes publics, tous les Monumens où le génie de la Nation paroissoit empreint. Ces Mémoires se gardoient précieusement. On alloit y puiser l'Histoire comme dans sa véritable source, & on pouvoit se flatter de l'avoir de la premiere main, & par conséquent aussi sincere & aussi exacte qu'elle peut l'être. La même coutume s'observoit en Egypte ; & quelques Auteurs modernes ont osé dire que Moïse la trouva si avantageuse, si propre à préserver un grand Peuple de la langueur & de l'attiédissement, qu'il la fit passer chez les Juifs. Il chargea les Prêtres & les Prophetes de mettre par écrit tout ce qui regardoit la Religion & l'Etat ; & ce fut de ces différens Mémoires recueillis avec soin, qu'on composa dans la suite les Livres Historiques & Prophétiques que renferme l'Ancien Testament.

Simon, Hist. Crit. du Vieux Testament

Testament. Un Législateur éclairé s'approprie tout ce que les autres Peuples ont d'utile & de judicieux.

Voilà quelle étoit la condition des Sages & des Philosophes qui ont précédé les Grecs. On remarque comme une chose singuliere, qu'ils sont tous parvenus à une extrême vieillesse, & cela sans ressentir la pesanteur & les autres incommodités qu'elle traîne à sa suite. Ce que Porphyre & Lucien attribuent à la vie réglée & paisible qu'ils menoient en commun, plus soigneux d'éclairer leur esprit que de satisfaire aux besoins du corps.

Il reste encore à la Chine beaucoup de vestiges de cet ancien éclat de la Philosophie. On n'y reconnoît pour Nobles que les Gens de Lettres; & ceux qui abandonnent cette profession, retombent bien-tôt dans la roture & dans l'ignominie. Ce sont ces Gens de Lettres seulement qu'on éleve aux Magistratures & à toutes les Charges civiles, qu'on revêt des principaux Gouvernemens. Ils portent sur leurs habits des oiseaux brodés en or ou en soye. C'est la marque qui les distingue, & que leur donna autrefois Xao-Hao IV, Empereur de la Chine. Charmé de trouver des gens d'esprit, & lui-même homme de beaucoup d'esprit, cet Empereur ne

récompensoit

récompensoit que le mérite personnel; il ne vouloit point qu'on s'enorgueillit de celui de ses Ancêtres, ni qu'on courût après la chimere des Généalogies.

Il est aisé de voir, par ce que je viens de dire, que la Philosophie dans les premiers tems étoit toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle tenoit d'un côté à la Religion, & de l'autre à la Politique : elle s'élevoit au Gouvernement des Etats, & à ce qui devroit occuper les plus grands Génies, au bonheur des Peuples; elle formoit des Professions graves, importantes, pleines de ressources, dignes d'occuper toute la vie d'un homme raisonnable. Ceux qui s'y dévouoient n'étoient point des ames mercenaires, des Sçavans querelleux & d'une imagination rembrunie, plus propres à avilir, suivant l'expression des Anciens, qu'à faire aimer cette divine Pallas, qui par un don singulier des Dieux est venue habiter sur la terre. De là naissoient plusieurs avantages, qui doivent à nos yeux accréditer les Philosophes Barbares. Nés, pour ainsi dire, au milieu des connoissances, ils n'étudioient point suivant leur goût & leur caprice, mais par autorité de l'Etat. Le soin importun de pourvoir à leur subsistance, & plus importun encore dans les commencemens, ne leur causoit aucune

Diod. Sic. l. 2.

V. Xenoph Cyr. l. 2.

tune distraction. Assez riches des bienfaits publics, ils ne pouvoient exercer ni la Banque ni le Commerce, ni aucune de ces Professions lucratives que Platon appelloit agréablement l'Art de voler le bien d'autrui suivant les Loix. Le privilege d'étudier étoit même réservé à certaines Familles choisies, & très-jalouses d'un si grand avantage. Le fils docile recevoit avec respect les instructions de son pere, & les transmettoit sans aucun changement à sa postérité. Ainsi les Dogmes ne se corrompoient point, ne souffroient aucune altération; & l'on disoit qu'après Dieu, la mémoire étoit la chose du monde la plus sacrée & la plus respectable, parce qu'elle perpétue & conserve le souvenir des premieres instructions qu'on a reçues.

Je ne puis ici mieux comparer les Droits & les Prérogatives des Philosophes Barbares, qu'à ce qui se pratiquoit dans la Nation sainte. Les Prêtres y composoient une Famille particuliere; ils étudioient constamment, ils faisoient observer les Loix & les diverses coutumes, qui sont plus utiles souvent que les Loix mêmes. *Sur leurs levres*, dit Malachie, *doit toujours résider la science, & il faut qu'ils révélent au Peuple les Mystéres d'en haut.* Le Temple étoit leur

Ecole,

Ecole, leur Académie, leur Salle d'assemblée. Les uns y haranguoient, y parloient fortement contre les désordres de l'Idolâtrie où le peuple avoit tant de penchant; les autres y vuidoient la plûpart des procès & des querelles qu'éternisent la haine & la jalousie. Chacun pouvoit les interroger & leur proposer ses doutes sur le sens de la Loi, sur l'établissement des Fêtes, sur l'ordre des Cérémonies. Ils répondoient également à tous avec un air de douceur mêlé de dignité. On ne pouvoit les entretenir, remarque Philon, qu'on ne fût pénétré de l'amour de la vertu, qu'on ne s'essayât à devenir plus juste, plus modéré, plus attentif à tous ses devoirs. Digne tableau du Sacerdoce, que vous inspirez d'amour & de respect!

De ce qu'il y avoit de particulier dans leur maniere de vivre & d'étudier.

IV.

Ce grand crédit, cette réputation qu'avoit la Philosophie chez les Barbares, furent cause qu'on l'enveloppa d'une infinité de symboles, d'allégories, d'énigmes & de métaphores. Les Prêtres & ceux de la Famille Royale en avoient seuls la clé; & de peur qu'ils ne s'oubliassent quelquefois, il leur étoit défendu de boire du vin, de se prêter à cette liqueur enchanteresse qui trahit tous

Plut. de Is. & Osir. Strab. Geogr. l. 1. Macrob. in Somn. Scip. l. 1. Isid. Hisp. Orig. l. 2.

tous les ſecrets, & met les convives de niveau les uns avec les autres. Si par hazard s'offroit quelque Etranger d'un grand nom, on le recevoit d'abord poliment : mais on ne l'initioit aux myſteres de la Philoſophie qu'après beaucoup d'épreuves, après beaucoup de ſoumiſſions & de reſpects. La choſe même arrivoit très-rarement, & paſſoit au-dehors pour une faveur ſignalée. Ainſi les Grecs qui vont en Egypte & à Babylone, dit Origene, n'en rapportent aucune connoiſſance ni aucune découverte, à moins qu'ils n'ayent converſé avec les Prêtres, & qu'ils n'ayent été inſtruits dans leurs ſecrets. Tous les autres ſont condamnés à une ignorance humiliante & générale. Si Moyſe fut élevé avec tant de ſoin en Egypte, les Juifs convenoient eux-mêmes qu'il en étoit redevable à la fille de Pharaon, qui l'avoit tiré du Nil & enſuite adopté. On ne cachoit rien aux enfans des Rois, & malheureuſement pour les Peuples qui leur étoient ſoumis, ils dédaignoient le plus ſouvent, ils négligeoient de s'inſtruire.

L. 1. contra Celſ.

Rien n'étoit plus répandu dans l'Antiquité que ce goût de Philoſophie énigmatique. Chaque Peuple avoit deux ſortes de Doctrines, l'une de parade & à portée de tout le monde, l'autre de réſerve & à l'uſage particulier des Rois & des

Salluſt. de Diis & mundo. Clem. Alex Strom. l. 5.

Prêtres,

Prêtres. Eux ſeuls pouvoient percer dans l'intérieur de la Philoſophie : eux ſeuls pouvoient ſe familiariſer avec ſes myſteres. Un voile impénétrable la déroboit aux yeux du plus grand nombre, qui ſans ceſſe occupé de voluptés baſſes & groſſieres, ne paroiſſoit pas propre à regarder fixement la vérité. L'Hiſtoire du Bœuf Apis, par exemple, ſervoit à jetter le Peuple dans l'idolâtrie : les Sçavans au contraire y découvroient un Roi juſte, appliqué, bienfaiſant, & qui pendant ſa vie avoit fait fleurir l'Agriculture & les Arts qui en dépendent. Peut-être même étoit-ce le ſymbole de Joſeph, qui avoit expliqué ſi nettement le ſonge du Roi d'Egypte, & préſervé ſes Etats d'une diſette affreuſe & prochaine. Sans doute que la mémoire de ce bienfait ſe perpétua parmi le Peuple : & l'homme habile qui avoit développé avec tant d'adreſſe ce que ſignifioient les ſept vaches graſſes & les ſept vaches maigres que Pharaon vit en ſonge, fut lui-même adoré dans la ſuite ſous la figure d'un bœuf.

V. J. Braunii Selecta Sacra, & Voſſ. de Idol. l. 1.

On a encore des exemples de cette eſpece de ſuperſtition, en pluſieurs endroits de l'Empire du Mogol. Les grands chemins, les portes des principaux Pagodes, y ſont ornés de bœufs de pierre qu'on a travaillés avec beaucoup d'induſtrie. Le Peuple y court en foule, &

& croit honorer le Dieu *Ram* ou *Rama*, qu'il regarde comme son Bienfaiteur, comme celui qui a retiré les premiers hommes de la vie dure & laborieuse qu'ils menoient au milieu des forêts & parmi les bêtes farouches. Ainsi dans l'Antiquité, les uns prenoient au pied de la lettre les Fables Assyriennes dont parle Lucien, ou les Traditions mystiques d'Orphée & d'Hésiode sur l'origine & la généalogie des Dieux : pendant que les autres en devinoient le sens caché, & pénétroient au travers des fictions, dont il étoit obscurci. C'est ce que les Egyptiens toujours mystérieux dans leur conduite, avoient voulu faire entendre, en mettant des figures de Sphinx à l'entrée de leurs Temples & de leurs Ecoles. Tout s'y passe, disoient-ils, tout s'y enseigne d'une maniere énigmatique: peu de gens saisissent & ce qu'ils voyent & ce qu'ils entendent. En effet, plus on parle au Peuple avec obscurité, plus le Peuple soumis & incapable d'examen se prête à l'admiration : & de l'admiration au respect, le chemin est très-court & très-facile. J'ajoûterai ici d'après Plutarque, que le nom de Jupiter en langue Egyptienne est *Amoun*, qui signifie obscur, caché, inconnu : & comme Jupiter ou le Pere des Dieux ne differe point de la Nature Universelle, les Egyptiens

De Deâ Syrâ.

Phurn. de nat. Deor. c. 17.

Egyptiens concluoient ſans peine qu'il faloit cacher adroitement & les myſteres des Dieux & les ſecrets de la Nature.

V. l'Apol. des Domin. c. 1. & Longob. apud Navar. tom. 1.

Je ne ſçache aujourd'hui que les Chinois, parmi leſquels ſe ſoit conſervé l'uſage ancien d'avoir une doctrine ſecrette pour les Lettres, & une doctrine apparente pour le Peuple. Ils ſe ſervent tous du même langage, ils employent les mêmes termes: mais les idées qu'ils attachent à ces termes, ſont différentes, ſont plus ou moins juſtes & préciſes. Le Peuple ne paſſe jamais les bornes qui lui ſont aſſignées: il s'égare, il ſe trompe ſans retour.

On ne doute point qu'à l'exemple des Chinois les autres Peuples d'Aſie n'ayent eu deux ſortes de langage & d'écriture. Il ſe trouve en pluſieurs endroits de la Perſe, de l'Indoſtan, des Royaumes que poſſedent les Princes Indiens, même des Iſles qui s'étendent depuis le 120e juſqu'au 156e degré de longitude, des Figures & des Inſcriptions qu'on ne peut point abſolument expliquer. Les Naturels du pays tombent d'accord que ce ſont là des monumens de leurs Dieux; c'eſt-à-dire, des Prophetes & des premiers Légiſlateurs. Ils diſent que leurs Peres en avoient la clé, & qu'ils étoient beaucoup plus habiles qu'on ne l'eſt aujourd'hui; mais que peu à peu leur

langue

langue s'eſt détruite, & qu'il n'y a plus perſonne en état de l'entendre ni de la parler : ils ſe plaignent amérement de l'ignorance où ils ſont tombés, & de laquelle ils conviennent avec douleur qu'aucun effort ne peut les faire ſortir. Quand on demande aux Perſans ce que ſignifient les figures hiéroglyphiques & la longue Inſcription qui paroiſſent encore dans les ruines de Perſépolis, ils répondent ſimplement, que tout cela leur eſt inconnu, que l'ancienne langue des Mages eſt anéantie, que les Sçavans Modernes n'approchent point de ceux d'autrefois; enfin qu'après tant de guerres & de malheurs, après avoir ſi ſouvent changé de Souverains, on ne doit point être étonné qu'il ne leur reſte plus aucune mémoire de leurs premiers habillemens, de leurs coutumes, de leur maniere d'écrire.

V.

Des Colonnes Sçavantes.

Une autre choſe concouroit encore à diminuer le nombre des Philoſophes : c'étoit la rareté, le défaut des monumens littéraires. Les Sçavans ſe communiquoient peu, ils n'entroient point dans les travaux ni dans les projets les uns des autres. Aujourd'hui l'étude eſt un exercice ſédentaire, qui pour réuſſir demande

demande de la mémoire, des yeux qui ne ſe trompent point, & un diſcernement exquis. Il falloit autrefois joindre à ces qualités la force & le courage de parcourir une infinité de régions; il falloit ſe compoſer une ſcience de toutes celles que divers Peuples avoient découvertes & cultivées. Depuis que l'Imprimerie a rendu les Livres plus communs, & qu'elle les a mis entre les mains de tout le monde, on étudie à moins de frais: mais on a auſſi beaucoup plus de choſes à apprendre, les connoiſſances ſe ſont multipliées & ſe multiplient encore chaque jour. La nature, ſi avare & ſi jalouſe de ſes droits, ſçait compenſer les faveurs & les obſtacles, les commodités & les déſavantages qu'elle diſtribue aux hommes. Ils ſont traités à peu près également dans chaque ſiécle, quoiqu'ils ſe refuſent la ſatisfaction toujours conſolante d'en tomber d'accord.

Plat. in Timao. Dans ces premiers tems on faiſoit écrire ſur des Colonnes tout ce qu'on vouloit tranſmettre à la poſtérité. Ces Colonnes répandues en divers lieux, & qu'on pouvoit regarder comme les Archives des Nations, ſervoient ou à faire connoître les hommes Illuſtres, ou à marquer les bornes d'un Royaume, ou à donner plus de poids aux Traités de paix & d'alliance, ou enfin à inſtrui- (Diod. Sic. l. 1. Strab. l. 17. Phil. l. 3. & 4.)

ie

re les voyageurs & les curieux qui venoient de toutes parts les étudier.

Suivant les témoignages des Auteurs les plus anciens, cette coûtume commença d'avoir cours en Egypte. Les Colonnes de Mercure surnommé Trismégiste y étoient très-fameuses, & renfermoient des leçons importantes. Jamblique en parle avec beaucoup d'éloges, & il ajoûte qu'elles attirerent du fond de la Grece Pythagore & Platon, de qui l'ardente soif de sçavoir ne pouvoit se rassasier. Platon même, au rapport de Proclus de Lycie, en avoit emprunté tout ce qu'il raconte de l'Isle Atlantide, si considérable autrefois par sa grandeur & par ses richesses; mais aujourd'hui entierement inconnue. D'habiles Géographes croyent pourtant, sur des convenances qui me paroissent assez légéres, que ce pourroit être l'Amérique; & Guillaume Sanson a dressé une Carte très-ingénieuse, où il divise d'après Platon cette partie du monde entre les dix enfans de Neptune, & où il leur assigne à chacun son domaine. Démocrite s'attacha de la même maniere à la Colonne d'Acicarus, & embellit ses Ouvrages de ce qu'il y trouva de plus sublime & de plus intéressant. Evhémere, Auteur très-ancien & toujours cité avec respect, avoit long-tems consulté les Inscrip-

Jambl. de Myst. & in vitâ Pyth. l. 1.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

tions

tions sacrées & les figures hiérogliphiques qu'on voyoit dans les Temples des Dieux, pour composer leur Histoire. Il y avoit surtout dans celui de Jupiter Triphylien si connu par sa belle Architecture, une Colonne d'or que Jupiter lui-même avoit fait élever, & où étoient décrites ses principales actions.

Si l'on s'informe maintenant quels secrets, quelles connoissances renfermoient ces divers monumens de l'Antiquité : c'est à quoi il est impossible de répondre avec quelque justesse. Suivant Sanchoniaton on y voyoit les Devises & les Armoiries des Dieux, leur esprit & leur caractere, les maladies ausquelles ils présidoient. Suivant Martien Capella, on y trouvoit un précis de toute la Religion, avec le Calendrier de l'année sacrée qui différoit en plusieurs points de l'année civile. Suivant le Chevalier Jean Marsham, on y lisoit surtout un grand nombre de préceptes utiles à l'éducation des enfans & au bonheur des mariages ; préceptes qui étoient communément attribués à Isis & à son fils Horus-Apollo.

Apud Euf. l. 1. Præp. Evang.

Quelques Modernes conjecturent que les Colonnes d'Egypte renfermoient le secret de faire de l'or ; secret qu'on avoit tant de raisons de cacher, & qu'on ne confioit qu'aux Prêtres & aux Philosophes. Ce qui peut appuyer cette conjecture ;

jecture, c'eſt la relation de Jean-Michel Vanſleb, qui a deux fois parcouru l'Egypte en Voyageur exact & curieux. Il aſſure qu'on y eſt encore perſuadé que le ſecret de faire de l'or ſe trouve en lettres hiéroglyphiques, ſur les anciens Obéliſques. Cette penſée engage même un grand nombre d'Arabes & de Juifs à les étudier toute leur vie. Vanſleb ajoûte qu'on lui montra les ruines d'un ancien Château bâti d'une forme ſinguliere, où, ſuivant la tradition du Pays, il y avoit des gens entretenus avec beaucoup de ſoins & de dépenſes pour travailler au grand-œuvre. Ces gens n'avoient aucun rapport, ni aucune communication avèc ceux du dehors, & on les examinoit de près, on veilloit à toutes leurs actions, afin qu'ils ne puſſent s'échapper de leur demeure où ſe trouvoient l'utile & l'agréable.

Il eſt certain que le ſecret de faire de l'or, s'il a jamais exiſté, & qu'il puiſſe s'accorder avec les principes d'une ſaine Phyſique, demande à être enſeveli en un profond ſilence. Quels abus, quels déſordres ne s'enſuivroient-ils point, ſi trop de perſonnes en avoient connoiſſance? Cependant à l'entrée du dernier ſiécle, une fameuſe Prophéteſſe d'Angleterre, (car l'exceſſive liberté de penſer, loin d'exclure en ce Pays-là, ajoute

V. J. Langii Præf. ad opus. Anon. Phil.

encore au fanatisme) prédit qu'à la fin de 1661. le secret du grand-œuvre seroit universellement répandu. Cette prédiction, comme tant d'autres qui ont échoué, marque assez & l'extrême foiblesse de l'homme, & la folle avidité qu'il a d'accumuler trésors sur trésors.

Tout ce qu'on peut dire ici de plus positif au sujet des Colonnes d'Egypte, c'est que les Rois, dans la juste appréhension que le tems ne vint à les détruire, ordonnerent aux Prêtres d'en tirer ce qu'ils y trouveroient de plus utile. Ce travail fut exécuté avec tout le soin possible, & il produisit enfin les Livres Sacrés, qu'on cacha dans les Archives publiques. Peu de gens avoient la permission de les lire, & on leur faisoit promettre auparavant, qu'ils ne parleroient jamais des choses qui y étoient renfermées. Une mort prompte punissoit les parjures & les infracteurs du secret si recommandé de la Religion.

Malgré le peu de commerce que les Peuples du Nord entretenoient avec l'Egypte & la Phénicie, on trouve pourtant chez eux quelques traces de ces Colonnes sçavantes. Ils en avoient de plus de 40 pieds de haut, enrichies d'Inscriptions simples & conformes à la rudesse de leurs mœurs. Ces Inscriptions servoient principalement à récompenser

Olaüs Mag. in Hist. Gent. Septent. l. 1.

penser les Guerriers, ceux qui avoient défendu la Patrie & s'étoient plusieurs fois exposés à la mort. La Nature elle-même sembloit avoir enseigné l'usage de ces Colonnes aux Peuples du Nord. En Idem. Ibid. effet, comme le remarque un de leurs Historiens, on trouve dans toute la Scandinavie plusieurs montagnes d'une pierre cendrée, infiniment dure, & assez semblable à du machefer. Ces montagnes ont souffert de terribles secousses, & par une longue suite de tremblemens de terre, d'inondations & d'autres désastres semblables, elles se sont métamorphosées, pour ainsi dire, en différentes especes de Colonnes & de Pyramides. L'art n'a presque rien eu à y ajouter. Le célebre Olaüs Wormius qui s'est plû à déchiffrer les Antiquités Danoises, assûre naïvement qu'il en a tiré la plus grande partie, des rochers mêmes de Dannemark, où elles étoient gravées en caracteres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une suite d'Histoire & de Chronologie assez bien circonstanciée, & c'étoit-là, pour ainsi dire, toute la Bibliotheque du Nord. En général, quand on vouloit dans les Pays Septentrionaux conserver la mémoire de quelque évenement, on se servoit de pierres brutes & d'une grosseur prodigieuse. Les unes étoient jettées

confusément ; on donnoit aux autres quelque ordre & quelque symmétrie. Il reste encore de ces sortes d'ouvrages en Basse-Bretagne, & on les y nomme *Liehaven* ou *Leck-a-ven*. Les Habitans non moins crédules que grossiers, les regardent avec ce respect qu'inspire la superstition, & ils s'imaginent qu'en y allant à des jours marqués, & y menant leurs troupeaux, ils éviteront heureusement toutes sortes de maléfices & de sortileges.

Les Anglois ne parlent jamais qu'avec la derniere surprise, de certaines pierres qui se trouvent dans la plaine de Salisbury, & dont la plupart ont vingt-huit pieds de haut, sur sept de large, & effectivement ces pierres frappent par leur singularité. Elles sont rangées trois à trois en forme de couronnes, & par-dessus celles qui s'élevent perpendiculairement, il y en a d'autres posées de travers. Ces premieres ont en haut des gonds, & les secondes des mortoises qui s'emboîtent dedans, de maniere qu'on diroit qu'elles sont suspendues comme de véritables portes. C'est une question parmi les Antiquaires & les Naturalistes Anglois, de sçavoir quelle est l'origine de ces pierres, & par quel art, par quelle méchanique elles ont été apportées dans la Province de Salisbury. Les uns prétendent

prétendent qu'elles y sont depuis le commencement du monde, ou plutôt depuis une de ces grandes révolutions que la terre a souffertes, & qui ont causé tant de désordres, tant de bouleversemens dans toute sa surface extérieure. Et ce qui appuye cette idée, c'est qu'il paroît impossible qu'on ait pû faire venir d'ailleurs, ni par charrois ni à bras d'hommes, des masses si prodigieuses. Les autres, à la suite du sçavant Guillaume Cambden, croyent que ces pierres sont artificielles, & qu'elles ont été composées sur le lieu même avec du sable, de la chaux, du vitriol, & enfin quelque matiere onctueuse, pour lier ensemble & incorporer les autres ingrédiens. Mais cette opinion n'a rien qui parle en sa faveur, quoiqu'il soit assez vraisemblable que toutes les pierres ont commencé par être fluides, ou du moins une pâte molle qui s'est durcie & desséchée dans la suite. Pour moi, en remontant aux anciens usages des Celtes & des Bretons, j'oserai hardiment assurer que la plaine de Salisbury a elle-même fourni les pierres monstrueuses dont j'ai déja parlé; mais que c'est à l'art qu'on en doit les diverses coupes & l'arrangement particulier. Cette plaine servoit autrefois de sépulture aux Princes & aux Héros Bretons, en un mot, à tous ceux

qui périssoient généreusement dans les combats : ce qui se vérifie encore tous les jours par le grand nombre d'ossemens & d'armures qu'on en retire. Et il y a apparence que pour honorer davantage ces Guerriers, on mettoit sur leurs tombeaux des pierres en forme de portes, afin de marquer qu'ils sortoient d'une vie glorieuse, & entroient dans une autre plus glorieuse encore.

Ce que j'avance ici est fondé sur un des principaux points de la Religion des Celtes & des Bretons. Ils croyoient que l'ame n'est immortelle que par un bienfait des Dieux, par une espece de récompense des actions passées. Tous ceux, ajoutoient-ils, qui menent une vie molle & oisive à l'ombre des murs domestiques, meurent sans ressource & tout entiers : ceux au contraire qui se distinguent par leurs talens, qui expirent les armes à la main, doivent s'attendre qu'ils jouiront après le trépas d'une félicité sans bornes. Cette espérance les engageoit à se roidir contre toutes sortes de dangers & d'obstacles, à souhaiter de se survivre à eux-mêmes.

Ant. Judaïq. l. 1.

Josephe, en voulant faire l'éloge des connoissances qu'avoient acquis les enfans de Seth avant le Déluge, dit qu'ils éleverent deux Colonnes pour y inscrire ces connoissances, & les transmettre

à

à la postérité. L'une de ces Colonnes étoit de brique, l'autre de pierre: & on n'avoit rien épargné pour les bâtir solidement, afin qu'elles pussent résister aux inondations & aux incendies dont l'Univers étoit menacé. Josephe ajoute que celle de brique subsistoit encore de son tems. Je ne sçai si l'on doit faire beaucoup de fonds sur un tel passage. Les exagérations & les hyperboles ne coûtoient point à Josephe, quand il s'agissoit de donner aux Juifs du lustre & du crédit. Il vouloit sur tout faire voir leur supériorité sur les Gentils, en matiere d'Arts & de Sciences. C'est-là probablement ce qui a donné lieu à la fiction des deux Colonnes élevées par les enfans de Seth. Quelle apparence qu'un pareil monument eut pû subsister, après les ravages affreux que fit le Déluge! *La terre en souffrit des élancemens qui la déchirerent, des renversemens qui la briserent, des secousses qui l'ébranlerent. Elle fut agitée violemment & elle chancela comme un homme yvre.* Aussi peut-on appeller, d'après Saint Pierre, le monde tel qu'il étoit avant le Déluge, le monde primitif & original. Celui que nous habitons n'en est qu'une copie foible & défigurée, n'offre que des ruines, des débris & des décombres.

VI.

Du tems où le titre de Philosophe s'eſt introduit.

On demandera ſans doute ici de quelle maniere, & en quel tems le titre de Philoſophe s'eſt introduit dans le monde. Je répondrai qu'on en doit l'établiſſement à Pythagore, dont l'air miſtérieux & le tour d'eſprit, ſont aſſez connus. Avant lui & dans l'enfance du monde, on qualifioit de Sages tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Théologie & des choſes naturelles. Dans la ſuite: ce nom parut trop rempli d'orgueil, & de cette oſtentation qui ne ſe ſoutient qu'à l'oreille. On en choiſit un plus modeſte & plus digne de ceux qui aiment la vérité pour elle-même, & non pour les avantages qu'elle peut procurer. Voici comme Ciceron raconte la choſe. Pythagore ſe trouva par haſard à la Cour d'un Roi d'Aſie, & quoiqu'il n'eut ni habits ſuperbes ni équipages brillans, qu'il parlât peu & à propos, il s'y fit pourtant bien-tôt remarquer. Le Roi lui demanda un jour quelle étoit ſa profeſſion, & il dit ſimplement qu'il n'en avoit point d'autre que d'être Philoſophe. Qu'eſt-ce qu'un Philoſophe, ajouta le Prince ſurpris? Quel eſt ſon emploi? Quelles ſont ſes prérogatives? Je vais vous en rendre

Quæſt. Tuſcul. l. 5.

compte,

compte, repliqua Pythagore, &, je me flatte que vous serez satisfait de ma réponse. Figurez vous ces jeux si éclatans & si magnifiques, où semble fondre toute la Grece. Les uns s'y rendent en foule pour montrer leur force & leurs talens : les autres pour vendre, ou pour acheter les marchandises les plus précieuses. Il y vient encore une troisiéme espece de gens, que n'attirent ni l'amour du gain, ni l'amour encore plus puissant des louanges. Les Philosophes leur ressemblent assez. Simples Spectateurs de tout ce qui se passe dans le monde, pliez sans effort & dociles au joug de la raison, ils ne se passionnent, ils ne s'emportent jamais : ils plaignent encore plus ceux qui s'égarent, qui se courbent sous le poids de leurs passions, qu'ils ne les blâment : ils sont les seuls en un mot qui puissent se féliciter d'être véritablement hommes.

Plat. de Rep. l. 5. Sen. passim in Epist. Descartes, let. 8. t. I.

A cette repartie de Pythagore je joindrai un trait d'un autre Philosophe, qui me paroît y avoir beaucoup de rapport. Alexandre, dans le tems de sa plus grande yvresse, alla voir Diogene par maniere de délassement : & comme il ne lui trouva pour tout bien & pour toute maison qu'un tonneau, il parut touché de son indigence & de sa pauvre-

té. Diogene sourit, & lui répliqua de ce ton que les Princes n'aiment gueres : *Pourquoi me plaignez-vous ? Je suis Maître de vos Maîtres. Vous obéïssez à une foule de passions, qui m'obéïssent à leur tour. Vous êtes leur Esclave, & moi : je suis leur Souverain.* En effet, comme l'insinuoit dans le dernier siecle le Duc de Rohan, si les Rois commandent aux Peuples, les passions plus impérieuses commandent aux Rois.

V. ses M. Paris 1661.

CHAPITRE II.

I. *Division de tous les Peuples du monde en quatre principaux.* II. *Des Scythes.* III. *Des merveilles d'Abaris,* IV. *Des Scythes Hyperboréens.* V. *Des Ethiopiens.* VI. *Des Hiéroglyphes.* VII. *Explication de la Fable d'Atlas.* VIII. *Du cas que les Anciens ont fait de la Musique.* IX. *Des Celtes.*

I.

Division de tous les Peuples du monde en quatre

APRE'S avoir donné une idée générale des Anciens Philosophes, il est à propos d'examiner en détail ce qui regarde leur Doctrine; & pour le faire avec plus d'ordre, je me servirai de la

la méthode d'Ephore cité par Strabon, qui partageoit tous les Peuples du monde en quatre principaux. Il donnoit le nom de Scythes à ceux qui habitoient vers le Septentrion; le nom d'Ethiopiens à ceux qui habitoient vers le Midi; le nom de Celtes à ceux qui habitoient vers l'Occident; enfin il nommoit Indiens les Peuples qui s'étoient étendus vers l'Orient, & qui occupoient la plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique.

princi-
paux.
Geogr. L. 1.

C'est à cette division, fameuse dans l'ancienne Géographie, que je rappellerai tous les Philosophes qui ont fleuri parmi les Barbares. Il est vrai que les Scythes & les Ethiopiens dont il ne reste plus aucune richesse littéraire, ne nous arrêteront pas long-tems. Ces Peuples ont à peine effleuré la Philosophie, & suivant l'opinion de Pythagore, les uns étoient nés dans un pays trop froid, & les autres dans un Pays trop chaud, pour avoir de la disposition & de l'attachement aux Sciences. Il semble qu'au-delà de certaines bornes tout est stérile, tout est inanimé, & que le Nature devenue plus lente & plus paresseuse, n'y acheve point ce qu'elle a commencé. La différence des Climats, de l'air, de la nourriture, cause des différences infi-

In ipsius vitâ apud Phot.

nies dans les ames, tout immatérielles qu'elles ſont.

A l'égard des Celtes & des Indiens, ils méritent qu'on les obſerve avec plus de curioſité & de ſoin. Les premiers ſont nos Ancêtres, les plus Anciens Habitans des Gaules, & nous ſerions aujourd'hui fort heureux de leur reſſembler, de pouvoir à juſte titre nous dire leur poſtérité; nous qui avons preſque ſur toutes choſes oublié les droits les plus ſaints & les devoirs les plus eſſentiels; nous qui n'étalons que des dehors de probité, des vertus de commande, une politeſſe artificieuſe & ſéduiſante; mais au fond très-baſſe & très-coupable. Les ſeconds ont occupé cette partie de l'Univers, qu'on regarde avec juſtice comme le berceau du Genre-Humain & la ſource commune des Arts & des Sciences. Les Grecs eux-mêmes, quoique ſi prévenus en leur faveur, & ennemis irréconciliables des Etrangers, n'en ont pû diſconvenir. Ils envoyerent à diverſes repriſes des Ambaſſadeurs chez les Indiens, pour vérifier ſur les lieux mêmes ſi tout ce qu'en publioit la Renommée étoit conſtant; & ces Ambaſſadeurs, honorables & adroits eſpions, n'en rapportoient que des merveilles, que des raretés précieuſes, que des traits de vertu & de généroſité. C'eſt

ce

ce qui piqua le courage d'Alexandre le Grand, avide de nouvelles conquêtes, & il crût par un rafinement d'ambition, que sa gloire demandoit qu'il allât vaincre les Indiens.

Si l'on veut voir d'un coup d'œil quels chemins a tenu la Philosophie avant que de se donner aux Grecs, on peut lire le Dialogue de Lucien qui a pour titre, *les Fugitifs*. La Philosophie y paroît elle même, & s'explique d'une maniere qui lui fait honneur. « Je n'al« lai pas d'abord, dit-elle, chez les « Grecs; mais je commençai par la cu« re la plus épineuse & la plus difficile, « qui étoit celle des Barbares. Je tour« nai donc mes pas vers les Indiens qui « composent un Peuple immense, & « que je fis humblement descendre de « leurs Eléphans, pour m'écouter: & « toute la Nation des Brachmanes voisi« ne des Nécréens & des Oxydraques, « reçût ma Doctrine & vit encore sous « mes Loix, admirée & respectée de « tout le monde. Au sortir des Indes, « j'allai en Ethiopie, & de-là chez les « Egyptiens où j'enseignai le culte des « Dieux à leurs Prêtres & à leurs Pro« phetes. Ensuite je passai à Babylone, « pour instruire les Chaldéens & les « Mages: puis je m'arrêtai en Scythie « quelque-tems; d'où revenant par la « Thra-

« Thrace, je converſai avec Eumolpe
« & Orphée, & les envoyai devant moi
« en Grece, avec ordre au premier
« d'inſtruire les Grecs dans mes myſte-
« res, & à l'autre de leur apprendre la
« Muſique. Je ne tardai point à les ſui-
« vre. « Ainſi la Philoſophie a éclairé ſucceſſivement les principales parties du monde, & les Peuples qui paroiſſent aujourd'hui les plus abandonnés à l'ignorance & aux déſordres qu'elle traîne à ſa ſuite, n'en ont pas été les moins favoriſés. Commençons par les Scythes.

II.

Des Scythes.

Juſt. Hiſt. l. 1.

Strab. l. 7.

Ils tiroient autrefois toute leur réputation & de l'extrême ſévérité de leurs mœurs, & de leur déſintéreſſement que rien ne pouvoit corrompre, & du mépris qu'ils avoient pour les vains plaiſirs qui dégradent les hommes en les amolliſſant. Lorſqu'ils ſe raſſembloient pour chanter des Hymnes à l'honneur des Dieux, ils ne leur demandoient jamais aucune grace, perſuadez qu'avec de la force & du courage on doit trouver en ſoi-même des reſſources contre la pauvreté & la mauvaiſe fortune. Quoiqu'ils euſſent des Chefs dont le pouvoir étoit aſſez étendu, ſurtout dans les tems de guerre, ils vivoient cependant

avec

avec une ſorte d'indépendance, & ils n'obéiſſoieut à leurs Supérieurs qu'autant que leurs Supérieurs obéiſſoient aux Loix. Ils avoient banni d'entr'eux ce commerce d'adulations & d'éloges, dont on ſe paye réciproquement, & ils croyoient que la meilleure récompenſe d'une bonne action étoit de l'avoir faite. Encore aujourd'hui dans toute l'Amérique ſeptentrionale, on loue peu; mais à mon avis, qu'on y loue noblement! Quand quelqu'un a remporté une victoire ou manié adroitement une Négotiation, on ſe contente de lui dire en préſence de tout le Peuple: *Vous êtes un homme.*

Quoique les Scythes fuſſent naturellement hardis & belliqueux, qu'aucun péril ne les effrayât, ils ne faiſoient cependant la guerre qu'à l'extrêmité, & ils donnoient à leurs ennemis le tems de ſe reconnoître. Mais auſſi quand la fortune les favoriſoit, enflés de leurs ſuccès, ils immoloient les vaincus & leur ôtoient la vie ſans diſtinction. Coûtume Barbare, & qui fait honte à l'humanité! Avant le combat les Scythes élevoient tumultuairement un Autel, & y plaçoient avec de grands cris une épée. C'étoit alors la ſeule Divinité, qui s'attiroit & leur culte & leurs hommages. On trouve pluſieurs ſiecles après, des Herod. l. 3.
veſtiges

vestiges d'une coûtume si extraordinaire, plus capable cependant d'encourager toute une Armée que les plus fortes Harangues. A la décadence de l'Empire Romain, où contribuerent tant de Peuples venus de la Scythie, les uns encore livrés aux ténebres du Paganisme, & les autres trop vicieux pour mériter le nom de Chrétiens, on voyoit leurs Chefs & leurs principaux Capitaines se vanter d'avoir trouvé le poignard de Mars, & le faire briller dans les occasions périlleuses. Sur cela, on les croyoit invulnérables & au-dessus des revers de la fortune : les Soldats se lioient à leur sort, & bravoient tout ce que la guerre a de pénible & d'affreux. N'y auroit-il point encore quelque chose de Scythe, un air brut & non assez adouci, dans certains Conquérans Modernes qui se vantoient de tenir tout de Dieu & de leur épée ? Il semble que par-là ils vouloient partager leur reconnoissance, & mettre leur propre ambition, leur industrie, en regard avec la Divinité.

V. Jornand. Procop. Agath. Paulum Diac.

Strabon rapporte que les Scythes furent persévéramment vertueux, tandis qu'ils s'abstinrent du commerce des autres nations, & qu'ils dédaignerent l'usage de l'or & de l'argent, devenus la cause & l'instrument de presque tous les crimes. On croit d'ordinaire, ajoute-

Ubi suprà.

te-t-il, que les Barbares gagnent à se familiariser avec nos mœurs & avec nos loix; c'est par malheur tout le contraire. En acquérant plus de connoissances & plus de politesse, ils deviennent plus méchans, plus ambitieux, plus adonnés à l'insatiable avarice. Nous avons un témoignage récent qui confirme cette pensée de Strabon. Depuis que l'Europe s'est approprié l'Amérique à titre de conquête, & par des barbaries ausquelles on ne peut songer sans horreur; quels vices, quels crimes, quels déréglemens n'y avons-nous pas introduits? Les peuples du nouveau Monde se reposoient sur leur ignorance, sur un certain instinct de la Nature, plus utile souvent que la raison même; & nous, à la place de ces biens dont ils étoient contens, nous en avons substitué de faux & de dangereux, nous avons accru leurs miseres en leur faisant connoître de nouveaux besoins.

V. l'Hist. morale des Antilles, c. 22.

Ce fut vers le tems des sept Sages, que les Scythes commencerent à s'introduire dans la Grece, & à quitter leur austérité naturelle; qu'ils s'apperçurent que les agrémens, les plaisirs même qu'on sçait retenir dans de justes bornes, ne sont point incompatibles avec la raison. Anacharsis étant venu à Athenes, non pour s'y amuser de choses nouvelles,

les,

Diog. Laërt. in Anach.

les, mais pour y trouver les secours qui lui manquoient en son Pays, fut généralement admiré par un Peuple jaloux de ses droits, & qui ne prodiguoit point son estime. Je croirois pourtant que ce fut moins à cause de sa science qui devoit être peu étendue, qu'à cause de sa droiture & de son désintéressement. Il y joignoit ce qui donne le prix à toutes les vertus, ce qui les releve par son contraste; un grand air de modestie & de simplicité.

III.

Des merveilles d'Abaris.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

V. le Diction. de Bayle.

Un autre Philosophe Scythe, mais plus merveilleux & plus extraordinaire, c'étoit Abaris. Doué de l'esprit prophétique, il prenoit hautement la qualité de Prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, qualité qui donnoit alors la plus grande vogue. Un jour il se trouva avec Pythagore, & croyant l'étonner : il lui montra cette fléche miraculeuse dont il se servoit pour naviger dans l'air, & atteindre aux régions les plus reculées. En revanche Pythagore levant un des pans de sa robe, découvrit sa cuisse d'or, & fit ainsi céder le Philosophe Scythe. Le reste de l'entretien fut sur le même ton.

Voilà les puérilités que Porphyre & Jamblique

Jamblique rapportent en termes couverts & mystérieux ; & c'est les réfuter, ce me semble, que de les exposer brievement aux yeux du Public. Il n'y a point de folie plus grande, remarque un Ancien, que de vouloir triompher en détail des opinions folles : la peine qu'on se donne pour cela n'est jamais assez payée. On raconte beaucoup d'autres merveilles d'Abaris. Ce fut lui qui fabriqua le *Palladium*, ce gage fatal de la conservation & du bonheur des Villes qui pouvoient le posséder : il guérissoit les maladies les plus aigues & les plus compliquées en prononçant de simples paroles ; enfin, il passa la plus grande partie de sa vie sans prendre aucune nourriture. Ce dernier trait me rapelle un Livre assez curieux que *Fortunius Licetus*, Médecin de Padoue, a intitulé, *De Feriis altricis animæ*, des Vacances de l'estomac. Abaris y méritoit sans doute la premiere place.

Uterque in vitâ Pythag.

Scal. in notis ad Euseb.



Parlons plus sérieusement, & disons avec Origene que rien n'est plus chimérique ni plus ridicule que toutes ces merveilles attribuées à Aristée, à Abaris, à Hermotime de Clazomene, & à Cleomede. En effet, continue-t-il, à quel dessein Dieu leur auroit-il donné le privilege de faire tant de choses surprenantes, & au-dessus de l'effort humain ?

L. 3. contra Cels.

main? Quels avantages en pouvoient-ils retirer, ou pour le bonheur des autres, ou pour leur propre perfection? Cette remarque d'Origene me paroît très-sensée, & fait honneur à la Divinité. Car il est évident que lorsqu'elle se détourne de l'ordre purement naturel, qu'elle se manifeste aux hommes avec plus d'éclat qu'à son ordinaire, ce ne peut être que pour leur témoigner sa puissance ou sa bonté infinie: & la marque essentielle d'un miracle, c'est quelque avantage utilement procuré à la Terre, c'est quelque bien qui tourne à l'accroissement de la Religion.

IV.

Des Scythes Hyperboréens. Diod. Sic. l. 4.

Je devrois ici parler des Scythes Hyperboréens; mais tout ce qu'on nous en a conservé est si incertain & si fabuleux, que j'ai de la peine à m'y arrêter. Ces Hyperboréens étoient tous Prêtres d'Apollon, & ils s'occupoient uniquement à chanter ses louanges. Ils avoient beaucoup de penchant à la Poësie & à la Musique, & ils touchoient avec grace toutes sortes d'instrumens: ce qui les rendoit encore plus dignes de la faveur d'Apollon, lui, qui passoit en tous lieux pour le Pere & le Protecteur des beaux-Arts. Suivant Diodore de Sicile rien n'étoit

Sol. c. 28.

L. 1.

n'étoit plus agréable que le Pays qu'habitoient ces Hyperboréens, quoiqu'à l'extrêmité de la Terre & presque sous le pole. Ils y jouissoient d'un Printems éternel; ils ne souffroient ni les ardeurs de l'Eté, ni l'inclémence de l'Hiver. Les fleurs & les fruits se disputoient l'avantage de leur plaire & de les nourrir. Aucune maladie ne régnoit parmi eux. Ils n'étoient divisés ni par des querelles, ni par des procès, ni par des inimitiés secrettes: ils ne connoissoient point ces distinctions odieuses qui rabbaissent le mérite & la vertu pour récompenser un vice adroit: ils vivoient enfin dans une égalité charmante, & regardoient la servitude comme un outrage fait à la nature humaine. Leurs mœurs étoient trop pures & trop innocentes pour craindre la mort: quelquefois même ils se la donnoient volontairement, afin d'aller jouir, disoient-ils, d'une félicité plus complette Ces sortes de descriptions marquent assez, & que les hommes souhaitent ardemment d'être heureux, & qu'ils sentent à peu près sous quel Gouvernement & dans quelle société ils le seroient. Mais une main invisible les repousse sans cesse, & les replonge dans la misere d'où ils voudroient sortir.

Quoiqu'il en soit, on n'a aujourd'hui aucune

aucune connoiſſance de la Philoſophie des Scythes, ni de celle des Getes & des Thraces qui étoient leurs plus proches voiſins Origene avoue, mais ſans trop s'èxpliquer, qu'ils avoient pluſieurs dogmes conformes à ceux des Hébreux: hazard favorable & dont on doit féliciter les Scythes, puiſque ces Dogmes ne pouvoient être qu'un effet de leurs recherches & de leur pénétration.

Ubi ſuprà L. 1.

Je remarque qu'à l'égard de certaines vérités qu'on doit nommer primitives & fondamentales, tous les Peuples du monde ſemblent mutuellement ſe prêter la main; ſoit que ces vérités fuſſent d'abord très-faciles à découvrir, & qu'elles ſe préſentaſſent d'elles mêmes à l'eſprit; ſoit qu'il y ait un point fixe par où doivent commencer nos penſées, & que ce point ſoit quelque choſe d'indépendant de nos caprices & de nos incertitudes. C'eſt-là une remarque qu'il eſt à propos de ne pas perdre de vûe, ſurtout quand on veut comparer des Peuples très-éloignés les uns des autres. Quoiqu'il ſe rencontre de la reſſemblance & de la conformité entre leur langage, leur phyſionomie, leurs coutumes, on ne doit pas pour cela les confondre & les mêler enſemble. L'eſprit humain eſt de la même trempe; par conſéquent il peut avoir les mêmes ſentimens ſur les choſes qui

les

le touchent de plus près, comme ſur les principaux attributs de Dieu, ſur le culte extérieur, ſur certaines cérémonies d'éclat, ſur le reſpect qui eſt dû aux morts. Des Nations entieres peuvent s'accorder en tous ces points, & avoir cependant une origine très différente. La Circonciſion, par exemple, a été le ſigne ſpécial de l'Alliance que Dieu contractoit avec les Hébreux. Elle étoit pourtant d'uſage en Egypte & en Ethiopie; on vient encore d'en trouver des veſtiges dans pluſieurs Provinces de l'Amérique. Croira-t-on pour cela que les Sauvages du nouveau Monde ſoient Juifs d'origine, & ne doït-on pas ſe moquer du fameux Chevalier Guillaume Pen de la Secte des Trembleurs, qui l'a aſſûré ſérieuſement dans ſon Mémoire de l'état préſent des Iſles & Terres que poſſedent les Anglois en Amérique?

Au reſte les Scythes, ſi peu vantés dans le tems où l'on devoit le mieux les connoître, ont trouvé parmi nous des Sçavans qui ſe ſont intéreſſés en leur faveur. Tout occupés de conjectures éblouiſſantes, & par-là même incapables de diſtinguer le vrai du faux, ces Sçavans prétendent que toute Doctrine, toute vertu, que les Arts les plus utiles & les plus ingénieux viennent du Septentrion. Ils lui attribuent ce que les

V. Olaï Rudbeckii Atlant.

Poëtes

Poëtes ont dit ſi agréablement de l'Iſle Atlantide, des Iſles Fortunées, du Jardin des Heſpérides, des Champs Eliſées. Ils ajoutent que malgré l'Hiver formidable qui déſole les plages du Septentrion, ſon ſéjour eſt encore préférable à celui de ces terres heureuſes qu'embellit un Printems continuel, où la Nature paroît ſi vive & ſi animée.

Ces conjectures auroient toujours paſſé pour des jeux d'imagination, ſans la peine qu'a pris un célebre Anglois de leur donner un air philoſophique. Cet Anglois eſt Thomas Burnet, qui a eu ſi long-tems la direction de la Chartreuſe de Londres, & dont tous les Ouvrages offrent quelque choſe d'original. « Avant le Déluge, dit-il dans le plus « important, la terre étoit d'une égalité « parfaite, ſans mers, ſans montagnes, « ſans iſles, ſans précipices. L'Ecliptique ſe rencontroit dans le plan de l'Equateur, & l'axe de la Terre étoit parallele à l'axe du Soleil. Il n'y avoit « alors ni pluyes, ni vents orageux, ni « grêle, ni neige, ni Arc-en-Ciel. Les « jours étoient égaux aux nuits, & à peu « de changemens près, la même ſaiſon « duroit toute l'année. L'alternative « du froid & du chaud, du ſec & de « l'humide, de la peſanteur & de la « légéreté de l'air, ne cauſoit aucune « ma-

V. ejus Telluris Theor. ſacram l. 1 & 2.

„maladie : & la Nature toute chaude „encore & pleine de ſa premiere vi„gueur, trouvoit en elle-même de quoi „ſe réparer & ſe renouveller ſans ceſſe. „Comme un ſang pur, un ſuc non en„core altéré par des parties arſénicales „& vitrioliques, couloit dans les vei„nes de la terre ; tous les fruits, tous „les légumes étoient ſains ; & les hom„mes paſſoient de la jeuneſſe à un âge „plus avancé, ſans preſque s'en apper„cevoir. Ce qui faiſoit dire à Orphée, „que Saturne ne vieilliſſoit point, & „que ſes cheveux étoient toujours noirs. „Les fleuves couloient des Pôles vers „l'Equateur, & venoient ſe perdre dans „les ſables brûlans de la Zone tor„ride. Dans cette ſituation, les deux „extrémités de la terre en devoient „être les parties les plus agréables, & „le milieu, comme un mur de feu, em„pêchoit qu'on ne pût paſſer de l'une „à l'autre.» Auſſi Burnet place-t-il ſous le Pôle Arctique le Paradis Terreſtre, ce jardin délicieux, où nos premiers Peres furent créés, & où à force d'être heureux ils ceſſerent bien-tôt de l'être. Leur curioſité & leur indiſcrétion répandirent toutes ſortes de maux, une corruption générale ſur la terre, & il fallut, pour ainſi dire, que Dieu la nettoyât par les eaux du Déluge. Les ſe-

cousses terribles & réitérées qu'elle souffrit alors, firent changer son centre de gravité. Un des hémispheres se trouva spécifiquement plus compacte & plus pesant que l'autre, un des Pôles s'abbaissa. L'Ecliptique sortit du plan de l'Equateur, & s'en éloigna de 23 degrés 30 minutes. De-là l'inégalité des jours & des nuits, le changement & la vicissitude des saisons, un désordre général qui s'empara de la Nature, & pour tout dire, une nouvelle Terre. Comme ses parties intérieures furent bouleversées jusqu'à un certain point, elles se mêlerent réciproquement, ne garderent plus dans leur arrangement les loix de la pesanteur, & s'impregnerent de qualités étrangeres. Aussi ne voit-on plus rien de pur ni de simple dans l'Univers; tout ce qui s'y présente à nos yeux est altéré & défiguré, a perdu son premier goût & sa premiere beauté : la vie de l'homme s'est rétrécie, & le peu de jours qui lui sont accordés, il les passe encore dans les douleurs & dans l'amertume.

Ce systême de Thomas Burnet qu'ont adopté d'excellens Philosophes, du moins jusqu'à une certaine mesure, se démontre de deux manieres, ou par des preuves physiques, ou par des preuves tirées de l'Histoire ancienne.

Les

Les premieres ne sont point difficiles à rassembler, & elles en persuadent davantage. En effet, peut-on considérer avec des yeux de Physicien la surface de la terre, la croute épaisse qui l'enveloppe, sans être surpris du spectacle qu'elle présente, sans reconnoître les blessures innombrables qu'elle a reçues? Nous ne marchons, pour ainsi dire, nous ne courons, nous ne nous agitons que sur des ruines. Ici s'élevent des montagnes affreuses, arrangées sans ordre & sans symmétrie, qui traversent des Royaumes entiers, & y causent des vents constans & réguliers; les unes toutes couvertes de neiges & perdant leurs têtes dans les nues, les autres vomissant des torrens de flâmes, & inondant les campagnes voisines de cendres sulphureuses. Là paroissent des rochers escarpés & entassés les uns sur les autres, la plupart coupés à angles droits; des pierres & des troncs d'arbres élevés dans des endroits inaccessibles; des lacs ou des amas d'eaux rassemblés au sommet des plus hautes montagnes, & qui ont leurs poissons particuliers. Plus loin on voit des précipices, des ouvertures à travers lesquelles la mer s'est répandue avec violence; des crevasses qui exhalent des odeurs mortelles; des cavernes qui conduisent à des mines profondes, &

que jamais n'éclaire le soleil ; des vestiges encore récens de montagnes qui se sont écroulées, & dont la chute a causé des désordres infinis.

Que dirai-je de plus ? D'un côté, ce sont de vastes mers dont en plusieurs lieux on ne peut sonder la profondeur, où l'on trouve des Isles semées confusément & de figure irréguliere, les unes fertiles & habitées, les autres d'un accès très-rude & propres seulement à servir de retraite aux animaux les plus féroces ; les unes connues de tems immémorial, d'autres détruites & absolument anéanties, d'autres formées à leur place ; où l'on rencontre des bancs de sable, des files de rochers à fleur d'eau, des écueils qui ne paroissent jamais, où les côtes courent sans ordre, s'avancent dans un lieu, se rétrécissent dans un autre, sont tantôt saines & tantôt dangereuses, servent tantôt d'abri, & tantôt cachent mille dangers. De l'autre côté, ce sont des campagnes, les unes abondantes & à perte de vûe, les autres ingrates & stériles, ou d'une terre légere, ou assises sur le roc ; les unes chargées de pierres d'une structure organique & constante, & qui ne change point dans toutes les especes de même genre ; les autres mêlées de coquillages, d'huitres pétrifiées, ou couvertes d'un sable

tout-

tout-à-fait semblable à celui des bords de la mer. Ici on découvre des corps desséchés, mais assez bien conservés, & renfermés dans d'autres corps qui ont acquis de la consistance & de la dureté : là on ne rencontre que des matieres moulées, les moules ayant été détruits & consumés par le tems, & ce sont les pierres figurées, comme les cornes d'Ammon, la Belemnite, l'Entrochus, l'Astroïte. Plus loin on remarque avec plaisir des empreintes & des délinéations de poissons, d'insectes, de plantes, de plumes d'oiseaux tracées légérement sur des pierres : & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces empreintes & ces délinéations se trouvent ou dans des carrieres très-distantes de la mer, ou dans des lieux qui ne produisent plus ni les mêmes oiseaux, ni les mêmes plantes, ni les mêmes insectes; leur patrie en est aujourd'hui très-reculée. En un mot, à quelque profondeur qu'on ait jusqu'ici fouillé la terre, on n'y a trouvé que des débris, que des corps rassemblés pêle-mêle, que différens lits de matieres incorporées les unes dans les autres, la plupart de ces lits rompus & déplacés, presque tous faisant des angles inégaux avec l'Horison. Quelles traces plus visibles, quels témoignages plus authentiques, peut-

V. les Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, an. 1706. 1708. 1710. 1715. 1718. 1720. 1721.

on souhaiter d'un Déluge Universel.

A l'égard des preuves que fournit l'Histoire, elles portent aussi, quoique d'une maniere différente, leur conviction avec elles. Rien n'est plus riant ni plus flatteur que les descriptions que font presque tous les Auteurs anciens, & de l'âge d'or, & du siécle de Saturne, & des Champs Elisées. Les Poëtes les plus célébres, sur tout Homere & Virgile, se sont encore plûs à embellir ces descriptions, & à y ajoûter de nouveaux ornemens. Mais que doit-on en penser, si ce n'est que ce sont-là des esquisses, des tableaux imparfaits de l'état où se trouvoit la terre avant le Déluge? Il me paroît difficile que le ressouvenir d'un Etat si florissant & si agréable se fût tout-à-fait effacé. Mais comme le Peuple cessa peu à peu d'en être frappé, lui qui ne sçait point se replier sur les choses arrivées depuis long-tems, il y a apparence que les Sçavans se servirent du voile ingénieux des Fables pour en conserver la mémoire.

Platon parle de je ne sçai quelle terre fort élevée, où il ne pleuvoit jamais, où il n'y avoit ni vents ni orages, ni brouillards, & qui devoit être un séjour délicieux. Ce langage n'étoit point particulier à Platon: tous les autres Philosophes, suivant la remarque de Lactan-

ce,

te, convenoient unanimement que notre Globe avoit beaucoup souffert depuis son origine, & que ses parties s'étoient détachées les unes des autres, & en quelque maniere déboitées. Sur cela, ils rapportoient plusieurs traits & plusieurs exemples, qui marquoient en détail les changemens les plus considérables.

Lorsque les Grecs commencerent à étudier la Physique & l'Astronomie, ils établirent deux principes qu'ils avoient reçus par tradition des Phéniciens & des Chaldéens. Le premier étoit, que peu après la formation de la terre un de ses Pôles s'éleva, & l'autre s'abbaissa d'une maniere prodigieuse : ce qui enhardit les hommes à se disperser & à se choisir de nouvelles demeures. Le second, que les parties les plus voisines du Pôle septentrional furent cultivées & habitées avant toutes les autres : d'où les Scythes prenoient occasion de vanter leur antiquité, & de se préférer hautement aux Egyptiens. On sçait quelles étoient là-dessus leurs disputes, & à combien d'excès les porta l'envie ridicule de se faire passer pour le premier Peuple du monde. Sans doute qu'Homere voulut bien avoir égard à ces disputes si fameuses de son tems, lorsqu'il plaça les Champs Elysées à une des extrémités de la terre. Odyss. l. 5.

Pour ce qui regarde les Docteurs de

la primitive Eglise, ils distinguoient le monde en trois états; l'ancien, le présent, le futur: dont chacun, à leur avis, offroit un caractere particulier. L'ancien étoit celui qui avoit précédé le Déluge, & où tout paroissoit d'un arrangement, d'une symmétrie admirable. Le présent ne doit passer que pour le squelette de l'ancien, & encore pour un squelette tout défiguré. Le futur enfin sera le monde purifié par le feu, & qui pour ainsi dire, renaîtra de ses propres cendres. Les choses alors reprendront le même éclat & la même parure qu'elles avoient avant le Déluge, elles ne pourront plus ni s'altérer ni se corrompre, elles ne seront sujettes à aucun dépérissement. Cet échantillon suffit pour développer la pensée de ceux d'entre les Peres de l'Eglise, qui ont cru que le Paradis Terrestre étoit placé dans un autre monde, tout différent de celui-ci. *Quelques efforts qu'on fasse*, ajoûtoient-ils, *on n'en retrouvera jamais aucune trace, on ne pourra jamais désigner quelle étoit sa véritable situation.*

V. le Pere Calmet, Dissert. sur la fin du monde.

V.

Des Ethiopiens.

Je passe maintenant aux Ethiopiens qu'on regardoit comme une espece d'hommes à part, tant ils vivoient long-

tems:

tems : ce qu'ils attribuoient eux-mêmes, dit Hérodote, à l'eau de certaines fontaines où ils avoient coutume de se baigner, & qui faisoit sur eux le même effet que s'ils s'étoient frottés de quelque huile éthérée. On penseroit volontiers qu'en atténuant & brisant les humeurs, en excitant une plus forte transpiration, cette eau spiritueuse servoit à les préserver d'une infinité de maladies, & à les entretenir dans une santé parfaite. Les Philosophes qui fleurissoient parmi les Ethiopiens, se nommoient comme ceux des Indes, Gymnosophistes : & ils vivoient loin du tumulte & de l'embarras des affaires, habitoient les montagnes escarpées, ne voyoient les hommes que pour les instruire de leurs devoirs, fuyoient la voix enchanteresse des plaisirs que les hommes aiment tant, & s'exerçoient de concert à l'étude du Ciel. Lucien assure qu'en combinant les différentes phases de la Lune, ils furent les premiers de tous les Astronomes qui trouverent qu'elle n'est point de son propre fond lumineuse, & qu'elle emprunte son éclat du Soleil, suivant les aspects où elle se trouve à son égard.

Lib. 3.

Philost. l. 3.

In Aristot.

VI.

Des Hiéroglyphes.

Mais l'invention la plus considérable qu'on rapporte à ces Gymnosophistes, & dont on leur fait le plus d'honneur, c'est l'écriture Hiéroglyphique. Malgré les sçavantes conjectures de Brian Walton dans ses Prolégomenes sur la Bible, malgré toute l'autorité que peuvent avoir en cette matiere les Docteurs Juifs, je suis persuadé que les Lettres ne furent découvertes qu'après le Déluge : & ce qui est rapporté des Colonnes de Seth, des Livres attribués à Adam & à Hénoch, des Alphabets qu'on a fait courir sous leurs noms, tout cela ne détruit point un sentiment si autorisé.

V. etiam Suid.

Pendant que les hommes vivoient plusieurs siécles, on n'avoit pas besoin de rien conserver par écrit. La mémoire des choses étoit toujours récente, & passoit sans peine d'une génération à l'autre : il ne falloit que se rappeller quatre ou cinq hommes, pour atteindre aux premiers instans de la naissance du monde. Mais la vie commençant à s'abréger, & ses bornes devenant très-étroites, on n'osa plus se fier à sa mémoire : en moins d'un siécle, les choses se perdoient dans l'abî-

me

me du paſſé, & s'y ſeroient tout-à-fait anéanties ſans la vivifiante Ecriture. Elle vint donc au ſecours des hommes, & quoique d'abord elle ne fût ni auſſi utile ni auſſi parfaite qu'elle l'a été dans la ſuite, on doit toujours louer ceux qui ont préſidé à ſon berceau.

Cette Ecriture dans ſon origine conſiſtoit en figures hiéroglyphiques; c'eſt-à-dire, que pour exprimer ſes penſées on peignoit des animaux, des plantes, des pierres précieuſes, quelquefois les inſtrumens & les outils qui ſervent aux détails des Arts, plus ſouvent encore diverſes parties du corps humain. C'eſt là ſur tout qu'on trouvoit une abondante moiſſon d'Hiéroglyphes, & par le grand nombre de pieces dont eſt compoſée cette machine admirable, & par les attitudes différentes où ces piéces peuvent ſe trouver les unes envers les autres : ce qui fourniſſoit des manieres toujours nouvelles de parler aux yeux, & de peindre ſes penſées.

Pour montrer, par exemple, que rien n'échappe au Tout-puiſſant, à celui qui écoute & qui voit tout, on repréſentoit des yeux & des oreilles ſur les murs des Temples, & principalement au frontiſpice. Pour écarter la foule des importuns de la maiſon d'un Miniſtre ou d'un Ambaſſadeur, on peignoit ſur

V. Pier. Valerian. de Hierogl.

la porte un vieillard les yeux baissés; & un doigt dans la bouche. Pour marquer un homme qui a beaucoup voyagé, & que ses voyages ont rendu plus sçavant & plus vertueux, on représentoit un pêcher chargé de fruits. Le secret de l'Hiéroglyphe est fondé sur le caractere particulier de cet arbre, qui réussit moins dans la Perse qu'on peut regarder comme son pays natal, que dans les autres où il est transplanté.

Au reste, ce n'étoit pas seulement à de pareilles inscriptions que se bornoient les figures hiéroglyphiques: on s'en servoit encore, pour composer des discours suivis & détaillés, pour les mieux graver dans la mémoire. Clément d'Alexandrie en rapporte un, qu'on voyoit au portail d'un des Temples de Diospolis en Egypte. *D'un côté*, dit-il, *paroissoit un enfant symbole de la naissance, un vieillard symbole de la mort, un vautour, symbole de la Divinité, un poisson symbole de la haine: & de l'autre côté s'élançoit un affreux crocodile symbole de l'effronterie & de l'impudence; parce que cet animal étant amphibie, vit également sur terre & dans l'eau.* Qu'on rapproche maintenant toutes ces figures l'une de l'autre, on verra qu'elles signifient: „O vous, qui naissez & qui mourrez, „songez

Strom. l. 5.

„songez que Dieu hait ceux dont le „front large ne rougit jamais.

Les caracteres qu'on employe aujourd'hui à la Chine, ont assez de rapport avec cette ancienne Ecriture. Car au lieu que les Hébreux, & ensuite les Grecs & les Latins, exprimoient un nombre infini de mots avec vingt-deux ou trente figures au plus, les Chinois, par une espece de profusion, ont multiplié ces figures jusqu'à 80000; de maniere que la vie de l'homme suffit à peine pour les connoître toutes. Chaque mot a son caractere symbolique. Ainsi il y a autant de lettres que de mots: & comme le son en est ordinairement le même, quoique la forme & la signification soient tout-à-fait différentes, il arrive de là qu'on ne peut ni écrire ce qu'un autre prononce, ni entendre un livre dont on ne fait pas la lecture soi-même.

A l'égard des figures qu'employent les Mexicains, elles ne doivent être comptées ni parmi les caracteres hiéroglyphiques, ni parmi les lettres alphabétiques. La raison en est, comme l'observe judicieusement Walton, que ces figures, quoique tracées de différentes manieres ne renferment aucune signification cachée & énigmatique, ne supposent aucuns sons articulés. Tout leur

usage est de mettre sous les yeux, à la maniere de la Peinture, la suite des faits comme ils se sont passés. Ainsi les Mexicains représentoient un homme vêtu de rouge, les cheveux épars, la barbe hérissée, un couteau à la main, pour se ressouvenir de l'arrivée des cruels Européens dans leur pays. On dit même que de tems immémorial ils avoient eu des especes de pressentimens de cette arrivée, qui devoit être tout ensemble & si funeste pour eux, & si deshonorante pour le nom Chrétien.

Alex. ab Alex. Genial. Dier. l. 2.

Voss. de arte Grammat. l. 1.

R. Volater. de Literis.

In Phædro.

Aux Hiéroglyphes succéderent les Lettres, qui par leur nombre, par leur valeur, par leur force, par leurs diverses combinaisons, servent à découvrir le fond inépuisable & toujours nouveau de nos pensées. Plusieurs Peuples s'approprioient la découverte de ces Lettres, tant elle paroissoit capable de les annoblir, & de leur procurer une réputation immortelle. *En effet*, dit Platon, *celui qui les a inventées, étoit un Dieu, ou un homme divinement inspiré. Tel fut parmi les Egyptiens Theuth. Quoiqu'on lui doive beaucoup de connoissances, toutes utiles au bonheur & à l'accroissement de la Société, on ne lui doit rien de si estimable que l'usage des Lettres qu'il répandit par le moyen de Thamus*. C'est sans doute celui qu'on nomma

ma dans la suite le jeune Mercure, & qu'on croit avoir été neveu de Theuth. Malgré ce passage de Platon, il ne paroît pas facile de déterminer, & qui a été l'Inventeur des Lettres, & où a pris naissance cet art ingénieux, qui fait que les siécles les plus obscurs perdent pour nous leur antiquité, & que les Pays les plus reculés oublient leur éloignement. Luc. Pharſ. l. 6.

Tout ce qu'on sçait de plus certain sur cette matiere, c'est que Cadmus communiqua aux Grecs l'usage des Lettres, qui furent depuis appellées Ioniques, & qu'Herodote nomme Cadméennes ou Phéniciennes. Or Cadmus étoit Egyptien, & de la fameuse ville de Thébes : & comme l'a prouvé le docte Chevalier Jean Marsham, il passa en Grece un peu avant que les Juifs, à force de prodiges & de miracles, abandonnerent l'Egypte. De-là peut-on conclure que les caracteres Samaritains, ou les Lettres dont se servoit Moïse, étoient les mêmes au fond que les Lettres que Cadmus fit connoître aux Phéniciens, & ensuite aux Grecs. Ces anciens caracteres sont très-différens des caracteres Hébreux dont les Juifs se servent aujourd'hui, & dont il y a apparence qu'Esdras, ou ceux qui ont fait le Recueil des Ecritures sous ses ordres, n'introduisirent l'usage qu'après la Captivité In Canone Chron. Hebraïc. Ægypt. Græco.

tivité de Babylone. Ainsi les premiers caracteres qu'employerent les Juifs, venoient originairement d'Egypte, & servent encore aux Samaritains de la Palestine; & ceux qu'on appelle de nos jours Lettres Hébraïques, viennent des Assyriens ou Chaldéens. Ces conjectures sont avouées du plus grand nombre
I. 7. des Sçavans, même des Juifs. A l'égard de Pline, il assuroit sans aucun ménagement, que l'Ecriture a toujours été connue parmi les hommes, & il fondoit cette éternité sur celle du monde : pensée qui lui étoit particuliere & qu'il concilioit, je ne sçai comment, avec la Physique & l'Histoire Naturelle. Ne devoit-il point en avoir appris que l'origine du monde n'est pas fort ancienne?

L'usage des lettres apportoit trop de facilités dans le commerce que les hommes ont les uns avec les autres, pour ne point détruire celui des Hiéroglyphes, qui n'eut plus de cours que parmi les Prophetes & les Prêtres d'Egypte. Ils s'en servoient particulierement pour envelopper les mysteres de leur Philosophie & de leur Théologie, pour les dérober aux yeux du Peuple. Ce dessein a parfaitement réussi; car quoique le nombre des Hiéroglyphes que le tems a épargnés, soit très-considérable, on

on n'y peut aujourd'hui rien entendre ni rien démêler : ce ſont des énigmes inacceſſibles à toutes les recherches des Curieux. Le Pere Kircher Jéſuite, qui a voulu s'eſſayer ſur cette matiere, y a toujours échoué. Malgré ſa pénétration naturelle, & ſon habileté à déchiffrer les monumens antiques, il n'a pû ſeulement rien avancer de probable.

V. ejus. Oedip. Ægyptiac. & Obeliſc. Pamphylium.

VII.

Explication de la Fable d'Atlas.

Outre les Gymnoſophiſtes, l'Afrique avoit encore des Philoſophes dans la Libye qui reconnoiſſoient Atlas, un des premiers Rois du monde, pour leur Chef & leur Inſtituteur. Cet Atlas étoit fort appliqué à l'Aſtronomie. Quand il pouvoit ſe ſouſtraire à ſa Cour avec bienſéance, il ſe retiroit ſur une haute montagne pour obſerver le Ciel avec moins de diſtraction, & il y employoit ces heures tranquilles, ces nuits éclairées par une lumiere ſombre & douce, que les Aſtronomes préferent aux plus beaux jours.

Aug. l. 8. de Civit. Dei.

A cauſe de cette étude, & ſuivant le génie de la Fable, les Poëtes feignirent qu'il portoit le Ciel ſur ſes épaules : fardeau dont il ſe déchargea une fois en faveur d'Hercule, qui étoit auſſi Aſtronome, Philoſophe & Médecin. Il ne falloit

falloit pas de moindres qualités, dit agréablement Grotius, pour remplacer Atlas. Cette triple connoissance que possédoit Hercule, fit aussi dire aux Poëtes qu'il avoit arraché des sombres cavernes de l'Achéron le chien Cerbere, ce monstre aux trois têtes qui marquoient les trois Regnes où s'exécute tout le jeu de la Nature, le végétal, le minéral & l'animal. Tant il est vrai que les Fables dépouillées de leur écorce, offrent presque toujours quelque vérité historique : *Vera sunt quæ loquuntur Poetæ, sed obtentu aliquo specieque velata.*

Lact. l. 1.

VIII.

Du cas que les Anciens ont fait de la Musique.

Æneïd. l. 1.

Virgile en parlant du repas que la tendre & malheureuse Didon donna à Enée après son naufrage, remarque qu'il y eut de la Musique, & qu'elle roula sur la Philosophie d'Atlas, sur les Eclipses de Soleil & de Lune qu'il avoit prédites. A juger des choses anciennes selon nos mœurs & nos coutumes, nous serions très-surpris qu'on osât chanter aujourd'hui des Traités de Physique & d'Astronomie à table : ils y paroîtroient déplacés & infiniment ennuyeux. Mais tel étoit l'usage des Anciens. Ils ne regardoient point la Musique comme un simple

simple délassement d'esprit, qui sert tantôt à orner les Théâtres & à jetter un nouvel agrément dans les Spectacles, tantôt à flatter les oreilles des gens polis, & à leur rendre le plaisir plus vif & plus piquant: ils la regardoient, ce qui mérite une attention singuliere, comme un remede presque universel, capable de guérir la plupart des maux du corps & ceux de l'esprit. Ils tiroient de la Musique un secours infaillible & sans cesse présent, pour élever dans l'ame de nobles accords, pour fortifier le courage & la vertu, pour gouverner & conduire les passions à leur gré, pour les exciter & les appaiser au besoin. Agamemnon, par exemple, s'en allant à la Guerre de Troye, laissa un Musicien auprès de sa femme, à dessein de la préserver d'un déréglement honteux, & que la honte ne punit pas encore assez; & ce ne fut qu'en tuant ce Musicien, qu'Egysthe acheva de séduire la déplorable Clytemnestre. Dans l'école de Pythagore tous les Exercices Philosophiques étoient précédés d'une symphonie agréable & touchante, qui dénouoit l'ame en quelque maniere, & la rendoit plus attentive à la vérité. Après le travail du jour, & lorsque la nuit invitoit au repos, tous les Pythagoriciens se retrouvoient ensemble, & appelloient le

Sext. Empir. adv. Mathem. Plut. in tract. de Musicâ. Macrob. in Somn. Scip. l. 2. Quinct. Inst. l. 1. & 9.

Jambl. c. 10.

sommeil

sommeil par une nouvelle symphonie. Alexandre le Grand étoit toujours accompagné d'un homme fidele, qui, par les sons d'une Musique forte & guerriere, le disposoit insensiblement au combat, & perfectionnoit en lui cette ame intrépide, qui le rendoit si supérieur dans toutes les occasions périlleuses. Croiroit-on que par cette espece de méchanique, il préludât à une victoire assurée ?

Au reste, ce n'est pas seulement dans les Livres des Payens, mais encore en divers endroits de l'Ecriture Sainte, qu'on apperçoit des traits súprenans de la Musique des Anciens. Les Prophetes ne pouvoient annoncer l'avenir qu'au son des instrumens. A mesure que leur douce harmonie les pénétroit, ils se trouvoient comme transportés d'une fureur surnaturelle, ils chantoient, ils levoient leurs bras au Ciel, ils paroissoient tout hors d'eux-mêmes : l'Esprit de Dieu se faisoit entendre par leur bouche. Il arrivoit même quelquefois que des Etrangers se rencontrant au milieu de ces Prophetes, qui avoient leurs instrumens de Musique, & qui dévoiloient en dansant l'avenir, ne se reconnoissoient plus eux-mêmes, se sentoient tout à coup une force, une sublimité de pensées, qui ne pouvoit

venir

venir de leur propre fonds. C'est ce que Saül éprouva lui-même, c'est ce qu'éprouverent une autre fois des Soldats, qu'il avoit envoyés pour se saisir de David, qui s'étoit retiré auprès de Samuel à Najoth de Ramatha. Tout le monde sçait que ce Roi Prophete tiroit de sa Harpe des accords si puissans, qu'ils adoucissoient peu à peu, qu'ils calmoient la noire mélancholie dont Saül étoit pénétré. Effet sans doute remarquable, & qui fait voir que des sons appropriés pourroient être utiles en beaucoup de maladies où l'esprit & le corps souffrent également, & l'un à raison de l'autre.

On dira peut-être ici que les Anciens ont surfait le mérite de leur Musique, & qu'elle étoit encore trop simple, trop peu avancée, pour produire d'aussi grands effets qu'ils le rapportent. A ces réflexions que Mr. Perrault a surtout fait valoir dans ses Essais de Phisique, j'opposerai deux réponses.

La premiere, c'est que nous n'avons aucun principe fixe & invariable, pour décider en quoi consiste la véritable perfection de la Musique. Si la plus estimable est celle qui ne se contente point d'être un amusement passager, mais qui s'éleve à la gloire d'allumer les passions & de maîtriser les hommes; les

les Orientaux que nous dédaignons, ont encore aujourd'hui de ce côté-là les plus grands avantages.

La ſeconde, c'eſt que comme il ne nous eſt venu aucun morceau original de la Muſique des Anciens, la raiſon veut, ce me ſemble, que nous nous en rapportions à ceux qui pouvoient en démêler l'artifice, qui en reſſentoient tout le pathétique. Nos grands Maîtres ont ſans doute pouſſé la Peinture très-loin : cependant il ne paroît pas qu'aucun de leurs tableaux ait produit les mêmes effets que produiſoient certaines compoſitions dont il eſt parlé dans l'Antiquité, & qui faiſoient ſortir toute l'ame hors de ſon aſſiette. En général nous n'avons cherché dans la culture des Arts que l'agréable, que le frappant : les Anciens y cherchoient quelque choſe de plus, l'utile. Ils aimoient mieux être remués par des beautés fortes & qui réſultent du tout enſemble, que d'être amuſés par les beautés de détail.

IX.

Des Celtes

Il me reſte encore à parler des Celtes, dont la réputation doit plus nous intéreſſer que celle d'aucun autre Peuple. Parmi cette Nation également généreuſe dans la guerre & dans la paix, quatre

quatre sortes de personnes avoient un grand crédit, les Bardes, les Sarronides, les Vates & les Druïdes. Les premiers, au rapport de Strabon, célébroient en Vers les actions immortelles des Grands Hommes, & les chantoient quelquefois sur des Instrumens de Musique. Les Sarronides instruisoient la Jeunesse, & la portoient à la vertu. Les Vates ou les Eubages avoient le soin des sacrifices, & s'appliquoient à la contemplation des choses de la Nature. Les Druïdes enfin outre cette étude laborieuse, traitoient de la Morale, & l'enseignoient aux autres par devoir & par inclination. Ces Druïdes étoient proprement les Philosophes, & presque les Maîtres des Celtes. La vie obscure & cachée qu'ils menoient entr'eux, ordinairement dans de vastes forêts, fut admirée par Cesar, qui sembloit en cette occasion sortir de son caractere, lui qui ne sçavoit admirer que les vertus d'éclat & de parade. Tous les Temples des Druïdes étoient bâtis dans les enfoncemens les plus sombres de ces forêts, où les Peuples s'imaginoient quelque chose de terrible, & où, frappés d'une sainte horreur, ils appelloient Dieu ce qu'ils ne voyoient point, ce qu'ils ne pouvoient voir.

Strab. l. 4.
Pomp. Mela l. 3.
Ant. Marcel. l. 15.
Cic. de Divin. l. 1.
De bell. Gal. l. 6.
Mezerai, Hist. de France avant Clovis.

Malgré le goût qui les tenoit assujet-

tis à leurs retraites, les Druïdes en sortoient tous les ans pour conférer ensemble & se communiquer leurs pensées : & alors ils exerçoient une sorte de jurisdiction d'autant plus redoutable, qu'elle étoit autorisée du sceau de la Religion.

Pasquier Rech. de la France, l. 1.

Le tems qui détruit toutes choses, nous a ravi presque tous les monumens élevés par les Celtes. Ce que nous connoissons de leur doctrine, c'est que premierement ils adoroient Jupiter comme le Souverain des Dieux, sous le nom de *Tharamis*; Apollon comme le Médecin universel sous le nom de *Belenus*; Mars comme l'Arbitre de la guerre sous le nom de *Heus* ou *Hesus*; Mercure comme l'inventeur des Arts sous le nom de *Theutates*; la Terre comme la Nourrice commune des hommes sous le nom d'*Isis* ou de *Herta*.

En second lieu ils croyoient une espece de Palingénésie : ils disoient qu'après un certain nombre de révolutions l'Univers seroit dissous par l'eau & par le feu, & qu'il renaîtroit de ses cendres ; que rien ne meurt, rien ne se détruit ; mais que ce qui paroît mort & détruit en un endroit, se ranime & se rassemble en un autre ; que le trépas n'est qu'une espece de repos, après lequel la vie interrompue & non cessée tout-à-fait,

fait, recommence sous une nouvelle forme ; que par conséquent la mort n'est point à craindre, puisqu'elle sert de passage d'une vie à l'autre, & qu'on ne doit point regretter ce qu'on ne peut point perdre. Il y a apparence que toute cette Doctrine est venue de ce que les hommes n'ont osé regarder fixement ce trajet insensible qui mene de la vie à la mort, de ce qui existe à ce qui paroît anéanti. C'est pourquoi ils ont fait passer les mêmes corps par plusieurs formes successives, & ils ont ainsi tâché d'adoucir la chose du monde qui effrayoit le plus leur amour propre.

Quelques-uns veulent que Pythagore ait inspiré aux Gaulois le premier goût de la Philosophie ; mais tout s'oppose, tout répugne à ce sentiment. Il y a plus de raison de croire que les Celtes ont emprunté beaucoup de Dogmes des Orientaux, témoin le nom de Mithra qu'ils donnoient comme eux à Apollon ou au Soleil, & qu'ils y en ont ajouté beaucoup d'autres, tant sur la théorie & le mouvement des Astres, que sur la connoissance des diverses parties qui forment l'Univers : ce qui se prouve aisément par beaucoup de représentations Symboliques & de Cé émonies Mystérieuses, qui leur ét ient communes.

D'ailleurs, Pline nous assure qu'on donnoit aux Druïdes le nom de Mages, nom particulierement affecté aux Sçavans d'Asie, aux Disciples de Zoroastre, & qui marque leur liaison intime avec les Celtes. Si l'on ajoute à cela ce que rapporte l'Orateur Romain, on verra que les Druïdes ont en partie inventé la Philosophie Mythologique, & qu'ils sont par conséquent les précurseurs de tout ce qu'il y a eu de Philosophes parmi les Grecs. Car c'est à la Mythologie que ces derniers sont redevables de la plus grande partie de leurs connoissances, ou du moins de ce qui a rendu leurs connoissances si brillantes.

L. 15. V. Porph. de abst. l. 4. Dion. Chrysost. in Boryst. Apul. in apol. Cic. l. 1. de Nat. Deor.

Quoiqu'il en soit, on n'a rien de positif ni de certain sur l'origine & l'antiquité des Druïdes. On sçait seulement qu'ils conserverent leur réputation, tant que les Celtes conserverent eux mêmes leurs Privileges, & cette précieuse liberté qui faisoit la force de leurs Etats. Mais les Gaules ayant été subjuguées par les Romains, qui vouloient tout envahir, & qui opprimoient au lieu de vaincre, les Druïdes perdirent insensiblement & leur crédit, & le loisir d'étudier. Ils furent enfin tous abbattus sous les Regnes de Tibere & de Claude. Il y eut même un Decret du Sénat,

Tacit. Annal. 2. Suet. in Claud.

nat, qui ordonnoit leur entiere abolition : sans doute, parce quils ne cessoient de conspirer contre les nouveaux Tyrans, d'exciter les Peuples à rentrer dans leurs Privileges injustement perdus, & à se choisir des Rois de leur Nation. Car il devoit être bien dur à des hommes si courageux, de plier sous des Maîtres Etrangers, & encore sous des Maîtres perdus de débauches. Car, comme le remarque Trebellius Pollion, telle étoit l'humeur des Celtes & des Germains, qu'ils ne pouvoient obéir à des Princes dissolus, & qui dégénéroient de l'austere probité de la Nation.

On doit rapporter à cet article tous les Philosophes qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les Isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Iberes, soit dans la vaste Italie. Il y a grande apparence, dit Thomas Burnet dans ses Origines Philosophiques, que les Germains & les Bretons Insulaires ont eu des Eubages & des Druïdes, moins sçavans peut-être & moins respectés que ceux des Gaulois; mais au fond remplis de la même Doctrine, & se servant des mêmes preuves pour la faire connoître. En effet, les Celtes avoient poussé leurs Conquêtes fort loin, & il paroît par un grand nombre d'Auteurs que cite Philippe Cluvier dans sa Ger-

In Archœo. Philosoph. c 2.

V. etiam Guill. Cambdenum.

manie Antique, qu'on a long-tems appellé de leur nom la plupart des Peuples de l'Europe. Le même amour de la gloire, qui engageoit les Celtes à se répandre dans les Pays Etrangers, les engageoit sans doute à y laisser des semences de leur Philosophie & de leur Religion confondues ensemble. Ce ne seroit pas la peine de vaincre, si on ne cherchoit à dominer sur les esprits.

Pour les Iberes ou Espagnols, on ignore s'ils avoient quelque teinture des Sciences, avant que les Romains eussent pénétré dans leur pays, & qu'ils l'eussent réduit en forme de Province; ce qui arriva sous le Regne d'Auguste, Pacificateur du monde. Strabon rapporte, à la vérité, que les Peuples de la Bœtique avoient un recueil d'Histoires & de Loix écrit depuis plus de 6000 ans; mais un pareil récit ne mérite aucune créance, il a paru fabuleux à Mariana même, quoique si promt à relever les moindres avantages de ses Compatriotes. Ces sortes de faits exagérés n'insinuent que trop le Phyrrhonisme. A voir tant d'Histoires ou fausses ou suspectes, que peut-on faire de mieux que de se refuser à celles mêmes qui paroissent offrir le plus de vraisemblance?

L. 3.

De rebus Hisp. l. 1.

Les Italiens mettoient au rang de leurs Sages & de leurs Philosophes, les Augu-

res;

tes, ou les Devins de l'Hétrurie. Rien n'étoit plus concerté ni plus capable d'éblouir, que le détail immense de leurs moralités, de leurs cérémonies; de leurs pratiques secrettes. La superstition y paroissoit dans tout son jour, elle qui s'étayant de la Religion, nuit encore plus à la Religion que l'incrédulité même.

Cic. de Orat. l. 3.

Idem contra Catil.

Ces Devins d'Hétrurie étoient consultés par les Peuples dans toutes les disgraces publiques, dans ces occasions où la prudence humaine n'ose plus se fier à elle-même, & recherche un secours surnaturel pour rallumer les courages attiédis. On ne sçauroit croire quel respect on avoit à Rome pour ces Devins, quel cas on faisoit de leurs décisions: & ce ne fut pas seulement lorsqu'elle étoit livrée à toute sorte de mensonges & d'idolâtries; mais encore long-tems après que le Christianisme l'eut rendu plus circonspecte & plus délicate à se laisser séduire. A peine fut-elle menacée d'un siége par Alaric Roi des Goths, qu'on appella, selon l'ancienne coutume, des Devins Toscans; mais tout leur Art se trouva infructueux, ils ne purent empêcher le pillage d'une Ville arrivé au moment fatal de sa ruine.

V. Paul. Oros. l. 7. & Comitem Zozimum. l. 5.

Quoique la Physique fût l'objet des recherches de ces Devins, la partie cependant qu'ils en affectionnoient le plus,

Sen. Natur. Quæst. l. 2.

V. etiam Arnob. l. 5. est celle qui regarde les Météores, sur tout les éclairs & les tonnerres, & qui leur servoit à prédire l'avenir. La maladie la plus ancienne, la plus invétérée, la plus incurable du Genre-Humain, c'est l'envie de connoître ce qui doit arriver. Ni le voile obscur qui nous cache notre destinée, ni l'expérience journaliere, ni une infinité de tentatives malheureuses, n'ont encore pû guérir les hommes. Hé ! se corrigent-ils jamais, se dépréviennent-ils d'une erreur agréablement reçûe ? Nous sommes presque aussi crédules que nos Ancêtres : nous prêtons comme eux l'oreille à la fraude & à l'imposture : ce qui a trompé cent fois, n'a point perdu pour cela le droit funeste de tromper encore.

Cic. de Divinat. l. 2.

Cette Divination par les éclairs & les tonnerres passa des Toscans aux Romains, sans rien perdre de ce qu'elle avoit de frivole. Séneque nous apprend que deux Auteurs graves & qui avoient passé par les Magistratures, écrivirent à Rome sur cette matiere : il semble même que l'un d'eux l'épuisa entierement. Car il donnoit une liste exacte des différentes especes de tonnerres : il circonstancioit & leurs noms & les pronostics qui s'en pouvoient tirer, le tout avec un air de confiance plus surprenant encore que les choses qu'il rapportoit.

Ubi suprà.

On

On eût dit, tant cette matiere Météorologique lui étoit familiere, qu'il comptoit les tableaux de sa gallerie, ou qu'il faisoit la description des fleurs de son jardin.

CHAPITRE III.

I. *Des Indiens.* II. *Des Séres.* III. *Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.* IV. *Des Phéniciens.* V. *Qu'ils ont été les Inventeurs de la Navigation.* VI. *Des Indiens proprement dits.* VII. *Des Perses.* VIII. *De l'adoration des Astres.* IX. *De l'adoration du Feu.* X. *Des Arabes.*

I.

NOUS avons jusqu'ici parcouru beaucoup de terres ingrates & stériles, où la Philosophie n'avoit fait que couler légerement. Tâchons un peu de nous dédommager, en parlant des Indiens, & en rapportant avec de justes précautions, ce qui s'est dit autrefois à leur avantage. L'ancienne érudition Orientale est plus estimable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, soit par rapport à un certain fil d'idées, précieux même

Des Indiens.

lorsque ces idées sont défectueuses; soit par rapport à l'étude de l'Ecriture Sainte, qu'on ne peut entreprendre ni suivre heureusement, à moins qu'on ne connoisse le stile des Auteurs Sacrés, les figures & les métaphores dont ils se servent, les monumens Historiques & Littéraires des Peuples contemporains, les diverses correspondances que les Juifs ont entretenues avec eux. Et qu'on ne croye pas que je cherche ici à exagérer cette Science Orientale: je ne fais que rapporter simplement & sans aucun commentaire, ce qui se trouve en deux endroits de l'Ecriture-Sainte. Le premier regarde l'éducation de Moïse, qui *fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, & qui devint puissant en œuvres & en paroles*. L'avantage qu'il retira de cette étude préliminaire, dit Philon, ce fut d'être le conducteur du Peuple Hebreu, ou plutôt l'organe de Dieu même qui vouloit bien le conduire. Le second regarde le caractere de Salomon, de ce Roi honnête-homme, dont la sagesse avoit quelque chose de si grand & de si merveilleux; & cependant pour nous en donner une juste idée, l'Esprit Saint se contente de la mettre au-dessus de celle de Orientaux & des Egyptiens. Il me semble qu'on ne pouvoit rien avancer de plus honorable, rien de plus fort

In vitâ Mosis L. 1.

en leur faveur. Comparer ainsi des richesses immédiatement reçûes de Dieu, avec des dons naturels & perfectionnés par la seule attention d'esprit, c'est relever ces dons, c'est en faire sentir toute l'excellence.

Je ne répéterai point ici, que sous le nom d'Indiens, je comprends un grand nombre de Peuples. Tels sont les Séres, les Phéniciens, les Indiens proprement dits, les Perses, les Chaldéens, & les Egyptiens. Je parlerai de leur Philosophie & de leurs connoissances naturelles, suivant l'ordre où je viens de les nommer. Cet ordre n'est point arbitraire ni de caprice, comme on pourroit le croire; j'ai tâché de le conformer aux différentes liaisons de pensées & de découvertes que ces Peuples ont eues les uns avec les autres, & qui devoient les unir encore plus que le besoin des choses nécessaires à la vie. Mais je dois avertir que les Langues des Orientaux étant extrêmement chargées de figures, d'hyperboles, & d'autres expressions hardies, que leurs coutumes d'ailleurs n'ayant aucun rapport avec les nôtres, la raison demande qu'on n'interprête point à la rigueur plusieurs choses qui leur sont échappées, & qui semblent choquer les attributs & les perfections de Dieu. Chaque Peuple a ses manieres

de parler, & elles décident du tour qu'il donne à ses idées, des nuances plus ou moins fortes, plus ou moins délicates, dont il les accompagne.

II.

Des Séres. Les Séres, (on doit comprendre sous ce nom, tant les Chinois que la plus grande partie des Tartares Orientaux) étoient anciennement très peu connus. Soit orgueil, soit crainte de se commettre, ils ne voyageoient point, ils ne recevoient chez eux aucun Etranger: tout leur commerce, ils le faisoient par signes & sans presque parler. Jaloux de ces manieres reservées & circonspectes, les autres Peuples les accusoient publiquement d'Athéisme. Le prétexte de cette accusation toûjours ouverte à qui veut nuire, c'est que les Séres n'avoient ni Temples ni Sacrifices, qu'ils étoient les moins crédules & les moins superstitieux de tous les habitans de l'Asie. Il y a apparence, suivant la réfléxion de Saint Justin Martir, qu'on appelloit de la même maniere les premiers Chrétiens Athées, parce qu'ils se moquoient & des Oracles, & des Augures, & des Idoles. Ils disoient que le Temple intérieur est le seul où se plaise le Très-Haut, & l'amour son véritable culte.

Plin. l. 6.

Sen. de Benefic. l. 7.

De-

Depuis un ſiécle & demi, les Séres ſont mieux connus, & on doit cette connoiſſance à deux motifs bien différens, au zele de l'Apoſtolat d'un côté; & de l'autre, à l'avidité inſatiable des Négocians Européens. Il n'y a point de difficultés, point d'obſtacles que ne ſurmontent ces deux motifs, l'un ſi noble, & l'autre ſi mercenaire.

Nous avons appris par leur moyen, que les Chinois ſont partagés depuis long-tems en trois Sectes. La premiere fondée par Li-Lao-Kiun, adore un Dieu Souverain, mais corporel, & ayant à ſes gages beaucoup de Divinités ſubalternes qu'il gouverne impérieuſement. La ſeconde, infectée de pratiques folles & abſurdes, met toute ſa confiance en une Idole nommée Fo ou Foë. La troiſiéme enfin, plus répandue que les deux autres, & même la ſeule autoriſée par les Loix de l'Etat, tient lieu de Politique, de Réligion & ſurtout de Philoſophie. Cette derniere Secte que profeſſent tous les Nobles & tous les Sçavans, ne reconnoît d'autre Divinité que la Matiere, ou plutôt la nature; & ſous ce nom, ſource de beaucoup d'erreurs & d'équivoques, elle entend je ne ſçai quelle Ame inviſible du monde, je ne ſçai quelle force ou vertu ſurnaturelle, qui produit, qui ar-

V. les nouveaux Mém. de la Chine, t. I.

Apol. des Dominic. c. I.

V. la fameuſe Lettre de M. l'Evêque de Conon à M. Charmot du 11 Janvier 1699.

range, qui conserve les parties de l'Univers. Dans le Ciel cette force, cette vertu opere les plus grands Miracles: elle décroît à mesure qu'elle s'en éloigne. De-là vient que plusieurs Chinois adorent effectivement le Ciel matériel; mais c'est une erreur dans laquelle tous les autres ne tombent point. Ils distinguent comme deux volontés ou deux déterminations dans la Nature, dont l'une se propose le bien, & l'autre le mal. Au milieu de ces mouvemens & de ces agitations, il y a une espece d'équilibre qui fait que tout se balance, tout est dans une proportion assez égale. Doit-on croire, ajoutent-ils, qu'un Etre plein de bonté ait créé le monde, & que le pouvant remplir de toute sorte de perfections, il ait précisément fait le contraire?

Comme rien n'est plus vague que le terme de Nature, rien n'est aussi plus obscur ni plus choquant que le détail des principales explications qu'on en a données. Aristote disoit que c'est un principe actif, un Etre œconome qui regle toutes choses avec tant d'art, que les maux ne surpassent point les biens, que les uns se trouvent contrepesés par les autres. Seneque en faisoit une Divinité superbe & pleine de faste, puissante par elle-même, & qui tâche surtout de cacher

L. 2. de Cœlo; & de part. Anim. c. 23.

Quæst. Nat. l. 7.

cacher les secrets, de n'être point démêlée. Pline insinuoit que Dieu, la Nature, le Sort, le Hazard ne sont qu'une même chose, & il s'appuyoit apparemment sur la décision d'Hyppocrate, qui pour sauver ce qu'il y a d'irrégulier & de difforme dans l'Univers, pour expliquer la génération des monstres, assuroit que la Nature est tantôt sçavante & tantôt ignorante, tantôt sage & tantôt indiscrete; qu'elle agit & se gouverne tantôt avec dessein & suivant un plan arrêté, tantôt au hazard & par une nécessité aveugle. Le plus grand nombre des anciens Médecins a suivi à peu près les mêmes idées. Pour les Poëtes, comme Lucrece, Virgile, Ovide, Manilius, ils ne parlent que du pouvoir souverain de la Nature, & ils lui attribuent une infinité d'opérations merveilleuses. On en peut voir le détail dans le Livre de Gunth. Christ. Schelhamerus intitulé, *Naturæ vindicatæ vindicatio*, & dans celui du fameux Robert Boyle, *De ipsâ Naturâ*. L. 2.

Pour moi, je corrigerai ces erreurs frivoles, & je dirai que sous le nom de la Nature on doit comprendre tout ce que Dieu fait à chaque instant, & pour la conservation de l'Univers, & pour le meilleur arrangement des diverses parties de la matiere; tout cela conformément

mément aux Loix générales du mouvement qu'il a une fois établies, & à l'ordre qu'il a imprimé sur la face de son Ouvrage. En effet, comme l'avoue Saint Augustin, dans tout le Physique & le métaphysique la volonté de Dieu est la nature même des choses. Ce qui arrive incessamment, n'arrive qu'en conséquence de cette volonté toute-puissante, & qui ne peut jamais se manquer à elle-même. Les effets les plus ordinaires, les choses les plus miraculeuses, partent également de sa main : & en ce sens on peut dire avec le même Saint Augustin, que tout est naturel; c'est-à-dire, que tout provient de la puissance supérieure & vivifiante de Dieu, & que le surnaturel n'est autre chose que les merveilles qu'il produit de tems en tems contre ce qui nous est connu des Loix de la Nature, & qu'il a jugé à propos de nous découvrir. Ainsi il ne peut y avoir de surnaturel à l'égard de Dieu, puisqu'il est le Créateur & le Conservateur de toutes choses, & que son Empire immuable embrasse le métaphysique, le physique & le moral. Ses doigts se jouent, pour ainsi dire, sur un fond si riche & si immense.

De Civ. Dei l. 21.

Au reste il n'y a point de Sciences ni d'Arts que les Séres ou Chinois n'ayent cultivées, & qu'ils ne cultivent encore, même

Voss. in Libro Variat. Observ.

même de ces Arts destinés au plaisir & de ces Sciences purement curieuses. Ils ont des Livres de Philosophie, de Morale & d'Histoire, qui sont d'une très-grande antiquité. Tels qu'ils les ont reçûs des mains de leurs Ancêtres, tels ils les conservent, sans aucun changement ni aucune altération. Le fol amour de la nouveauté ne les passionne point. Ils ont encore les même mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes usages, la même maniere de penser, qu'ils avoient autrefois. Les anciens établissemens qui regardent le bien public, y subsistent toûjours: on les entretient, on les répare, & ce n'est point une raison pour eux de les abandonner, parce qu'ils sont anciens.

Mais ce qui distingue la Chine des autres Pays de l'Europe, c'est que la même langue s'y parle depuis le commencement de la Monarchie, & qu'on n'y a jamais été curieux d'en apprendre d'étrangeres. Cette espece d'immobilité de la langue à mis les Chinois en état de repasser leurs origines, d'entendre leurs plus anciens Auteurs, de perpétuer, pour ainsi dire, leurs pensées & leurs sentimens, de n'en point avoir qui ne fussent à eux: au lieu que les autres Nations en moins de trois siécles ont vû changer tout leur langage, sans pouvoir

y apporter de remede. Il sembloit qu'un nouveau peuple venoit s'établir sur les ruines de celui qui disparoissoit. Ainsi, faute d'entendre le langage de ses Ancêtres, on laissoit périr tous leurs titres & tous leurs monumens: on croyoit inventer bien des choses qui avoient été dites, & on annonçoit au Public des découvertes qui ne l'étoient que de nom. Ce fut peut-être sur un pareil fondement que les Egyptiens reprocherent aux Grecs qu'ils seroient toûjours enfans, & qu'on ne verroit chez eux mûrir aucune Science.

III.

Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.

Je remarquerai en passant, que les Séres, dont l'industrie n'avoit point de bornes, réussissoient autrefois à faire des étoffes d'un goût particulier. Ils se servoient pour cela de certains arbres qui croissoient dans leurs forêts, & dont les feuilles étoient hérissées d'un duvet blanc assez semblable à de la laine. Ces feuilles ayant trempé quelque tems dans l'eau, ils les en ôtoient pour les peigner, & il en tiroient un fil souple, & propre à être mis en œuvre par des mains intelligentes. La fabrique de ces étoffes ne subsiste plus: on trouve cependant en Egypte des arbres fort épais, &

& qui portent une espece de laine dont les Arabes font de la toile assez fine. C'est ainsi que la Nature, qui sçait se reproduire de tant de façons différentes, dédommage ces mêmes Arabes du lin & du chanvre qu'elle leur a refusés.

J'ajouterai encore ici, qu'il paroît que les Anciens avoient une double espece de soye, & qu'ils sçavoient également l'employer, soit pour l'ornement des Temples, soit pour les usages domestiques. L'une venoit des vers à soye, dont le travail ingénieux fut d'abord connu des Séres, qui en profitoient sans bruit & sans éclat pour fabriquer des étoffes agréables à la vûe, & qu'ils vendoient dans les commencemens au poids de l'or. Cette heureuse méchanique demeura long-tems parmi eux sous le sceau du secret, & elle ne parvint que de proche en proche aux autres Nations de l'Orient, trop avides de nouvelles parures pour n'avoir point enfin réussi à se l'approprier. L'autre espece étoit produite par des Insectes assez semblables aux Araignées que nous ne connoissons que trop. L'Eté, ces Insectes filoient leur soye à l'ombre de quelques grands arbres; & l'Hyver, dit Pausanias, on les renferme dans de petites cellules, & on les y nourrit avec de la mie de pain. Si

In Eliac. poster.

Si les Anciens n'ont point surfait en cette matiere, on doit les louer infiniment d'avoir sçû tirer un pareil secours des araignées: secours qui devoit sans doute relever à leurs yeux des Insectes, qui d'ailleurs paroissent si vils & si méprisables. Des Physiciens modernes ont voulu renouveller cet usage, & leurs premieres tentatives méritent de grossir la Liste curieuse qu'on pourroit dresser sous ce titre: *Inventa Nova-Antiqua*. Les Nouveautés Anciennes. Mais cette Liste demanderoit une main plus habile & moins passionnée que celle de Gui Pancirole, de Theod. Janssson ab Almeloveen, de George Paschius. Ces trois Auteurs n'ont point assez résisté à l'aveugle admiration qu'ils se sentoient pour l'Antiquité. On tirera plus de profit de l'ouvrage d'Olaüs Borrichius, Professeur tout ensemble en Poesie, Botanique & Chimie dans l'Univetsité de Coppenhague. Il a fait voir que tout ce qui a été découvert d'utile dans les siecles passés, se trouve dans le nôtre, & que ce qu'on a négligé méritoit de l'être, ou a été remplacé par des inventions plus brillantes.

V. les Mém. de l'Acad. des Scienc. année 1710.

IV.

Des Phéniciens.

Autant que les Séres dont je viens de parler

parler, étoient fermés & inacceſſibles aux Etrangers, autant les Phéniciens étoient généreux & communicatifs. Ce fureut eux qui ſe répandant dans la Grece à la ſuite de Cadmus, la tirerent de l'affreuſe barbarie où elle languiſſoit, & qui lui inſpirerent le premier goût de la Philoſophie. Souvent on eſt plus eſtimable par le ſoin qu'on prend de former des éleves & de ſe faire des concurrens, que par l'avantage de réuſſir ſoi-même.

V.

Qu'ils ont été les inventeurs de la Navigation.

Les principales découvertes qu'on attribue aux Phéniciens, ſont l'Arithmétique, le Ciel mieux obſervé & mieux connu, le Commerce aſſujetti à des Loix exactes, & ces Loix appuyées ſur l'utilité publique enfin, l'Art de naviger & de combattre par mer. De tout tems les hommes ont ſenti qu'ils avoient mutuellement beſoin les uns des autres, & qu'aucun Pays, quelque fertile & quelque cultivé qu'il fût, ne pouvoit ſe paſſer de tous les autres. Sans doute que la Nature a pris cette précaution, & pour conſerver dans le monde une eſpece d'égalité, qui pourtant ne paroît égalité qu'à de certains yeux, & pour animer l'induſtrie qui ſe méconnoîtroit elle-

elle-même au milieu d'une extrême abondance. Ce besoin réciproque a fait naître le Commerce, & après plusieurs tentatives, la Navigation : sans quoi le Commerce n'auroit pû se faire, ou du moins ne se seroit fait qu'avec des fatigues, des longueurs, des dangers incroyables.

On assure que la navigation commença par des radeaux sur la Mer-Rouge. A ces radeaux succéderent les *Longæ naves*, des barques taillées par l'avant & par l'arriere; & peu à peu d'autres especes de vaisseaux & de galeres, qui recevoient aussi peu à peu de nouvelles perfections. Les Phéniciens avides de s'enrichir, & plus curieux encore à mesure qu'ils s'enrichissoient, saisirent promptement ces différentes inventions : & comme ils ne pouvoient reculer par terre les bornes de leurs Etats, ils songerent à se former sur la mer un Empire nouveau, & dont ils ne fussent redevables qu'à leur industrie & à leur hardiesse. Il en falloit infiniment de l'une & de l'autre, & plus sans comparaison qu'il n'en faut aujourd'hui, pour tenter au milieu des abîmes un chemin sans trace, & où il est aussi périlleux d'avancer que de reculer en arriere. Strabon rapporte que peu d'années après la guerre de Troye, les Phéniciens se hasarderent

L. 1.

rent

vent à passer les Colonnes d'Hercule, & à braver le terrible Océan. Ils sont les premiers qui ayent entrepris des voyages de long cours, & qui bravant les difficultés, ayent osé perdre de vûe, pour ainsi dire, leur Patrie. C'étoit à eux aussi que les Rois d'Egypte & de Perse, que les Juifs mêmes s'adressoient, pour avoir des Charpentiers, des Pilotes & des Matelots; pour se fournir des bois, des fers & des autres ustenciles qui regardent la Marine. Les erreurs où étoient les Anciens sur la figure de la terre qu'ils croyoient bornée de tous côtés par la mer, ont long-tems retardé les progrès de la Géographie. C'est aux risques qu'ont bien voulu courir les premiers navigateurs, qu'elle doit ses premiers accroissemens. Il faut oser en toute matiere, il faut se roidir contre les obstacles renaissans; le succès n'est gueres que la récompense du génie, qu'une suite de l'audace.

L'emblême sous lequel les Phéniciens représentoient l'Univers conduit & gouverné par une Nature bienfaisante, étoit un serpent tourné en rond, & qui mangeoit sa propre queue. Ils vouloient encore désigner par-là que rien ne meurt, rien ne s'éteint; que l'Univers a dans ses entrailles une source de vie, une force inépuisable qui le renouvelle sans cesse.

Les

Les Egyptiens, pour exprimer les mêmes idées, se servoient d'un cercle peint de bleu & parsemé de flâmes, au milieu duquel se voyoit un serpent avec une tête d'épervier. Les flâmes, ajoutoient-ils, signifient les attributs de la divinité, & le cercle, la Divinité elle-même: c'est pourquoi il est si souvent répété dans la Table d'Isis, qui contient une espece de Cours de Théologie figurée & hiéroglyphyque.

En examinant les avantages mystérieux que les Anciens attribuoient aux serpens, j'en ai quelquefois recherché la cause. Il me semble en gros, que tout cela n'a été imaginé que d'après celui qui tenta Eve dans le Paradis Terrestre, & fit tomber Adam: sans quoi le mystere de la Rédemption n'auroit pû s'accomplir. Ainsi les Histoires Sacrées, prises à contre-sens, ont donné cours aux superstitions les plus folles & les plus étendues. On peut se ressouvenir ici de quelques Bibles anciennes, où le serpent séducteur est représenté avec un visage de femme, un air persuasif & insinuant, pour marquer toute son éloquence.

VI.

Des Indiens proprement dits.

Vers le milieu de l'Asie & dans les Indes

Indes proprement dites, fleurissoient les Gymnosophistes, que Magasthene divise en Germanes & en Brachmanes. Eux seuls avoient le droit d'étudier, & ce qui est le plus bel appanage de l'étude, d'instruire les autres. Ils demeuroient ensemble dans une liaison tendre de mœurs & de sentimens : ils ne connoissoient point cette basse jalousie qui dégrade si fort les Gens de Lettres, & qui pourtant n'est que trop ordinaire parmi eux. Ils avoient des revenus fixes & assurés qui leur procuroient l'utile & le commode, qui les laissoient étudier sans aucune distraction. Combien de talens ont été anéantis par l'injustice de la fortune, ou par le peu de discernement des personnes en place ? Combien de fois le mérite humble & timide a-t-il été abandonné dans l'obscurité, d'où il ne cherchoit point à sortir !

Apud Strab. l. 15.

M. Hyde soupçonne que le nom de Brachmanes vient par corruption de celui d'Abraham. Ce Patriarche, ajoute-t-il, a été connu & respecté de tous les Orientaux ; & on trouve encore en Perse d'anciens Manuscrits, où les Indiens sont nommés ses disciples, sa postérité sçavante. Ce qui s'accorde avec le récit de Berose & de l'Historien des Juifs, qui assûrent l'un & l'autre qu'Abraham avoit acquis un grand nombre de connoissances,

De Rel. veter. Pers. c. 2.

Jos. Antiq. l. 1. V. Eus. Præp. Evang. l. 9.

noiſſances, & qu'il les ſemoit libéralement dans ſes voyages. Sa route, pour ainſi dire, n'étoit qu'une longue trace de lumiere. Je crois devoir ici rejetter cette conjecture de M. Hyde, y ayant grande apparence que le nom de Brachmane, ou comme on l'abrege ſur les lieux, de Brame, tire ſon origine du mot *Brum*, qui dans la langue ſçavante des Indes ſignifie un homme éclairé & prudent, un homme qui ſçait ſe conduire lui-même. J'avouerai cependant qu'il reſte encore dans tout l'Orient, même à la Chine & au Japon, beaucoup de traces de Judaiſme. On y obſerve différentes coutumes qui reſſentent tout-à-fait le génie de Moyſe: on y remonte à pluſieurs époques, qui appartiennent inconteſtablement aux ſeuls Hébreux: on y trouve des Temples d'une figure particuliere, qui ſont conſacrés à des Divinités dont les noms approchent aſſez de ceux de David & de Salomon.

Il eſt aſſez difficile de déterminer d'où peuvent venir des traces ſi ſenſibles de Judaïſme. Les uns les attribuent aux voyages qui ſe faiſoient à Ophir, en ſuppoſant que ſous ce nom on doit entendre la Preſqu'Iſle Occidentale de l'Inde, ou deça le Gange. Les autres mieux fondés, ce me ſemble, ont recours à l'hiſtoire

l'Histoire de Salmanasar qui ayant détruit le Royaume d'Israël, & entraîné les dix Tribus en captivité, les dispersa dans tout l'Orient. Ces Tribus sont effacées depuis long tems ; mais il y a apparence qu'une partie de leurs mœurs & de leurs coûtumes subsiste encore parmi les Peuples, à qui elles s'unirent par des mariages & d'autres alliances semblables.

En général les Gymnosophistes menoient une vie très-dure & très-laborieuse. Non-seulement ils se refusoient toutes sortes de plaisirs, même ceux qui ne sont que des délassemens d'esprit ; mais encore ils se gênoient & se tourmentoient de dessein prémédité, comme si la Nature n'avoit pas pris toutes les précautions nécessaires pour nous rendre malheureux. Un Brachmane, par exemple, s'occupoit tout le jour à regarder fixement le Soleil : un autre passoit des mois entiers dans la même situation, & au milieu des sables ardens qui rendoient cette situation encore plus insupportable. Chacun enfin avoit son genre de supplice volontaire, & s'imaginoit par ce moyen honorer davantage l'Etre suprême. Quelle extravagance de se croire plus vertueux, en préférant une certaine posture à toutes les autres ? Et se condamner à cette posture, n'est-

ce point s'imposer un joug vainement rigoureux? Tertullien se raille avec raison de ceux qui vouloient qu'on ôtât son manteau avant que de faire sa priere, & qu'on s'assît immédiatement après l'avoir faite. Saint Jean de Damas parle de certains Hérétiques de son tems, qui tout remplis de superstitions & de petitesses, n'approuvoient que les prieres qu'on prononce à haute voix & en dansant. Toutes les autres leur sembloient inutiles & défectueuses.

C'est des Indiens, ou plutôt des Orientaux en général, que sont venus les prosternemens, les génuflexions, les divers panchemens de tête & du corps; enfin toutes les marques exterieures de respect & de déférence. Ces marques ont passé peu à peu dans l'Occident, moins déplié, moins démonstratif au-dehors. Une Histoire curieuse & la plus curieuse de toutes, si cependant on pouvoit la compiler & remonter aux anciennes sources, ce seroit de détailler les raisons & les motifs qui ont procuré l'établissement des principales cérémonies, & des pratiques autorisées dans chaque Religion. On découvriroit là-dessus une infinité de dissonnances & de variétés, qui feroient bien connoître le fond de l'esprit humain. Car l'attention de l'esprit étant si pénible & si difficile à conserver,

on a eu recours aux chofes extérieures, & on a penfé qu'au défaut de cette attention, elles pourroient fuppléer à ce que Dieu demande, à ce qui lui eft dû: & l'homme toûjours diftrait, toûjours desoccupé, y trouvoit parfaitement fon compte. Ainfi chaque Nation a diverfifié ce culte extérieur, fuivant fon goût & fes penchans, fuivant la maniere de faifir les objets aufquels elle s'affectionnoit davantage.

La vie fi auftere des Gymnofophiftes Indiens, leur donnoit une grande liberté de penfer, & de dire généreufement ce qu'ils penfoient. Leur imagination n'étoit point fubjuguée, ni par l'éclat des grandeurs, ni par celui des dignités. Alexandre ayant eu la curiofité de les voir, fut étonné du ton dont ils lui parlèrent, de la hardieffe avec laquelle ils le reprirent de cette humeur inquiette & odieufe à tous les autres, qui le rendoit l'ennemi ou plutôt le bourreau du Genre-Humain. Dandamis même, le plus confidérable d'entr'eux, refufa fes préfens. Un autre fe mit à rire, en confidérant la nombreufe fuite de ce Prince ambitieux: On vit à moins de frais, lui cria-t-il, & plus tranquillement, dans nos retraites. Qu'on me permette ici cette courte réfléxion. Rarement un Philofophe content de fon obfcuri-

té se trouve-t il avec ces hommes vains & superbes, dont tout le mérite consiste dans le faste extérieur qui les enveloppe: mais aussi quand ils se trouvent ensemble, que de part & d'autre ils doivent être surpris & décontenancés !

A l'égard des sentimens de ces Gymnosophistes, ils n'ont point changé depuis l'âge le plus reculé. Plusieurs d'entr'eux faisoient profession ouverte d'Athéïsme, & malgré cela ils vivoient avec beaucoup de sagesse & de retenue; ils remplissoient exactement tous les devoirs de la Société. Cette Secte d'Athées subsiste encore, & on ne voit chez elle aucun culte extérieur de Religion, pas même de ces ornemens qui sont si communs dans les Indes, & qui désignent je ne sçai quelle idolâtrie civile & politique. Mais tous les autres reconoissoient un Dieu qui anime, qui remplit, qui pénetre l'Univers de toutes parts: & même Saint Clément Evêque de Rome, ou plutôt l'Auteur du Livre des *Recognitions*, qui est très-ancien, remarque que cette opinion a régné de tems immémorial parmi le plus grand nombre des Gymnosophistes. Ceux qu'on surnommoit *Gnanes* ou Hommes spirituels, ajoutoient que le corps est une espece de masque, & que l'ame ne peut jamais être plus malheureuse ni plus dis-

graciée que pendant cette vie. S. François Xavier observe dans une de ses Lettres, qu'ayant surpris la confiance d'un Brachmane très-habile, il lui avoit avoué deux choses: premierement, qu'il y a un Dieu maître du Ciel & de la terre, seul en état de répandre des graces, seul digne d'être adoré: secondement, que les Idoles ne sont que des représentations de mauvais Génies. *Mais gardez-vous bien*, continua le Brachmane, *de divulger cette Doctrine parmi le Peuple : elle n'est point à sa portée, & la politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute Divinité.* C'étoit-là un des principaux points de l'ancienne Philosophie. Ne vous lassez point, disoit-elle, de chercher la vérité : mais si vous avez le bonheur de la découvrir, n'en faites part qu'à un petit nombre de gens d'élite. Tous les autres veulent être menés impérieusement, veulent être subjugués; ce qui est impossible de faire, à moins qu'on ne leur dérobe le fond des choses, à moins qu'on ne cherche à les séduire par des mensonges flateurs & qui les éblouissent.

Extrait d'un Manuscrit composé par Dom Franç. Rocio Arch. de Cranganor.

Aujourd'hui les Brachmanes sont encore les seuls dans les Indes, qui ayent le droit de cultiver les Sciences, & ils semblent si jaloux de ce droit, qu'ils ne laissent échapper au-dehors que quel-

ques foibles rayons de la lumiere dont ils ſe croyent pleins. Leur Tribu eſt la plus noble & la plus conſidérable de toutes, & même on la regarde autant au-deſſus de celle dont on tire les Rois, que la ſageſſe & les connoiſſances utiles ſont au-deſſus des grandeurs & du pouvoir dont les Rois abuſent ſi facilement. Les Sciences que cultivent ces Brachmanes, & où ils réuſſiſſent à proportion de ce qu'ils ſe ſentent de force & de génie, ſe peuvent réduire à dix-huit.

La premiere eſt une eſpece de Grammaire, qui contient les principes & les fondemens du *Grandham*: c'eſt la langue privilégiée dont ils ſe ſervent pour écrire, & pour converſer enſemble. Les autres Sciences s'entreſuivent avec aſſez de juſteſſe, & on monte comme par degrés, du ſimple & du facile, à ce qu'il y a d'épineux & de compliqué. La derniere enfin s'appelle *Veddata* ou *Vendata*, ce qui veut dire la fin, le terme de toutes choſes. C'eſt auſſi une eſpece de Méthaphyſique & de Théologie, que les Brachmanes reçoivent non par voye d'examen, mais avec une pleine & rapide ſoumiſſion. Il ſe trouve peu de Novateurs entr'eux, parce qu'ils ſont dans la penſée décourageante qu'on ne peut point ajouter à ce que leurs Ancê-

tres ont pensé : mais aussi ils n'avancent, ils ne perfectionnent rien. L'esprit s'use à rester immobile, à ne point faire d'efforts ni de tentatives, même aux risques de s'égarer.

VII.

A la suite des Indiens marchent les Perses, dont les Philosophes se nommoient Mages par excellence. Ces Philosophes étoient dans une extrême considération, également recherchés à la Cour & à la Ville, plus connus même chez les Grands que parmi le Peuple. On leur confioit l'éducation des Princes, & ils tiroient de cette éducation le privilege de leur annoncer en tout tems la vérité, de la porter aux pieds du Trône où elle paroît si rarement. Aucun Roi n'étoit même couronné qu'il n'eût subi une espece d'examen pardevant les Mages : & Darius fils d'Hystaspe crut s'honorer beaucoup, en faisant graver sur son tombeau, qu'il avoit été parfaitement instruit dans toutes leurs connoissances. Or, suivant Platon, ces connoissances renfermoient trois choses; les regles de la Justice & de la Politique, dont l'une regarde les Sujets, & l'autre les Etrangers; les exem-

Des Perses.

Cic. l. 1. de Divin.

Suid. in Magis.

Porph. de Abst. l. 4.

In Alcib. prior.

exemples de vertu héroïque qu'offre l'Histoire; enfin ce qu'on appelloit en Perse la médecine de l'ame: & sous ce dernier nom on tâchoit de faire connoître aux jeunes Princes les avantages de la sobriété & de la tempérance, qualités si nécessaires à tous ceux que la fortune éleve au-dessus des autres, & qu'ils ont tant de peine, tant de répugnance à pratiquer.

Les Mages étoient Théologiens & Philosophes. Ce double mérite les enorgueillissoit au point d'abuser quelquefois de leur crédit & de leur pouvoir.

Diog. Laërt. in proœmio. Herod. l. I. Cic. de Leg. l. 1.

Entant que Théologiens, ils ne vouloient ni Temples ni Autels. Ils se plaignoient ouvertement qu'on diminue la majesté de Dieu, de celui qui remplit tout par sa présence & par ses bienfaits, en renfermant, pour ainsi dire, cette majesté dans des murailles. Tout l'Univers, ajoutoient-ils, annonce sa grandeur & sa puissance: tout l'Univers par conséquent lui doit servir de Temple & d'Autel. Où le peut-on mieux connoître & adorer, que là où il s'est peint avec le plus d'avantage? *Le Ciel est mon Trône*, dit Dieu lui-même, *& la Terre mon marchepied. Quelle est la maison que vous me bâtiriez, & où seroit le lieu de ma demeure?* Aussi, quand les Perses vouloient satisfaire aux devoirs de la

Religion, ils se retiroient sur les montagnes les plus élevées; & là, ils se prosternoient devant Jupiter, c'est-à-dire, devant le Ciel même qu'ils croyoient tout pénétré de la Divinité; là, ils faisoient leurs différens sacrifices.

On assure que les Egyptiens sont les premiers qui se soient apperçûs, que sans un culte sensible & des cérémonies extérieures, la Religion ne pouvoit subsister: ils sont aussi les premiers qui ayent dressé des Temples & des Autels, afin que ceux qui pensoient de la même maniere s'y pussent rassembler à certains jours de l'année, & que se trouvant réunis, ils s'excitassent à des sentimens mutuels de douceur & d'humanité. Avant que Salomon eût bâti le Temple, monument le plus superbe que des mains mortelles pouvoient élever, les Juifs eux-mêmes ne sacrifioient que sur les hauts lieux.

Spenc. de Leg. Hebr. ritual. l. 1.

Entant que Philosophes les Mages rapportoient l'origine du Monde, la théorie des Astres, la formation des élémens, sous les noms empruntés & la généalogie des Dieux. Ils chantoient même au milieu de leurs sacrifices une espece de Théogonie ou de Poëme sacré sur la maniere dont tout ce qui existoit avoit insensiblement pris naissance Cette Théogonie réduite à peu de termes,

& dépouillée d'un certain faste poëtique étoit une véritable Cosmogonie ; ce qui avoit fait dire à Plutarque, excellent connoisseur en ces matieres, que toute la Théologie des Anciens ne renfermoit au fond que des Traités de Phisique enveloppés de Fables.

Orig. contra Cels. l. 4 & 6.

Les Mages outre cela croyoient une espece de Métempsycose Astronomique, toute opposée à celle que Pythagore avoit apprise chez les Indiens. Ils s'imaginoient que les ames après la mort étoient contraintes de passer par sept portes ; ce qui duroit plusieurs millions d'années, avant que d'arriver au Soleil, qui est le Ciel empyrée ou le séjour des Bienheureux. Chaque porte, différente par sa structure étoit aussi composée d'un métal différent, & Dieu l'avoit placée dans la Planete qui préside à ce métal. La premiere se trouvoit dans Saturne, & la derniere dans Venus. Comme rien n'étoit plus mistérieux que cette Métempsycose, les Mages la représentoient sous l'emblême d'une échelle très-haute, & divisée en sept passages consécutifs, dont chacun avoit sa marque, sa couleur particuliere. Et c'est ce qu'ils appelloient la grande révolution des corps célestes & terrestres, l'entier achevement de la Nature.

A l'exemple des Mages, plusieurs Philo-

Philoſophes anciens ont penſé que les ames alloient habiter ſucceſſivement toutes les Planetes qui tournent autour du Soleil, & qu'elles ſe purifioient par une vertu ſecrette à meſure qu'elles s'en approchoient. C'étoit-là le centre de leur félicité. Ces mêmes Anciens regardoient tout le reſte de l'Univers comme orné de quelques globes lumineux & de quelques ſpheres cryſtallines, deſtinés ſeulement pour le plaiſir des yeux. S'ils avoient ſçû que les Etoiles fixes ſont auſſi des Soleils, & qu'il y a grande apparence qu'elles ſont accompagnées de Planetes, qui ont autant de droit à avoir des Habitans que celles de notre Tourbillon ſolaire ; combien les travaux & les voyages des ames n'auroient-ils pas augmenté ? Quelques-uns ont cru que l'uſage de compter par ſemaines, qui eſt très-ancien dans tout l'Orient, a pris ſon origine de cette Métempſycoſe Aſtronomique, regardée autrefois comme un myſtere de Religion. Cet uſage, ſuivant Dion Caſſius, paſſa des Perſes & des Egyptiens à tous les autres Peuples. Mais il y a plus d'apparence qu'ils en furent redevables aux Juifs, qui ſeuls avoient la clef de l'Hiſtoire de la création du monde.

VIII.

De l'adoration des Astres.

Voss. de Idol. l. 2.

C'est ici le lieu de faire observer que la plus ancienne Idolâtrie, & peut-être la plus excusable de toutes a été l'adoration des Astres. On en trouve des vestiges chez presque toutes les Nations du monde. Moïse Maimonide croit même qu'elle a précédé le Déluge, & il en fixe la naissance vers le tems d'Enoch. C'est aussi le sentiment de la plupart des Rabbins, qui assûrent que ce fut là un des crimes que Dieu châtia par les eaux du Déluge. Je ne détaillerai point ici leurs raisons, qui sont combattues par les Saints Peres & par les meilleurs Interprêtes de l'Ancien Testament; & je tomberai d'accord avec ces derniers, que l'Idolâtrie n'a commencé qu'après le Déluge. Mais en même-tems je dois avouer qu'elle fit des progrès si rapides & si contagieux, que les origines de tous ces grands Peuples qui tirerent leur naissance ou des enfans ou des petits-enfans de Noé, en furent tachées. Ils étoient également remplis d'eux-mêmes, également portés à l'orgueil & à l'indépendance qui en est la suite naturelle. Josephe n'hésite point à dire que le mal avoit gagné les esprits les plus raisonnables, que tout adoroit & ser-

voit

voit les Dieux étrangers, que tout étoit plongé dans une ignorance humiliante. Abraham osa le premier condamner l'opinion vulgairement reçûe, & briser les Idoles de Tharé son pere : En quoi il donna l'exemple à tous ceux qui ont assez d'étoffe, pour annoncer la vérité au hasard de choquer le plus grand nombre. Les Juifs, hors quelques intervalles d'égarement, se conserverent dans la créance de l'unité de Dieu, sous la main duquel ils étoient si particulierement. Ils ne méconnurent point le grand Ouvrier, pour admirer les beautés innombrables de l'Ouvrage.

Il faut cependant convenir, que si le Peuple Hébreu n'a point adoré les Astres, il les a du moins regardés comme des Etres intelligens qui se connoissent eux-mêmes, qui obéissent aux ordres de Dieu, qui avancent ou retardent leur course, ainsi qu'il le leur prescrit. Origene va encore plus loin, & il soupçonne que les Astes ont la liberté de pécher & de se repentir de leurs fautes. Sans doute que lui qui allégorisoit toutes choses, prenoit à la lettre ce Passage de Job : *Les Cieux & les Astres ne sont pas purs devant Dieu.* Que d'erreurs grossieres sont nées de l'ignorance de l'Astronomie ? Combien les découvertes modernes nous ont-elles dévoilé de

Passim in vet. Testam.

Philo, de mundi opificio.

Calmet, Differt. sur le syst. du monde des Hébreux.

de vérités capitales de points importans ! Encore aujourd'hui les Juifs s'imaginent, non que les Astres sont animés, mais qu'ils ont chacun un Conducteur qui regle leurs mouvemens & les empêche de s'égarer. Et quand en preuve du mystere de la Trinité on leur allegue ce Passage de la Genese : *Dieu dit, Faisons l'homme à notre image* : Ils répondent que Dieu parloit alors aux Anges, devenus les Conducteurs des Etoiles & des Planetes.

Basn Hist. des Juifs. l. 3.

Platon remarque dans son Cratyle, que les premiers Habitans de la Grece ont suivi l'exemple des Barbares, & qu'ils ont aussi adoré les Astres, dont la lumiere bienfaisante renouvelle toute la Nature. Et comme ils voyoient que ces Astres étoient emportés par un mouvement rapide & continuel, sans cependant se confondre les uns avec les autres, ils les appellerent Θεὰς, du mot Grec θέειν, qui signifie *courir*. Qui pourroit penser que le nom respectable de Dieu eut une origine si frivole ?

Macrob. in somn. Scip. l. 2.

Cic. l. 1. Quæst. Tuscul.

En général, les Anciens croyoient que tout ce qui se meut de lui-même & d'une maniere reglée, participe bien sûrement à la Divinité ; & que le principe intérieur par lequel il se meut, est non-seulement increé, mais encore exemt de toute altération. Cela supposé, on

voit

voit que dans la pensée où étoient les Anciens, que les Astres se mouvoient d'eux-mêmes, ils devoient nécessairement les regarder comme des Dieux, comme les Auteurs & les Conservateurs de tout l'Univers. C'est en partie sur un semblable raisonnement que Platon fondoit sa démonstration de l'immortalité de l'ame. *Elle est plus ancienne que le corps*, disoit-il, *elle lui est supérieure, puisqu'elle le voit naître, se former insensiblement, acquérir toute sa perfection, décroître enfin. Elle exerce une sorte d'autorité sur tous les objets qui l'environnent : elle les appelle, les renvoye, les fait succéder les uns aux autres, les confond & les anéantit, quand elle veut.* In Phæd.

Quoiqu'il en soit de cette espece de démonstration, dont on se moqueroit justement aujourd'hui, je dirai que plusieurs personnes très-instruites dans les Langues Orientales, conviennent que toute l'Asie n'a adoré sous divers noms que les mêmes Déïtés, c'est-à-dire, les Astres. Elles ajoutent que ces divers noms, en remontant à leurs racines, signifient *la promptitude, la vitesse, se hater, aller toûjours* : ce qui donne l'intelligence d'un grand nombre de cérémonies & de pratiques de Religion, qui étoient observées par les Orientaux, comme de faire des pélérinages, de dan-

ser en rond autour des statues de leurs Dieux, de les élever sur des chars de triomphe, & de traîner ces chars de Village en Village; enfin de se bâtir des demeures au sommet des montagnes les plus escarpées.

Seld. de Diis Syris c. 2. & 3. Au reste c'étoient le Soleil & la Lune qui par leur éclat & leur lumiere, se rendoient dignes des principaux hommages dont le Peuple superstitieux honoroit les Astres. Le Soleil se nommoit Calmet, ubi suprà. le Roi, le Maître, & le Souverain; & la Lune la Reine, la Princesse du Ciel. Tous les autres globes lumineux passoient ou pour leurs Sujets, ou pour leurs Conseillers, ou pour leurs Gardes, ou pour leur Armée. L'Ecriture Sainte paroît elle-même s'accommoder à ce langage. *Josias fit jetter hors du Temple*, dit-elle, *tous les vaisseaux qui avoient servi au culte de Baal & d'Asera, & de la Milice du Ciel.* Encore si ces expressions avoient été poëtiques & figurées, on pourroit les excuser en faveur de leur noblesse ou de leur agrément. Mais les Anciens les prenoient au pied de la lettre, & dans toute la rigueur philosophique. V. Psalm. 135. « Aveugles qu'ils étoient, ne voyoient-« ils point que c'est le Seigneur qui a « fait les Cieux avec une souveraine in-« telligence, qui a affermi la terre sur « les eaux, qui a fait de grandes Lumi-« naires

« naires, sçavoir le Soleil pour présider
« au jour, la lune & les étoiles pour
« présider à la nuit : tout cela parce que
« sa miséricorde est éternelle ?

Theodoret, en voulant piquer les Payens sur le culte qu'ils rendoient encore de son tems aux Astres, fait une réfléxion qui me paroît très-sensée. Le Souverain Arbitre de la Nature, dit-il, a doué ses Ouvrages de toutes les perfections dont ils étoient susceptibles. Mais comme il a craint que l'homme foible & timide n'en fût ébloui, il a entremêlé ces mêmes Ouvrages de quelques défauts & de quelques imperfections, afin que d'un coté ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans l'Univers s'attirât notre admiration, & que de l'autre ce qui s'y trouve d'incommode & de difforme nous ôtât la pensée de lui rendre aucun culte Divin. Ainsi, de quelque éclat, de quelque lumiere dont brillent le Soleil & la Lune, il ne faut qu'un simple nuage pour effacer l'un en plein midi, & pour obscurcir l'autre pendant les plus belles nuits de l'Eté. Ainsi la Terre est une source inépuisable de Trésors, elle ne ressent aucune vieillesse, elle renouvelle ses libéralités en faveur des hommes laborieux, & leur fournit abondamment tout ce qui sert à la vie. Mais de peur qu'on ne fût tenté

de

de l'adorer & de lui offrir des respects qu'elle ne mérite point, Dieu en a fait le Théâtre des plus grandes agitations, le séjour des maladies cruelles & des guerres sanglantes. Parmi les animaux utiles se trouvent les serpens vénimeux, & parmi les plantes salutaires se cueillent des herbes qui empoisonnent. Une telle réflexion méritoit, ce me semble, d'être placée à la tête de tous ces Ouvrages modernes, où l'on a tâché avantageusement de démontrer l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature. Mais il falloit en même-tems convenir des imperfections & des défectuosités qui s'y rencontrent, puisqu'elles ne servent pas moins à confirmer cette même existence.

Je ne rapporterai point ici les différens noms sous lesquels chaque Peuple révéroit le Soleil & la Lune, appellés pour cela les Dieux *Myrionymes*. Je me contenterai seulement de faire deux remarques importantes. La premiere, c'est qu'on leur donnoit souvent les mêmes titres d'honneur & de respect; on les confondoit ensemble. De-là vint que l'Antiquité Payenne attribuoit les deux sexes à toutes ses Divinités, ou plutôt les adoroit sous les deux sexes, en répétant cette formule: *Soit que vous soyiez Dieu, ou Déesse.* Il y en

en a encore des preuves dans plusieurs Inſcriptions & pluſieurs Médailles Grecques. La ſeconde remarque, c'eſt que ſi l'on invoquoit plus particulierement le Soleil ſur les hauts-lieux & les toîts des maiſons, à la lumiere & en plein jour; on invoquoit de la même maniere la Lune dans les bocages & les vallées, à l'ombre & pendant la nuit. Et c'eſt à ce culte ſecret qu'on doit rappeller l'origine de tant d'actions indécentes, de tant de coûtumes folles, de tant d'Hiſtoires impures, dont il eſt ſi étonnant que des hommes d'ailleurs ſenſés & raiſonnables ayent pû faire une matiere de Religion. Mais dequoi ne ſont point capables ceux qui viennent à s'oublier eux-mêmes, qui font céder la lumiere de l'eſprit aux rapides égaremens du cœur?

IX.

A cette adoration des Aſtres tenoit celle du Feu, entant qu'il eſt le plus noble des Elémens & une vive image du Soleil. On ne voyoit même autrefois, ſuivant la remarque de Servius & le bel Hymne que Callimaque a adreſſé à Apollon, aucun ſacrifice ni aucune Cérémonie Religieuſe où il n'entrât du feu. Celui qui ſervoit à parer les Autels, &

De l'adoration du Feu.

In Æneïd. l. 1.

à

à consumer les victimes qu'on immoloit aux Dieux, étoit traité avec beaucoup d'égards & de distinction. On feignoit qu'il avoit été apporté du Ciel, & mis sur l'Autel du premier Temple que Zoroastre avoit fait bâtir dans la Ville de Xiz en Médie. On n'y jettoit rien de gras ni d'impur, on n'osoit même le regarder fixement : *Tanta gentium in rebus*
L. 1 *frivolis*, s'écrie Pline, *plerumque Religio est*. Pour en imposer davantage, les Prêtres Payens toûjours fourbes & imposteurs, entretenoient ce feu secretement, & faisoient accroire au Peuple qu'il étoit inaltérable & se nourrissoit de lui-même. Cette erreur surtout avoit lieu à Rome dans le Temple de Vesta, à Athenes dans celui de Minerve, à Delphes dans celui d'Apollon : & quoique ce fussent peut-être les Villes du monde où il y avoit le plus de finesse & de pénétration d'esprit, on ne laissoit pas d'y être trompé, comme dans les bourgades les plus grossieres.

En quelques contrées d'Asie régnoient des sacrifices bisarres & cruels, comme si la Religion pouvoit rien ordonner qui fût contraire à l'humanité : c'étoit d'offrir à Moloch ou Baal des enfans choisis, & de les faire périr au milieu des flâmes, en les renfermant pour l'ordinaire dans de grands paniers d'osier. Il

est vrai que cette coûtume cessa depuis d'être si meurtriere. On se contentoit, ou de tenir quelques momens les jeunes victimes sur le feu privilégié, ou de les faire passer rapidement entre des tisons allumés; ce qui suffisoit pour mettre le sceau à la consécration. Et je m'étonne que la plupart des Interprêtes de l'Ecriture ayent hésité sur la double maniere dont cette cérémonie doit s'expliquer. On en trouve quelques vestiges en France & en Allemagne, où la veille de Noël, les Peres de famille ont soin d'allumer un grand feu & d'y présenter leurs enfans à différentes reprises. N'est-ce point là un reste assez frappant de l'ancienne coûtume ?

Mais le lieu du monde où l'on révéroit davantage le feu, étoit la Perse. Il y avoit des enclos fermés de murailles & sans toit, où l'on en faisoit assidument, & où le peuple soumis venoit en foule à certaines heures pour prier. Les personnes qualifiées se ruïnoient à y jetter des essences précieuses & des fleurs odoriférantes; ce qu'elles regardoient comme un des plus beaux droits de la Noblesse. Ces enclos ont été connus des Grecs sous le nom de *Pyreïa* ou *Pyratheïa*; les Voyageurs modernes en parlent aussi d'un air étonné, & les regardent comme les plus anciens monumens de la Superstition.

Le

Le culte du feu avoit mis les Perſes en regard avec les Egyptiens, qui par un autre tour d'eſprit adoroient l'Eau. Les premiers avoient pour emblême un braſier ardent; & les ſeconds un vaiſſeau de terre tout chargé d'Hieroglyphes, & percé d'une infinité de petits trous. On donnoit à ces ſortes de vaiſſeaux, dont pluſieurs nous reſtent encore, le titre de Dieux Canopes, & ils ont pour couvercles des têtes d'hommes ou de femmes tournées aſſez gracieuſement. Vitruve rapporte que dans les grandes Cérémonies les Prêtres Egyptiens rempliſſoient un vaſe d'eau, & l'ornoient avec beaucoup de magnificence : ils le mettoient enſuite ſur une eſpece de théâtre public. Tout le Peuple ſe proſternoit au-devant de ce vaſe, les mains élevées vers le Ciel, & rendoit grace aux Dieux des largeſſes infinies dont ils avoient comblé les hommes. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre que l'eau, ou l'élément humide, avoit donné la vie & le mouvement à tout l'Univers. Ainſi un Sçavant Pere de l'Egliſe remarque-t-il d'après Platon, que les Anciens ne parloient jamais de ce qui s'étoit paſſé avant le Déluge, qu'ils n'en avoient même aucune idée, & qu'ils datoient le commencement de toutes leurs Hiſtoires, du monde couvert d'eau.

L. 8.

Les Romains qui adoptoient les Idolâtries les moins excusables, ne manquerent point celle du Feu. Ils avoient des Temples superbes pour le conserver, & des Vierges attentives pour en avoir soin; & quand par leur négligence il venoit à s'éteindre, on les punissoit rigoureusement. Ni l'âge, ni la beauté, ni la naissance ne pouvoient sauver les coupables. Cependant à la fin de chaque année on laissoit mourir ce Feu, & on le rallumoit l'année suivante avec un long détail de paroles Mystérieuses; car de tout tems le Mystere a été l'appanage de l'ignorance & de la crédulité. De la même maniere, quand les Perses sentoient un de leurs Rois près de la mort, ils éteignoient le feu dans toutes les Villes principales; & pour le rallumer, il falloit que son Successeur fût couronné. Alors finissoit le deuil de la Nation, & la joye publique sembloit renaître.

Je me persuade facilement que les Juifs ont beaucoup servi à étendre le culte du Feu, & peut-être même à l'annoblir. Mais celui qu'ils se vantoient de posséder, avoit une origine plus sérieuse. Deux fois il étoit descendu du Ciel; la premiere, sur l'Autel dans le Tabernacle, à la consécration d'Aaron & de ses fils pour l'ordre de Prêtrise; & la seconde, sur l'Autel dans le fameux Tem-

ple

ple de Salomon, le jour de sa Dédicace. Ce feu étoit gardé jour & nuit, par des Lévites défrayés de tout; & de peur qu'il ne vînt malheureusement à s'éteindre, on avoit de surcroît une lampe perpétuelle, allumée à ce Feu Sacré. Les Docteurs Juifs croyent qu'il subsista jusqu'à la destruction du premier Temple par les Chaldéens: après quoi il n'y eut plus dans le second que du feu ordinaire, mais constamment entretenu. Cet usage dure encore dans toutes les Synagogues, où l'on voit en petit ce que le Temple de Jerusalem offroit avec plus de grandeur & d'étendue.

Ce furent, dit-on, les Dactyles du mont Ida qui les premiers découvrirent le feu, ignoré jusqu'alors & pourtant si nécessaire, soit dans les Arts qui ne peuvent se passer de son secours, soit par rapport aux besoins multipliés de la vie. Ces Dactyles, qui portoient encore les noms de Cabires, de Curetes, & de Corybantes, selon les lieux où ils avoient choisi leur demeure, étoient des Philosophes très-inventifs. Les Trésors de science & de lumiere qu'ils ouvrirent aux hommes, engagerent les hommes reconnoissans à les mettre au rang des demi-Dieux. Et pouvoit-on mériter cet honneur à plus juste titre, que d'avoir introduit l'usage du feu, ou comme

comme on doit l'entendre, à mon avis, d'avoir facilité par le moyen du feu les principales opérations des Arts manuels qui en dépendent? Car c'eſt aux Curétes que la Grece doit l'établiſſement de tous ces Arts, dont le détail eſt devenu preſque infini pour nous. A l'égard de Diodore de Sicile, il en attribue & l'heureuſe découverte & les progrès à Vulcain qui régna en Egypte, & qui fut toute ſa vie attiré par une noble curioſité. Bien-tôt il trouva la maniere de fondre l'or, l'argent, le fer, le cuivre, & de rendre par-là ces métaux ductiles & malléables. Il en traça même pluſieurs leçons aux Ouvriers, & leur apprit à combien d'uſages devoit s'appliquer le feu, celui qui de tous les agens a le plus de puiſſance & le plus de vivacité. Dans quelques Médailles Romaines, on trouve Vulcain avec la Légende: *Regi Artis*, & Saint Auguſtin l'appelle judicieuſement, *Deus Artium*, L. 5.

X.

Des Arabes.

L'ancien culte des Etoiles & des Planetes compoſoit encore toute la Religion des Arabes, & particulierement des Sabéens qui occupoient l'Arabie heureuſe. Ce fut même de l'attachement extraordinaire qu'ils avoient pour

ce culte, qu'il prit le nom de Sabaïsme.

Ubi suprà c. 1. 2. & 3.

Mr. Hyde, Professeur célébre dans l'Université d'Oxford, le distingue en ancien & moderne. Selon lui, l'ancien n'avoit rien de bas ni de criminel : il consistoit à adorer l'Etre Suprême en présence des Astres & du Feu ; ce que les Platoniciens appellerent depuis adorer le Dieu invisible en présence des Dieux visibles. Trop grand, trop pur, trop élevé au-dessus des hommes, les Sabéens ne croyoient pas pouvoir communiquer par eux-mêmes avec cet Etre. Dans cette vûe, ils chercherent des Médiateurs pour s'en approcher humblement, & pour en obtenir des bienfaits. Le Soleil, la Lune, les Etoiles leur parurent propres à cet emploi, soit qu'ils les regardassent comme animés, soit plûtôt qu'ils les crussent soumis à des intelligences qui gouvernoient tous leurs mouvemens. Ils s'adresserent donc à ces intelligences, à ces Etres moyens, qu'ils supposoient pouvoir faire la communication entre Dieu & les hommes, & la faire d'autant plus aisément, que les Astres leur sembloient comme suspendus entre la terre & la demeure de l'Etre Suprême. Mais cet ancien Sabaïsme dégénéra peu à peu : ce que les yeux ne pouvoient appercevoir fut oublié, & tous les respects se tournerent vers ce

qu'on

qu'on voyoit. De là vint le culte religieux qu'on rendit aux Aſtres, & par cet enchaînement que les erreurs ont entr'elles, l'Aſtrologie, Science vaine & ridicule, mais qui flatte les deux paſſions favorites de l'homme, ſa crédulité, en lui promettant qu'il percera dans l'avenir ; & ſon orgueil, en lui inſinuant que ſa deſtinée eſt écrite dans le Ciel.

Quoique les Chrétiens des premiers ſiécles fuſſent très-attentifs ſur toute leur conduite, ils n'échapperent pourtant point au ſoupçon d'adorer le Soleil ; & cela, parce que toutes les Egliſes étoient ſituées de maniere, que ceux qui y entroient pour prier, & qui regardoient l'Autel principal, avoient le viſage tourné vers l'Orient. Je ne parle point des Hypſiſtaires, Hérétiques reconnus, qui au culte du Soleil joignoient je ne ſçai quel mêlange de Chriſtianiſme & de Judaïſme.

Nous n'avons plus rien aujourd'hui touchant la Philoſophie des Sabéens : nous ne ſçavons point auſſi ce que c'étoit que les Sages de Théman, dont parle le Prophete Jérémie, qui ſe plaint que toute leur habileté les avoit abandonnés. Ce que Moïſe Maimonide en rapporte fourmille de fables, & n'eſt appuyé que ſur des Livres apocryphes & indignes de toute créance. Je croi que

ces Livres ont été composés vers la naissance de Mahomet, & encore par des Auteurs qui n'étoient point guéris du culte idolatrique, ni des folies du Platonisme moderne. Le Rabbin Moïse lui-même, peu convaincu de ce qu'il avance, paroît se jouer de la crédulité publique. Le plus souvent un Auteur, faute de s'instruire ou d'avoir une certaine étendue de génie, est trompé le premier, & trompe ensuite les autres. Mais peut-on pardonner à ceux qui abandonnent lâchement les intérêts de la vérité, & qui pour s'attirer des admirateurs, ou pour plaire aux personnes qui veulent s'assujettir les esprits, débitent avec un air d'assurance ce qu'ils sont fort éloignés de croire?

CHAPITRE IV.

I. *Des Chaldéens.* II. *Qu'ils étoient divisés en quatre Sectes.* III. *Des Oracles Chaldaïques.* IV. *Origine de la Divination.* V. *Des bons & des mauvais Génies, & de leurs differens Ordres.* VI. *Des Philosophes Egyptiens.* VII. *Remarques générales sur leur Théologie.* VIII. *S'ils ont eu quelque connoissance de la Chymie.*

I. La

I.

LA plus ancienne Monarchie dont parle l'Hiſtoire profane, aſſez confuſe pourtant ſur ce point comme ſur une infinité d'autres, eſt celle des Chaldéens ou Aſſyriens. Occupés à faire la guerre, & à étendre leurs conquêtes dans cette premiere enfance du Monde où la force décidoit de tout & étouffoit la voix de la raiſon, ils ne laiſſerent point de cultiver les Arts & les Sciences, dumoins autant qu'ils pouvoient les cultiver. Ils établirent même des Ecoles publiques à Babylone, qui étoit la Capitale de leur Empire, le centre de toutes les affaires: & ces Ecoles où l'on ſe rendoit des régions les plus éloignées, durerent juſqu'au tems de Nabuchodonoſor & du Prophete Daniel. On ſçait encore que lorſque l'Empire des Aſſyriens, affoibli & preſque ruiné, paſſa aux Medes, & enſuite aux Perſes, Babylone fut toujours remplie de Sçavans, qui quoique déchus de leurs anciens priviléges, ſe conſervoient toujours une ſorte de crédit & de réputation. Pythagore, & après lui d'autres Grecs, avides d'inſtructions, vinrent les conſulter, & apprendre ſous leurs yeux l'Aſtronomie & la Phyſique. Aucun peu-

Des Chaldéens.

Cic. de Divin. l. 1. ple n'avoit des obſervations ſi anciennes ni ſi exactes que ces Aſſyriens, qui par la ſituation de leur pays, ſous un ciel toujours clair & toujours ſerein, ſe portoient d'un commun accord à étudier les mouvemens & le cours des Aſtres.

Scal. Epiſt. 242. ad R. Tompſ. La Chaldée de plus ayant été nettoyée & défrichée peu après le déluge, conſervoit pluſieurs reſtes d'antiquité, qui la faiſoient preſque remonter juſqu'à la premiere origine du monde.

L. 6. Pline rapporte qu'on voyoit de ſon tems à Babylone quelques veſtiges du Temple de Bélus ſurnommé Jupiter, & plus recommandable encore par les bienfaits qu'il ſçavoit répandre de toutes parts, que par les Etats qu'il avoit conquis. Il y a grande apparence que ce Temple eſt le même que celui dont parle Dio-

L. 2. dore de Sicile, & que Sémiramis avoit fait élever à l'honneur de ſon pere. Il étoit particulierement deſtiné aux Sçavans de Babylone, pour s'y retirer & y faire leurs obſervations Aſtronomiques, tant vers l'Orient que vers l'Occident. *Aucun Architecte*, ajoûte le même Diodore, *n'en a jamais pu donner le plan, ni déterminer la véritable hauteur*. C'eſt là ſans contredit ce qui a fait croire que Bélus étoit Inventeur de l'Aſtronomie. Souvent on félicite les Princes, & on leur fait honneur de ce qui ſe traite ſeu-

lement

lement sous leurs regards, de ce qui participe à leurs libéralités.

Quoiqu'il en soit, Bélus fut celui qui forma à Babylone le College des Philosophes, ou des Prêtres sçavans. Il les exemta des charges & des impositions dont on accabloit le peuple docile & porté sans aucun murmure au joug : il leur assigna même un quartier séparé, où ils pussent jouir du repos & de la tranquillité qu'on rencontre si rarement au milieu du grand monde. Sans doute que ces richesses & ces commodités obligerent les Prêtres reconnoissans à révérer Bélus, & à le mettre au nombre des Dieux. La reconnoissance a plus fait d'Apothéoses, que la crainte ou le respect. Les Bienfaiteurs usurpent le plus noble avantage de la Divinité, un de ses plus beaux droits. Est-il étonnant après cela qu'on les respecte après leur mort, qu'on leur offre des sacrifices ? *

Suivant le témoignage de Ciceron, Ubi suprà. les Philosophes qui fleurissoient à Babylone étoient les plus anciens Philosophes du monde : & Josephe assure qu'ils Antiq. l. 1. communiquerent aux Egyptiens les premiers traits & les premiers élémens des

* *Deus est mortali juvare mortalem.* Plin. Hist. l. 2.

Sciences, ſurtout de l'Aſtronomie. Les ſources les plus éloignées ne ſont pas les moins reſpectables; car il eſt beaucoup plus difficile à la raiſon de ſortir de l'ignorance où elle eſt plongée, que de ſuivre le fil une fois trouvé de la vérité.

II.

Qu'ils étoient diviſés en quatre Sectes.

On apprend du Prophete Daniel, que ces Philoſophes étoient diviſés en quatre Claſſes, qui malgré leurs occupations différentes, ſe réuniſſoient cependant pour obéir à un Chef ou Préſident commun. Rien n'avoit plus l'air d'une Monarchie, quoique cet air convienne peu aux Gens de Lettres.

Les premiers ſe nommoient *Chartumim* ou *Hhartumim*, & ce nom indiquoit un certain genre de Curieux, qui ſe mêloient particulierement d'annoncer l'avenir. On ignore de quelle induſtrie, de quel art ils ſe ſervoient pour cela: mais je ſoupçonne que c'étoit en examinant de près la phyſionomie & les allures de ceux qui venoient les conſulter. Il ſe trouve en chaque homme je ne ſçai quoi de déciſif, ſoit dans le port, ſoit dans les manieres, ſoit dans un certain enchaînement de paſſions, qui pourroit preſque faire deviner à coup ſûr tout ce qui doit lui arriver.

Les

Les seconds appellés *Asaphim*, se livroient à la Physique & à l'Histoire Naturelle ; & comme ces deux Sciences ne sont estimables qu'autant qu'elles se tournent à l'utilité publique, ils avoient soin de divulguer de tems en tems tout ce qu'ils trouvoient d'avantageux, soit à la culture des terres, soit à la conservation & à l'œconomie des familles. On croit qu'il faut tirer du mot *Asaph* ou plutôt *Ascaph*, les termes Grecs σοφὸς & σοφιστὴς ; & cette étimologie ne doit point paroître extraordinaire, ni amenée de trop loin : Car les Grecs allant puiser la Philosophie chez les Orientaux, s'approprierent sans aucun doute le nom dont les Orientaux se servoient pour désigner leurs Philosophes.

Les troisiémes s'appelloient *Mecashphim*, & c'étoient des Médecins, des Botanistes, qui apparemment pour se donner plus de relief & pour imposer aux crédules, tantôt se vantoient de charmer les serpens & toutes sortes d'animaux venimeux, tantôt se servoient de fumigations & de cérémonies magiques. Comme leur vertu toute extérieure n'étoit point à l'épreuve des présens, les Rois les employoient dans les occasions délicates pour se défaire de leurs ennemis, & pour exercer une vengeance

d'autant plus ſure qu'elle étoit plus ſecrette.

Les derniers enfin, nommés *Chaſehdim*, & plus reſpectés que les autres, étudioient conſtamment l'Aſtronomie, & gouvernoient tous ceux qui avoient le fol orgueil de penſer que leur ſort eſt écrit dans le Ciel. Cette eſpece d'erreur que le ſuccès favoriſoit quelquefois, & qui devenoit par ce ſuccès même plus dangéreuſe, plus générale, attiroit un grand nombre d'Etrangers à Babylone, & ces Etrangers donnoient unanimement le nom de *Chaſehdim* ou de Chaldéens à tous les Sages & à tous les Sçavans de cette grande Ville, nom qui fut dans la ſuite affecté à ceux qui faiſoient profeſſion d'une Théologie occulte & ſuperſtitieuſe. L'Hiſtoire Romaine en fournit des preuves inconteſtables, & les Empereurs proſcrivirent ſouvent toutes ces doctrines, qui gâtoient les jeunes eſprits, & troubloient l'ordre des familles accoutumées malheureuſement au frivole.

Mais à l'égard des premiers Chaldéens, on ne peut douter qu'ils n'enſeignaſſent des choſes utiles & inſtructives, puiſque Daniel ne dédaigna point de ſe mettre à leur tête, lui qui étoit éclairé de l'Eſprit d'en-haut. Auroit il voulu approuver publiquement ce qu'il auroit

auroit condamné en ſecret ? Un pareil ſoupçon ne peut tomber ſur Daniel, qui, quoiqu'il eut vieilli dans les intrigues de Cour, n'avoit point appris à ſe tromper lui-même, ni à tromper les autres. Que cette louange appartient à peu de Miniſtres d'Etat !

III.

Des Oracles Chaldaïques.

Il eſt triſte que nous n'ayions rien d'exact ni d'original ſur cette ancienne Philoſophie de Babylone. Ce qui nous en reſte, ce-ſont des morceaux informes & dépareillés, plutôt des apparences de vérité que des vérités mêmes. Je regrette beaucoup les Mémoires qu'avoit recueilli Béroſe, Prêtre de Béryte. C'étoit un Ecrivain ſûr & judicieux, qui même en compilant travailloit de génie. Les Athéniens faiſoient un ſi grand cas de ſes talens & de ſon éloquence, qu'ils lui dreſſerent une ſtatue avec une langue dorée. Je ne dis rien des Oracles Chaldaïques publiés ſous le nom de Zoroaſtre, & ſouvent imprimés avec de longs Commentaires. On s'apperçoit aiſément & preſque au premier coup d'œil, que c'eſt un Ouvrage hazardé depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, où les hommes connurent mieux ce qu'ils devoient à

la Divinité. Car outre plusieurs expressions nouvelles, détournées & prises en un sens contraire à celui de toute l'Antiquité, on trouve encore dans cet Ouvrage, je ne sçai quel faux air de Platonisme, fondé sur les froides rêveries des Gnostiques & des Valentiniens.

V. Nat. Alex. in Sæculi primi parte I. art. 15.

Il faut porter le même jugement des deux Livres attribués à Mercure Trismégiste, dont l'un a pour titre *Asclepius*, & l'autre *Pymander*. J'y reconnois la main tremblante & incertaine d'un Ecolier qui dégradoit, qui avilissoit le Christianisme, en voulant l'associer aux dogmes de Platon. En voici un exemple assez remarquable. L'Auteur du *Pymander* assure que la plus grande de toutes les calamités est de mourir sans enfans. » Pour châtiment, » dit-il, on est livré aux Démons, & » on revient ensuite sur la terre; mais » sans avoir aucun sexe, sans pouvoir » espérer aucune prééminence. Et c'est » là une punition qui se fait de l'a- » vis du Soleil. Il faut par conséquent » se garder de tous ceux qui dédai- » gnent le mariage, & qui n'osent s'as- » sujettir à ce qu'il a d'importun & de » gênant.

Dans les trois premiers siécles de l'Eglise, on s'imaginoit pouvoir vaincre les Juifs,

Juifs, les Payens, & leur communiquer le don inestimable de la Foi, en supposant à leurs principaux Personnages des Traités artificieusement écrits, & où s'entrevoyoient quelques linéamens du Christianisme. Ce zèle inconsidéré partoit d'un motif très-louable, & par-là même il mérite d'être excusé. On peut faire armes de tout, quand on songe moins à abattre son ennemi, qu'à lui montrer son tort, qu'à le rappeller à son devoir. Mais ce reproche ne doit point tomber sur l'Eglise en général; car Jesus-Christ qui la protége d'une maniere spéciale, lui ayant promis son assistance pour discerner les véritables preuves de la Religion, surtout celle qu'offre l'Ecriture; est-il surprenant que sans son aveu, quelques particuliers se soient trompés, en attribuant à des Auteurs des Livres qu'ils n'avoient point faits?

IV.

Origine de la Divination.

Le génie des Chaldéens, comme on l'a pû voir, se tournoit volontiers aux choses d'éclat, à ce qui étoit revêtu d'un appareil pompeux. C'est pourquoi ils se piquoient d'avoir des observations Astronomiques très-anciennes, comme si cette antiquité leur pouvoit être de

quelque

quelque uſage dans le Gouvernement, ſemblables à cela aux Princes & aux Gentilshommes, qui s'attribuent une longue ſuite d'Ancêtres, & qui ſe glorifient davantage d'un mérite à demi oublié, qu'ils ne cherchent à s'en procurer un réel par leurs vertus. Ces mêmes Chaldéens donnerent cours à la Divination, née peu de tems après le Déluge, puiſqu'on en rapporte l'origine à Cham un des fils de Noé, & inventeur auſſi de la Magie. Il falloit que l'homme eût un penchant bien rapide à s'égarer, puiſqu'un événement tel que le Déluge, ſi affreux dans toutes ſes circonſtances, ne pouvoit l'arrêter. A peine diſtinguons-nous les objets qui nous environnent, & qui ſont, pour ainſi dire, de plein-pied avec nous. Commentpourrions-nousconnoître ceux qu'un long éloignement dérobe à notre vûe, ou qui ſont encore enfoncés dans les ſombres replis de l'avenir?

Apul. in Apologiâ.

Arnob. l, 1 & 2,

La Divination au commencement n'étoit, ſuivant les apparences, qu'un art ingénieux & ſubtil, qui à force de réflexions ſur ce qui étoit déja arrivé, tâchoit de découvrir ce qui pouvoit arriver dans des conjonctures à peu près ſemblables. Mais cet art intéreſſoit trop l'amour propre, avide de tout ce qui peut le flatter, pour en demeurer là. Il s'ac-

s'accrut d'une infinité de manieres, surtout en passant par les mains des Egyptiens & des Grecs. Ces deux peuples oserent en faire une Science dans les formes, accompagnée d'un long détail de régles & de préceptes : & ce qui paroîtra du moins aussi extraordinaire, tout le monde se réunit pour regarder cette Science comme quelque chose de sérieux.

Bien-tôt on partagea la Divination en deux branches, dont l'une fut nommée la Naturelle ou la Theurgique, & l'autre l'Artificielle. Cette derniere s'exerçoit par les Astrologues, par les Augures, par ceux qui jettoient le sort, qui interprétoient les prodiges & les tonnerres, qui consultoient les entrailles encore fumantes des victimes. Tous ces hommes, pour séduire avec plus d'adresse, & pour se mettre en même-tems à l'abri d'un examen importun, s'étoient liés à la Religion par différentes chaînes. Ils osoient avancer, que non-seulement l'avenir leur étoit connu; mais qu'ils pouvoient encore à leur gré disposer des événemens. Mais dans quelle source les Anciens avoient-ils puisé cette Divination artificielle ? Qui leur en avoit donné la clé ? Tout ce qui arrive dans la Nature n'arrive-t-il point par l'enchaînement, par la suite des

des Loix générales que Dieu a établies? Peut-on penser qu'il les changera en faveur de quelques particuliers qui ignorent même ce qu'ils demandent? Et quand il le fait par rapport à l'ordre de la Grace, n'y reconnoît-on point cette Providence éclairée, qui se manifeste d'autant plus que ses œuvres sont moins communes, & qui oblige jusqu'aux Magiciens de Pharaon à s'écrier : C'est ici le doigt de Dieu ?

Pour la Divination naturelle, on la regardoit comme un mouvement soudain, mais céleste, qui se faisoit sentir ou dans un profond sommeil, ou pendant quelque transport sacré, quelque extase involontaire. Cette Divination au reste n'étoit pas fort répandue : elle supposoit comme un principe constant, que toutes les ames sont des parcelles & des écoulemens de la Divinité; que malgré leur union à des corps, elles entretiennent une correspondance cachée & réciproque entr'elles; qu'enfin les ames plus parfaites se communiquent dans certaines occasions aux moins parfaites, & leur revelent l'avenir. Mais la difficulté étoit de démêler ces occasions favorables, de ne point les manquer par des actions indécentes. Ce systême devint dans la suite le systême favori des Platoniciens.

Quelques Juifs ont encore rencheri ſur cette Divination naturelle, & ils ont voulu décider quelle langue employent les ames pour converſer les unes avec les autres. Le Rabbin Jochanan, fils de Zochaï, trouva peu après la priſe de Jéruſalem, que cette langue étoit l'Hébraïque, *la plus courte*, diſoit-il, *& la plus expreſſive de toutes*. Quelle découverte !

V.

L'étude que faiſoient les Chaldéens de l'Aſtronomie, ne pouvoit manquer de leur deſſiller les yeux ſur l'exiſtence d'un Etre infini & tout-puiſſant. Mais cet Etre leur paroiſſoit trop ſublime, trop concentré en lui-même, trop diſproportionné aux hommes, pour s'occuper de leurs beſoins ſi étendus tout enſemble & ſi variés. C'eſt pourquoi ils établirent un grand nombre d'Etres moyens, diſpoſés par étages & plus puiſſans, plus éclairés les uns que les autres ; afin de remplir le vuide immenſe qui ſe trouve entre les hommes & Dieu. Ces Etres ſont toujours en mouvement, toujours en action : ils tiennent le milieu entre deux extrémités ſi éloignées & de caractere ſi différent : ils font, pour ainſi dire, paſſer de main en main les

Des bons & des mauvais Génies, & de leurs différens Ordres.

Plat. in Timæo, & in Convivio. Jambl. de Myſteriis. Apul. de Dæm. Socrat.

les vœux & les prieres que les hommes adressent à Dieu, & rapportent aux hommes les graces & les bienfaits dont Dieu les comble en échange. Tout l'Univers seroit dégradé & presque anéanti, sans ce commerce réciproque, sans les doubles phénomenes de cette action & de cette réaction. Je croirois volontiers que l'idée en fut prise par les Chaldéens sur l'échelle mystérieuse que Jacob vit en songe, & qui servoit aux Anges à descendre du Ciel sur la Terre, & à remonter de la Terre au Ciel. Tout au haut se découvroit dans un nuage la Majesté Divine.

Plut. de Orac. cessat.

Orig. contra Cels. l. 5.

Suivant cette allégorie, les Chaldéens n'admettoient que trois genres d'Etres : Premierement, celui qui n'a point commencé & ne doit point finir, Dieu : Secondement, ceux qui ont eu commencement & n'auront point de fin ; les Anges, les Démons, les Génies : Troisiémement, ceux qui ont commencé & qui finiront ; les hommes avec tout l'Empire sublunaire, où le vrai & le beau ne paroissent que comme certains traits de lumiere, encore très-affoiblis, dans une nuit obscure. Ces derniers Etres sont tous malheureux par les changemens, par les révolutions subites, par les malheurs interminables à quoi ils sont sujets. *Leur vie*, dit Apulée, *est un détail*

V. Stanl. de Philos. Chald.

V. etiam Eus. Præp. Evang. l. 5.

Ubi suprà.

tail de mort, un dépérissement continuel. Pour les Démons & les Génies, on doit les regarder comme les yeux, les oreilles, les mains de celui qui les a créés pour être ses Lieutenans & ses Messagers. Ils voyent tout, ils entendent tout ; rien n'échappe à ces natures moyennes & intermédiaires. Dieu est le seul qui se suffise à lui-même, qui renferme tout le reste de l'Univers ; mais il est dans un éloignement si prodigieux, que les Sages mêmes se perdent en voulant penser à lui. Salluft. de Diis & mundo, c. 2.

Cette opinion étoit très-répandue parmi les Chrétiens des trois premiers siécles de l'Eglise, & le célébre George Bull, dans sa défense de la Foi de Nicée, convient que la plûpart des Peres ne pouvoient se persuader que Dieu élevé comme il est au-dessus des créatures, fit passer son action immédiatement jusqu'à elles. Il en laissa d'abord le soin aux Anges, appellés pour cela sa manifestation, sa puissance principale. Mais à la venue de Jesus Christ, le gouvernement du monde invisible changea tout-à-fait, & le Dieu Homme réunit en lui la force partagée des Anges & des Démons.

A ces trois genres d'Etres, répondent trois étages différens. Le premier, destiné à celui qui est infini, brille d'une

lumiere

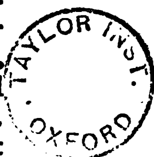
lumière pure & originale, d'une lumiere qui ne peut s'éteindre. Aussi les Prophetes repréſentent-ils toujours Dieu comme enveloppé d'un manteau de feu, comme aſſis ſur un trône de flâmes ardentes. Le ſecond étage qui ſert de demeure aux Génies, aux intelligences moyennes, ne reçoit la lumiere que par échapées ; & cependant elle y eſt encore aſſez vive, comme on peut le voir dans le Soleil & les Etoiles fixes. Le troiſiéme étage enfin par comparaiſon au premier, eſt le ſéjour des ténébres, où regnent l'oubli & le ſilence, où regnent la mort plus cruelle encore. Il me paroît que les Poëtes ont pris de là occaſion de feindre leur enfer. Selon Lucien, ce qui gêne le plus les morts dans l'autre vie, c'eſt qu'il n'y a qu'une ſeule couleur, & que faute de lumiere, tous les objets ſe reſſemblent & ſont uniformes.

Wiudet. de vitâ funct statu, Sect. 2.

Voilà un abrégé de la Philoſophie Chaldaïque, telle du moins que les Grecs nous l'ont tranſmiſe. Je ne rapporterai point les autres ſingularités que ces mêmes Grecs ont riſquées à l'occaſion des Génies, ni leurs différens ordres, ni leurs différens noms, ni les cérémonies néceſſaires pour s'attirer leur eſtime & leur confiance. Tout ce détail, peu utile par ſoi-même, ne méri-

te encore d'être lû qu'en Grec ou en Latin.

Il me suffira de faire deux remarques considérables, & qui applaniront un grand nombre de difficultés. La premiere, c'est que les Anciens, peu accoutumés aux idées métaphysiques, croyoient que la pensée, l'intelligence, l'esprit ne consistent que dans un mouvement très-vif, & encore dans un mouvement de rotation. Le feu & la lumiere, ajoûtoient-ils, étant les corps les plus subtils, les fluides les plus déliés qui soient dans la nature; Dieu par conséquent doit être un feu tout pur, une lumiere toute brillante. A l'égard des ames, elles sont composées d'air. La seconde remarque, c'est qu'il faut envisager le systême des Démons & des Génies, comme la principale clé du Paganisme. Ce systême a sur tout affermi le culte Idolâtrique, en remplissant l'Univers de ces sortes de Démons & de génies; en supposant que les uns rendent des oracles; que les autres exigent des prieres, des vœux, des sacrifices; qu'il y en a dans l'air, dans les forêts, sur les montagnes; enfin qu'on ne peut être heureux qu'avec leur secours. Je ne fais ici qu'effleurer cette matiere, traitée avec plus d'étendue dans l'Ouvrage qu'Antoine Van-Dale, Médecin



decin Anabaptiſte de Haërlem, a fait imprimer ſur l'origine & les progrès de l'Idolâtrie.

Au reſte ce ſyſtême n'a aucun rapport avec celui de l'Ecriture Sainte, qui parle ſans aucun détour des bons & des mauvais Anges, qui décrit leurs forces & leurs emplois, qui répéte ſouvent que Dieu ſe repoſe ſur eux de la conduite des Nations. Cependant les Saducéens oſoient avancer, je ne ſçai ſur quelles preuves, que c'étoit là une des nouveautés introduites parmi les Juifs, depuis la captivité de Babylone. Mais pouvoit-on mettre ſa confiance en des gens, qui prévenus que l'ame & le corps ſubiſſent la même loi, meurent enſemble, ne vouloient point reconnoître des ſubſtances immatérielles? Moins coupables que les Saducéens, & peut-être auſſi hardis, d'autres Juifs expliquoient métaphoriquement tout le miniſtere des Anges. *Ces Etres*, diſoient-ils, *ces Miniſtres des volontés de Dieu, que ſont-ils autre choſe que les actions mêmes de Dieu perſonifiées*? Pluſieurs Chrétiens, de ceux qu'on nommoit Allégoriſtes, adopterent les mêmes ſentimens. Toute leur étude ſe tournoit, comme on ſçait, à fuir la lettre qui tue, & à en tirer des ſens profonds & myſtérieux.

Simon, Hiſt. Crit. du Vieux Teſtament

VI.

Si l'Empire des Aſſyriens fut le premier qui s'établit après le Déluge, on peut dire que celui des Egyptiens ne tarda point long-tems à le ſuivre. Il eut même l'avantage d'être mieux policé dès ſon origine, mieux lié dans toutes ſes parties. Au lieu que les premiers Rois de Babylone étoient tous des Conquérans, & par là même des ennemis déclarés des hommes; les anciens Rois d'Egypte ne ſe piquoient en revanche que de procurer à ces mêmes hommes une félicité conſtante. Auſſi ne les louoit-on que de ce qu'ils avoient fait d'utile; leurs éloges en devenoient plus courts, mais plus vrais & plus intéreſſans. » Un tel Roi, diſoit-on, a été » juſte & modéré, il ſe plaiſoit dans » l'intérieur de ſa famille, il a eu même » des amis: un autre a fait bâtir des » Ouvrages conſidérables, un College, » des Ponts, des Quais pour la com» modité publique; ſous celui-ci, l'uſage » d'un tel remede devint plus commun, » on trouva la maniere de bâtir & de » ſe loger à moins de frais. Sous celui» là les Impôts furent retranchés, & » la Cour ſe défendit elle-même les » dépenſes ſuperflues, » Heureux le Royaume

Des Philoſophes Egyptiens.

Diod. Sic. l. 1. & 2.

Boſſuet, Hiſt. Univ. part. 3.

Royaume ; dont l'hiſtoire ne préſente que de pareils traits !

De Iſide & Oſiride.

Plutarque raconte que parmi ces anciens Rois d'Egypte, il y en eut un nommé Minis, plus mou & plus effeminé que ſes prédéceſſeurs, & par conſéquent moins digne de régner. Il tenta toute ſorte de voyes pour détacher ſes Sujets de la vie ſobre, réglée qu'ils menoient auparavant ; pour leur faire aimer les richeſſes & haïr les exercices du corps. Mais après ſon trépas, ce qui arrive à tous les Princes qu'on n'oſe contredire pendant leur vie, ſa mémoire fut en horreur, & les Thébains éleverent une colonne quarrée, qui contenoit beaucoup d'injures & d'imprécations contre lui. On ſçait que les Egyptiens dégénérerent, non par degrés, mais tout à coup de cette ancienne vertu, dès qu'ils eurent communication avec les Perſes, & enſuite avec les Grecs, devenus leurs tyrans & leurs corrupteurs.

Plut. in Alcibiade.

Ce ſont ces derniers qui ont fait des plaiſirs & des agrémens une Science à part, qui ont cru qu'on pouvoit entremêler la volupté au ſérieux des affaires, qui ſe plaiſoient à raſſembler dans un même groupe les différens traits, les différens ſymboles de Bacchus & de Mars, d'Hercule & de Venus. Une

preuve

preuve de cela, c'eſt qu'on ne trouve point dans les Langues anciennes, telles que la Syriaque, l'Egyptienne, la Celtique, la Teutonique, aucun terme qui ait rapport à la ſcience des plaiſirs, ni qui ſerve à marquer les rafinemens de l'amour & de la table. La Langue Grecque eſt la première où ces ſortes de termes ſe ſoient introduits, & où on en trouve une quantité prodigieuſe. Il y eut même un Grec qui entreprit de longues courſes, pour connoître ce que chaque Province, ce que chaque Ville offroit de plus exquis, de plus agréable au goût, & qui, à la maniere de ceux qui publient la relation de leurs voyages, préparoit une Géographie voluptueuſe. Athen. l. 7.

En Egypte, comme dans les autres Pays, les Prêtres étoient les ſeuls Philoſophes. Diſtingués par leur état du reſte des Citoyens, ils vivoient dans la retraite & dans une grande union de mœurs, ils fuyoient toutes ſortes d'excès, ceux mêmes qu'il eſt ſi ordinaire de ſe permettre ſous des noms plus doux. On les appelloit Prophêtes, titre qui revient à celui d'Orateurs, parce qu'ils étoient chargés de haranguer le Peuple, & de mettre en ordre tout ce qui intéreſſoit l'Etat & la Religion. Il y a plus. Des trois eſpeces d'Ecritures: Porph. de abſt. l. 4.

en usage chez les Egyptiens, eux seuls & les Princes du Sang avoient connoissance de l'Hiéroglyphique, ou de la plus sublime. Cette Ecriture étoit celle des anciens monumens du Pays, & des Colonnes sacrées & des Livres de Mercure Trismégiste. Mais, comme je l'ai déja remarqué, quoique nous ayïons encore aujourd'hui plusieurs de ces monumens, il nous est impossible d'y rien connoître, ni d'y rien déchiffrer. C'est une longue énigme qui échappe aux Antiquaires les plus clairvoyans.

Quelques-uns ont pris occasion de cette obscurité pour mépriser les Hiéroglyphes des Egyptiens; mais je doute qu'ils soient bien appuyés dans leur mépris. Certainement il devoit y avoir autrefois plusieurs connoissances décisives, tant sur l'origine du monde rapportée au systême des deux principes, que sur la grande révolution que souffrit le Globe terrestre par le Déluge. Ces connoissances se trouvoient trop au-dessus de la portée du Peuple, il auroit été dangereux de les lui confier : par conséquent on étoit obligé de se servir de caracteres mystérieux & emblématiques, pour n'en transmettre la mémoire qu'aux vrais Sages, aux Philosophes. De-là naquirent les Hiéroglyphes des Egyptiens, ausquels on doit joindre tout

Clem. Alex. Strom. l. 5.

ce que j'ai dit ſur l'Ecriture ſecrette & l'Ecriture publique, ſur la Langue ſçavante & la Langue commune des Orientaux. Si cette obſervation échappe, on ne comprendra preſque rien à ce qui les regarde, non plus qu'à ce qui regarde les Iſraëlites. Saint Paul avoue que toute leur Religion ne s'exprimoit que d'une maniere figurative: *Hæc omnia in figuris contingebant illis.*

VII.

Remarques générales ſur leur Théologie.

De Iſ. & Oſiride.

La Phyſique particuliere n'étoit pas moins obſcure en Egypte, que la générale. Plutarque trouve même qu'on l'avoit traitée d'une maniere ſi haute & ſi relevée, qu'elle pouvoit paſſer pour une vraye Théologie. En effet, les Egyptiens aimoient à perſonnifier toute la Nature: ils peignoient ſous les noms, ſous les généalogies de leurs Heros ou demi-Dieux, & les mouvemens des aſtres, & les viciſſitudes des ſaiſons, & les propriétés infinies des corps. C'eſt à quoi il faut avoir égard, en liſant le Traité d'Iſis & d'Oſiris que Plutarque nous a laiſſé. Quel étrange labyrinthe que ce Traité, ſi l'on n'avoit un fil pour s'y conduire! En voici des preuves que j'ai choiſies.

Les Egyptiens donnoient au Soleil &

à la Lune les noms d'Ofiris & d'Ifis. Ils les regardoient comme mariés enfemble, comme étant la fource, l'origine de toute production. Et c'eft fur la terre rendue par eux féconde & abondante, que fe font fentir les fruits de ce mariage. Par conféquent tout ce qui refpire, tout ce qui vit, hommes, plantes, animaux, forme une même famille, divifée en plufieurs branches.

Mais comme parmi les membres de cette famille, les uns font doués de plus de force & d'intelligence que les autres, ils font auffi plus obligés de pourvoir à la fûreté commune. De-là venoit le foin officieux & toûjours prêt, que les Egyptiens avoient des plantes, des animaux; foin qui dégénéra bien-tôt en un culte public & même extravagant, qu'on ne pouvoit leur trop reprocher. J'avoue que c'eft là l'endroit ridicule de l'Egypte. Comment un Peuple qui a donné tant de marques de fa fageffe, de fon attachement à la vérité, de fon goût pour les beaux Arts, pouvoit-il adopter des folies fi palpables? Quel tribut deshonorant ne payoit-il point à l'humanité!

Entre plufieurs coûtumes que les Egyptiens guidés par Sefoftris laifsèrent en Afie, on y retrouve encore l'ancienne affection pour les animaux. Ils

font

sont soignés, prévenus dans leurs maladies, traités avec plus d'égards que les hommes ; & quand on fait sur cette préférence de justes reproches aux Prêtres Indiens, ils répondent que les hommes ont reçû de Dieu la raison pour se préserver des maux qui les environnent, au lieu que les animaux n'ont qu'un instinct qui les oblige souvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. L'opinion des Cartésiens, que les bêtes sont de vrayes machines, quoiqu'elle révolte l'imagination & souffre de grandes difficultés, a pourtant chassé bien des erreurs. Soupçonneroit-on qu'un tel Paradoxe, malgré les rigueurs de l'Inquisition contre toute nouveauté, eût d'abord germé dans une tête Espagnole ?

Le mariage du Soleil & de la Lune unis ensemble pour fertiliser la Terre, étoit un point tout mystérieux dans le Paganisme. Il se voit encore plusieurs beaux restes d'Antiquité qui y font allusion, & des revers de Médailles, & des bas-reliefs, & des pierres gravées. Quand le voluptueux Héliogabale voulut marier son Dieu, qui étoit le Soleil, il choisit d'abord la Guerriere, Pallas dont la statue avoit été apportée de Phrygie. Mais ce projet ayant manqué, on fit venir de Carthage celle d'Uranie,

on lui donna pour dot toutes les richesses de son Temple. Uranie, que les Afriquains adoroient avec tant de respect & de vénération, étoit la Lune, & on ne pouvoit gueres trouver de nœud mieux assorti. Un Philosophe moderne a publié un Ouvrage de Chymie assez curieux, qu'il a intitulé, *Le mariage du Soleil & de la Lune.* Il prétend que la Terre est le lieu où l'on voit éclore les fruits de cet heureux mariage, dont les deux plus considérables sans contredit sont les métaux parfaits & les pierres précieuses. Plusieurs Astronômes qui suivent en partie cette idée de mariage céleste, appellent les Eclipses de Lune, des adulteres du Soleil & de la Lune, parce qu'il semble dans ces sortes d'Eclipses que la Terre veut s'attirer les bonnes graces du Soleil & les dérober à la Lune, en empêchant qu'elle ne reçoive sa lumiere accoutumée. Mais tout cela n'est qu'un jeu d'esprit.

Outre la Lune à qui on donnoit le nom d'Isis, on le donnoit encore à la Terre, & elle étoit représentée, tantôt sous la figure d'une femme debout & ayant plusieurs mamelles, tantôt sous la figure d'une femme assise & portant sur sa tête un globe, deux serpens, des épis de blé, & une guirlande de fleurs.

Sa

Sa robe de plus étoit bigarrée avec des rubans de diverses couleurs : tous symboles de l'extrême fécondité; des richesses immenses de la Terre. C'est ce qu'il est à propos d'observer, pour bien entendre quel étoit le but des Fêtes qu'on célébroit à l'honneur d'Isis, Fêtes encore plus de Politique que de Religion. En effet, les Prêtres Egyptiens avoient deux grandes Cérémonies chaque année: la premiere à l'approche de l'Hyver, où commençoit le deuil d'Isis pour la mort de son cher Osiris : ce qui signifioit simplement, que la Terre devenoit languissante, inanimée, que toute force de produire lui étoit ravie. La seconde au retour du Printems, où finissoit le deuil d'Isis par la résurrection annuelle d'Osiris; ce qui signifioit encore, que toute la Nature se ranimoit, & que les germes cachés des plantes alloient reparoître au jour. Aussi appelloit-on Osiris l'œil du monde, & le peignoit-on dans les Temples sous l'emblême d'un sceptre surmonté d'un œil.

Des raisons à peu près semblables avoient introduit à Babylone les Fêtes d'Adonis. Tout pleuroit avec Venus à sa mort : tout se noyoit avec elle dans la joye, quand il reprenoit une nouvelle vie. Adonis étoit le nom du Soleil parmi les Assyriens. Il y a apparence que

L. de Deâ Syrâ.

 le

le principal motif de toutes les Fêtes du Printems avoit été de réveiller les Peuples encore retenus par l'Hyver, de les porter à la culture des terres & des jardins, de les rappeller en un mot au travail commun. D'abord elles furent très-simples : on n'y offroit aux Dieux, ni encens, ni parfum ; mais de l'herbe verte qu'on cueilloit soi-même & qu'on élevoit vers le Ciel, comme d'heureuses prémices des productions de la Nature. Mais dans la suite ces Fêtes devinrent l'objet d'un libertinage public, & auquel on ne pût faire perdre ce qu'il offroit de honteux, qu'en le couvrant du prétexte de la Religion. C'est ainsi que les mœurs souffrent quelquefois des établissemens qui avoient été formés avec le plus d'ordre & le plus de sagesse.

Cet échantillon fera juger de quelle méthode se servoient les Egyptiens, pour développer les matieres de Physique.

Leur Géographie avoit encore de plus grands défauts, & en général cette Science ne devoit être autrefois qu'un corps informe fondé sur des bruits populaires, sur des observations rapides, sur des choses apperçûes au hasard, & de l'œil dont les Voyageurs peuvent les appercevoir. Les Egyptiens avoient

d'obligation au Nil, dont les accroissemens réglés & salutaires fertilisoient tout le Pays, pour ne point honorer ce fleuve de leurs fables. Ils le regardoient comme une Divinité bienfaisante; ils se flattoient de trouver de grands préservatifs dans son nom; ils se plaignoient de la mer qui bornoit son cours, & par je ne sçai quel droit de représailles, ils ne vouloient point user de sel dans leurs repas; ce qui mérite d'autant plus d'attention, dit Pline, qu'il n'y a point d'autre Pays au monde où l'on n'ait cru le sel nécessaire à la vie, & où l'on n'en ait fait, pour ainsi dire, un cinquiéme élément. Je soupçonne que les avantages qu'empruntoit l'Egypte du Nil, y avoient répandu le systême si naturel à leurs yeux, que toutes choses tiroient leur origine de l'eau: systême qui fut dans la suite adopté par Thalès de Milet, & dont on trouve quelques traces dans la seconde Epitre de Saint Pierre, *& terra de aqua & per aquam consistens verbo Dei.*

Pier. Valerian. Hierog. l. 1. 31.

Quoique j'aye déja dit ma pensée sur ce qui touche les Idolâtries Egyptiennes, comme le sujet est important & donne lieu à beaucoup de réfléxions, j'en ferai encore deux nouvelles.

Premierement, il y avoit à Mendès, Ville du Delta ou de la Basse Egypte,

un Bouc à qui on rendoit des honneurs divins. Le Chevalier Jean Marsham a parlé fort au long d'un culte si bizarre ; mais sans en pouvoit découvrir l'origine. Pour moi, je trouve que malgré sa bizarrerie, il a été renouvellé dans tous les siécles. Témoin Pan, Sylvain, Silene, les Faunes, les Satyres des Grecs, tous Dieux ou demi-Dieux ayant des cornes & d'une lasciveté extraordinaire. Témoin encore le Bouc que Martin-del Rio, Jean Bodin, & tous les autres Démonographes supposent présider aux assemblées du Sabbat : assemblées qui passent pour aussi chimériques dans l'esprit des gens raisonnables, que pour réelles dans l'esprit des gens crédules. Les Juifs aussi pendant leur séjour en Egypte avoient donné dans quelque erreur semblable, puisque Moïse leur défend de sacrifier aux Boucs, ainsi qu'ils ont fait autrefois. En bien comme en mal, les hommes n'ont point assez d'étoffe pour imaginer toûjours de nouvelles choses : ce ne sont presque que les anciennes vérités ou les anciennes erreurs qu'on rajeunit.

In Can. Chron. ad Sæc. 4.

Mallebr. Rech. de la Vérité. l. 2.

Secondement, parmi les animaux qu'adoroient les Egyptiens, le plus célebre étoit le Bœuf Apis, nommé par les Grecs *Epaphus*. On le reconnoissoit

Pomp. Mela. l. 1.

soit à des signes particuliers, & tels que les Prêtres ne manquoient point de les autoriser avec leur art ordinaire. Mais comme le Dieu ne pouvoit toûjours vivre, la difficulté étoit de lui choisir un Successeur; & autant qu'on avoit témoigné de tristesse à la mort du premier, autant témoignoit-on de joye, quand on avoit recouvré le second. Cambyse passant par l'Egypte, & outré de douleur d'avoir manqué son expédition contre l'Ethiopie, tua de sa propre main le Bœuf Apis; & parce que peu après il tomba dans une espece de phrénesie, les Egyptiens dirent que c'étoit en punition de sa folle impiété. Jugement assez ordinaire des hommes, qui voyant deux choses s'entresuivre par cet ordre que la nature a établi, ne manquent point de penser, quand c'est leur intérêt de le penser ainsi, que l'une est l'effet de l'autre. Je n'ai garde pourtant d'approuver le procédé de Cambyse. Car c'est toûjours une mauvaise action que de faire violence à ce qui est regardé comme sacré par un Peuple, quoique ce Peuple se trompe & s'abuse. C'est aussi une mauvaise action que de se moquer des objets de son culte, quoique ridicules à l'excès; mais qui méritent par cela même que ce sont des objets d'un culte religieux, quelque

sorte d'indulgence. Ce sont là des péchés contre la Religion en général. *

VIII.

S'ils ont eu quelque connoissance de la Chymie.

Olaüs Borrich. de ort. & progr. Chemiæ.

Je m'arrête encore un moment pour décider une question singuliere ; sçavoir, si les Egyptiens ont inventé la Chymie, & surtout s'ils ont eu le secret de la transmutation des métaux : secret ou inutilement recherché jusqu'ici, ou que ses adroits possesseurs du moins cachent avec un grand soin. Je n'entrerai point dans le fond de la matiere, où peut-être je ne contenterois ni ceux qui croyent trop légérement, ni ceux qui refusent de croire ; où il est presque aussi facile de tromper les autres par ignorance, que d'être soi-même trompé par une crédule & avide précipitation ; où enfin les Connoisseurs vous entendent à demi-mot, & les ignorans ne vous entendroient pas même, quand vous parleriez d'une voix distincte. Je m'attacherai seulement à la question de fait, & aux différentes preuves qui y ont rapport, dont la premiere sans doute paroîtra filée de bien loin.

La

* Josephe dans le quatriéme Livre des Antiquités Judaïques, parle d'une Loi donnée aux Juifs en ces termes : *Que nul ne blasphême les Dieux que les autres Nations croyent tels.*

La Chymie, dit-on, naquit avant le Déluge; & ce fut-là un des secrets que les Anges amoureux des belles femmes, prodiguerent à la Terre. D'un commerce si inégal & si dépareillé vinrent les Géans, ces hommes encore plus monstrueux par l'atrocité de leurs crimes que par la grandeur de leur taille. Presque tous les Auteurs des trois premiers siécles, Saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origene, Saint Cyprien, ont été dans cette opinion, à laquelle il semble que les quatre premiers versets du sixiéme Chapitre de la Genese ont donné naissance. « Car, dit Moïse, depuis que les enfans « de Dieu eurent épousé les filles des « hommes, il en sortit des enfans qui « furent des hommes puissans & fameux « dans le siécle.

V. quæ Scal. ad Eusebii Chron. ex Zozimo & Syncello mutuatus est.

Josephe & Philon ont aussi parlé d'un commerce si peu homogene, & c'étoit là une des Traditions les plus autorisées parmi les Juifs, & dont les Chrétiens hériterent. « Nous remarquerons, avoue « Clement Alexandrin, que les Anges « nés pour jouir d'un bonheur durable, « se laisserent toucher à la beauté des « femmes, & leur découvrirent une « infinité de secrets. On connut par « leur moyen ce que les hommes n'au« roient jamais deviné d'eux mêmes. »

V. præsertim Philon. de Gigantibus.

Tertullien

De cultu femin. c. 10.

Tertullien dit presque la même chose; & il ajoute que ce furent ces Anges galans & amoureux, qui indiquerent les mines d'or & d'argent, qui apprirent à teindre en diverses couleurs les peaux des animaux. Pour leur indiscrétion, Dieu les maudit, & il ne prodigua ses faveurs qu'à ceux qui avoient sçû garder le silence. Joseph Scaliger & le P. Kircher, tous deux très-adonnés à la lecture des plus anciens Livres, entrent assez avant & d'une maniere curieuse, dans tout ce détail. Ils citent l'un & l'autre celui d'Enoch, qui quoiqu'apocryphe est d'une antiquité considérable, & a même passé pour Canonique dans quelques Eglises d'Orient. Ce Livre rapporte les noms des vingt principaux Conducteurs qui présidoient à la troupe des Anges rebelles & condamnés. Le dixieme, nommé Azalzel ou Exaël, enseigna aux femmes (& par leur moyen les hommes pouvoient-ils manquer d'en être instruits?) tout ce qui regarde la nature des métaux & des minéraux, l'art de fondre l'or, l'argent, de les travailler, d'en faire différens ouvrages. Il leur enseigna encore à distinguer les pierres précieuses, à composer des médicamens utiles à la Médecine, &c. *Et les hommes attentifs*, ajoute le même Livre d'Enoch, *retinrent curieusement tout ce* qui

Scal. in notis ad Euseb. & Kirch. in Arca Noë.

qui leur étoit découvert. Enfin, Cham saisit, lia ces connoissances dispersées, en fit un Recueil qu'il porta avec lui dans l'Arche. Par cette précaution, elles survécurent au Déluge, & la Chymie surtout emprunta de lui & son nom & ses principes. Or, dans le partage que Noé fit de la terre, l'Egypte échut en particulier au second de ses enfans : de-là vient qu'elle est si souvent nommée par l'Ecriture le reposoir de Cham, les tentes de Cham.

Clem. in Libro Recognit.

Les Auteurs Profanes n'ont point aussi ignoré cet ancien nom de l'Egypte. Plutarque, qui dans sa jeunesse y avoit long-tems séjourné, l'appelle *Chemia*, ou plutôt *Chamia* : Il y a encore des bourgs & des peuplades dans la Basse-Egypte, qui, suivant les Voyageurs, portent des noms à peu près semblables.

D. Is. & Osiride.

Tout ce tissu fabuleux se dément assez de lui même. Et d'abord je remarquerai, que s'il y a eu un tems où l'on ait pris à la lettre les Passages de la Genese, qui traitent du commerce des Anges avec les filles des hommes, c'est qu'alors on n'avoit point d'idée bien nette de la spiritualité de ces mêmes Anges ; on les croyoit tout corporels, & cela même passa au second Concile de Nicée, où furent lûes sans aucun obstacle ces paroles de Jean de Thessalonique :

Pingendi

Pingendi sunt Angeli, quia corporei.
Il me semble que ce n'est que depuis les profondes Méditations de Descartes, qu'on a bien distingué l'ame d'avec le corps, les substances spirituelles d'avec les substances qui sont tirées de la matiere. A l'égard des Géans, comme c'étoient des hommes plus coupables, plus vicieux que les autres; ils passerent aussi pour avoir une taille plus qu'humaine. Ce qu'on devoit attribuer aux mauvaises qualités de l'ame, fut suivant l'ancien usage, attribué à la force énorme du corps. Je croi aujourd'hui tous les Philosophes détrompés de la pensée qu'il y ait eu des Géans, & que la raison pour laquelle il n'y en a plus, c'est que la Nature se trouve moins forte, moins active dans ses Ouvrages. Ils sçavent que les os démesurés qu'on a trouvés en quelques endroits, ne sont au rapport des meilleurs Anatomistes, que des os d'éléphans, de chameaux, de baleines, d'hippopotames, que divers accidens ont enfouis & dispersés. L'hyvoire fossile de Siberie est de la même nature.

La seconde preuve qu'on allegue en faveur des Egyptiens, dérive en partie de la premiere, & n'est pas mieux fondée. Cependant, par les circonstances dont les Docteurs Juifs l'assaisonnent, elle

elle mérite quelque attention.

Moïse, observent-ils, reçût en Egypte la même éducation que ceux de la Famille Royale : il y apprit toutes les Sciences qui leur étoient réservées. Telle fut la Chymie, dans laquelle il montra bien-tôt combien il avoit fait de progrès. Car prenant le Veau d'or que les enfans d'Israël adoroient, il le mit au feu & le réduisit en poudre, il jetta ensuite cette poudre dans de l'eau, & leur en fit boire. « Or, disent les « mêmes Docteurs Juifs, toute cette « opération est d'une difficulté insur« montable, à moins qu'on n'ait une « intime connoissance de la Chymie. « Fondez de l'or à quelque feu que ce « soit, jamais vous ne le réduirez en « parties impalpables & propres à se « dissoudre dans l'eau commune, si ce « même or auparavant n'a été poussé « jusqu'à la teinture irréductible.

Un autre exemple de l'habileté de Moïse, c'est qu'il est le seul de tous les Conquérans & de tous les Législateurs, qui ait gouverné un grand Peuple sans avoir besoin ni d'or ni d'argent. En effet, ajoute Philon, on ne voit point dans tout le cours de sa vie, qu'il se soit donné aucune torture, soit pour ramasser des trésors, soit pour entretenir un systême de finances, quoique ce soient

V. Phil. de præm. & pœnis.

Idem in vitâ Mosis.

soient là les nerfs d'un Etat, & l'objet de la politique des Souverains. Il falloit donc qu'il trouvât en lui-même des ressources inépuisables, & telles qu'il pût se passer des subsides, des taxes, des impositions onéreuses, dont les Peuples sont partout ailleurs accablés. Les mêmes ressources devinrent dans la suite nécessaires à David, à Salomon son fils, pour achever le superbe monument qu'ils destinoient l'un & l'autre à la Religion. Sans cela le premier auroit-il pû laisser des sommes aussi considérables que celles qu'il laissa après sa mort, lui qui n'étoit maître que d'un Royaume borné de toutes parts, & qui fut encore long-tems inquiété, ou de sa propre Famille, ou des Puissances Etrangeres? Ces sommes évaluées suivant notre monnoye, reviennent à six milliards neuf cens cinquante-trois millions cent vingt-quatre mille livres en or, & à quatre milliards huit cens soixante-sept millions cent quatre-vingt-sept mille cinq cens livres en argent; sans y comprendre encore ce que David tira de son épargne, & qui monte à plus de deux cens huit millions en or, & à plus de trois cens quarante millions en argent.

Calmet, Dissertat. sur les Voyages & les Richesses de Salomon.

J'avoue qu'une telle opulence est exorbitante, & qu'elle fait bien sentir

tout

tout le grand, tout le sublime de l'ouvrage à quoi elle fut employée. Il y avoit assez d'or, assez d'argent, selon le calcul de quelques Interprêtes de l'Ecriture, pour faire du second de ces métaux les murailles & le pavé du Temple, & du premier le toît de l'Edifice, les colonnes, en un mot, tous les vases & tous les ustenciles destinés au service des Prêtres. Mais quelque soit le détail de cette opulence, on n'en peut rien conclure qui favorise les suppositions des Juifs Cabbalistes en faveur de la Chymie. Il reste cependant une difficulté qui n'est pas légere ; sçavoir, de quels lieux David avoit tiré ces richesses immenses, de quel art on se servoit alors pour fondre les matieres extraites de la mine, pour les purifier, pour en former après des masses & des lingots ?

La difficulté n'est pas moindre à l'égard de tout l'or qui circuloit dans la plupart des Royaumes d'Asie, chez les Ptolomées, à la Cour d'Antiochus Roi de Syrie, à celle de Persée Roi de Macédoine, &c. On demande d'abord d'où cet ancien or avoit été pris, & ensuite qu'elle fut sa destinée vers la décadence de l'Empire Romain ? Car alors il s'évanouit presque tout, & la disette en devint très-grande dans l'Europe : elle dura même jusqu'à ce qu'on eût découvert

Montf. Suppl. à l'Antiquité expliquée, tom. 3.

vert l'Amérique, & fouillé les mines si abondantes du Pérou. Il n'y a presque aujourd'hui dans le commerce que de cet or nouveau.

Les autres preuves sont encore moins décisives, & moins propres à persuader que les deux précédentes. Ammien Marcellin assure, à la vérité, qu'on tiroit de l'or en Egypte de toutes les matieres que le Nil rouloit avec lui dans ses débordemens, & entr'autres de la bourbe, du limon qu'il laissoit sur la terre. Mais il y a apparence que le but de cet Historien n'étoit que de vanter les richesses que procuroient chaque année à l'Egypte les eaux salutaires & bienfaisantes du Nil. Peut-être aussi vouloit-il parler des paillettes d'or qu'on ramassoit après ses inondations, comme on fait encore en France & en Allemagne sur les bords de quelques rivieres; travail qui marque plus un domaine seigneurial, qu'il n'est lucratif.

Pour Suidas, il raconte que Dioclétien fit brûler à Alexandrie tous les Ouvrages où il étoit traité de la préparation de l'or & de l'argent, parce que ces Ouvrages entretenoient les Egyptiens dans je ne sçai quel esprit de révolte & d'indocilité. Ordinairement, plus une Nation souffre des rigueurs de la pauvreté, plus elle est prête à subir le

joug.

joug. Mais Suidas qui a vécu sept ou huit siecles après la mort de Dioclétien, ne cite aucun garant, & sa réputation est trop suspecte, ses témoignages trop hasardés, pour l'en croire sur sa parole. D'ailleurs, on sçait que l'Empereur Severe avoit en quelque façon prévenu Diocletien; car dans un voyage qu'il fit en Egypte vers la dixiéme année de son regne, il fouilla dans les Archives de tous les Temples, & en ôta les Livres qui y étoient renfermés, & qui contenoient quelque chose de remarquable. Par ce moyen furent anéantis les principaux mysteres des Prêtres, & apparemment leurs fraudes, leurs supercheries.

Tout cela posé, on s'apperçoit sans peine, & que les Egyptiens n'ont eu aucune part à l'invention de la Chymie, & que tous les Ouvrages qu'on leur attribue sur cette matiere, ne sont que des Ouvrages trompeurs. Telle est la Table d'Emeraude, où l'on suppose que Mercure Trismegiste fit graver en mourant la clef de toute sa Philosophie. Il est certain que cette Table n'a été connue que depuis Albert le Grand, qui peut-être en étoit lui-même l'Inventeur, & qui malgré ses qualités de Provincial des Dominicains & d'Evêque de Ratisbone, ne donnoit pas moins dans toute

sorte

ſorte de vaines curioſités. Telles ſont encore la grande échelle d'Ibno-Cabar dont parle le Pere Kircher, & la Croix d'Iſis gardée aujourd'hui à Turin dans le Palais des Ducs de Savoye. Cette Croix préſente un nombre prodigieux de figures bizarres, ſemées confuſément, & qui ne paroiſſent avoir aucun rapport les unes avec les autres. Cependant au travers de cette confuſion, on croit appercevoir les Divinités qui préſident aux douze mois de l'année, avec leurs Emblêmes aſtrologiques : le tout rapporté à la production générale de l'Univers, à la naiſſance des hommes, des animaux, des plantes ; ſurquoi rouloit la Philoſophie la plus ancienne, du moins pour l'eſſentiel.

En ôtant ainſi aux Egyptiens la gloire d'avoir inventé la Chymie, je la donnerai aux Arabes qui fleurirent dans le neuviéme ſiécle, & ſurtout au Roi Geber. On fut d'abord ſi charmé de cette découverte, on en tira des ſecours ſi prompts & ſi avantageux à toute la Phyſique, que chacun ſe fit un devoir d'annoblir & de relever ſon origine. Jamais un concert de louanges ne fut plus général.

Les uns appliquerent à la Chymie tout ce que l'Hiſtoire Fabuleuſe offroit de

plus

plus piquant & de plus ingénieux, comme le vol de Promethée, les amours de Mars & de Venus, le siege de Troye, le voyage des Argonautes, les travaux d'Hercule. Les autres moins reservés lui appliquerent même divers traits de l'Ecriture Sainte, comme la Tour de Babel, la Terre promise, les voyages de Salomon à Ophir, le Cantique des Cantiques. On s'imaginoit trouver dans les circonstances & dans le détail de toutes ces histoires, non-seulement les principales opérations de la Chymie, mais encore le secret tant souhaité du Grand-œuvre. Qu'un Homme de Lettres est à plaindre quand il se préocupe de quelque dogme singulier! Il croit voir partout le grand objet de sa complaisance, & il se trompe d'autant plus, qu'il a plus enfoncé dans l'étude de l'Antiquité, qui d'ordinaire fournit assez de preuves pour soutenir toute sorte de paradoxes.

Des Auteurs Chrétiens n'ont-ils pas cru que toute l'Histoire Poetique n'étoit que l'Histoire même de Moïse, mais un peu altérée, mais changée de la maniere que le tems change toutes les traditions qui passent d'une main à l'autre? N'ont-ils pas dit que Moïse est le Dieu devant lequel se sont prosternés tous les Peuples, même les Américains,

Dan Huetius, in Demonstr. Evangelicâ.

ricains, quoique ces derniers semblent n'avoir eu aucun commerce avec le Monde ancien ? N'ont-ils pas tenté d'ajuster les vérités saintes aux fictions les plus indécentes, comme à celles qui regardent Venus, Pan, Priape, Bacchus ? D'autres Auteurs ont encore été plus loin, & ils se sont efforcés de trouver le Messie dans toute l'Histoire Poëtique, même dans l'Histoire de Ganymede qui prit la place d'Hébé pour verser à boire aux Dieux. Ganymede est Jesus-Christ qui répare la faute d'Eve, déchue imprudemment de l'état où elle avoit été créée.

CHAPITRE V.

I. *Vrai caractere de l'Ecriture-Sainte.* II. *Que les Juifs n'ont jamais passé pour un Peuple sçavant.* III. *De la Création du Monde.* IV. *Du Déluge,* V. *Réfléxions sur la Théocratie.* VI. *De Salomon.* VII. *D'un Passage qui se trouve dans le premier Chapitre de l'Ecclésiaste.* VIII. *Des Pharisiens, Saducéens & Esseniens,* IX. *De la Cabale.*

L'E-

I.

L'Ecriture Sainte ne nous a point été donnée pour nous rendre sçavans ; encore moins pour flatter & nourrir notre imagination, si amoureuse de tout ce qui est nouveau & brillant. Ce qu'on y doit chercher, c'est la Science toute ensemble sublime & consolante de l'unique nécessaire : c'est la source invariable de la Doctrine & des mœurs. Dieu qui a frayé à l'homme une route sure pour devenir heureux ; soit dans la vie présente où rien n'est digne de ses regards, soit dans la vie future qui doit être l'objet de ses espérances, n'a point voulu l'instruire dans des systêmes purement curieux, & qui d'ordinaire ne font que le distraire, & qu'accroître son orgueil. Ainsi je croi qu'on ne doit pas s'autoriser de l'Ecriture Sainte, ni l'appeller à son secours dans des Traités de Physique ou d'Astronomie, dans des discussions d'Histoire Naturelle. C'est la profaner que de vouloir l'ajuster à des hypotheses qui n'ont que de la vraisemblance, & qui souffrent tant de difficultés, même lorsqu'on les expose à leur avantage. On ne doit point faire parler Moïse, David ou Salomon, comme auroient parlé Galilée, Coper-

Vrai caractere de l'Ecriture Sainte.

nic, Gassendi, Descartes ou Malbranche.

Sur cela, je ne puis trop me récrier contre certains Ouvrages, où dès le titre on veut imposer par l'autorité & le nom de l'Ecriture; où l'on se couvre du prétexte apparent, que Dieu ayant révelé ce qu'il y avoit de plus sublime dans les Mysteres de la Grace, ne pouvoit manquer de révéler ce qu'il y avoit de plus aisé dans les Mysteres de la Nature. Tels sont les Principes de la Philosophie Mosaïque de Robert Fludd; le *Cartesius Mosaïsans* de Jean Amerpoël; le Monde naissant ou la création du Monde démontrée par des principes très-simples & très-conformes à l'Histoire de Moïse; les Essais de Physique prouvés par l'expérience & confirmés par l'Ecriture Sainte; les nouveaux Essais d'Explications Physiques du premier Chapitre de la Genese; la Lettre de Mr. de Cordemoi, pour montrer que tout ce que Descartes a écrit du Systême du monde & de l'ame des bêtes semble être tiré de ce même Chapitre; la Physiologie Sacrée de Jean de Mey Docteur en Médecine; l'Ecriture rendue sensible par la Philosophie, Ouvrage attribué à un Médecin d'Amsterdam, &c.

Il y a dans toutes ces compositions beaucoup d'équivoques, qui changent

& altérent la face des choses : quelques-unes mêmes se sentent de cette impiété, qui dérobant sa marche tortueuse pour surprendre, ose enfin attaquer. Toujours sont-elles opposées à la Philosophie corpusculaire ou méchanique, la seule vraye, ou la seule du moins qui par sa clarté puisse contenter un esprit raisonnable.

En effet, on ne doit point demander à l'Ecriture, ni des raisonnemens suivis sur les choses naturelles, ni des principes démontrés qui fassent connoître le fond de la Physique. A combien peu de personnes tout cela auroit-il servi ? L'Esprit Saint se gouverne d'une maniere plus générale, il a tout le monde également en vûe ; & comme le nombre des ignorans surpasse de beaucoup celui des gens éclairés, il n'employe aussi que des expressions communes, mais frappantes, & par là même proportionnées à tous ceux qui aiment la vérité, & qui pour y parvenir font taire leurs passions, & s'étudient eux-mêmes dans cette espece de silence, plus difficile que tout autre.

D'ailleurs, le but des Ecrivains Sacrés est de conduire à Dieu par la crainte & l'amour, deux motifs qui ont tant de pouvoir sur le cœur de l'homme, & qui le remuent d'une maniere si décisi-

Aug. de Gen. ad Litter. tit. 2.

ve, quoique si différente. Le sçavant Evêque d'Hippone ajoûte, que ces mêmes Ecrivains affectent de supprimer tout ce qui est inutile à la conduite des mœurs, tout ce qui ne sert point à faire connoître, celui qui attendu ou donné, a été dans tous les tems l'espérance ou la consolation des enfans de Dieu. Par conséquent on ne peut bâtir aucun Systême de Philosophie sur l'Ecriture Sainte. Tout y répugne à l'expérience: tout y combat ce que nous appercevons de la Nature, ou plutôt de la superficie extérieure qu'elle nous présente. Il n'est guéres permis d'aller au-delà, ni de percer dans le fond des choses. Aussi trouve-t-on en plusieurs endroits de l'Ecclésiaste & de l'Ecclésiastique, que Dieu a livré l'Univers aux recherches & aux disputes des hommes; qu'il est jaloux de la grandeur, de la beauté de ses Ouvrages, & qu'il s'en est réservé à lui seul une pleine connoissance; que cependant il en montre assez pour nous faire admirer en gros sa sagesse & sa puissance infinie; mais non pour remplir en détail notre curiosité; que quelques efforts que les hommes fassent, ils s'abuseront toujours, s'ils se flattent d'avoir arraché son véritable secret à la Nature.

J'ajoûterai ici une réflexion, c'est qu'encore

qu'encore que ce soit un mal & un grand mal que de se tromper, l'erreur néanmoins paroît si essentielle au gouvernement visible du monde, que sans elle ce gouvernement se démentiroit bien-tôt, se défigureroit en quelque maniere. C'est pourquoi on ne voit point que Jesus-Christ qui étoit plein de toute vérité, comme dit Saint Jean, ait cherché à guérir les hommes d'autres erreurs que de celles qui regardent la Divinité & les moyens du Salut. Il pénétroit sans doute tous les faux jugemens qui se faisoient en matiere de Philosophie : il sçavoit mieux que personne en quoi consistent & le sublime & le pathétique de l'Eloquence ; la certitude de tous les événemens passés, de toutes les Histoires accomplies, lui étoit parfaitement connue. Cependant il ne chargea point ses Disciples, ni de montrer aux hommes les régles de la Philosophie, ni de leur apprendre l'art de bien parler, ni de les détromper d'une infinité d'événemens fabuleux & de remarques déplacées dont les Chroniques de toutes les Nations étoient pleines. L'Instituteur de la plus noble, de la plus Sainte de toutes les Religions, sçavoit bien que les erreurs étoient nécessaires aux hommes ; & il ne vouloit les éclairer & les affermir que sur un point seul, sur la

défiance de leurs propres lumieres.

II.

Que les Juifs n'ont jamais passé pour un Peuple sçavant.

Le Pere Calmet. V. son Comment. sur l'Ecclesiastique.

Un Auteur distingué nous a donné une Dissertation sur le Systême des Hébreux, où il fait voir qu'ils n'avoient aucune teinture des Sciences exactes, & qu'ils se trompoient grossiérement sur tous les Articles qui en dépendent. Je me range en cela de son avis, & je suis persuadé que les Juifs bornés à un petit nombre d'idées, croyoient que Dieu avoit fait tout l'Univers pour la Terre, & la Terre avec tout ce qui la pare & l'enrichit, pour eux seuls. Ils se regardoient comme le Peuple Privilégié, comme le Peuple gouverné immédiatement par l'Esprit du très-Haut: ils étoient même si convaincus de cette protection intime & spéciale, qu'après la ruine du Temple de Jérusalem, ils s'imaginerent toujours que dans les lieux où ils s'assembloient, une voix Céleste venoit les avertir de leur devoir, & par-là ils se consoloient de la perte de leurs Prophetes, qui étoient chargés de ce soin. Tout cela suivoit des justes impressions que Moïse avoit données au Peuple Juif, & comme l'avoue Josephe, rien n'est plus capable d'empêcher une Nation de tomber dans des égaremens

Reland. Antiq. Heb. p. 2.

L. 2. cont. Appian.

mens honteux, que de la persuader fortement que quelque Divinité a les yeux incessamment ouverts sur toute sa conduite.

Mais pour la Physique & le détail immense qui lui appartient pour les diverses parties de l'Histoire Naturelle, il est certain que les Hébreux n'en avoient aucune connoissance. Ils croyoient que tout arrive dans la Nature par des volontés particulieres de Dieu; que c'est l'Archange Michel qui préside à la formation de l'homme, qui développe le fétus, qui lui donne l'accroissement qui envoye l'ame lorsqu'il en est tems; que la matiere est stérile par elle-même, incapable de rien produire, ayant même je ne sçai quelle répugnance à être mue; que l'or, l'argent, le fer, le cuivre, les pierres précieuses, les perles, ne se forment que lorsque Dieu le leur ordonne & subitement; que tous les météores sont des effets miraculeux, des signes infaillibles de la bonté ou de la colere Céleste, &c. au lieu que tous ces phénomenes ne sont qu'une suite des Loix générales du mouvement, une dépendance du Systême où Dieu a voulu faire connoître ses attributs de la maniere la plus digne de sa puissance infinie. » Celui qui a créé toutes choses, » dit Saint Augustin, les régit avec tant

Calm. ubi suprà.

L. 7. de Civit. Dei.

V. etiam Plat. in Phæd.

» de ſageſſe & d'œconomie, qu'elles ſe » ſuccédent les unes aux autres, dans » l'ordre & de la maniere qui leur con» viennent. Dieu, toujours égal à lui» même, n'interrompt & ne change ja» mais ce qu'il s'eſt propoſé de faire, » parce qu'il ne ſe propoſe jamais que » le meilleur ». La quantité déterminée de matiére qui eſt préſentement dans le monde, eſt la plus convenable à l'état des choſes & au deſſein que Dieu a eu : une plus grande ou une plus petite quantité y auroit été moins propre, & par conſéquent elle auroit été un objet moins digne de la bonté de Dieu. De même la quantité de mouvement imprimée d'abord à la matiere, c'eſt-à-dire, le produit des maſſes par le quarré des viteſſes, ſuffit pour tous les changemens & pour toutes les métamorphoſes par où elle doit paſſer.

Lact. l. 4.

Les idées ſingulieres des Juifs les rendoient très peu ſociables & très peu accommodans, les fermoient à tous les autres Peuples. De là naiſſoit la jalouſie de tous ces Peuples irrités & réunis contr'eux ; jalouſie d'autant plus vive dans ſes effets, qu'elle étoit plus fondée dans ſon principe. Effectivement, les Juifs étoient les ſeuls qui puſſent rendre raiſon de leur origine ; ils avoient entre les mains le plus ancien de tous les

Euſeb. initio Chron.

Livres

Livres, le Pentateuque, Livre où les faits historiques ont le plus grand degré de certitude qu'il soit possible de leur concilier. Dans ce Livre, la vérité se tire du fond même des choses. Moïse y marque très-distinctement la création de l'Univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, la vraye cause de ses miseres & de ses foiblesses, la corruption du monde & le Déluge; enfin les foibles commencemens des Nations avec les commencemens encore plus foibles des Arts. Pour les autres Peuples, ils hésitoient sur leurs origines, ils ne donnoient que des Fables; & l'on doit être surpris, tant ces Fables avoient de difformité, tant elles étoient mal tissues, qu'ils osassent les donner.

Bossuet. Hist. Univ. p. 3. Thom. Méthode d'ét. & d'enseig. la Phil. l. 1.

Philo. de mund. opificio.

III.

L'Histoire de la Création du monde est la base de la Loi de Moyse, & en même tems le sceau de sa Mission. On regardoit comme des Hérétiques, comme des gens indignes de vivre dans le sein d'Israël, tous ceux qui se portoient à dire que la matiere est de niveau avec l'Etre Souverain, & qu'elle ne tient point de lui son existence. Cependant, comme malgré les censures, & même

De la Création du monde.

les punitions corporelles encore plus puiſſantes que les cenſures, il y a toujours des eſprits fiers & incapables de plier, trois ſortes de Novateurs s'étoient gliſſés parmi les Juifs; mais ils n'oſerent bien ſe déclarer qu'après la Captivité de Babylone, où apparemment ils apprirent à déguiſer moins leurs ſentimens. Le commerce des gens hardis & qui penſent librement, inſpire je ne ſçai quelle hardieſſe qu'on n'auroit point de ſoi-même. Les uns ſoutenoient, & qu'un Monde plus parfait avoit précédé celui-ci, & que celui-ci ſera relevé ſucceſſivement par une infinité d'autres; mais toujours en diminuant de perfection. La durée de chaque monde doit être de 7000 ans. Et la preuve qu'ils en apportoient, preuve très-vaine, très-frivole, c'eſt que Moïſe a commencé la Geneſe par la lettre *Beth* qui eſt la ſeconde de l'Alphabet Hébreu, comme pour annoncer qu'il donnoit l'hiſtoire, à lui ſeul connue, du ſecond monde.

Les autres inſinuoient le même ſyſtême, auquel Benoît de Spinoſa a depuis donné le ton géométrique. Ce Philoſophe dangereuſement célébre, & dont les Diſciples ſe prêtent à l'extérieur de toutes les Religions ſans en embraſſer aucune, a puiſé la plus grande partie de

ſes

ses impiétés chez les Juifs Cabbalistes; c'est-à-dire, chez les hommes du monde les plus entêtés & les plus visionnaires. Il soutient 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance : 2°. que rien ne peut être créé de rien, parce que ce seroit une contradiction manifeste que Dieu travaillât sur le néant, qu'il tirât l'être du non être, la lumiere des ténébres, la vie de la mort : 3°. qu'il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeller substance que ce qui est éternel & indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Or toutes ces qualités ne conviennent qu'à Dieu : donc il n'y a d'autre substance dans l'Univers que Dieu seul.

Spinoza ajoute que cette substance, unique, ni divisée ni divisible, est non-seulement douée d'une infinité de perfections; mais qu'elle se modifie d'une infinité de manieres : entant qu'étendue, les corps & tout ce qui occupe une espace, entant que pensée, les ames & toutes les autres intelligences, sont ses modifications. Le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour quelques changemens légers, rapides, momentanés. C'est ainsi qu'un homme ne cesse point d'être ce qu'il est en effet, soit qu'il veille, soit qu'il

dorme, soit qu'il se repose nonchalamment, soit qu'il agisse avec vigueur. Mais les Juifs ne devoient ils point sentir toutes les conséquences d'un systême si absurde? Et comment un homme d'esprit tel que Spinoza, (car il faut rendre justice aux talens, même à ceux dont on abuse) a-t-il pu le renouveller?

Les derniers Novateurs enfin, plus délicats que les autres, convenoient à la vérité, que les Anges, les hommes avec le monde sublunaire, avoient été créés. Mais en même tems ils disoient qu'il y a plusieurs mondes tous sortis de Dieu par voye *d'émanation*, tous composés de la lumiere céleste fort épaissie. Ce qu'il y avoit de plus considérable dans ce systême, c'est qu'on y avançoit les deux propositions suivantes. L'une, que Dieu n'a pu se dispenser de créer plusieurs mondes, parce que sans cela il n'auroit point rempli toute l'étendue, ni du nom de *Jehovah*, qui signifie celui qui existe, ou plutôt qu'on sçait qui existe; ni du nom d'*Adonai*, qui signifie celui qui commande à des Sujets. L'autre, que l'origine de tous ces mondes n'a pu être ni avancée ni reculée, parce qu'ils devoient tous paroître dans le tems même où ils ont paru. Le moment marqué par la sagesse de Dieu, est le seul

Basn. Hist. des Juifs. l. 3.

seul moment où il soit digne de lui d'agir. Comme tout ce système s'expliquoit par des Métaphores empruntées de la lumiere, il y a apparence qu'il avoit été conçu & formé à Babylone, où l'on sçait que la lumiere servoit à caractériser toutes les opérations de la Divinité, & la Divinité elle-même.

Je n'ai effleuré ces divers sentimens, que pour faire voir combien ils sont au-dessous de la noble simplicité que Moïse a sçu mettre dans son Histoire. Une telle simplicité a quelque chose de plus analogue au vrai, que tout le faste des opinions humaines.

Cependant quelques Peres de l'Eglise ont jugé à propos d'y appliquer un correctif; les uns dans la crainte de commettre la toute-puissance divine, les autres prévenus de je ne sçai quelles propriétés des nombres. » Quand Moïse assure, dit Saint Augustin, que le monde fut créé en six jours, on auroit tort de s'imaginer, & que ce tems ait été nécessaire à Dieu, & qu'il n'eût pû le créer tout à la fois. Mais on a seulement voulu par-là marquer la solemnité de ses ouvrages. En effet, six a une distinction particuliere : c'est le premier des nombres qui se compose de ses parties aliquotes, 1. 2. 3.

L. 11. de Civit. Dei. Phil. ubi supra.

V. Isid. Hispal de orig. rerum l. 2.

Sur ce principe on pourroit se persuader

ſuader que tout ce que Dieu créa fut créé en un inſtant, enſemble, dans l'état le plus accompli où il devoit être créé. *O Seigneur!* dit un Auteur inſpiré, *vous avez parlé, & toutes choſes ont été produites; vous avez envoyé votre eſprit, & toutes choſes ont été animées: nul ne réſiſte à votre voix.* Pour la narration de Moïſe, elle eſt liée avec tant d'ordre & de ſymmétrie, qu'elle pourroit auſſi s'interpréter de cette maniere. Tout reçut en même tems & la vie & l'exiſtence: mais ſi Dieu avoit voulu que les choſes ſe ſuccédaſſent les unes aux autres, après leur avoir imprimé la quantité de mouvement qui devoit ſubſiſter tant que le monde ſubſiſteroit, voici comme elles ſe feroient débrouillées, diſtribuées, arrangées. Ainſi, les ſix jours ne ſont que les ſix mutations par où paſſa la matiere pour former l'Univers tel que nous le voyons aujourd'hui. D'ailleurs, le mot de *jour* dans preſque toute la Geneſe ne doit point ſe prendre pour ce que nous appellons jour artificiel; mais ſeulement pour un certain eſpace de tems: ce qui eſt encore à obſerver en d'autres endroits de l'Ecriture, où les noms d'année, de ſemaine, de jour, ne doivent point être reçus au pied de la lettre.

V. Sanctum Thomam & quoſdam ejus Diſcipulos.

Ici je ferai, d'après Iſaac Voſſius, une réflexion

In Can. Chronol.

réflexion importante : c'eſt que les Juifs peu ſoigneux de leur Chronologie, allongeoient les années qui leur avoient été favorables, rétréciſſoient au contraire celles où ils avoient reſſenti des déſaſtres & des calamités. De-là vient qu'ils regardoient comme des eſpaces morts, des non-valeurs, tous les tems de captivité & d'anarchie ; à peine daignoient-ils les paſſer en compte.

Une autre réflexion, c'eſt que la plûpart des premiers Chrétiens avoient un reſpect infini pour le 25[e] d'Avril, le nommoient le Jour Roi, le Prince des ſemaines. Ce jour-là, diſoient-ils, le monde eſt ſorti des ténébres, Jeſus-Chriſt a été conçu dans le ſein d'une Vierge, il a conſommé ſon Sacrifice ; ce jour-là encore le monde finira. C'eſt-pourquoi ils ne craignoient point d'aſſurer que l'équinoxe du Printems étoit fixé ſans aucune variation, & pour ainſi dire, cloué au 25[e] d'Avril.

Scal. in Prolegom. ad Euſeb. Chron.

IV.

DuDéluge

Après la Création, le plus grand événement de l'hiſtoire de la Terre, c'eſt le Déluge. On en trouve des traces, des monumens inconteſtables, & dans tous les pays, comme des coquillages pétrifiés ſur les plus hautes montagnes, d'autres

Grot. de verit. Rel. Chriſt. l. 1.

d'autres coquillages qui renferment des matieres moulées, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes marines; & dans toutes les histoires anciennes, soit celles des Nations policées, soit encore celles des Nations barbares. Josephe & Eusebe citent des Auteurs à demi oubliés, qui font mention d'un événement si mémorable; & Abidene entr'autres nous apprend, que Sysithe ou Sysidre ayant sçu de Saturne que le Déluge approchoit, se réfugia en Arménie pour l'éviter. Alexandre Polyhistor parle aussi fort au long du Déluge.

Jos. Antiq. l. .&Cont. App. l. 1. Euseb. Præp. Evang. l. 9 Apud. Cyrill. l. 1. cont. Julian.

Plutarque & Lucien semblent de plus avoir eu quelque connoissance de la personne de Noé, & ils s'expliquent moins obscurément que les autres. On trouve dans le Timée de Platon, que les Egyptiens pensoient qu'avant les Déluges particuliers, dont ils comptoient un grand nombre, il y en avoit eu un général très nuisible à la terre, & qui l'avoit entierement défigurée. Les Grecs sur tout conservoient le triste ressouvenir de ces Déluges particuliers: de ceux d'Hercule & de Prométhée dans l'Egypte, de celui d'Ogyges dans l'Attique, de celui de Deucalion dans la Thessalie. Ce dernier est le plus connu & le plus accrédité; mais il me paroît

V. etiam l. 3. de Legibus.

Luc. de Deâ *Syrâ.*

roît qu'on n'en peut bien saisir toutes les circonstances, qu'on n'ait du moins entrevu l'Histoire de Noé. Sans lui, pourroit-on expliquer les revers de la fameuse Médaille frappée à Apamée de Syrie, en l'honneur de l'Empereur Philippe qu'on soupçonnoit d'être Chrétien? Ce revers représente une espece d'Arche portée sur les eaux, de laquelle sortent à mi-corps & les bras levés au Ciel, Deucalion & Pyrrha sa femme. Au-dessus de l'Arche sont deux oiseaux, dont l'un tient dans son bec une branche d'arbre. Il y avoit encore dans la Syrie un Temple fameux dont on croyoit Deucalion lui-même fondateur, & où tous les ans se faisoient de grandes Cérémonies en mémoire du Déluge.

V. Oct. Falconierii de nummo Apameési, Deucalionæi Diluvii typum exhibente, Differtat.

Quand on trouve dans le quatorzieme Livre de l'Iliade, que l'Océan est le pere des Dieux, & que Thétis en est la mere, ce passage amene naturellement deux observations critiques. La premiere, c'est qu'Homere y suit l'ancienne maniere de philosopher, qui consiste à tout peindre sous les noms des Dieux. La seconde, c'est qu'il y rapporte l'origine de la Terre au débordement des eaux dont elle fut noyée, époque la plus ancienne qu'il connoissoit, & sans doute qu'il pouvoit connoître.

Malgré tant de témoignages produits par

par des Auteurs profanes, c'eſt dans l'Ecriture ſeule qu'on doit chercher l'Hiſtoire du Déluge. Elle nous apprend, & ce qui l'a cauſé, & de quelle maniere il eſt arrivé. Par cette étrange cataſtrophe, avoue le Livre de Job, *Dieu a ébranlé la Terre ; il en a renverſé tous les fondemens ; il en a, pour ainſi dire, ſecoué & rejetté les impies.* Noé ſeul ſe ſauva avec ſa famille, & quand il voulut en ſortant de l'Arche conſidérer la Terre encore toute humide, il ne la reconnut point. Ses yeux virent un ſpectacle nouveau, mais infiniment terrible : ſa reconnoiſſance s'accrut de la perte entiere du Genre-Humain.

Mais comment arriva ce Déluge ? Quelles en furent les cauſes principales ? L'Ecriture en rapporte deux. Les Cataractes, ou comme s'énonce la Verſion Chaldaïque, les fenêtres du Ciel s'ouvrirent, & les fontaines de l'abîme furent rompues ; c'eſt-à-dire, ſelon le Pere Kircher, les voûtes de la Terre ſe fracaſſerent. *Alors la mer s'enfla, & ſortit en bouillonnant comme du ſein de ſa mere : les eaux couvrirent toute la ſurface de la Terre, comme un manteau couvre l'homme.* Les terres ébranlées s'affaiſſerent, & les eaux qui avoient été renfermées à leur naiſſance, forcerent leurs digues, & ſe firent des routes nou-

In Arca Noë.

velles

velles pour inonder toute la Terre. Aussi, quand Dieu l'eût nettoyée, & que tous les hommes coupables furent détruits, il ferma les sources de l'abîme, & fit rentrer les eaux dans leurs bassins naturels. Tout reprit en ce moment sa place accoutumée. Les eaux souterraines se perdirent une seconde fois dans des réservoirs creux qui sont au-dedans de notre Globe, & à peu près à la hauteur de la mer, où elles servent à divers usages. Pour les eaux supérieures, elles ne furent plus destinées qu'à humecter la terre par des rosées douces & par des pluyes abondantes. Aussi Jacob mourant souhaite-t-il à son fils Joseph, & les bénédictions du Ciel d'en haut, & les bénédictions de l'abîme qui est couché par-dessous.

Une derniere raison qui prouve, à mon avis, le Déluge général, & qui rappelle sans cesse les désordres qu'il a caussés, c'est la communication de toutes les mers ensemble. Y a-t-il une marque plus certaine que les eaux roulent continuellement, qu'elles circulent autour de la terre, où d'abord elles avoient été enfermées &, pour ainsi dire, emprisonnées ? Toutes ces eaux ont différens mouvemens, différentes inflexions : tantôt elles hâtent leur cours, tantôt elles le retardent.

Premierement, on sait que l'Océan & la

la Méditerranée s'abouchent ensemble au détroit de Gibraltar ; & l'Histoire fabuleuse, en assurant qu'Hercule victorieux sépara les deux montagnes de Calpé & d'Abyla, n'a fait que rapporter un trait des plus considérables de l'Histoire du Déluge. Car Hercule & Noé sont la même chose, & les travaux si pénibles qu'essuya le premier, ne me paroissent être que les différens voyages que fit le second, ou plutôt qu'il ordonna pour peupler & pour renouveller la terre ; & sa famille eut en cela d'autant moins de peine à lui obéir, que les hommes ne devenoient plus nombreux que pour devenir plus insociables : un même climat ne pouvoit ni les retenir, ni satisfaire à leurs besoins.

Secondement, la mer Caspienne communique à la mer Noire par des gouffres souterrains, qui engloutissent quelquefois les vaisseaux tout entiers. Et l'on observe que lorsque les vents d'Est soufflent avec plus de violence qu'à l'ordinaire, & qu'ils agitent la mer Caspienne, l'eau sort à gros bouillons du côté de la mer Noire : ce qui marque entr'elles une étroite correspondance.

Troisiémement, le sein Persique étant un peu plus élevé que la mer Caspienne, il ne cesse d'y couler par un gouffre qui est à deux lieues de Bassora. Mais

on

on observe que lorsque les vents sont tournés à l'Ouest, & qu'ils redoublent de force, ils poussent l'eau de la mer Noire & la font ressortir par la mer Caspienne, d'où elle prend son cours & s'efforce d'entrer dans le Sein Persique,

Quatriémement, la Méditerranée se décharge certainement dans la mer Rouge : ce qu'on prouve par plusieurs faits, & entr'autres par un que rapporte Murtady fils de Gaphique, dans son Livre des Merveilles d'Egypte. Le Bacha de Suez ayant pris dans ses filets un Dauphin monstrueux, le fit jetter à la mer, après lui avoir attaché une lame de cuivre avec ces mots gravés en Arabe : *Acmed Abdallah Bacha de Suez t'a donné la vie, avec ce présent, l'an 720 de l'Hégire*. Le même Dauphin, quelque tems après, fut pêché dans la Méditerranée à la vûe de Damiette,

V,

En voilà assez sur le Déluge. Par une providence particuliere, le Monde se répara bien-tôt après, & se repeupla de proche en proche. Les familles en se multipliant devinrent des Nations entieres, & les Chefs de ces familles des Princes & des Rois, non qu'on les choisit par le privilege chimérique de la naissance ; mais parceque

Réflexions sur la Théocratie

parceque leur âge les rendoit plus modérés & plus propres à gouverner les autres. Tel devroit être le droit de la Souveraineté. Pendant que les hommes se poussoient ainsi de toutes parts, Dieu se donna un peuple où il vouloit être connu & adoré plus particulierement; où il vouloit être toujours craint, toujours environné de sa gloire. D'abord ce peuple fut gouverné par Dieu lui-même. Les Prêtres & les Magistrats supérieurs n'agissoient qu'en son nom, n'exerçoient que son autorité : ils étoient assis en présence de l'Arche, & dans le lieu même qu'il avoit choisi pour sa demeure : tous leurs jugemens étoient inspirés. Mais cette Théocratie, ou ce Gouvernement divin, s'arrêta tout à coup parmi les Juifs lorsque Saül fut élu Roi & que Samuel cessa de juger Israël. *Ce n'est point vous*, lui dit alors le Seigneur; *mais c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne régne plus sur eux.* On peut remarquer en passant, que le Prophete Isaïe prédit hautement le rétablissement de cette Théocratie : *Et restituam Judices tuos ut fuerunt prius, & Consiliarios tuos sicut antiquitùs : post hæc vocaberis Civitas Justitiæ, Metropolis fidelis Sion.* C'est là le grand, le véritable Sanhédrin; c'est-à-dire, l'Eglise gouvernée par Dieu lui-même, dont les Juges sont exécutes

exécuter les Loix toujours saintes, toujours équitables. Mais ces Juges ont besoin d'appuis & de Conseillers, pour ne point méconnoître les ordres du Legislateur, pour marcher dans leur devoir avec plus de fermeté. Ils ne sont, pour ainsi dire, que la voix des Peuples; ils prononcent seuls, mais ce n'est qu'après avoir recueilli les principaux suffrages, qu'après s'être assurés des plus dignes approbations.

VI.

Je ne parlerai ici ni de Saül, ni de David; l'un coupable, & incontinent rejetté; l'autre aussi coupable, mais assez heureux pour ne recevoir qu'un châtiment passager. Je m'arrêterai seulement à ce qui regarde Salomon, qu'on connoît beaucoup plus sous le titre de Roi sage que sous celui de Roi riche & puissant: tant il est vrai que de toutes les réputations, celle de sagesse est la seule qui annoblisse un Souverain aux yeux de la postérité. Salomon composa 3000 Paraboles ou Proverbes en Enigmes, & plus de 1000 Piéces de Vers, dont je soupçonne que le principal mérite consistoit dans les peintures naïves, les idées métaphoriques, les riches comparaisons. Il y a apparence que c'étoient des Vers li- De Salomon.

bres

bres & irréguliers, où sans s'assujettir ni à la quantité des syllabes ni à la mesure des pieds, le Prince Auteur exprimoit noblement sa pensée. Salomon traita encore & de tous les arbres, depuis le Cedre qui croît sur le Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, & de tous les animaux de la terre, de ceux qui volent, qui rampent, qui nagent & fendent les eaux.

Une singularité que je ne dois pas omettre, c'est que les plus anciens Ouvrages de Botanique n'étoient que des Hymnes sacrées, où l'on rapportoit les vertus & les propriétés médicinales des plantes. Ces Hymnes se chantoient d'une maniere solemnelle, soit à table, soit dans les sacrifices. Ils étoient surtout fort communs parmi les Perses, parmi les Chaldéens; & l'on peut juger avec assez de vraisemblance; qu'à leur exemple l'heureux Salomon chanta tous les arbres & toutes les plantes depuis le Cedre jusqu'à l'Hysope. Les Juifs, quoiqu'ils fussent isolés, prenoient bien aisément la teinture d'esprit & les manieres de leurs voisins. C'est la Nature ellemême qui porte les hommes à l'imitation, & qui par un moyen si court & si décisif, cherche à les rapprocher les uns des autres.

Plut. Sympos. l. 8.

Hyde, de relig. vet. Pers.

VII.

VII.

Plus on lit les Ouvrages de Salomon, plus on y trouve empreint ce caractere de sagesse, qui non-seulement le rendoit si admirable sur le Trône & dans les jours de sa gloire; mais qui le faisoit encore plus respecter dans le particulier.

D'un passage qui se trouve dans le I. Chap. de l'Ecclésiaste.

L'Auteur de la Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement la Philosophie, moins Philosophe cependant que Canoniste, a cru que le germe de l'opinion la mieux reçuë aujourd'hui sur l'origine des rivieres & des fontaines, se trouve renfermé dans le passage suivant tiré du premier Chapitre de l'Ecclésiaste: *Tous les fleuves vont se rendre à la mer, & la mer ne passe point ses bords; les fleuves retournent au même lieu d'où ils étoient partis, pour recommencer leur cours.* Mais ce passage, s'il contient l'opinion moderne dont le détail est infiniment étendu, ce n'est, à mon avis, que comme une semence très-petite contient un très-grand arbre, il lui faut une longue suite d'années pour se développer, beaucoup de molécules ou de parties insensibles de matiere, pour se joindre & s'entrelasser les unes avec les autres. Tel a été le progrès de l'opinion sur l'origine des rivieres & des fontaines;

Thom. I. 1.

opinion qui de jour en jour devient plus vraisemblable. Son principal fondement est qu'il s'éléve sans cesse de la mer, des rivieres, des campagnes grasses & humides, une quantité prodigieuse de vapeurs, qui arrivées à la moyenne région de l'air, s'y refroidissent, s'y condensent, & tombent sur la Terre en gouttes d'eau. Ces pluyes la pénétrent insensiblement, & forment une infinité de petits canaux, qui rencontrant à la fin des fonds de glaise assez solides pour les soutenir & pour les arrêter, laissent écouler l'eau du côté qu'est la plus grande pente, & jusqu'à ce qu'elle trouve une ouverture vers la surface de la Terre, où elle puisse faire source. Ainsi se forment les rivieres, qui, d'abord très-gênées & très-foibles, s'agrandissent dans leur course, & profitent de mille petits réservoirs inutiles d'ailleurs, & qui vont regagner les mêmes rivieres en suivant des routes différentes. On voit par-là que toutes les eaux aboutissent à la mer; mais elles ne doivent point la grossir ni l'enfler, parce que la mer les rend en vapeurs, ou à peu près. Et c'est sans doute de cette maniere que l'Ecclésiaste a encore dit; *Tous les fleuves s'étant précipités dans la mer, retournent à leurs sources, afin de recommencer une seconde fois leur cours.* Par des expériences aussi

exactes,

exactes, qu'elles peuvent l'être, on ſçait la quantité d'eau de pluye qui tombe chaque année ſur la Terre, & comme on a calculé la quantité qu'en reçoit, par exemple, une lieuë quarrée, on a trouvé que la moitié & même le tiers de cette eau de pluye ſuffit pour former toutes les fontaines & toutes les rivieres dans l'état où elles ſont aujourd'hui. Le reſte ſert à d'autres uſages : à tenir certaines terres toujours humides, à nourrir les plantes & délayer les ſels dont elles s'impregnent, à former diverſes ſortes de cryſtalliſations, & ſe réſoudre une ſeconde fois en vapeurs.

J'ajoûterai à cela, que les Anglois ſe ſont ſervis d'une expérience fort ingénieuſe pour eſtimer la quantité d'eau de mer qui monte en vapeurs un jour d'Eté. Pour cela, ils ſuppoſent que l'eau dans cette ſaiſon n'eſt pas plus chaude que l'air, ce qui ſe vérifie encore au Thermomètre ; & ils avancent après pluſieurs appréciations & pluſieurs calculs aſſez fins, que 10. pouces en quarré de la ſurface de l'eau de la mer fourniſſent un pouce cubique d'eau transformée en vapeurs. Suivant ce principe, ils recherchent la quantité de ces vapeurs qui dans un même jour d'Eté peut s'élever de la Méditerranée, en déterminant ſa longueur moyenne à 40

Transact. Philoſoph. 1710.

degrés, & sa largeur à 4; & ils trouvent 5280000000 tonneaux. Ils examinent ensuite la quantité d'eau que les neuf principales rivieres qui se jettent dans la Méditerranée, sçavoir l'Ebre, le Rhône, le Tibre, le Pô, le Danube, le Niester, le Boristhene, le Tanaïs, le Nil, y portent par jour, & ils trouvent presque un égal nombre de tonneaux; tout cela pourtant, comme on le peut penser, n'étant point réduit à la derniere précision. Supposé maintenant que ces vapeurs jointes à celles des terres qui entourent & bordent la même mer, se résolvent en pluyes, en rosées, en broüillards, & se partagent entre ces neuf rivieres; il s'ensuivra que chaque jour d'Eté elles reçoivent presque autant d'eau conduite par des canaux souterrains, & filtrée au travers des terres argilleuses, qu'elles en portent dans la mer. Le surplus de ces vapeurs est déposé dans des réservoirs, pour fournir toujours à l'écoulement de ces rivieres, & suppléer aux pluyes qui viennent à manquer. L'usage de ces réservoirs est absolument néceſſaire; & on pourroit croire que dès le tems du Déluge, ils furent disperfés en plusieurs endroits de notre Globe, comme des secours qui devoient servir à l'entretien des

des rivieres, & par conséquent aux diverses nécessités de la vie.

VIII.

Des Pharisiens, Saducéens, & Esséniens.

Vers le tems des Machabées, & lorsque les Juifs se trouverent plus mêlés avec les autres Peuples & en quelque maniere faufilés, il s'éleva parmi eux trois Sectes de Philosophes, ou de gens du moins qui avoient beaucoup de cet air qu'on attribue aux Philosophes, & qui les fait aisément reconnoître. C'étoient les Pharisiens, les Saducéens, & les Esséniens ou Esséens. Comme leur Histoire est assez répandue, même jusqu'aux plus légeres circonstances, il suffira que je donne ici quelques coups de pinceau. Il y a toujours de nouvelles manieres d'envisager les choses, rien n'est épuisé.

Les Pharisiens, déja célébres sous le regne d'Alexandre Jannæus, affectoient une grande austérité de mœurs, & cherchoient plus le singulier, tant en leurs discours qu'en leurs actions, que le vrai, le naturel. Prévenus contre les autres hommes, à peine daignoient-ils les saluer; & tous ceux qui ne se prêtoient point lâchement à leurs décisions, ils les regardoient comme des criminels, ils ne vouloient ni manger ni demeurer

avec eux : insulte d'autant moins pardonnable, qu'elle va à juger de l'intérieur des hommes, dont personne n'a le droit de juger. Les Pharisiens de plus se contentoient des observances de la Loi Cérémonielle, des sacrifices, des purifications réitérées : ils se distinguoient par la largeur & le grand nombre de leurs phylacteres : ils attachoient des épines au bas de leurs robes, pour ne paroître dans le Pubic qu'avec des jambes ensanglantées ; conduite assez ordinaire de l'homme, qui satisfait d'une Religion extérieure & machinale, souvent même dure & gênante, laisse subsister les penchans secrets & les inclinations favorites ! Parmi les Dogmes des Pharisiens, quelques uns sembloient se contredire, & se combattre mutuellement. Ils admettoient, par exemple, outre l'immortalité des ames, une sorte de Métempsycose pour celles des gens vertueux seulement. Ils reconnoissoient encore je ne sçai quelle Destinée qui assujettit toutes choses, & qui pourtant en de certains cas ne nuit point à la volonté : ce qu'ils exprimoient ainsi : *Tout est dans la main du Ciel, excepté la crainte de Dieu.*

Les Saducéens plus libres dans leurs opinions, & aussi libres que hardis dans leur langage, soutenoient que l'ame est mor-

mortelle & périssable, qu'il n'y a après cette vie ni récompenses à espérer ni châtimens à craindre. Le trépas, selon eux, amene & réduit tout au même dégré. Une pareille doctrine porte naturellement à la volupté: & qui ne consulte que son goût, son amour-propre, ses penchans, trouve assez de raisons & pour la suivre & pour l'approuver. L'esprit, sans même s'en appercevoir, devient la dupe du cœur. Cependant les Saducéens pratiquoient toutes les observances de la Loi, du moins les plus considérables, laissant un certain détail aux esprits foibles & superficiels. Ils ajoûtoient qu'il faut servir Dieu non par intérêt & comme des Esclaves qui craignent; mais par amour, & comme des enfans qui estiment. A l'égard de leurs mœurs, elles ne se ressentoient point du désordre de leur esprit. Ceux même d'entre les Saducéens qui parvinrent aux grandes Magistratures, se firent surnommer les Justes par excellence: tant ils avoient soin d'employer les rigueurs de la vie présente, afin de retenir & de corriger ceux qu'ils mettoient à l'aise pour l'avenir.

Les Esséens ou Esséniens n'étoient gueres répandus que dans la Syrie & dans l'Egypte, où pour jouir plus surement de la protection des Loix, ils commen-

çoient par suivre ces mêmes Loix à la rigueur. Le goût de la retraite qui, bien entendu, n'est que l'art de se rendre heureux, les réunissoit dans des maisons particulieres & isolées, où chacun s'oublioit soi-même, & se dépouilloit de ses propres biens pour en revêtir la Société. Ainsi les Esséniens vivoient ensemble sans faste, sans ostentation, sans jalousie : ils gagnoient à ne point fréquenter les autres hommes, ce que les autres hommes perdent d'ordinaire à se fréquenter réciproquement. Si par hazard on en voyoit quelques-uns se porter au-dehors, c'étoit pour herboriser, pour recueillir des plantes, des racines salutaires, dont ils soulageoient ensuite les malades qui venoient implorer leur secours. Quelle Science approche de cette attention bienfaisante ? Qu'elle est digne de ceux qui, loin de se roidir dans la solitude, deviennent plus tendres, plus compatissans aux miseres d'autrui ! Du reste, les Esséniens n'immoloient point de victimes, n'entroient même dans aucun Temple : tout leur culte étoit intérieur, spirituel. Et comme c'est celui qui coute davantage aux esprits naturellement vifs & inappliqués, ils éprouvoient pendant trois ans les jeunes éléves qui vouloient entrer dans leur corps, & ils les manioient de tant de façons

dif-

différentes, que jamais ils ne furent ni trahis ni abandonnés par aucun de ces Eleves. Qu'il y a peu de Sociétés, même de celles où brille une raiſon pure & éclairée, qui puiſſent ſe féliciter d'un pareil avantage.

Enfin, les Eſſeniens avoient une idée ſi haute & ſi déciſive de la Providence, qu'ils croyoient que tout arrive par une fatalité inévitable, & ſuivant l'ordre que cette Providence a établi, & qui ne change jamais. Point de choix dans leur ſyſtême, point de liberté. Tous les événemens forment une chaîne étroite & inaltérable, par le moyen de laquelle ils naiſſent, non ſeulement les uns après les autres, mais encore les uns des autres. Otez un ſeul de ces événemens, la chaine eſt rompue, toute l'œconomie de l'Univers eſt troublée.

En rapprochant maintenant les trois caractères des Saducéens, des Eſſéniens & des Phariſiens, on connoîtra ſans peine que les premiers qui étoient les moins rigides dans leurs mœurs, donnoient trop à la liberté; que les ſeconds qui ſe piquoient de ſentimens exacts & même durs, l'anéantiſſoient entierement; que les derniers enfin qui n'avoient qu'une probité apparente, que des vertus extérieures, penchoient vers le mê-

me parti, mais avec beaucoup d'adoucissement. Cette conclusion en attire une autre plus générale, & qui n'est pas moins vraye. Ceux qui ont jusqu'ici outré les principes de la Morale, accréditant leurs discours par leurs actions, ont tous dégradé la liberté, & l'ont réduite à une espece de servitude. Ceux au contraire dont les opinions se sont trouvées plus douces, plus accommodées aux différens besoins de la Société, ont tous favorisé l'homme, & relevé le pouvoir qu'il a de se déterminer. Ils ont même étendu ce pouvoir jusqu'à dire que les efforts naturels ne sont jamais sans quelque fruit, & dès-là sans quelque récompense. J'ai toujours trouvé dans ce contraste quelque chose qui m'a frappé.

IX.

De la Cabbale.

Outre la Loi Ecrite qui étoit pour tous les Juifs, & qui leur tenoit lieu de Religion, d'Histoire, de Philosophie; il y avoit encore une Loi Orale dont se piquoient certains Juifs privilégiés, & qu'ils regardoient comme le précis de toutes les connoissances humaines, l'extrait de toutes les recherches naturelles. Soigneux de ne la point répandre dans le Public, ils la tenoient en réserve & pour eux & pour un petit nombre

bre de perſonnes choiſies, qui ſçavoient écouter & ſe taire. Quel commerce plus délicieux que celui qu'établit le goût de la vérité entre des amis d'élite! A l'égard de la ſource de cette Loi Orale, on la croyoit trouver ſur le Mont Sinaï où elle fut donnée à Moïſe, en même tems que la Loi Ecrite. Après ſa mort elle paſſa aux Prophetes, aux Rois chéris de Dieu, & ſur tout aux Sages qui la reçurent par une eſpece de ſubſtitution les uns des autres. Un Rabbin moderne a même donné comme une précieuſe découverte la généalogie de ces Sages, depuis Moïſe juſqu'en 1167. où il aſſure que finit la Loi Orale.

On juge bien que je n'adopte point toutes les viſions de ce Rabbin, nonplus que les égaremens des autres Juifs ſur cette matiere. Je me reſtreins aux paroles de Moïſe Maimonide, qui ne ſont pas moins judicieuſes qu'impartiales, » Qu'on ſçache, dit-il, qu'il y a » eu autrefois parmi les Hébreux de » grandes lumieres ſur toutes les par- » ties qu'embraſſe le ſyſtême de la Na- » ture. Sans cela, une Nation telle que » la nôtre, & ſi ancienne, & ſi favo- » riſée de Dieu, auroit-elle pu ſubſiſ- » ter? Mais toutes ces lumieres ſe ſont » évanouies peu à peu, pendant les

» diverses captivités où le Peuple s'est
» trouvé réduit, & où s'effaçoient sans
» retour ses premieres idées. D'ailleurs
» il lui étoit défendu de rien mettre par
» écrit, ni d'avoir d'autres Livres que
» l'Ecriture Sainte. Voilà tout ce que Moïse Maimonide a pu avancer de plus net sur la Loi Orale, dont il y a longtems qu'il ne reste plus aucun vestige ni aucune mémoire.

Cependant les Juifs pour se faire illusion ont mis à sa place, je ne sçai quelle Théologie subtile, alembiquée, pleine d'équivoques, à laquelle ils ont donné le nom de *Cabbale*. Cette Théologie n'a rien de ferme ni de solide. Tout son objet, c'est de transposer, d'abréger, de découper les passages de l'Ecriture Sainte : c'est de vouloir l'éclaircir par des supputations Arithmétiques, & par des figures Géométriques, tirées de l'arrangement des lettres, de leur rapport, de leur valeur ; car les lettres tiennent lieu de chiffres aux Hébreux : c'est enfin de se remplir l'esprit de mille détails chimériques, & de se flatter par leur moyen de pouvoir arriver à une connoissance profonde de la Nature qui est le grand Monde, & où tout ce qui végéte, tout ce qui respire, tout ce qui vit, emprunte sa force, sa beauté, son efficace propre du Ciel ;

Ciel; le Ciel, des Intelligences; & les Intelligences, du souverain Maître, le Dieu éternel, *l'alpha* & *l'omega*.

Ceux qui daigneront jetter les yeux sur une grande Carte attribuée à Ticho-Brahé, & qui a pour titre, *Calendrier naturel, magique, continu, où les principaux secrets de la Philosophie sont dévoilés, &c.* Ceux-là, dis-je, verront comme d'un coup d'œil toutes les parties de la *Cabbale* rapprochées, & ils jugeront si elles éclairent l'esprit autant qu'elles chargent la mémoire, autant qu'elles fatiguent les yeux. En effet, peut on se féliciter de sçavoir quelque chose, quand on sçait que les dix Séphiroths sont les canaux ou les conduits par lesquels Dieu se laisse aller jusqu'aux Créatures; quand on sçait l'art de renfermer ces Séphiroths en dix cercles différens, de les arranger sous la figure d'un homme ou d'un grand arbre; quand on sçait que trente-deux chemins conduisent à la Sagesse, & cinquante portes à l'Intelligence; quand on sçait enfin tous les mysteres de la Ligne verte qui se meut, se replie autour de la terre, & qui la coupe en six points également éloignés l'un de l'autre? Quoi de plus vain & de plus frivole que toutes ces prétendues découvertes! Quoi de plus avantageux que de lever le voile qui les couvre, pour

pour les pouvoir ensuite dédaigner à nud & sans obstacle! Les Sciences, remarque un illustre Philosophe, ont deux extrémités. La premiere est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes croyent sçavoir, trouvent enfin qu'ils ne sçavent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.

V. les Pensées de Pascal.

J'omets les tentatives qui ont été faites depuis trois ou quatre siécles, pour relever la *Cabbale*, & pour la mettre au niveau des autres Sciences. Ces tentatives par bonheur n'ont eu que peu de Partisans. Les uns vouloient que les nombres fussent nécessaires à l'intelligence de l'Ancien Testament : ce qui a été aussi la pensée de quelques Peres de l'Eglise, que je regarde plus comme des témoins de la succession de la Foi, que comme des Critiques éclairés. Les autres ont porté leurs vûes encore plus loin, & ils se sont flattés de trouver dans la Cabbale un moyen sûr pour découvrir les pensées d'autrui, & pour lier commerce avec toutes les substances spirituelles. Parmi ces derniers je distingue le fameux Jean Pic de la Mirandole, qui à l'âge de 24 ans soutint à

Rome, je ne sçai quel monstrueux assemblage de toute sorte de propositions, & qui fut le reste de sa vie très-attaché à la *Cabbale*. Il se vantoit même d'avoir entre les mains le Recueil qu'Esdras en avoit composé, & que le Pape Sixte IV. lui confia, pour le traduire d'Hébreu en Latin. Mais la mort de ce Pape ayant été suivie peu après de celle de Pic de la Mirandole, tout disparut, & le Recueil supposé d'Esdras, & la Traduction. Je crois notre siécle en particulier très-consolé d'un pareil malheur. On y a trop d'excellentes choses à apprendre, pour en regretter de mauvaises, ou pour le moins d'inutiles.

CHAPITRE VI.

I. *De ceux que les Nations Barbares ont regardés comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs.* II. *Qu'il n'y a point eu de Zoroastre ni de Mercure Trismégiste.* III. *Sentimens des Anciens sur la formation de la Terre.* IV. *Sur l'origine des hommes.* V. *Sur les diverses révolutions par où le monde doit passer.* VI. *De ce que les Peres de l'Eglise en ont jugé.*

I.

De ceux que les Nations Barbares ont regardés comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs.

DE tous les Peuples dont j'ai parlé jusqu'ici, les Juifs sont les seuls qui ayent possédé des connoissances fixes, invariables, & qui de surcroît ayent sçu que ces connoissances leur venoient immédiatement de Dieu. Les autres n'offroient que des opinions douteuses & incertaines, qu'ils avoient acquises par leur propre travail, ou qu'ils tenoient de main en main, sans en trop reconnoître la source. Tous leurs Législateurs & leurs Théologiens & leurs Prophetes étoient des hommes, & si dans la suite ils furent mis au rang des Dieux, c'est qu'au rapport même de Saint Augustin, c'étoient de grands hommes. Mais, quelques talens, quelque mérite qu'on leur suppose, ils ne pouvoient rien décider sur toutes les matieres qui étoient hors de leur portée; comme sur la formation de la terre, & les diverses catastrophes par où elle doit passer; sur la naissance du genre humain & sa funeste dégradation; sur ce mêlange de bien & de mal, tant moral que physique, dont le monde n'est que trop rempli, trop défiguré. Il n'y avoit sur tous ces points, & encore des points si essentiels, qu'une autorité divine

De Civit. Dei, l. 8. V. etiam Cicer. de Legibus.

divine qui pût réunir les sentimens. *Cœli mysterium doceat me Deus ipse qui condidit, non homo qui se ipsum ignoravit.* Mais elle n'étoit donnée cette autorité, du moins pleine & entiere, qu'aux seuls Hébreux qui sentoient tout le prix d'un tel présent. Les autres hommes, ainsi que parle l'Ecriture, marchoient après leurs pensées, & ne faisoient que la volonté de leurs pensées. C'est ce que Théodoret a si bien exprimé, en traçant le caractere des Philosophes Payens. » Ils me paroissent excusables, » remarque-t-il, d'avoir avancé tant de » propositions obscures; plus excusables » encore de n'avoir point compris le » vrai sens des choses spirituelles & di- » vines. Comme ils n'étoient ni éclai- » rés par les Prophetes, ni conduits » par les Apôtres, quel autre guide pou- » voient-ils suivre que la Nature, en » qui l'erreur & l'impiété avoient dé- » truit insensiblement les heureux traits » que Dieu y avoit d'abord imprimés? » Si cependant ils en ont apperçu quel- » ques-uns, ce ne pouvoit être que par » rapport à l'ordre général & à la sym- » métrie de l'Univers, dont sont frap- » pés tous les yeux attentifs, & qui ne » se refusent point exprès à la lumiere.

Sanctus Ambros. ad Imper. Valentin. August.

On peut encore aller plus loin que Théodoret, & dire avec quelques au-

tres Peres de l'Eglise, surtout avec Saint Hilaire, qu'il y auroit de l'imprudence à soutenir la plupart des dogmes révélés, si l'on n'étoit sûr que ces dogmes sont révélés en effet. Comme Dieu renferme infiniment plus & que nous ne pouvons concevoir, & qu'il ne nous a donné d'idées, nous ne devons point hésiter sur tout ce qu'il veut bien nous apprendre par des voyes extraordinaires, pourvu que nous sçachions que c'est lui qui nous l'a appris. La Révélation même a cela de particulier, qu'elle subsiste toute entiere malgré l'impossibilité de l'accorder avec les lumieres purement naturelles; & c'est même l'envie imprudente de concilier deux choses si opposées, & qui a fait naître la plûpart des Hérésies, & qui a si souvent renouvellé les disputes au sujet de ce qui est contre la raison, & au-dessus de la raison.

J'avoue que Noé étant la tige &, pour ainsi dire, la racine de tous les peuples qui sont venus après le Déluge, il ne pouvoit manquer de leur avoir laissé quelques principes généraux, tant sur les devoirs de la Religion Naturelle, que sur la Toute-puissance Divine: principes, à la vérité, qui s'altererent en peu de tems par des combinaisons infinies de goûts de passions, de mœurs,

de

de préjugés ; mais qui pourtant ne durent point s'éteindre tout-à-fait. Et ce sont ces premieres semences de vérité dont on trouve des traces, au rapport de différens Auteurs, & principalement de Grotius, dans presque toutes les Histoires anciennes & originales qui nous restent.

L. 1. de Verit. Relig. Christ.

Les mêmes Auteurs conjecturent, & ce n'est point sans quelque vraisemblance, que Noé a servi à caractériser la plupart des Législateurs, Héros ou demi-Dieux qu'on révéroit autrefois. Tel étoit le Saturne des Egyptiens qu'on peignoit avec quatre yeux pardevant & quatre par derriere, comme pour désigner qu'il voyoit également & la nouvelle génération qui suivoit le Déluge, & l'ancienne qui l'avoit précédé. Tel étoit le premier Roi des Athéniens, Cecrops, qu'on représentoit avec deux corps, comme pour honorer les prémices du mariage, & pour rappeller le souvenir de Noé qui sortit de l'Arche avec sa femme & ses trois enfans, qui avoient chacun aussi la sienne. Tel étoit enfin le *Jaïn* des Syriens & des Araméens ; depuis le *Janus* des Latins, dont le double visage marquoit les deux états du Monde que Noé avoit connus, l'un avant, l'autre après le Déluge. Il tenoit de la main gauche une clé, comme

Bochart. initio Geogr. sacræ.

comme pour indiquer que c'étoit lui qui renouvelloit toute la Terre, & qui en ouvroit la porte fermée au Genre Humain. Cependant, quelque heureuses que puissent paroître ces applications, comme elles n'ont rien de fort utile ni de fort intéressant, je me contenterai du peu que j'en ai dit: d'autant plus que ce qui est attribué par les uns à Noé, d'autres l'attribuent sans repugnance à Abraham, à Jacob, au Prophete Ezechiel, à Moïse. Feu Mr. Huet, Evêque d'Avranches, a surtout poussé ce dernier article aussi loin qu'il pouvoit aller.

La Chronologie ordinaire met environ un siécle entre le Déluge & la dispersion des hommes. Il y a apparence que sensible aux bienfaits que le Ciel avoit versés sur lui, Noé resta pendant tout ce tems-là en Arménie, aux environs du lieu où l'Arche s'étoit arrêtée, & qu'il fit part à ses enfans de toutes les connoissances qu'il avoit reçues de leurs communs Ancêtres. Mais le Genre Humain venant à se multiplier insensiblement, & peut-être déja à se diviser par des haines, des jalousies, des dissentions domestiques, plus améres que toutes les autres, il fallut enfin se quitter. Une même Famille ne pouvoit plus subsister ensemble; & du sein de la

premiere

premiere Société, il s'en éleva une infinité d'autres, indépendantes de cette premiere. Alors les hommes forcés de se séparer, & prévoyant sans peine qu'ils ne pourroient plus ni se rejoindre ni se reconnoître, voulurent bâtir une Tour superbe, en témoignage de leur mutuelle origine, & comme pour marquer qu'ils sortoient tous de la même tige. Cet ouvrage avoit trop d'éclat, imposoit trop à des esprits ambitieux, pour manquer d'être suivi avec toute l'ardeur possible. Les travaux non interrompus atteignoient déja à la perfection, lorsque celui qui balance l'Univers dans sa main, les arrêta tout à coup, & cela d'une maniere bien surprenante. *Allons*, dit-il, *descendons, brouillons-là leurs lévres.* Aussi-tôt les hommes ne s'entendirent plus & parlerent différentes Langues, ou, comme je croi qu'on doit l'expliquer, prononcerent différemment la même Langue ; ce qui jetta parmi eux une confusion extraordinaire, un désordre qui les fit tous se désister de leur entreprise ; car les paroles ou les sons articulés n'étant que des signes arbitraires des idées que nous avons dans l'esprit, ces sons peuvent varier de tant de manieres, qu'ils ne réveilleront plus les mêmes pensées. De-là naîtra un inconvénient qui ne sera ni moins fâcheux, ni

ni moins décisif, que si l'on parloit diverses Langues.

Je conçois sans peine combien les hommes dûrent être surpris, lorsqu'au moyen de ces prononciations diversifiées à l'infini, ils cesserent de s'entendre, & presque de se connoître. Un tel prodige hâta leur séparation, qui étoit même devenue absolument nécessaire par l'impossibilité où ils se trouvoient de se communiquer leurs pensées les uns aux autres. Ainsi, d'une Langue mere il s'en forma plusieurs, qui d'abord ne différoient entr'elles que par la maniere de prononcer les mêmes mots; mais qui dans la suite n'eurent presque plus aucun rapport, de nouveaux objets & de nouveaux besoins ayant forcé les hommes à chercher de nouveaux termes pour les exprimer.

Il suit de-là que cette premiere Langue ne subsiste plus en son entier dans aucun lieu du monde, & qu'elle a souffert une infinité d'altérations, tant du côté des Pays habités les uns après les autres, que du côté des différentes formes de gouvernement qui s'établirent. Par conséquent, on n'a point plus de droit d'assurer que l'Hébreu est la Langue mere & originale, que le Chaldéen, l'Arménien, le Copte, l'Arabe, le Celtique. Ce qu'il est permis seule-

ment de deviner, c'eſt que toutes ces Langues ont retenu beaucoup de mots qui appartenoient à la premiere, plus encore les Orientales que celles de l'Occident; mais que les racines en ſont entierement inconnues. Quelques Sçavans ſe trouvent à-peu-près de mon avis; ils ajoûtent cependant que de toutes les Langues, l'Hébraïque qu'ils nomment la Langue ſainte, paroît le plus approcher de la primitive, à cauſe de ſa briéveté & de ſon air ſimple.

Quand les hommes errans & diſperſés ſe furent réunis en corps de Nations, & ſous les formes de gouvernement qu'ils avoient jugé les plus propres à les rendre heureux, (tel a dû être en effet le but de tout gouvernement) ils eurent beſoin de nouveaux Légiſlateurs qui favoriſaſſent leurs projets. Et ce ſont ces Légiſlateurs que l'Antiquité a mis au rang des Dieux ou demi-Dieux, que Sénéque a appellés *clariſſimi ſacrarum opinionum conditores*. Les uns établirent de grands ſyſtêmes où la Philoſophie, la Religion, la Politique étoient confondues enſemble & repréſentées ſous différentes Fables, quelques-unes aſſez puériles & aſſez bizarres, quelques autres qui ſembloient faire alluſion à des vérités plus anciennes. L'Hiſtoire de Prométhée, par exemple, ne paroît-elle

De brevitate vitæ, c. 14.

pas

pas une copie de celle d'Adam? Tous les deux désobéissent à la Divinité, le premier en dérobant le feu du Ciel pour animer l'homme, le second en mangeant du fruit de l'arbre qui contenoit la science du bien & du mal: tous les deux sont punis d'une maniere qui rejaillit sur leur postérité, plus malheureuse encore que coupable. Les autres s'attacherent à découvrir les premiers principes des Sciences & des Arts utiles, comme de l'Agriculture, de l'Astronomie, de la Médecine, de la Musique, &c. & je ne vois aucun de ces Inventeurs que la Fable n'ait pris plaisir à consacrer. Elle feignit qu'Atlas portoit le Ciel sur ses épaules, parcequ'il avoit commencé à éclaircir l'Astronomie, & à démêler ce nombre prodigieux de globes qui roulent sur nos têtes; que Tirésie étoit devenu aveugle, parcequ'il avoit percé dans les plus intimes secrets des Dieux; qu'Endymion s'étoit attiré les bonnes graces de la Lune, parcequ'il avoit curieusement observé tout ce qui regarde le cours de cette Planete; que Dédale, pour se tirer d'une étroite prison, s'étoit appliqué des ailes au dos, parcequ'il avoit enhardi les Navigateurs à se servir de mâts, de voiles & de cordages. Voilà un échantillon de la maniere dont la Fable peut être

Cic. Tuscul. Quæst. l. 1. Varro apud Aug. de Civit. Dei l. 4. & 6.

être appliquée à l'Histoire. Que si cette maniere ne conduit pas toujours au vrai, elle flatte du moins l'esprit, qui aime & recherche volontiers de pareils rapports.

A l'égard de l'Agriculture, ce fut une des premieres découvertes que les hommes virent naître après le Déluge. Les Egyptiens en attribuoient l'origine à Isis, qu'ils représentoient toute nue, avec un doigt sur la bouche & une infinité de mamelles. Son fils Harpocrate, que les Antiquaires ont pris mal à propos pour le Dieu du Silence, étoit aussi représenté, portant d'une main une corne d'abondance, & tenant un doigt de l'autre main sur la bouche. Ce qui marque, à mon avis, & le besoin indispensable qu'on a de manger, & que c'est pour satisfaire à ce besoin qu'on cultive la terre. *Omnis labor hominis*, dit l'Ecclésiaste, *in ore ejus*, ou suivant le Texte Hébreu, *ad os ejus*. D'ailleurs, le nom d'Harpocrate ne pourroit-il point venir par adoucissement de celui de Carpocrate, qui signifie riche en fruits, ou puissant sur les fruits?

Polyd. Virg. de Invent. rerum.

Aux portes de quelques anciennes Villes de la Grece, on exposoit des figures monstrueuses de Géans & de Cyclopes, dont les mains sembloient sortir du ventre, comme pour animer tout le

monde au travail par la vue d'un besoin qui renaît sans cesse.

II.

Qu'il n'y a point eu de Zoroastre, ni de Mercure Trismégiste.

Les éclaircissemens que je viens de donner sur les anciens Législateurs qui ont paru depuis Noé, devroient, ce me semble, être suivis de leur histoire même. Mais deux raisons m'arrêtent. La premiere, c'est que pour les annoblir davantage, on a chargé ces Législateurs de je ne sçai quel merveilleux, qui ne paroît convenir qu'à la Divinité. Les Platoniciens, toujours subtils, ont pris de-là occasion de dire que c'étoient des Génies revêtus de la forme humaine, qui avoient présidé à l'origine des Nations: & le fameux Symmaque, qui fut Préfet de Rome sous l'Empereur Théodose, afin d'excuser cette diversité de Religions qui régne dans le monde, avouoit que chaque Peuple en se formant avoit eu un Génie pour se conduire, & que ce Génie lui avoit inspiré la forme de Gouvernement, la sorte de Religion qui étoit la plus convenable à ses mœurs, à ses penchans, à l'air qu'il respiroit. Ainsi, continuoit Symmaque, vouloir changer ce qui est reçu de tems immémorial dans un Pays, c'est vouloir résister à son Génie, c'est désapprouver

Epist. l. 10.

désapprouver malignement la conduite qu'il a tenue.

J'ai déja dit ma pensée sur le systême des Anciens, qui peuploit tout l'Univers de substances moyennes entre Dieu & les hommes. J'ajoûterai ici que ce systême ne pouvoit manquer de réussir, parcequ'au fond nous sommes si persuadés de notre foiblesse, de la disette de nos talens, que nous rapportons toujours à quelque cause extérieure tout ce qui peut nous arriver d'heureux, nos bons desseins, nos bons mouvemens, le succès de nos affaires. De-là sont nées tant de Divinités dont le Paganisme abondoit, inventées proprement pour leur faire honneur de nos vertus, & pour nous en ôter la gloire : comme si, malgré tous nos efforts, nous ne pouvions rien mériter. De-là sont venus les Anges & les Génies distribués suivant le systême de Platon, qui veillent à tout le Gouvernement sublunaire, & qui avertissent chaque homme de la route dans laquelle il doit marcher.

La seconde raison, & sans contredit la plus importante, la voici. Les principes des Arts & des Sciences n'ont pu être découverts que par une longue chaîne de pensées, de vuës, de tentatives ajoûtées les unes aux autres; & il a fallu qu'un nombre infini de personnes

éclairées y travaillât successivement. Mais comme il étoit difficile que les noms de tant de personnes différentes pussent se conserver en leur entier, on se servit d'un nom général & appellatif pour les comprendre tous; on attribua à un seul ce qui étoit en effet le mérite de plusieurs. Par-là on soulageoit la mémoire, & on abrégeoit des discussions qui auroient été infinies. Mais il arriva dans la suite, ce qu'on n'avoit point songé à prévoir; c'est que de plusieurs Grands Hommes l'Antiquité n'en fit plus qu'un. Ainsi les Chaldéens rapportoient toutes leurs connoissances à Zoroastre ou Zardhust, les Egyptiens à Mercure surnommé Toyth ou Theuth, les Thraces à Orphée, les Lydiens à Marsyas & à Olympus, les Celtoscythes à Arimanius ou Irmin, les Germains à Tuisçon & à son fils Manus, &c. Non, qu'aucun de ces Héros, ou comme on les regardoit, aucun de ces Bienfaiteurs ait jamais existé; mais parcequ'on rappelloit sous certains noms tout ce qui pouvoit enorgueillir un même Peuple. Il seroit aisé de démontrer ce que j'avance ici, si l'on avoit les racines de toutes les Langues sçavantes. La Chaldaïque, suivant le Pere Kircher, fait voir que le nom de Zoroastre veut dire la représentation des choses secrettes & cachées.

De

De la même maniere, ceux qui ont remonté à l'origine des Sibylles, ont trouvé que leur nom étoit un nom appellatif, composé de deux mots Grecs qui signifient *Decret ou volonté de Dieu*; & que ce nom servoit à désigner toutes les femmes, qui se mettant au-dessus des foiblesses du sexe, moins occupées à inventer de nouvelles parures qu'à éclairer leur esprit, avoient traité des matieres les plus hautes & les plus sublimes. Ainsi tout ce qu'on peut rassembler des Ecrits de ces femmes Philosophes, fut intitulé, le Recueil de la Sibylle. Ce n'est pas qu'on doive comprendre dans ce nombre, ni les prétendus Ouvrages qui furent apportés à Rome sous le regne du dernier Tarquin, ou qu'il feignit par un trait de politique y avoir été apportés; ni les Vers qui coururent vers l'établissement du Christianisme, & qu'une main moins adroite que pieuse avoit supposés. Car on doit croire, dit Saint Augustin, que toutes les Prophéties qui se débitent sous le nom des Etrangers touchant la grace de Dieu par J. C. viennent des Chrétiens eux-mêmes.

Qu'est-ce que Jupiter, demande Gérard-Jean Vossius, sinon un titre honorable pour marquer des Rois extrêmement riches & puissans, qui ne songeoient à la maniere des Dieux, qu'à

De Idol. l. 1.

ramener leurs Sujets au goût du vrai & du bon ? Et combien n'y a-t-il point eu de Jupiters depuis le Déluge, jusqu'au tems de la Guerre de Troye. Mais l'ignorance qui confond tout, les a réduits à un seul, qu'elle s'est fait un mérite de placer dans l'Isle de Crête, & à qui elle a attribué toutes les actions, toutes les avantures des autres. Qu'est-ce que le grand Hercule, sinon un titre qu'on donnoit dans l'Antiquité la plus reculée à tous les Héros qui protégeoient le commerce, & qui par amour du bien public, assuroient les voyageurs contre les irruptions d'une infinité de petits Tyrans avides de pillages ? Et comme le nombre de ces Hercules étoit prodigieux, qu'il n'y avoit même aucun pays qui n'eût le sien, accommodé à son goût & habillé de sa livrée, je ne m'étonne point qu'on tombe aujourd'hui dans une si grande confusion sur ce qui les regarde. Quelle différence de l'Hercule Gaulois, ou de l'Hercule Germanique, à celui que les Grecs reconnoissoient ! Mais toutes ces difficultés s'évanouissent, quand on songe que c'est un surnom qui a été appliqué à des Héros & de différent âge, & de différent Pays, & de différent caractere.

Tertull. Apol. c. 14.

Pausan. in Corinth.

La clé que je propose ici est d'une utilité extrême. Sans elle on ne pour-

foit rien comprendre ni dans l'hiftoire de Zoroaftre, ni dans l'hiftoire de Mercure Trifmégifte. Ce premier a été non-feulement en réputation chez les Chaldéens; mais encore chez beaucoup d'autres Peuples, fiers de l'avoir eu pour Roi, ou pour Légiflateur. Mais tous ces Peuples ne s'accordoient point fur le tems où Zoroaftre avoit pris naiffance, ni fur les divers événemens de fa vie. Les uns le croyoient contemporain & même ami d'Abraham, les autres le faifoient fleurir quelques fiécles après; & cela, fuivant que leurs hiftoires remontoient ou plus ou moins haut. Les Bactriens, qui lui attribuoient la fondation de leur Monarchie, le regardoient comme étant de même âge que Ninus & Sémiramis, avec qui ils furent long-tems en guerre. Parmi les Perfes qui n'ont point eu jufqu'ici la complaifance d'embraffer le Mahométifme, & qui adorent le Feu à l'exemple de leurs Ancêtres, Zoroaftre ou Zardhuft eft encore un objet de vénération : mais ils foutiennent qu'il eft né à la Chine, & qu'un mouvement célefte le tira de fa Patrie il y a plus de 2000 ans, pour le conduire en Perfe. Une feule chofe dont tant de Peuples différens tomboient d'accord, c'étoit la maniere dont Zoroaftre devenu

Stanl. de Philof. Chald. f. 1. c. 2. & 3.

Juft. Hift. l. 1.

V. la Biblioth. Orient. de M. d'Herbelot.

vieux, & ennuyé du commerce des hommes faux & trompeurs, avoit péri au milieu d'un tourbillon de flâme. Mais cette tradition commune n'avoit rien d'extraordinaire, les Anciens étant dans l'usage de se servir de la comparaison du feu, pour donner du crédit à toutes les choses qu'ils vouloient exagerer. Ainsi, l'Ange qui remit au nom du Seigneur la Loi à Moïse sur le Mont Sinaï, se fit voir parmi les flâmes, les éclairs, les tonnerres. Ainsi la conversation d'Elie & d'Elisée fut suspendue par un char attelé de chevaux de feu qui les sépara tout à coup, & Elie monta au Ciel envelopé d'un tourbillon de lumiere.

Pour ce qui regarde Mercure, surnommé Trismégiste, parcequ'il étoit en même tems Prêtre, Roi, Philosophe; son histoire n'est pas moins obscure ni moins embarrassée que celle de Zoroastre. Au rapport de Diodore de Sicile, il fut le Sécretaire & le Conseiller d'Osiris, le Précepteur d'Isis. Eusebe assure que quand Saturne alla parcourir les régions méridionales du monde, il laissa le Gouvernement de l'Egypte à Mercure, & l'en nomma même Roi, à condition qu'il tiendroit de lui ses nouveaux Etats. Lactance observe que Mercure sixiéme du nom, ayant tué l'infatigable Argus,

L. 2. Præp. Evang. l. 1. L. 1.

Argus, se réfugia en Egypte, où il apporta l'usage des Lettres, & donna une forme précise à l'Année civile, en la réglant sur le cours du Soleil. Suivant Ciceron, il y a eu cinq Mercures, dont les trois premiers étoient Grecs : le quatriéme comptoit le Nil pour son pere, & les Egyptiens n'osoient par respect prononcer son nom : le dernier enfin surpassa tous les autres en éloquence, en vertus, & il orna l'Egypte de plusieurs Loix & de plusieurs inventions excellentes.

L. 3. de nat. Deorum.

Tout cela n'est encore rien. Le Pere Kircher cite un fragment d'un Manuscrit Hébreu, où l'on trouve qu'avant le Déluge Hénoch est le premier qui ait porté les titres d'Hermès, de Mercure, d'Adris ou d'Edris, & que dans la suite ces mêmes titres furent donnés à tous ceux qui cherchoient à découvrir les secrets de la Nature. Mor-Isaac avance qu'un des enfans de Noé s'appelloit Junithum, ou Hermès. Tant de variétés qui obscurcissent la suite de la Chronologie, font assez voir que les noms de Zoroastre & de Mercure sont des noms appellatifs, dont on distinguoit autrefois les grands talens, les inventions heureuses, les bienfaits répandus sur la Société.

In Arca Noë.

In suâ Phil. Syriacâ, apud Kirch. ubi suprà.

Si j'avois encore ici quelque remarque à faire, ce seroit à l'occasion de

ceux qui renouvellent d'ardeur pour trouver Moïse dans Hermès, ou Mercure Trismégiste. Mais les preuves qu'ils en apportent, plus spécieuses que solides, sont bien-tôt renversées. Premierement, Philon convient que si la Loi des Hébreux avoit transpiré parmi les Etrangers, du moins l'Instituteur de cette Loi leur étoit inconnu. Et c'est pour cela qu'il se mit à écrire son Histoire, & à l'orner de traits plus brillans que mesurés : comme il arrive aux Auteurs qui se persuadent que la vérité a besoin d'être embellie, & que seule, elle ne frappe point assez. En second lieu, doit-on croire que les Egyptiens ayent eu si fort à cœur les intérêts de Moïse, lui qui avoit été le fléau de leur Nation, qui avoit attiré sur leurs campagnes des insectes dévorans, qui avoit fait périr par un retour de marée leur Roi avec toute sa suite ? A ces traits reconnoît on un Héros bienfaisant, tel que Mercure ? Il y a plus d'apparence que si les Egyptiens avoient voulu caractériser Moïse, ils lui auroient donné le nom de Typhon, pour se venger des maux qu'ils en avoient reçus : nom qu'ils donnoient également à tous ceux qu'un naturel féroce portoit à leur nuire.

V. Nat. Comit. Mythol. l. 6.

Dans son origine, Typhon avoit été un serpent monstrueux qui désoloit l'Afrique,

frique, & que les Dieux unis ensemble tuerent d'un coup de tonnerre. De son sang nâquit une quantité prodigieuse d'insectes & de reptiles, qui inonderent aussi-tôt toutes les autres parties du monde. Il est aisé de deviner que sous l'écorce de cette Fable, on a voulu représenter tant d'hommes dégradés & qui portent l'amertume en tous lieux, soit en bouleversant la tranquillité publique par des opinions nouvelles & venimeuses, soit en déchirant par des traits aiguisés ceux qui ont le malheur de leur déplaire. Et peut-être que c'est ainsi qu'on doit expliquer toutes ces Histoires de Dragons vaincus par des Prêtres ou des Moines, & dont la mémoire s'est conservée en plusieurs Cathédrales de France & d'Allemagne.

III.

Sentimens des Anciens sur la formation de la Terre.

Après avoir exposé le plus fidelement que j'ai pu, quelle étoit la situation des Philosophes Barbares, ou qui ont précédé les Grecs, & quels secours ils avoient eus de leurs Maîtres & de leurs Instituteurs; je vais travailler maintenant à réduire en Systême leurs principales pensées, tant sur la formation de la terre, que sur l'origine des hommes. Et pour le faire avec plus de succès, j'éta-

tablirai d'abord trois principes décisifs.

Le premier, c'est que tous les Philosophes Barbares, & depuis les Philosophes Grecs n'ont eu aucune idée de la création ni de l'anéantissement : ils n'avoient même aucun terme dans leurs Langues, ni aucune façon de parler, qui exprimassent ces deux choses. *Y a t-il un seul Physicien*, demande Ciceron, *qui saisisse, qui conçoive ce que c'est que créer, & qu'anéantir?* Aristote, en poussant ses spéculations plus loin, ajoûte que les premiers Habitans du monde ont toujours jugé que la Matiere existoit par elle-même, & sans dépendre d'aucune cause extérieure. Si elle en dépendoit, disoient-ils, on ne pourroit la connoître que par quelque idée qui lui seroit étrangere, qui n'auroit point de rapport avec elle. Et cette idée dégraderoit certainement la matiere du titre de substance, qui lui appartient.

L. 2. de Divin.

Phys. l.

En second lieu, les Philosophes Barbares ne cherchoient qu'à pénétrer l'art infini, qui a dirigé la formation de la Terre : tout le reste, ils le croyoient immuable & incorruptible, sujet seulement à des altérations apparentes & non réelles. Dieu, observe Plutarque, ne travaille point sur le néant, sur ce qui n'est point : son action se termine uniquement à la Terre, où il travaille

vaille sur ce qui est mal arrangé & mal disposé. Ainsi les Egyptiens, pour marquer le tems & en général l'éternité, se contentoient de peindre le Soleil & la Lune, persuadés que ces deux Astres brilloient de tous les siécles, & qu'il n'y avoit eu du changement, du neuf, que sur la Terre. Il me semble qu'on trouve des vestiges de cette pensée des Egyptiens, dans quelques revers de Médailles Romaines. Le Symbole de la Lune y est gravé avec ces mots, *à l'Eternité, à la Perpetuité.*

In proœm. Can. Chro. Ægypt.

Troisiémement, les Philosophes Barbares tomboient bien d'accord qu'un premier Moteur, que Dieu avoit présidé à la formation de la Terre ; mais ils ajoûtoient aussi, que les choses ayant une fois reçu le mouvement qui leur convenoit, elles s'étoient dépliées, pour ainsi dire, & se succédoient les unes aux autres à point nommé. C'est une folie, dit Sénéque, de croire que chaque chose arrive en détail parceque Jupiter l'a ainsi ordonné: tout au contraire, ce qui arrive est une dépendance certaine & liée de ce qui est arrivé auparavant. Il y a un ordre inviolable duquel tous les événemens ne peuvent manquer de s'ensuivre, & qui ne sert pas moins à la beauté, qu'à l'affermissement de l'Univers.

Quæst. Natur. l. 2.

Deux

Deux Auteurs Anglois qui ne se sont pas contentés des notions communes, l'un est Thomas Burnet, & l'autre Guillaume Whiston, ont aussi avancé que le premier Chapitre de la Genese ne contenoit que l'Histoire de la formation de la Terre, & non du reste de l'Univers qui subsistoit déjà. » En » effet, remarque Mr. Whiston, lors- » que Moïse raconte que pour mani- » fester sa puissance, Dieu créa le Ciel » & la Terre, il n'entendoit que la » Terre que nous habitons, & le Ciel » aërien, l'atmosphere qui l'enveloppe » jusqu'à une certaine distance. Moïse » raconte ensuite que la Terre étoit » informe & toute nue, que les téné- » bres couvroient la face de l'Abîme: » quelle description plus énergique veut » on avoir du Cahos? Cette Planete » ainsi dépouillée passa par six révolu- » tions, avant que de recevoir la for- » me qui lui siéoit le mieux. Une preu- » ve déterminante que l'Ecriture n'a- » voit en vûe que la formation de la » Terre, c'est que dans tous les en- » droits où elle parle de la fin du mon- » de, ces passages ne doivent absolu- » ment s'interpréter que de la dissolu- » tion de cette même Terre & de la » couche d'air qui l'environne. Ainsi, » l'ensemble de l'Univers ne souffrit au-

» cun

» cun changement, à notre Globe près
» où les élémens étoient confondus,
» où les principes des choses se trou-
» voient décomposés. Il y a plus, con-
» tinue Mr. Whiston; quand l'Histo-
» rien des Juifs prononce que le Ciel
» & la Terre furent créés ensemble,
» on doit sousentendre qu'ils le furent
» dans un tems antérieur; mais que la
» Terre étant peu à peu devenue Ca-
» hos, Dieu lui rendit son premier lus-
» tre, son premier arrangement: ce qui
» approchoit assez d'une nouvelle créa-
» tion. » Il est certain que la hardiesse de l'Auteur Anglois a quelque chose de frappant; mais par malheur elle est dénuée de preuves. N'auroit-on pas dû renouveller à son occasion la défense dont parle Saint Jérôme, & qui subsistoit parmi les Hébreux? C'étoit de ne point raisonner sur la formation de cet Univers; mais de s'en rapporter simplement à ce qu'en avoit dit l'Histoire ancienne, quelque éloigné qu'il fût de la vraisemblance.

Ces trois principes ainsi établis, on n'aura point de peine à se prêter aux différens Systêmes des Egyptiens & des Phéniciens; on distinguera du premier coup d'œil ce qu'il y a de fabuleux dans ces systêmes, d'avec ce qu'il y a de probable. Selon les premiers, tout

avoit

avoit été d'abord eau, & ensuite une pâte molle, une espece de bouë, que le Soleil pénétra si intimement, que les germes & les semences de toutes choses, qui y étoient ensevelis comme dans un tombeau, se réveillerent. Aussi Hermès disoit-il que la Terre détrempée d'eau est la nourrice de tous les Etres sublunaires, & que le Soleil par ses rayons bienfaisans en est le pere. N'y auroit-il point là une sorte d'imitation de ce qu'avance l'Auteur de la Genese, que Dieu prit de la bouë pour former l'homme, & qu'il lui souffla l'esprit de vie? Si les Egyptiens ont quelquefois soutenu que durant la confusion des élémens la Terre n'étoit rien, ce langage approche assez de celui de l'Ecriture, qui donne au Cahos le même nom qu'aux Idoles, qu'aux Statues des faux Dieux, qu'elle appelle un rien, un néant.

Sanch. apud Eus. Præp. Evang. l. 1.

Selon les Phéniciens, toute la surface de la Terre avoit commencé par être bourbeuse & semblable à de la fange; puis l'air s'agita, & parut imprégné d'une lumiere Divine, d'un éclat inespéré: ce qui produisit de grandes pluyes, des éclairs, des tonnerres affreux. Au premier bruit, les animaux de toute espece, les hommes, reçurent & vie & mouvement: la Terre se nettoya & devint

vint un séjour habitable ; les agrémens mêmes & les beautés, propres à chacune de ses parties, ne lui manquerent point.

Quippe ubi temperiem sumpsere humorque calorque, Ovid. Métam. l. 1.
Concipiunt, & ab his oriuntur cuncta duobus.

Dans la suite, le systême des Phéniciens donna lieu à deux pratiques également superstitieuses. L'une, que les Prêtres des principales Divinités qu'adoroit l'Orient, telles qu'Isis, Rhéa, Dercéto, Atergatis, se firent un devoir de ne manger ni oiseaux ni poissons. Ils croyoient par cette abstinence rendre un hommage plus distingué à l'air & à l'eau, comme si l'abstinence n'étoit point un principe de santé plutôt que de Religion. L'autre, que ces mêmes Divinités furent représentées avec une queue de poisson repliée par derriere, & tantôt avec une corne d'abondance, tantôt avec un gouvernail de navire entre les mains. C'est ainsi que les erreurs passent aisément du Physique au Moral, & qu'en quelque matiere que ce soit, on ne se trompe presque point impunément. Phurn. de Nat. Deor. l. 6.

IV.

Sur l'origine des hommes, Pezron, de l'Ant. de la Nation Celte.

Les premiers hommes ne pouvoient se croire issus de la terre, sans en tirer une sorte de vanité. C'est pourquoi tous les grands peuples qui vouloient illustrer leurs origines, comme les Egyptiens, les Phrygiens, les Pélasgues, les Celtes, les Iberes, les Scythes, &c. se vantoient d'être Indigènes, Autochthones, nés dans le pays même où ils se trouvoient établis. Ils méprisoient toutes les autres Nations dont les commencemens n'avoient pas la même obscurité, & qui par inquiétude, ou par un désir ambitieux, s'étoient choisi de nouvelles demeures. De même, les Héros, les Pacificateurs, ceux qui se portoient à des actions d'éclat, mais utiles & avantageuses, soit à leurs compatriotes, soit aux étrangers, étoient nommés Titans, Géans, en un mot fils du Ciel & de la Terre. On ne croyoit pas leur pouvoir donner un titre plus flateur, ni plus digne d'eux: & même Apollodore voulant accréditer l'objet de sa Bibliotheque, la commence à peu près sur ce ton, & rapporte que *Cœlus* ou le Ciel épousa *Titia* ou la Terre, & que de ce mariage naquirent les premiers Héros, dont il déduit la curieuse

Isocrat. in Panegyr. Plat. in Menex.

généalogie

généalogie. On juge ſans peine ce que pouvoient être alors les titres de nobleſſe, des vertus. Pour les Juifs, ils qualifioient ſimplement tous leurs Légiſlateurs & tous leurs Prophetes d'Envoyés ou de Meſſagers de Dieu; & c'eſt là ce que l'Ancien Teſtament exprimoit par les termes qui ſuivent, *l'Eternel a mis ſon nom ſur eux, l'Eternel leur a prêté ſa gloire.*

Je trouve ſurprenant qu'on ait jamais pu avancer que la terre ſeule, frappée des rayons du Soleil, & en quelque maniere vivifiée, fût capable de produire des maſſes organiques; & que Diodore de Sicile ait ſoutenu que la même choſe ſe renouvelloit chaque année, à la vûe de toute l'Egypte. » Il eſt certain, » répéte cet Auteur, que lorſqu'on laboure les endroits que le Nil a fertiliſés, on eſt tout ſurpris en remuant » la Terre, d'y trouver de véritables » animaux, les uns ébauchés, les autres » ſur le point d'éclorre; les autres enfin » qui rompent leurs enveloppes & commencent à reſpirer. » Néanmoins, toute ridicule que doive paroître cette imagination, elle a ſubſiſté juſqu'au tems de la nouvelle Philoſophie, trop heureuſe ſans doute d'avoir détruit le ſyſtême des générations rapides & ſpontanées, pour ſubſtituer à ſa place un ſyſtême L. 1.

tême plus raisonnable, & plus réfléchi. Ce dernier suppose que les germes de tous les corps organiques ont été produits au commencement du Monde, & qu'il n'y a eu dans la suite que des développemens successifs, ménagés suivant l'ordre, & proportionnés aux besoins de la Nature.

V.

Sur les diverses révolutions par où le monde doit passer.

Comme les Anciens réduisoient la création à un nouvel arrangement de parties, ils étoient en conséquence persuadés que la terre ne pouvoit longtems retenir la forme qu'elle avoit reçue, & qu'après un certain nombre de révolutions, telles que des Déluges & des Embrasemens, elle se déboiteroit, pour ainsi dire, & redeviendroit Cahos. Le sçavant Bérose, qui avoit commenté les Ouvrages de Bélus, rapporte que ces révolutions doivent arriver, lorsque les Astres se trouvent en certains points du Ciel. Alors tout conspire à un Embrasement ou à un Déluge, alors la terre doit souffrir quelque changement considérable. Vers le solstice d'Eté, les Egyptiens avoient coutume de marquer de rouge leurs maisons, leurs troupeaux, leurs arbres, leurs fruits; & c'étoit pour se ressouvenir qu'à pareil tems le monde

V. Senec. Quæst. Nat. l. 3.

de avoit été embrâfé par la chute de Phaëton. Bérofe convient auffi que ces fortes d'incendies ne font à craindre que lorfque le Soleil eft dans le figne de l'Ecreviffe ; de même que les Déluges n'arrivent que lorfqu'il eft dans le figne du Capricorne : de forte que ces deux révolutions devoient fuccéder l'une à l'autre, à peu près comme l'Hyver à l'Eté.

Phyfiquement, on ne peut douter de ces fatales cataftrophes par où la terre a paffé, & qui ont rendu toute fa furface inégale & raboteufe : ce qui n'a pu fe faire, dit très-judicieufement Eratofthene, que par une infinité de Déluges, d'Embrafemens, & d'autres défaftres femblables. A la vérité, la terre n'a point perdu par toutes fes fecouffes fa figure ronde, ou plutôt allongée en ellipfe : car ces inégalités ne font rien par rapport à fa grandeur ; elles apportent feulement une grande variété, & même des avantages réels, à toute fa croute extérieure. Cette obfervation, ajoute Eratofthene, conduit néceffairement à ne point s'étonner pourquoi dans des lieux éloignés de la mer de 2 ou 3000 ftades, il fe trouve & des champs couverts de coquillages, d'infectes marins pétrifiés, & des puits très-profonds qui regorgent d'eau falée. Cela fe remarque

Apud Strab. Geogr. l. 1.

que particulierement auprès du Temple de Jupiter Ammon, où l'on voit encore différentes dépouilles de vaisseaux brisés, & de petites Colonnes ornées de Dauphins avec cette inscription : CYRENIENS PARTIS POUR LES GRANDS JEUX. Il est sûr, dit Tertullien, que le monde a autrefois changé, ayant été tout couvert d'eau. *Adhuc maris conchæ & buccinæ peregrinantur in montibus, cupientes Platoni probare etiam ardua fluitasse.*

De Pallio n. 2.

Au reste, plusieurs révolutions jointes ensemble formoient ce que les anciens Astronomes appelloient la grande année, l'accomplissement de toutes choses : après quoi elles se renouvelloient de concert, & ainsi que parle Synésius dans un de ses Hymnes, elles se rendoient à la vie. Pour la durée de chaque révolution, rien n'étoit plus obscur ni plus incertain : mais il y avoit toujours quelque signe éclatant, ou sur la terre, ou dans le Ciel, qui en caractérisoit le commencement & la fin. C'est ce qu'on peut recueillir d'un morceau curieux, que je vais citer de Plutarque. » Au commencement des brouille» ries qui survinrent entre Marius & » Sylla, dit-il, un jour que le Ciel étoit » fort clair & fort serein, on entendit » dans l'air un bruit terrible & sembla» ble

Jul. Firm. Math. l. 3.

In vitâ Syllæ.

„ble au son d'une trompette aigue : ce „qui effraya tout le monde. On alla „aussi-tôt consulter les Sçavans de l'Hétrurie, lesquels répondirent unanimement, que ce bruit marquoit le remuement général qui se faisoit dans la „Nature. Ils ajouterent par forme d'explication, que l'Univers étoit sujet „à huit révolutions consécutives ; que „chacune de ces révolutions causoit „un changement total dans les mœurs „& dans la conduite des hommes ; „que Dieu en avoit lui-même ménagé jusqu'aux plus légeres circonstances ; qu'enfin le nombre de ces „catastrophes étant rempli, la grande „année se trouvoit consommée. Ils „dirent ensuite, que dans l'instant où „un pareil changement arrive, on voit „quelque phénomene extraordinaire „qui frappe les esprits éclairés : & les „Devins connoissent aussi-tôt qu'il est „né des hommes d'une trempe différente de ceux qui vont passer, & „qu'ils auront plus ou moins de vertu, „plus ou moins de mérite, que leurs „prédécesseurs". Mais le difficile est de connoître cet instant avec précision, & ceux qu'on croyoit autrefois y réussir le mieux, c'étoient les Hétrusques. On juge bien, que portés par leur état à nourrir la crédulité des peuples, ils se faisoient

faisoient payer chérement leurs prédictions. Il n'y a point de métiers plus lucratifs que ceux qui travaillent à tromper les autres, soit en abusant du voile sacré de la Religion, soit en supposant des secrets de Médecine, soit en s'attribuant la connoissance de l'Astrologie.

Qu'il s'offre de réflexions sur tout ce que je viens de dire ! Mais je me contenterai d'une seule. Les hommes, promts à se gêner & à prendre l'allarme, ont toujours appréhendé la fin ou la dissolution du monde, principalement lorsque les saisons paroissoient tomber dans un certain désordre, que l'air appauvri du nitre qui lui est particulier, sortoit de son équilibre, que la Nature en un mot ne gardoit plus le fil accoutumé de ses opérations.

Une telle crainte a encore redoublé depuis la naissance du Christianisme, sans doute sur ce passage de l'Apôtre Saint Pierre, que « ce sera dans le bruit » d'une horrible tempête qu'éclatera le » dernier embrâsement du Monde ». Aussi, pendant les quatre ou cinq premiers siécles de l'Eglise, il n'arrivoit rien d'extraordinaire, soit dans le physique, soit dans le moral, que par contre-coup on ne se regardât presque à la veille de périr. Saint Paul avoit songé sérieusement à dissiper une opinion

si

si mal fondée, surtout pendant le séjour qu'il fit à Thessalonique. Mais tout grand-homme qu'il étoit, il ne pût convaincre ni le Peuple, ordinairement trop opiniâtre dans ses sentimens, ni les Princes du Sacerdoce, pour le moins aussi opiniâtres. Personne ne doutoit alors, ce qui dura encore long-tems après, que l'Antechrist ne fût sur le point de se montrer, & Saint Cyprien entr'autres écrivant au Peuple de Thibaris, l'encourage à soutenir la nouvelle persécution qui s'élevoit, comme l'avant-couriere de la grande persécution de l'Antechrist qu'on alloit voir paroître. Lactance, qui se piquoit des mêmes préjugés, assure que tous ceux qui avoient supputé les tems, ou par la Sainte Ecriture, ou par les Auteurs Payens, attendoient de jour en jour la fin de l'Univers. Les moindres orages, le moindre tremblement de terre, leur sembloient devoir décider du sort de tout le Genre-Humain. La conduite brutale que tenoit Néron, le plus vif & le plus déterminé des Persécuteurs, les maux qu'il causoit aux Chrétiens, le firent prendre pour l'Impie, pour l'Homme coupable, dont Paul avoit parlé dans la seconde Epitre à ceux de Thessalonique. Cette frayeur s'étant dissipée par la mort du Tyran, on remit la fin du monde à l'Empire de

Marc-Aurele, & on se fonda, comme on se fonde quand les preuves manquent, sur je ne sçai quels Vers attribués aux Sybilles. Tertullien & le reste de ses dévots Montanistes différerent encore cette fin aux dernieres années du troisiéme siécle, où la persécution s'accrut & devint plus meurtriere qu'auparavant. Enfin on arrêta, sur la parole de Jules-Africain, que la destruction de l'Univers n'arriveroit que 500 ans après la naissance du Messie, époque qui n'avoit rien de plus assûré que les autres. Depuis même que tout a reconnu la Loi de Jesus-Christ, que les fausses Traditions se sont détruites par une connnoissance plus méditée de cette même Loi, on ne sçauroit croire combien les hommes se sont mis à la torture pour deviner quand arriveroit le dernier jour du monde. Il n'y a gueres de siecles où l'on ne trouve sur cela quelque opinion extravagante, née le plus souvent dans le sein de la Religion, & au milieu des austérités du Cloître. Combien de fois de pieux Imposteurs ont fait courir le bruit que la terre alloit se dissoudre, pour intimider les Peuples & s'enrichir de leur frayeur! Un pareil bruit s'étoit répandu du tems de Grégoire de Tours: & lui, pour rassurer les Peuples ébranlés de la crainte de périr, il s'efforça de

leur

leur prouver que le monde dureroit autant depuis la Naissance de Jesus-Christ, qu'il avoit duré depuis son origine jusqu'à l'Incarnation de l'Homme-Dieu.

Pour revenir à ce que les Anciens appelloient la Grande Année, & qui étoit suivant les uns, beaucoup plus longue que suivant les autres, je trouve à propos d'observer qu'il y avoit sur cela deux opinions tout-à-fait contraires. Les uns pensoient que chaque grande Année étoit différente, & de celle qui l'avoit précédée, & de celle qui devoit la suivre; de maniere que rien ne se rapportoit, & que les mêmes combinaisons d'événemens, les mêmes circonstances d'affaires ne pouvoient jamais se renouer. C'est ce qu'on représentoit, tantôt sous l'emblême d'une roue qui se meut sans cesse, tantôt sous l'emblême de la machine qui sert à vanner le bled & à le séparer de la paille, d'où les Poëtes ont fait leur *Mystica vannus Jacchi*. Les autres, plus autorisés & plus nombreux, s'imaginoient que toutes les grandes Années se ressembloient de point en point, & que ce qui arrivoit dans l'une, devoit par une répétition nécessaire arriver dans les autres. Les Platoniciens surtout firent valoir cet arrangement, comme quelque chose de merveilleux; & Origene, pour lui donner

Censor. de Die Nat. c. 17.

Orig cont. Cels. l. 7.

 ner

ner plus de poids, l'appuya de ces paroles de l'Ecclésiaste. « Qu'est-ce qui a « été autrefois? C'est ce qui doit être « à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? « C'est-ce qui doit se faire encore. Rien « n'est nouveau sous le Soleil, & nul « ne peut dire, voilà une chose nouvelle; car elle a déja été faite dans les « siécles qui se sont écoulés avant nous. Comme les Stoïciens admettoient aussi cette renaissance de toute la Nature, cette Palingénésie universelle, les Stoïciens osoient compter sur une sorte d'immortalité, toûjours flateuse à l'amour-propre. On souffriroit la mort, avoue Sénéque, avec plus de courage & de fermeté, si l'on pensoit que tout est dans le monde balancé de maniere, que tout doit se détruire & se renouveller. Il n'y a point d'anéantissement, la vie conduit à la mort, & la mort ramene à la vie.

Epist. 71.

Quoique ces deux opinions fussent entierement opposées, elles conviennent cependant en un point qui mérite d'être expliqué. Chaque parti croyoit qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus sage que le commencement d'une Grande Année. « La Terre, dit Platon dans « le Politique, est alors gouvernée de « Dieu immédiatement; l'ordre y ré« gne; tous les hommes qui l'abitent,

tent, comme autant de Héros, sont vertueux, ne songent qu'à se prêter la main: toutes les productions de la Nature sont telles en effet quelles doivent l'être. Mais à chaque révolution les choses changent, les races des hommes se corrompent, leurs facultés s'affoiblissent, leur vie s'accourcit. Enfin quand la terre a souffert tous les changemens; toutes les dégradations dont elle est susceptible, elle retombe dans le cahos; & pendant cette espece d'interregne, Jupiter reste oisif & ne s'occupe de rien, la Divinité s'endort, pour ainsi dire, jusqu'à ce que la grande année recommence; qui ne manque jamais de recommencer.

Plut adverſ. Stoïcos. Sen. Epiſt. 9.

VI.

De ce que les Peres de l'Egliſe en ont jugé.

Tout ce système de révolutions mal pris, a sans doute fait naître l'hérésie du *Millénarisme*; trop répandue parmi les premiers Peres de l'Eglise, & laquelle assignoit de durée au monde 6000 ans; sçavoir; 2000 sous l'état de Nature, 2000 sous la Loi, 2000 sous le Messie. Un embrasement général appellé par quelques-uns de ces Peres le *Baptême du feu*; devoit succéder à cette longue Année, & purifier la terre de ses taches & de ses souillures. Après quoi, deve-

Le Clerc, Biblioth. Choiſ. t. 1.

nue plus féconde, plus riante, elle offrira toute sorte de délices. « L'ancien « Serpent sera enchaîné pour mille ans, « & ne pourra plus séduire les Nations « attentives & en garde contre ses embuches. Alors paroîtront un Ciel « nouveau & une nouvelle Terre : la « mort ne sera plus, ni les cris, ni les « afflictions ; en un mot, le premier « état sera passé, & toutes choses se« ront nouvelles.

In Apocal. c. 20. & 21.

Cette description du Regne de mille ans n'avoit rien que d'allégorique. Mais comme le plaisir gagne toûjours, quelque soin qu'on prenne de le spiritualiser, on fit dans la suite un Regne de mille ans tout voluptueux, où le corps devoit entrer en partage des satisfactions dûes à l'ame, où les agrémens devoient redoubler à proportion des peines volontaires qu'on s'étoit imposées pendant la vie. C'est-là un précipice où tombent souvent ceux qui en matiere de Réligion cherchent à se singulariser, & qui feignant de ne point connoître le goût qui les porte au sensible, retrouvent ce même goût dans tout ce qui les approche, dans tout ce qui les environne.

Si les Partisans du *Millénarisme* n'avoient appuyé que sur le dernier embrasement qui doit consumer toutes choses, on

on n'auroit aucun reproche à leur faire ; car cet embrasement paroît un point décidé : « Et ainsi que l'ancien monde « a péri par les eaux du Déluge, le nou- « veau que nous habitons périra par « le feu au jour de la colere du Sei- « gneur, & de la ruine des Impies. Il reste seulement une difficulté ; sçavoir, si par le mot de *périr* il faut entendre quelqu'autre désastre qu'un changement extraordinaire, qui doit arriver à toute la terre, & si le feu lui sera plus nuisible & plus fatal que les eaux du déluge.

Presque tous les anciens Auteurs, soit Juifs, soit Chrétiens, ont soutenu que le monde ne finiroit que pour reparoître en un état plus agréable & plus brillant ; qu'après être retombé dans le cahos, il reprendroit peu à peu une nouvelle forme ; qu'ainsi on verroit successivement plusieurs mondes s'élever & se détruire, mais toûjours en augmentant de perfections & de beautés. *Le Seigneur n'a point dit*, s'écrie Saint Jerôme, *que nous verrions d'autres Cieux & une autre Terre ; mais seulement de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre : ce qui marque leur renaissance, & pour tout dire, leur rétablissement entier. La Terre ne change-t-elle pas de parure, de vêtemens, de couleurs, dans les différentes* In Isaï.

saisons de l'année? Ne semble-t-elle point rajeunir? Mais elle est toûjours la même, eu égard à sa substance propre. Aussi le Livre Divin insinue seulement que la figure du monde s'écoule, mais non le monde lui-même. Ajoutons que le sentiment si naturel, que la terre ne sera point anéantie, mais que le feu la purifiera, paroît le plus autorisé par les Peres, par les Théologiens, par les Philosophes. Ils ont pû dire sur cette matiere tout ce qu'ils ont jugé de conforme à la raison, l'Eglise ne l'ayant point décidé. De plus, celui qui nous a fait connoître la création de l'Univers, ne nous fait connoître en aucun endroit qu'il doit anéantir son ouvrage: non, qu'il ne puisse l'une de ces choses comme l'autre; mais parce qu'en ces sortes de sujets on ne doit se soumettre qu'à ce qui est expressément révélé. Salomon nous assure même qu'il a appris que tout ce que Dieu a fait doit subsister à jamais: & c'est-là ce que Grégoire le Grand & d'autres Interprêtes expliquent d'une maniere sensée, en conciliant l'Ecriture avec elle-même, lorsqu'elle dit d'un côté que la Terre demeurera éternellement, & de l'autre que la Terre & les Cieux passeront. Ils passeront à la vérité pour la figure; mais non pour l'essence, pour le fond des choses.

Outre

Outre les anciens *Millénaristes*, il s'en est trouvé dans le dernier siècle, qui tantôt incrédules jusqu'à l'imbécillité, tantôt incrédules jusqu'à l'audace, ont annoncé un nouveau Regne de Jesus-Christ sous le nom de cinquiéme Monarchie. Comme ils agissoient par deux motifs qui trompent la plûpart des hommes, le dégoût du présent & l'espoir d'un avenir plus favorable, ils n'eurent point de peine à faire approuver leur fanatisme. La multitude fut de leur parti; elle qui sans pouvoir jamais fixer son inconstance, & se plaint toûjours du sort dont elle jouit, & se répaît de l'espérance que celui dont elle jouira dans la suite, sera meilleur. Mais ces *Millénaristes* vinrent échouer au même écueil où échouent tous les faux Prophêtes; le tems, le tems dévoila combien ils s'étoient abusés...

4. Je trouve un seul point où ils ont fait voir quelque adresse : c'est à prouver que le Monde décroît & vieillit tous les jours : que la Terre n'a plus la même fécondité ni la même disposition à produire, qu'elle avoit à sa naissance; que les hommes diminuent non-seulement de taille, mais encore de force, de vertu, de courage; enfin que tout ce qui existe tend à une dissolution générale.

On ne peut nier qu'à regarder les

choſes d'une vûe rapide & ſuperficielle, ce ſyſtême ne paroiſſe du moins vraiſemblable. D'un côté les Auteurs qui s'appuyent ſur la Morale & ſur l'Hiſtoire, de l'autre quelques Aſtronômes célebres ont tâché de le confirmer par une ſuite d'obſervations. Tels ſont Gemma Friſius, Philippe Lansberge, Nicolas Copernic, Pierre Gaſſendi, Jean Kepler, Jean-Baptiſte Morin dans ſon Aſtrologie, François-Vincent Wing dans ſon Aſtronomie Angloiſe, &c. Cependant, tout bien examiné, il eſt certain que quoique la terre ait ſouffert en détail de grands changemens, elle n'offre juſqu'ici dans l'eſſentiel aucune marque de vieilleſſe. Il eſt encore certain que tous les ſiecles ſe reſſemblent, ſe contrepeſent, pour le gros des vertus & des vices; & que les hommes, malgré les paſſions & les préjugés dont ils ſont ſuſceptibles, préſentent à peu près le même ſpectacle moral.

CHAPITRE VII.

I. *Quelle idée les Barbares avoient de la Matiere.* II. *Qu'ils n'ont point reconnu de Subſtances ſpirituelles,* III. *De l'antiquité du Dogme des deux Prin-*

Principes. IV. De son étendue. V. Qu'au défaut de la Révélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme l'origine du bien & du mal.

I.

ON a vû dans un assez grand détail ce que les Barbares pensoient de la formation de la terre, & de l'origine du Genre-Humain. Comme ils n'avoient aucune lumiere surnaturelle qui les éclairât, aucun guide infaillible qui les conduisît, ils étoient réduits à deviner. Et peut-être l'ont-ils fait avec assez d'adresse & de succès. On ne doit juger du mérite, de la capacité des hommes, que par rapport à la situation où ils se trouvent, & aux efforts d'esprit qu'ils peuvent faire, & aux difficultés qu'ils peuvent vaincre. Tout le reste ne doit point leur être imputé. La Révélation est un secours gratuit, qu'on n'est pas le maître de se procurer. Où aboutit la Philosophie, là elle commence : elle sert de supplément, &, pour ainsi dire, de ratification à toutes les connoissances humaines.

Quelle idée les Barbares avoient de la Matiere.

Il paroît que dans l'Antiquité la plus reculée on n'admettoit qu'une seule substance, éternelle, infinie, & ce qui surprendra le plus, indivisible, quoique pourtant divisée en trois parties. Et ce sont

Windet, de vitâ funct. statu. s. 3. Le Clerc, Biblioth. Chois. t. 2.

sont elles, qui réunies & jointes ensemble, forment ce que Pythagore appelloit le tout, hors duquel il n'y a rien. La premiere partie de cette substance, inaccessible aux regards de tous les hommes, est proprement ce qui détermine l'essence de Dieu, des Anges & des Génies. Elle se répand de-là sur tout le reste de la Nature, d'où quelques saints Peres lui ont donné le nom de *semen supernæ essentiæ*, ou *quod excellentiori abundat semine*. La seconde partie compose les Globes célestes, le Soleil, les Etoiles fixes, les Planetes, ce qui brille d'une lumiere primitive & originale. La troisiéme enfin compose les corps & généralement tout l'Empire sublunaire; que Platon dans le Timée nomme le séjour du changement, la mere & la nourrice du sensible.

V. Chalcid. in Tim. initio.

Clem. Alex. Strom. l. 2. Iren. l. 3. Tertull. Scorp. c. 2.

Voilà en gros quelle idée on avoit de la substance unique dont on croyoit que tous les Etres tiroient le fond même de leur nature, chacun suivant le degré de perfection qui lui convient. Et comme cette substance passoit pour indivisible, quoiqu'elle fut divisée en trois parties, de même elle passoit pour immuable, quoiqu'elle se modifiât de différentes manieres. Mais ces modifications étant de peu de durée, on les comptoit pour rien, même on les regardoit

Apul. de Dogm. Plat.

gardoit comme non-existentes, & cela par rapport au tout qui seul existe véritablement. Ce qu'on doit observer avec soin: la substance jouit de l'être, & ses modifications aspirent à en jouir, sans jamais pouvoir y arriver.

Le trop fameux Spinoza dont j'ai déja parlé, en écrivant à Henri Oldenburg Sécrétaire de la Société Royale de Londres, convient que c'est parmi les plus anciens Philosophes qu'il a puisé son systême, qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers. Mais il ajoute qu'il a pris les choses d'un biais plus favorable, soit en proposant de nouvelles preuves, soit en leur donnant la forme observée par les Géometres. Quoiqu'il en soit, son sentiment n'en est point devenu plus probable, les contradictions n'y sont pas mieux sauvées.

Epist. 5. & 6. inter Op. posthuma.

J'ai dit, que suivant les Anciens, la substance unique étoit comme divisée en trois parties, sans rien perdre de sa nature propre, qui est de former un tout parfait. De ces trois parties, les deux premières n'ont jamais souffert aucun trouble, aucun désordre, ni n'en peuvent souffrir: la troisiéme seule y est exposée par des ébranlemens continuels, & par des modifications subites, à la vérité, mais qui naissent les unes des autres. Tel est l'empire sublunaire, le lieu

Pyth. apud Laërt. Ocel. Luc. c. 2. Plot. Ennea. 1. l. 8. Socrat. apud Plat. in Phæd.

lieu des corps, où se succédent sans cesse de nouvelles formes, & où tout est disposition à changement. Dans cet Empire, à force d'être mues & agitées, les choses ne pouvoient manquer de se déranger, de devenir cahos. Une main adroite & puissante les remit dans l'ordre, & les y remet autant de fois qu'elles en veulent sortir. *Ex inordinato in ordinem adduxit*, avance l'Orateur Philosophe; & c'est en cela qu'il fait consister tout le jeu de la création, & de la conservation des Etres sublunaires.

Arist. de Gener. & Corrupt.

Cic. in Fragm.

La même pensée avoit gagné les premiers Auteurs Ecclésiastiques, comme Justin Martyr, Tertullien, Théophile d'Antioche, qui tous ont soutenu que dans la formation du monde, Dieu n'avoit fait que rappeller les choses à un meilleur arrangement. Comme il est la bonté même, dit Justin, il a travaillé sur un sujet rebelle, informe, & il en a fait un ouvrage utile aux hommes.

Apolog. 2.

V. Theop. l. 2. inter Op. Just.

Pour ce qui regarde la matiere, il est à propos de fixer ici l'idée qu'en avoient les Anciens. Quelquefois ils la confondoient avec la substance unique, & ils disoient conséquemment que rien ne lui est essentiel que d'exister, & que si l'étendue convient à quelques-unes de ses parties, ce n'est que lorsqu'on les considere par abstraction. Mais le plus souvent

vent ils bornoient l'idée de la matiere à ce qu'ils appelloient eux-mêmes l'Empire sublunaire, la Nature corporelle. Le corps, selon eux, est ce qu'on conçoit par rapport à lui seul, & en le détachant du tout dont il fait partie. Le tout ne s'apperçoit que par l'entendement, & le corps que par l'imagination aidée des sens. Ainsi les corps ne sont que des modifications qui peuvent exister ou non exister, sans faire aucun tort à la substance. Ainsi la matiere n'est point une succession d'heures & de jours : mais les corps caractérisent & déterminent la matiere, à peu près comme les passions caractérisent & déterminent un homme indifférent à être mû ou à rester tranquille. Ces sortes d'attributs n'appartiennent point au sujet de droit; mais lui deviennent propres par une espece d'adhérence, à la maniere des couleurs.

II.

Qu'ils n'ont point reconnu de Substances spirituelles.

Il suit de-là, suivant l'expression d'Apulée *, que la matiere n'est ni corporelle ni incorporelle; sans doute parce qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers, corporelle en ce qui est corps, incorporelle en ce qui ne l'est point.

* De Dogm. Plat.

Proclus de Lycie pour appuyer davantage

Instit. Theol. c. 72.

tagé ce qu'avoit dit Apulée, ajoute, 1°. que la matiere est animée; mais que les corps ne le sont pas, quoiqu'ils ayent un principe d'organisation, un je ne sçai quoi de décisif qui les distingue l'un de l'autre; 2°. que la matiere existe par elle-même, mais non les corps qui changent continuellement d'attitudes & de situation. Donc on peut avancer beaucoup de choses des corps, qui ne conviennent point à la matiere; par exemple qu'ils sont terminés par des figures, qu'ils se meuvent plus ou moins vîte, qu'ils se corrompent & se renouvellent, &c. au lieu que la matiere est une substance de tous points inaltérable. Aussi Pythagore & Platon conviennent-ils l'un & l'autre, que Dieu existoit avant qu'il y eut des corps; mais non avant qu'il y eût de la matiere, l'idée de la matiere ne demandant point l'existence actuelle des corps.

Jusqu'ici les Anciens semblent n'avoir eu aucune teinture de la spiritualité. Ils croyoient de concert que tous les Etres participoient à la même substance; mais que les uns étoient matériels seulement, & les autres matériels & corporels: ce qu'on ne peut trop répeter. Dieu, les Anges & les Génies, disent Porphyre & Jamblique, sont faits de la matiere; mais ils n'ont aucun rapport avec

Uterque in vitâ Pythag. Jambl. de Mysteriis.

avec ce qui eſt corporel. Encore aujourd'hui à la Chine, où les Principaux Dogmes de l'ancienne Philoſophie ſe ſont conſervés, on ne connoît point de ſubſtance ſpirituelle, & on regarde la mort comme la ſéparation de la partie aërienne de l'homme, de ſa partie terreſtre. La premiere s'éleve en haut, & la ſeconde retourne en bas.

III.

De l'antiquité du Dogme des deux Principes.

Cela poſé, on devine ſans peine pourquoi tout le reſte de l'Univers paroît ſi bien reglé, ſi bien contrepéſé, hors l'Empire ſublunaire : c'eſt qu'il n'y a des corps que dans cet Empire, & par conſéquent du changement, de l'altération, des choſes déſunies & irréconciliables. Dieu voulant y mettre l'ordre, trouva un ſujet rebelle, & qui ſe plioit malaiſément à ſa volonté. Il fit cependant, pour le réduire & pour triompher de lui, tout ce qui pouvoit dépendre de ſa ſageſſe. Mais elle ſe trouva trop contrariée, & le Monde ſublunaire reſta comme auparavant, ſujet à une infinité de déſordres, de variations & de diſparates. Tout cela fut une ſuite de la Nature des corps, qui recevant ſans ceſſe de nouvelles formes, ne pouvoient être réduits à un état de conſiſtence & d'uniformité.

Plut. de Iſid. & Oſir.

Epiphan. de Hæres. Theod. Hæret. Fab. l. 1.

nіformité. Les premiers Hérétiques, encore pleins de cette Philosophie, disoient que Jesus-Christ n'avoit pas pris une véritable chair, parcequ'il se seroit uni au mal; & que dans l'ouvrage de la Rédemption il s'étoit contenté d'imposer aux yeux par un corps fantastique. Quel amas d'absurdités!

Le but de tout ce systême des Anciens étoit de sauver la bonté de Dieu aux dépens de sa puissance, & d'expliquer d'une maniere moins dure & moins révoltante, l'origine du mal moral & du mal physique. Cette origine est aussi la plus grande difficulté qui s'offre à l'esprit humain. « Peut-on croire, disoit Platon, que ce qui est mauvais « & déréglé soit l'ouvrage de Dieu ? « N'est-il pas le principe & la source « de toute vertu, tant en lui-même, « que hors de lui ? S'il avoit trouvé « plus de docilité dans la Terre, plus « de disposition à l'ordre, sans doute « qu'il l'auroit remplie de toute sorte « de bien. Tel est en effet son caracte- « re à moins qu'il ne trouve des obsta- « cles invincibles. « Les Scythes avec leur générosité ordinaire, & incapables de ménager un Tyran quoique les armes à la main, prouvoient à Alexandre qu'il n'étoit point Dieu, parce qu'il faisoit du mal aux hommes.

In Timæo. V. etiam Polit.

Quint. Curt. l. 7.

IV.

De ce premier systême, mais après beaucoup d'appréciations inutiles à rapporter, s'ensuivit un autre plus étendu & plus frappant, le systême des deux Principes, lequel se communiqua bientôt à toutes les nations du monde, & s'imprima dans leurs cœurs si profondément, que rien ne pût l'en détacher. Prieres, sacrifices, cérémonies, détails publics & secrets de Réligion, tout fut marqué à ce coin. « S'il n'y a qu'un « Principe, crioient les peuples entiers, « & que ce Principe soit essentiellement « bon, d'où vient que les hommes sont « assujettis à tant de miseres, à tant de « disgraces ? D'où vient qu'ils sont mé- « chans ? Quel a été le but de ce Prin- « cipe dans la construction du Monde ? « L'a-t-il fait pour sa gloire ? Eh quelle « gloire peut-il retirer de tant d'embar- « ras & de désordres ? L'a-t-il fait pour « l'amour des hommes ? Eh pourquoi « les conduit-il si impérieusement, les « rend-il si malheureux & si esclaves « dans toute la suite de leur âge » ? De-là concluoient ces peuples, qu'il faut nécessairement deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais ; l'un sensible au repos des Etres créés, l'autre ne cherchant qu'à

De son étendue.

Plut. ubi supra. Voss. de Idol. l. 1.

V. Cicer. l. 1. de Nat. Deor.

qu'à leur nuire ; & que ce sont ces deux Principes qui régissent ou plûtôt qui déchirent tout le Monde sublunaire. Ils ajoutoient, que l'homme n'existant point de lui-même, ne peut agir de lui-même ; & que comme il est poussé tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, tantôt vers la vertu qui l'annoblit, tantôt vers le vice qui le dégrade, cela ne peut arriver que par deux efforts contraires & toûjours en équilibre.

Hyde, de Relig. vet. Pers. c. 9.

Zoroastre, que les Perses & les Chaldéens reconnoissoient pour leur Instituteur, n'avoit pas manqué de leur enseigner toute cette doctrine. Le Principe bienfaisant, il le nommoit Oromazès ou Orómásdès ; & le malfaisant, Arimanius. Selon lui, le premier ressembloit à la lumiere, & le second aux ténebres : le premier exigeoit des sacrifices fondés sur la reconnoissance, & le second en exigeoit de fondés sur la crainte. On croit même que ce fut pour appaiser Arimanius, qu'à la honte de la raison, s'établit la coutume meurtriere d'immoler des hommes vivans : du moins ces sortes de sacrifices n'ont-ils été d'usage que dans les lieux où le Dogme des deux Principes étoit répandu. Si Zoroastre comparoit Oromazès à la lumiere, c'est qu'il n'imaginoit rien de plus excellent : de même, s'il comparoit Arimanius

V. Pytyag. apud Varr. de Linguâ Lat. l. 4.

manius aux ténebres, c'est qu'il ne connoissoit rien de plus affreux. Un sçavant Anglois, qui a ramassé toutes les conjectures échappées aux Anciens sur l'autre vie, tire le nom d'Oromazès ou d'Oromasdès de deux mots Chaldaïques, qui signifient la Citadelle ou le magasin du feu. Windet, c. 3.

Tous les Partisans du systême des deux Principes les croyoient incréés, contemporains, indépendans l'un de l'autre, avec une égale force & une égale puissance. Cependant quelques Perses, au rapport de M. Hyde, soutenoient que le mauvais Principe avoit été produit par le bon. Mais une telle pensée Ubi supra répugne, Car à quel dessein le dernier c. 11. se seroit-il donné un Adversaire, un Antagoniste, toûjours prêt à rabaisser ses ouvrages & à les corrompre ? Il y a plus d'apparence que le mauvais Principe ne dépendoit point du bon, & qu'ils avoient tous les deux une autorité, une haine réciproque. Les premiers ennemis du Christianisme, comme Celse, Crescent, Porphyre, se vantoient d'avoir découvert quelques rraces de ce systême dans l'Ecriture Sainte, lorsqu'elle parle du Démon, & des embuches qu'il dressa au Fils de Dieu, & du soin qu'il prend de troubler son Empire, « Si l'Etre suprême, ajoutoient-ils, a

« créé

« créé l'homme pour le servir en justice
« & charité, pourquoi permet-il au
« Démon de l'en détourner par ses ar-
« tifices & ses manieres insinuantes?
« N'est-ce point là vouloir de propos
« délibéré avilir ses propres ouvrages?
« D'ailleurs, à remonter jusqu'à l'Hé-
« breu, on trouve que le mot *Satan* veut
« dire l'Ennemi, l'Adversaire; qualité
« qui le met presque au niveau de Dieu
« même. » Mais on répondit aisément à de tels reproches; on fit taire des hommes vains, qui pour décréditer ce qu'ils n'entendirent jamais, prenoient au pied de la lettre beaucoup de choses allégoriques. Ainsi les premiers Chrétiens sont tout-à-fait purs de ce côté-là. Je leur reprocherai seulement d'avoir quelquefois abusé des comparaisons empruntées de la lumiere & des tenebres, tant pour marquer le culte qu'ils rendoient à Dieu, que pour faire sentir l'horreur qu'ils avoient du malin Esprit.

August. de Hæresibus. Idem. l. 4 contra Faustum.

Quelque terrein pourtant qu'ait occupé le systême des deux Principes, devenu presque le fond de la Théologie Payenne, il ne paroît pas que ni les Grecs ni les Romains ayent jamais songé à se l'approprier. Ils n'avoient même aucun terme qui répondit précisément à ce que les Juifs & les Chré-

Hyd, c. 9.

tiens

tiens entendoient par celui de Satan ; & ce seroit une erreur très-grande de le mettre en parallele avec les Dieux Infernaux, & surtout avec Pluton, qui n'a d'autre emploi que de présider à l'assemblée des morts, sans autorité sur ceux qui vivent. Dans ce point de vûe, on le dépeignoit assis, tantôt sur un Trône noir, tantôt sur un Char traîné par des chevaux de la même couleur ; avec une couronne d'ébéne qui lui serre la tête. D'une main, il tient une verge pour rassembler les morts épars dans son Empire ; & de l'autre, un paquet de clés pour leur montrer qu'il n'y a plus de retour à la vie. J'aimerois mieux comparer avec le mauvais Principe les *Véjoves*, un *Robigus*, la cruelle Até, la superbe Némésis ; enfin toutes les Divinités malfaisantes, tristes, jalouses de notre repos. Et peut-être, suivant le Poëte Simonide, n'y en a-t-il aucune qui ne tienne de ce caractere, & qui ne mette une partie de sa félicité à nuire aux hommes.

Cependant, comme toutes ces fictions ne dénouoient point la difficulté ; les Philosophes Grecs eurent recours à des hypotheses particulieres, pour expliquer l'origine du mal moral & du mal physique. Les uns supposerent la préexistence des ames, & soutinrent qu'elles

qu'elles ne venoient dans le corps que par punition, que pour expier des fautes commises pendant le cours d'une autre vie. Sur cela, ils défendoient sérieusement qu'on eût pitié du sort des misérables, parce qu'ils ne souffrent en effet que ce qu'ils ont mérité. Platon attribue l'origine de cette hypothése à Orphée, & il regarde lui-même le corps comme un véritable tombeau où l'ame dégradée est ensevelie. C'est ce qui porta la plûpart des Pythagoriciens, & depuis la venue de Jesus-Christ, les Encratites ou les Continens, à fuir le mariage, pour éviter l'occasion de rendre des ames malheureuses.

In Craty-lo.

V. etiam Clem. Alexan. Strom. l. 3. & Athen. l. 4.

Le célébre Moïse Maimonide semble approuver deux Dogmes qui étoient assez répandus parmi les Juifs : le premier, que la vie n'est point un bienfait accordé aux hommes, mais un châtiment dont Dieu punit des crimes antérieurs : le second, qu'on ne seroit ni accablé d'infirmités, ni sujet aux revers de la fortune, si l'on n'avoit point failli auparavant. C'est pourquoi Jesus-Christ disoit aux malades qui venoient implorer son secours ; *Vos péchés vous sont remis, allez, ne vous rendez plus coupable :* effacer un péché, ou rétablir la santé, étant des termes synonymes parmi les Juifs.

More Nevoch. p. 3.

Les autres ravissoient à Dieu, ou comme ils s'exprimoient, aux Dieux, toute connoissance des affaires sublunaires, persuadés qu'elles sont trop mal assorties pour avoir été réglées par une main si puissante. De-là ils tiroient cette conclusion, qu'il faut ou renoncer à l'idée d'un Etre juste, pur, saint; ou convenir qu'il ne prend aucune part à tout ce qui se passe dans le monde. S'il s'y intéressoit, seulement comme témoin, laisseroit-il les choses marcher du train dont elles vont? Accorderoit-il toutes les récompenses à la tyrannie, au vice adroit & ingénieux à se ménager des protecteurs? La vertu affligée & souffrante seroit-elle le spectacle le plus ordinaire de la vie?

Aristot. de gener. & corrupt.

Les autres établissoient une succession d'événemens, une chaîne de biens & de maux, que rien ne peut ni altérer ni rompre. Que sert de se plaindre, disoient-ils, que sert de murmurer? Le Destin entraîne tout, le Destin manie tout en aveugle & sans retour. Les hommes ont beau se flatter: esclaves qu'ils sont, ils ne peuvent ni décider, ni choisir, ni préférer une chose à l'autre. Des circonstances nécessaires déterminent toutes leurs actions, & les événemens dépendent d'une double cause, & de ce qui les a précédés, & de ce

Plut. de répug. Stoïc. Idem de Fato.

qui doit les ſuivre. Ainſi le mal moral n'eſt pas moins indiſpenſable que le mal phyſique, & tous les deux entrent de droit dans le plan de la Nature. Qu'il me ſoit permis de citer ici une des plus agréables fictions du Pere des Poëtes. Il ſuppoſe que devant le Palais de Jupiter ſont deux tonneaux, où ce Dieu puiſe continuellement & les biens & les maux qu'il verſe ſur le Genre Humain. Voilà ſon principal emploi. Encore s'il y puiſoit également, & qu'il ne ſe méprît jamais, nous nous plaindrions moins de notre ſort.

Hom. Iliad. l. ult.

V.

Qu'au défaut de la Révélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme l'origine du bien & du mal.

Tout ce que je viens de dire, marque aſſez la peine qu'ont eu les Anciens à éclaircir l'origine du mal phyſique & du mal moral. C'eſt auſſi la plus dure & la plus épineuſe queſtion qui ſe préſente à l'eſprit humain, celle dont il ne peut ſe tirer que par le moyen de la foi qui lui apprend la chute volontaire du premier homme, d'où s'enſuivirent & ſa perte & celle de toute ſa poſtérité. Mais les Payens manquoient de ce ſecours ſurnaturel; ils ignoroient que pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible, Dieu nous en a caché le nœud; ils ſe trouvoient par conſé-

quent dans un passage très-étroit & très-gênant. Il falloit accorder la bonté & la sainteté de Dieu, avec le péché & les différentes miseres de l'homme : il falloit justifier celui qui peut tout, de ce que pouvant empêcher le mal, il l'a préféré au bien même ; & de ce qu'étant infiniment équitable, il punit des créatures qui semblent ne l'avoir point mérité, & qui voyent le jour plusieurs siécles après que leur condamnation a été prononcée. Je dis que tous ces phénomenes, & si opposés & si contradictoires, ne se pouvoient mieux expliquer chez les Payens, que par l'hypothese des deux Principes. De-là son crédit & son étendue, qui l'ont fait regarder comme le dogme favori de tous les peuples, même de ceux de l'Amérique, où il se trouve établi & enseigné de tous les tems. Le nouveau monde n'a point eu sur cela d'autre créance que l'ancien.

Aug. de Zarate, Hist. de la découv. du Perou. t. 2.

En effet, que devoient penser des hommes abandonnés à leurs propres idées, quand ils se replioient sur leur sort déplorable ? Quand ils voyoient dans un même sujet tant d'actions si basses, si humiliantes & si indignes, avec tant de réflexions si sublimes, si spirituelles & si approfondies ; un désir si immodéré de sçavoir les choses les plus inutiles, avec une ignorance si grande

de ce qui eſt important ; des vues ſi longues & ſi étendues, avec une vie ſi courte & ſi bornée ? Pouvoient-ils croire que le monde fût l'ouvrage d'un Etre bienfaiſant ? Tout au contraire, ne devoient-ils pas ſoupçonner qu'un Dieu cruel & tyrannique les avoit créés, & qu'il les gouvernoit impérieuſement, qu'il les avoit mis dans un lieu déſagréable, expoſés à mille maux ſur une terre ingrate à qui il falloit arracher ſes tréſors, & qui échapoient encore de mille manieres, tout arrachés qu'ils étoient ? Qu'on conſidere la Terre : eſt-ce une demeure propre à des ſubſtances raiſonnables & penſantes ? Eſt-ce une habitation préparée par une mere tendre, ou par une marâtre inhumaine ? La plus grande partie n'offre que des amas d'eau, & ne peut convenir qu'à ceux de tous les animaux où l'organiſation eſt la moins recherchée. De cette terre, les extrémités & le milieu paroiſſent inhabitables, à cauſe de deux obſtacles qu'on ne peut ſurmonter, le grand froid & le grand chaud. De ce qui reſte, une partie eſt hériſſée de montagnes couvertes de neiges, de rochers eſcarpés, de précipices très-profonds, de forêts impénétrables. Enfin, ce que la Nature a attribué aux hommes, n'eſt pas encore dégagé d'inconvéniens, &

de

de calamités funeftes. Les faifons rebelles & dérangées leur font continuellement la guerre. Ici, l'Hyver dure les deux tiers de l'année, attrifte toute la Nature, & fait douter fi elle a quelque apparence de fécondité. Là, un Soleil brulant ruine les efpérances qu'on avoit conçues, & devient le plus grand ennemi des hommes, lui qui en eft d'ordinaire le Bienfaiteur. Plus loin, des pluyes femeftres, des ouragans, des tremblemens de terre, des débordemens de rivieres, des torrens de feu redoublent la terreur & l'épouvante. Ici, les efpérances flatteufes qu'on avoit annoncées dans le Printems, fe trouvent perdues au commencement de l'Été: les blés prefque mûrs font renverfés, la vigne encore tendre eft brûlée. Là, des guerres auffi fanglantes qu'entreprifes légérement, difperfent & les moiffonneurs & les vendangeurs, qu'appelloient des récoltes toutes prêtes. Plus loin, des nuées de fauterelles tombent fur les champs abandonnés, & n'y laiffent aucune trace de verdure. En un mot, qui voudroit décrire la terre, n'y trouveroit que monumens de la colere ou de la vengeance célefte. Paufanias remarque qu'il y avoit à Athenes un Autel dédié à la Déeffe *Mifericordia*, qu'on pourroit traduire par Indulgence,

pitié, compassion. La vie de l'homme, ajoûte le même Auteur, est si chargée de disgraces & de peines, que c'est la Déesse qui mériteroit d'avoir le plus de crédit. Toutes les Nations du monde devroient lui offrir des sacrifices, parceque toutes les Nations en ont mutuellement besoin.

Qu'on vienne maintenant aux hommes, qu'on les examine avec soin: qu'est-ce qu'on en doit penser? L'Afrique n'étale que des monstres, des créatures hideuses & réduites à un instinct plus grossier que celui des animaux. L'Amérique est presque toute semblable, ce vaste & malheureux pays, le cimetiere de tant d'hommes égorgés par des trahisons & des cruautés inouïes, où pour assouvir notre avarice, il se fait encore un trafic si honteux. Les terres Australes renferment des habitans, en qui la figure humaine est presque méconnoissable, & ce qui en reste se doit haïr. L'Asie paroît en quelques lieux plus cultivée. Mais encore, quelle culture! quelle différence de ce qu'elle est à ce qu'elle a été! Comment tant de barbarie a-t-elle succédé à tant de politesse? Comment tant de ronces & d'épines ont-elles couvert des jardins autrefois si fleuris? Je ne dis rien de l'Europe. Quel amas de mœurs, de systê-

mes,

mes, de goûts, de passions, de loix & de coutumes, s'y trouve épars ? On pense tout différemment dans un Pays que dans un autre, & au lieu de se tolérer mutuellement parmi cette variété infinie d'opinions, & de se souffrir avec douceur, on se tourmente, on se tue de sang froid. Non seulement il y a des préjugés généraux & qui dépendent de la foiblesse humaine, il y en a de Royaumes, de Provinces, de Villes, de familles, de sociétés particulieres. L'aimable vérité n'y a aucun avantage sur sa rivale la plus dangéreuse, l'erreur. L'une & l'autre excite les mêmes troubles & les mêmes tempêtes, se soutient avec la même opiniâtreté, a des martyrs & des Partisans. Enfin l'Europe, à la regarder de près, n'est devenue plus polie & plus magnifique que pour être plus vicieuse, n'a multiplié les loix que pour se donner le plaisir de les violer avec plus de hardiesse, n'a cultivé les Beaux Arts que pour s'abandonner davantage au luxe & aux déréglemens qui l'accompagnent. Et ces Arts encore, que l'Europe croît posséder, quels sont-ils ? De combien de veilles, de contradictions, & de peines les faut-il payer ? Il semble, dit Pline, que la Nature n'ait accordé de bonne grace à l'homme aucun autre talent que celui de

ſe plaindre, celui de haïr ſon ſort, & de le déplorer.

Qu'on regarde enſuite les hommes rangés en différentes eſpeces d'états. Ici ils ſont oprimés par des Tyrans qui ſe font un malin plaiſir de dominer ſur leur vie & leur liberté, qui leur arrachent leurs biens, qui les trompent ſur de ſpécieux prétextes, & qui ſouvent ne ſe donnent pas même la peine de les tromper. Là, ils ſont rangés en Républiques, & ces Républiques offrent chacune leur ſyſtême particulier. Mais ce qu'elles ont de commun, c'eſt qu'elles n'ont jamais pu empêcher que les puiſſans n'opprimaſſent les foibles, que les perſonnes en place ne ſe prévaluſſent de tous les avantages que leur donne la force, que les riches ne le devinſſent encore par l'appauvriſſement de leurs vaſſaux, & qu'enfin la fortune des uns ne fit le malheur des autres. *Nature*, diſoit Montagne, *a, ce crains-je, attaché à l'homme quelque inſtinct à l'inhumanité*. Plus loin, les Peuples ne reconnoiſſent d'autres droits que ceux que donnent l'envie de tromper, l'audace, la fureur & l'injuſtice. Mais partout la raiſon eſt mépriſée, foulée aux pieds, regardée comme une vile chimere : les Loix s'accumulent, & ne ſont point obſervées ; elles prennent la

place des mœurs & corrompent encore les mœurs, qui ſans cela ſeroient peut-être ſages & réglées. La vertu ſe tait devant ſes oppreſſeurs : quelquefois elle ſe plaint & réclame contre leurs violences; mais le plus ſouvent on lui refuſe juſqu'à la ſatisfaction de ſe plaindre. On lui refuſeroit encore celle de ſe reſſouvenir, ſi l'on pouvoit, ce qui eſt impoſſible, arracher aux malheureux la mémoire de ce qu'ils ont ſouffert, & les priver de la plus affreuſe de toutes les conſolations. Hélas ! comme diſoit Pythagore, il faut que quelque mauvais Génie ait raſſemblé les hommes, & qu'il leur ait inſpiré une haine mutuelle, une envie de s'entredétruire. En effet, ni les déluges, ni les peſtes, ni les famines, ni les incendies, ni les morſures de bêtes vénimeuſes, n'ont jamais cauſé tant de maux, que les hommes s'en cauſent les uns aux autres.

Voilà une idée générale des habitans qui peuplent cet Univers. Qu'on ne ſe laſſe point de les ſuivre dans leurs maiſons, dans leurs repas, dans leurs mariages, dans leurs plaiſirs : quelle variété de goûts & de ſentimens ! Qui ſont les hommes que je dois approuver? Ici, par exemple, on ne ſe vêtit que de la peau des animaux ſans aucun art, & preſque en les dépouillant; on dévo-

re leur chair encore toute ſanglante ; on broute avec eux & on s'enterre ſous le même toit. Là, on marche tout nud, & les yeux y ſont apprivoiſés ; on ne mange que des légumes, on craint de toucher à ce qui a eu vie, on ſoigne les animaux malades, & c'eſt peu dire qu'on les préfére aux hommes mêmes. Plus loin, on ne s'habille point ſeulement par néceſſité & pour ſe couvrir ; mais encore par orgueil & pour ſe faire eſtimer ; on ne ſe loge pas ſeulement pour ſe défendre des injures de l'air ; mais encore pour avoir des appartemens inutiles & de réſerve ; on ne mange pas ſeulement pour éloigner la faim ; mais encore pour ſe la procurer. Et ceux qui s'abandonnent à ces excès avec le plus de profuſion & de rafinement, ſont les plus regardés.

Je finis : car auſſi-bien toute critique, quand elle eſt pouſſée trop loin, a je ne ſçai quoi de ſombre & d'importun. On s'en laſſe par amour-propre, comme on avoit commencé par amour-propre à l'approuver. Mais je demande encore pour dernier trait, que chacun veuille un peu ſe tâter, & ſe rendre témoignage de ſon être. Qu'eſt-ce que l'homme, à ne conſidérer que lui ? Une ame ſoumiſe à un corps, qui pendant pluſieurs années n'a aucune raiſon,

ni

ni aucune force de distinguer le vrai du faux, qui s'abandonnant à ceux qui l'instruisent, croit tout ce qui lui est enseigné, ne se rebute ni de l'obscur, ni de l'absurde, ni de l'inintelligible. Qu'est-ce encore que l'homme? Une Créature qui traîne par tout un corps, cause inévitable que son ame est sans cesse occupée par mille sensations confuses, par mille soins embarassans, par mille désirs indispensables, qui vivant au jour la journée, se contente de la moindre probabilité pour se déterminer, & qui fait consister sa liberté dans cette facilité à recevoir toute sorte d'impressions, à être frappée de toute sorte d'images, qui enfin par les habitudes de l'enfance & les préjugés de l'éducation, se trouve toute portée à l'erreur, avant même que de sçavoir s'il y a une vérité & où elle se trouve. Ajoutez à cela que les moindres connoissances sont si compliquées, qu'elles ont tant de rapports, tant de faces & tant de biais, que hors quelques propositions de Méthaphysique, de Morale & de Géométrie, toutes les autres choses de la vie ne doivent paroître qu'opinions, préjugés, vraisemblances, & hazards. Comment l'homme pourra-t-il donc parvenir à la vérité, & en suivant un chemin si peu battu, au bonheur auquel il aspire?

J'ai fait tout ce détail d'autant plus volontiers, que j'ai eu lieu d'excuser les Philosophes barbares, dont les pensées, comme dit Saint Hilaire, étoient incapables de comprendre les œuvres de Dieu, & qui ne pouvoient rien inventer de plus plausible que le systême des deux Principes, ni rien qui s'accordât mieux avec les divers Phénoménes de la Nature corrompue. Sans insulter à leur égarement, sans nous enorgueillir mal à propos contre leurs erreurs, rendons seulement graces à la bonté divine qui nous a si bien convaincus que l'homme étoit né pour vivre heureux; mais que son orgueil, source de tous ses maux, l'a fait déchoir de ce premier état; que s'il est exposé à mille peines devenues inséparables de sa condition pendant cette vie, elles ne font que le préparer à une autre où il sera récompensé plus libéralement. Beni soyez vous, ô mon Dieu, qui nous avez révelé cette importante vérité, & qui avez fixé par-là nos vaines inquiétudes, qui nous montrant le tort que nous a fait le premier homme, nous montrez en même tems le remede qu'y a apporté le second homme, égal à vous-même, votre Fils & notre Rédempteur! *Mystere*, dit Saint Paul, *qui étant demeuré caché dans*

tous

tous les siécles passés, a été découvert maintenant. . . . . & est venu à la connoissance de tous les Peuples, afin qu'ils obéissent à la foi.



HISTOIRE



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.



LIVRE SECOND.

DE LA PHILOSOPHIE FABULEUSE; ET DES SEPT SAGES DE LA GRECE.

CHAPITRE VIII.

I. *Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares.* II. *Preuves tirées des Peres de l'Eglise.* III. *De la Philosophie Fabuleuse.* IV. *Des Auteurs de cette Philosophie.*

Philosophie. V. *Du Cahos.* VI. *Débrouillement du Cahos.* VII. *De l'Oeuf d'Orphée.* VIII. *Remarques sur Homere.*

I.

LEs Barbares avoient commencé toutes les Sciences. Les Grecs qui vinrent ensuite, pleins d'un génie vif & ambitieux, profiterent de leurs travaux & réunirent leurs talens partagés. La République des Lettres est un Pays où, loin de souffrir aucune diminution, les richesses augmentent chaque jour, & où ceux qui pensent ont droit à la succession de tous ceux qui ont pensé avant eux. La Phénicie communiqua aux Grecs l'Art de naviger, le Commerce: & l'Ecriture sans quoi toute Science est morte. Ils s'approprierent les Dieux qu'on adoroit en Syrie, & avec ces Dieux, le culte pompeux dont la Religion y étoit revêtue. l'Egypte & la Chaldée les mirent en possession de la Philosophie, de la Morale, de la Jurisprudence qui est une Morale toute de détail & conforme au génie de chaque Peuple. Enfin la Grece nettoyée, pour ainsi dire, & accrue par tant de secours étrangers, s'appliqua aux Arts qui ont l'agrément pour objet & y réussit. Tout parut alors se dé-

Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares. Jos. l. 1. contra App.

Seld. de Diis Syris.

V. etiam Spenc. de Leg. Hebr. ritualibus.

pouiller de la dureté des premiers siécles, & un certain bon goût se répandant de proche en proche, & passant des personnes de distinction à tous ceux qui leur étoient subordonnés, rendit le commerce de la vie aussi flateur & aussi brillant qu'il pouvoit l'être.

C'est là sans doute ce qui enfla le courage des Grecs naturellement portés à se féliciter des moindres succès, & ce qui leur fit dire qu'ils avoient tout inventé, tout perfectionné. Raffinement d'orgueil d'autant moins pardonnable, que rien ne sied mieux à des ames bien nées, que de marquer une juste reconnoissance pour les hommes qui ont fait les premiers pas dans la carriere laborieuse des études! D'ailleurs, il étoit aisé de réduire les Grecs au silence, en leur représentant que tous leurs Prophetes & tous leurs Législateurs avoient voyagé pour s'instruire, & pour répandre ensuite dans leur propre Pays ce qu'ils avoient emprunté des Etrangers. On conservoit même en Egypte & à Babylone les portraits de la plûpart de ces Prophetes & de ces Législateurs: on montroit les maisons où ils avoient demeuré, & où les Prêtres étoient venus souvent pour les entretenir: on se rappelloit enfin différentes particularités, qui les rendoient comme présens,

Diod. Sic. l. 1. Euf. passim, & præcipue l. 10. Præp. Evang.

présens, & dont chacun étoit infiniment curieux.

Un célébre Médecin a jugé que les Anciens ne voyageoient d'abord que par principe de santé: c'étoit là le motif de leurs courses. Bien-tôt ils en reconnurent l'utilité par les connoissances qu'ils se procurerent en différens lieux, & ils établirent les voyages comme la seule maniere d'étudier qu'il y eût alors.

Frid. Hofman. in Differt. Physico-Medicis.

II.

Mais ceux qui ont le mieux convaincu les Grecs qu'ils devoient toutes leurs connoissances aux Barbares, ce sont les Peres de l'Eglise. En leur proposant des vérités hardies & d'un ton encore plus hardi, ils vouloient les exciter à embrasser le Christianisme, & à lui soumettre tout leur orgueil. Heureux les Grecs, s'ils avoient reconnu les traits de lumiere qu'on s'efforçoit de leur offrir! Mais toujours pleins de leurs pensées fabuleuses, ils résistoient par amour-propre, & se roidissoient par cette ignorance qui est la plus incurable de toutes les maladies, quand elle se tourne en point-d'honneur. „ Le chemin qui „ conduit à la vérité, disoit Théodo- „ ret, est un chemin d'airain & par „ conséquent très-difficile. Les Barbares „ ont heureusement trouvé plusieurs

Preuves tirées des Peres de l'Eglise.

„ sen-

„ sentiers pour y entrer ; mais les Grecs, „ trop fiers de leur maniere de penser, „ en ont toujours paru fort éloignés. „ Ils étoient propres, ces Grecs, à ajoûter, non à inventer : ce qui demande un tour d'esprit vif, & d'une trempe particuliere. En effet, il y a des Nations célébres par le grand nombre de leurs découvertes ; mais elles ne perfectionnent rien : d'autres ont peu le génie d'invention ; mais elles renchérissent & causent souvent de la jalousie aux Inventeurs.

Tatien de Syrie, & Disciple de Saint Justin, a fait voir aux Grecs, dans un discours malignement étendu, qu'ils n'avoient rien commencé. Quelle est, leur reprochoit-il, la Science parmi vous qui ne tire son origine de quelque Etranger ? Vous n'ignorez pas que l'art d'expliquer les songes vient d'Italie;que les Cariens se sont les premiers avisés de prédire l'avenir par la diverse situation des Astres ; que les Phrygiens & les Isauriens se sont servis pour cela du vol des oiseaux, & les Cypriotes des entrailles encore fumantes des animaux égorgés. Vous n'ignorez pas que les Chaldéens ont inventé l'Astronomie, que les Perses ont inventé la Magie, que les Egyptiens ont inventé la Géométrie, qu'en un mot les Phéniciens par un ra-

re bonheur ont inventé les Lettres. Cessez donc, ô Grecs, de donner pour vos découvertes particulieres, ce que vous n'avez fait que suivre & qu'imiter. Vous devez les premiers élémens de la Poësie à Orphée : vous lui devez encore toutes vos Cérémonies, dont le détail est presque immense. Vous avez emprunté des Egyptiens la maniere d'écrire l'Histoire; de Marsyas & d'Olympus les doux accords de la Musique ; des Phrygiens les Chœurs de flûtes ; des Tyrrhéniens la trompette guerriere. Les Cyclopes vous ont appris l'art de forger le fer, & une illustre Reine de Perse vous a tracé les régles du stile Epistolaire. D'où vient donc votre vanité ? Que vos Panégyristes ne cherchent plus à vous dire Inventeurs, surtout par des témoignages qui découlent de vos propres Ecrits ! Ou si vous ambitionnez cette louange, attendez du moins que des gens désintéressés vous la donnent : ne leur arrachez point de vains éloges qu'ils désavouent ensuite. Vos Auteurs mêmes ne peuvent s'empêcher, ajoûte Saint Justin, de vous contredire souvent, & de rendre justice à la vérité. Ils parlent de Moïse, le premier Maître, l'Instituteur de notre Religion, comme étant plus ancien que tout ce qu'il y a eu parmi vous de Sages, de Philosophes, de Législateurs.

Il se présente ici une réflexion que je ne dois pas omettre. On ne connoît guéres aujourd'hui cette émulation, qui fait que des Peuples entiers, jaloux les uns des autres, se disputent l'empire des talens & de l'esprit: ou si on la connoît, c'est une vanité passagere, & que chacun abandonne aux premiers assauts qu'on lui livre, aux plus foibles contradictions qu'on lui oppose. Tout au contraire, les Grecs & les Romains entroient avec un plaisir infini dans ces sortes de disputes; & ce qui paroîtra extraordinaire, chaque particulier se chargeoit de faire les honneurs de toute la Nation. Cette différence dans les esprits ne peut, ni ne doit venir, que d'une grande différence dans le gouvernement Les Républiques inspirent le tendre amour de la Patrie qui devient une espece d'amour de famille, & qui s'étend à toutes les choses qui paroissent lui procurer quelque gloire & quelque avantage. On s'intéresse aisément à ce qu'on regarde, à ce qu'on se représente comme son bien propre, & le grand art de gouverner consistoit autrefois à faire ensorte que le bien général se confondît imperceptiblement avec le bien particulier.

III.

Je distinguerai deux Ages dans l'Histoire de la Philosophie Grecque ; celui qui a précedé l'établissement des Sectes, si nombreuses surtout à Athenes, & celui qui l'a suivi. Dans le premier Age, ont brillé les Poëtes Philosophes ceux qui non-seulement écrivoient en Vers; mais qui avoient encore par goût embrassé la Philosophie Mythologique, & cachoient toutes leurs connoissances sous des Fables ingénieuses. Tels sont Thamiris, Thrax, Eumolpe, Linus, Orphée, Amphion, Musée, Homere, Hésiode, &c. On fait monter le nombre de ces Poëtes Philosophes jusqu'à LXX; mais de la plus grande partie, on ne cite que les noms & quelques avantures fabuleuses. Henri-Etienne a recueilli tous les Ouvrages qui nous en restent, & il les a fait imprimer en 1573. sous le nom de *Poësie Philosophique*. Ce Recueil est assez rare. Mr. Bentley, fameux Editeur d'Horace, en avoit promis un semblable & même plus ample, tiré des Manuscrits d'Oxford ; mais d'autres occupations, & sans doute moins utiles au public, l'ont détourné d'un pareil dessein. Puisse-t-il avoir dans ce travail un digne successeur ! On donnoit aussi le titre de Théologiens

De la Philosophie fabl.

Fabric. Biblioth. Græcæ l. I.

Hist. des Ouv. des Sçav. 1692.

logiens à ces Poëtes, & quelquefois des titres plus honorables, comme celui de Prophétes qui dans l'antiquité la plus reculée signifioit des hommes autorisés par l'Etat pour instruire les Peuples & conserver la mémoire des événemens distingués & peu communs qui arrivoient.

Nat. Comes Mythol. l. 1. & l. 10.

Il suit de ces remarques préliminaires, que les Grecs ne regardoient point la Philosophie Fabuleuse comme un jeu, ni comme un badinage. Cette Philosophie venoit de plus loin, & devoit son origine aux Nations sçavantes chez qui ils allerent puiser tous les grands principes qui leur manquoient. Les choses qui coutent cher à acquérir, d'ordinaire on les surfait aux autres, on les leur fait payer encore plus cher. Combien les Grecs qui séjournerent à Memphis & à Babylone, eurent-ils de peine à gagner l'estime & la confiance des Prêtres, dispensateurs de la Philosophie? Ils crurent que pour se faire valoir dans leur Patrie, ils devoient cacher sous des enveloppes mystérieuses les connoissances qu'on leur avoit prêtées à titre de secret, titre toujours onéreux. Orphée, par exemple, s'étant instruit en Egypte de tout ce qui regarde le culte & les Fêtes des Dieux, les Loix & les Cérémonies de la Religion, la maniere d'expliquer les songes & les autres

tres prodiges, en enrichit la Grece, & ne fit que changer de nom aux Fêtes d'Isis & d'Osiris, qui devinrent par-là les Orgies de Céres & de Bacchus, où tout se traitoit par Enigmes. D'ailleurs la vérité à paru dans les premiers tems peu propre à être communiquée aux hommes; on croyoit sans aucune répugnance qu'il falloit les tromper, ou du moins leur exposer les choses adroitement voilées. De-là vient, dit Strabon, que l'usage des Fables s'est si fort étendu, qu'on a feint & imaginé, par une espece de devoir politique, le Tonnerre de Jupiter, l'Egide de Pallas, le Trident de Neptune, les flambeaux & les serpens des Furies vengeresses. Et ce sont toutes ces traditions ajoutées les unes aux autres, qui ont formé l'ancienne Théologie, dans la vûe d'intimider ceux qui se conduisent par la crainte plutôt que par la raison, trop foible, hélas! sur l'esprit des hommes corrompus. Sénéque fait connoître agréablement que le Jupiter du Peuple est celui qui est armé de la foudre, & dont on voit la statue au milieu du Capitole; mais que le véritable Jupiter, celui des Philosophes, est un Etre invisible, l'Ame & l'Esprit universel, le Maître & le Conservateur de toutes choses, la Cause des causes, dont la Nature

Geog. L. 1.

Quæst. Natur. l. 2.

ture emprunte sa force, & pour ainsi dire, sa vie. Le plus Sçavant des Romains assuroit qu'en fait de Religion, il y a plusieurs vérités capitales que le Peuple doit ignorer, plusieurs faussetés dont il n'est pas à propos de le déprévenir. En général, quelque Sŷstême qu'on embrasse, il faut que le Peuple soit séduit, & il veut lui-même être séduit. Orphée en parlant de Dieu, disoit : *Je ne le vois point ; car il y a un nuage autour de lui qui me le dérobe.*

Varro apud Aug. de Civit. Dei l. 4.

Cette attention à cacher la vérité, & pour ainsi dire, à ne la point profaner en la rendant trop commune, étoit poussée à l'extrême chez les Anciens & principalement chez les Grecs. *Il est très-difficile*, remarque Platon, *de connoître le Pere, le Souverain Arbitre de cet Univers ; mais si vous avez le bonheur de le connoître, gardez-vous bien d'en parler au Peuple.* Tout cela rendoit de plus en plus le secours des Fables nécessaire. Elles avoient deux sens; un littéral, ajusté à la portée des esprits foibles ; & un allégorique, mais infiniment plus relevé, à l'usage des Sçavans & des Esprits forts. Aussi y avoit-il autrefois trois classes de Dieux, rangées avec beaucoup d'adresse : les Poëtiques, les Politiques, & les Philosophiques. C'est la division qu'en fait le Grand

Apud Clem. Alex. Strom. l. 5.

Pontife

Pontife Scévola, qui se trouvant à la tête de tous les Ministres de la superstition, ne devoit point s'y méprendre. Les Dieux Poëtiques sembloient abandonnés au Vulgaire, qui se repaît de fictions : les Politiques servoient dans les occurrences délicates, où il falloit relever les courages abbatus, les manier avec dextérité, leur donner une nouvelle force : les Philosophiques enfin n'offroient rien que de noble, de pur, de convenable à ce petit nombre d'honnêtes-gens qui parmi les Payens sçavoient penser. Mais telle étoit leur conduite, que satisfaits de ne point tomber dans l'erreur, ils regardoient comme une de leurs obligations d'y entretenir les autres. Le Sage, avoue l'Orateur Philosophe, doit maintenir tout l'extérieur de la Religion qu'il trouve établi, & conserver inviolablement les Cérémonies brillantes, sacrées, ausquelles les Ancêtres ont donné cours. Pour lui, qu'il considere la beauté de l'Univers, qu'il examine l'arrangement des corps célestes, il verra que sans rien changer aux choses anciennes, il doit adorer en secrèt l'Etre Suprême. En cela consistoit toute la Religion des Payens, gens d'esprit. Ils reconnoissoient un Dieu qu'ils regardoient comme remplissant le monde de sa grandeur, de son immensité : ils

Apud Aug. de Civ. Dei, l. 4.

De Divin. l. 2.



noient avec cela les principaux usages du Pays où ils vivoient, craignant surtout d'en troubler la paix par un zele furieux, & par trop d'attachement à leurs opinions particulieres. C'est sur quoi appuye Seneque d'une maniere très-sensée. Quand nous nous plions, dit-il, devant cette foule de Divinités qu'une vieille superstition a entassées les unes sur les autres, nous donnons ces hommages à la coutume, & non pas à la Religion; nous voulons par-là contenir le Peuple, & non point nous avilir honteusement.

Sallust. de Diis & Mud. c. 2. Heracl. Pont. in Alleg. Homer.

On ne peut disconvenir que l'allégorie, du moins autant qu'elle nous est connue, ne jette une sorte de décence & même de beauté sur toute la Théologie fabuleuse. Platon & Ciceron n'ont pas dédaigné de le faire voir, eux qui étoient si capables d'en juger; & je trouve leurs recherches curieuses, quand même elles me paroissent manquer du côté de la vraisemblance.

V. l. 2. de Nat. Deor.

V. etiam Plat. l. 2. de Rep.

Suivant quelques Philosophes approuvés de Ciceron, tout le Polythéisme Poëtique, tout ce qu'il y a eu de Divinités parmi les Grecs, tout ce qui entre dans le détail de leurs généalogies, de leurs familles, de leurs domaines, de leurs amours, de leurs avantures, n'est autre chose que la Physique mise sur un certain ton & agréablement tournée.

L'Auteur

L'Auteur des Recognitions attribuées à Saint Clément Pape, avoue d'abord que Minerve sortie de la tête de Jupiter doit paroître une Fable aux yeux du Peuple. Et ce seroit en effet une Fable ridicule, ajoute-t-il, si elle n'avoit un sens sublime & relevé pour les Sçavans. Minerve est la sagesse de Dieu, elle naît de son cerveau, parce que Dieu a produit & arrangé toutes choses par son infinie sagesse. Il y a ici une observation à faire. Hors quelques Philosophes anciens dont on vante le bon sens & la netteté d'esprit, tous les autres ont cru que la plus grande partie & des merveilles & des phénomenes qui frappent nos yeux, ne pouvoit absolument s'exécuter par la nature des Etres créés. Sur cela ils ont renoncé au méchanisme, pour soutenir que tout arrive dépendamment de la volonté de quelques Intelligences supérieures, & ils ont embrouillé la Physique, en mêlant le naturel & le surnaturel par une longue suite d'opérations déplacées.

I V.

Des Auteurs de cette Philosophie.

La maniere, quoique succinte, dont j'ai saisi l'objet important des Fables, montre assez que ceux qui les ont inventées, devoient avoir le double caractere de Philosophes & de Poëtes; de

Philosophes, pour connoître tout le prix de l'instruction; de Poëtes, pour couvrir cette instruction sous des voiles qui ne fussent point capables de la deshonorer. La Poesie dans son origine a été plus noble & plus sérieuse que peut-être on ne le croit aujourd'hui, ou qu'on n'affecte de le croire. Elle servoit, non à remuer l'esprit & à toucher le cœur par des traits vifs, passionnés, harmonieux; mais à faire respecter les vérités fortes & solides dont les hommes ont tant de besoin pour être contens de leur destinée. Aussi trouve-t-on qu'elle a été d'usage chez presque tous les Peuples du monde, même chez ceux qui paroissent aujourd'hui y avoir le moins de disposition & de goût. Non-seulement tout ce qui appartient à la Religion, tout ce qu'on en regarde comme l'essentiel & le brillant, étoit écrit en Vers; mais encore les Loix, les Généalogies, les Annales, les Histoires & les Traités de Physique. La Poesie passoit alors pour une chose sacrée & divine; on lui attribue les premiers avantages dont le monde a joui. C'est elle qui a apprivoisé les mœurs farouches & sauvages des hommes épars dans les cavernes & dans les forêts, qui leur a fait sentir les charmes d'une douce société, en formant d'abord les nœuds des familles,

V. Olaï Rudb. Atlant. & Jon. Arng. Specim. Hist. Island.

Horat. de Arte Poët. Isid. Origin. l. 1.

milles, & ensuite ceux des Nations qui ne sont qu'un amas de familles, qui a enfin inspiré l'amour de la vertu, soit de celle qui est modérée pendant la paix, soit de celle qui est plus vive & plus impérieuse pendant la guerre. Mais entre autres choses, la Poësie a servi utilement pour conserver la mémoire de l'origine du monde & des diverses révolutions par où il a passé, avant que de parvenir à l'état fixe, à l'état organique dans lequel il se trouve aujourd'hui. De-là sont venus les Ouvrages des anciens Auteurs connus sous le titre de Théogonie ou de Cosmogonie, & qui n'étoient autre chose que l'Histoire de la Naissance du Monde, décrite & paraphrasée sous les noms & les emblêmes des Dieux. Tous les Poëtes Philosophes ont composé de pareilles Théogonies ou Cosmogonies, à la réserve d'Homere, qui cependant a jetté dans son Iliade & dans son Odyssée beaucoup de principes de Physique, le plus souvent, dit-on, cachés sous des allégories très-sublimes & très-ingénieuses.

Th. Burn. in Theor. Telluris. sac. l. 2.

Au reste, cette ancienne Poësie ne consistoit point dans un détail souvent puérile de rimes, comme tous les Vers modernes; ni dans un certain nombre de syllabes mesurées & jointes les unes aux autres avec art, comme les Vers

 Grecs

Grecs & Latins. Elle confiftoit uniquement, (ce qui décide de l'effence de la Poëfie) dans les images vives & fortes, dans les figures hardies, dans les comparaifons fréquentes, dans un choix d'expreffions convenables, enfin dans le talent d'intéreffer l'homme en excitant fes paffions, du moins jufqu'à un certain point. Tels font les morceaux qui nous reftent de la Poëfie Hébraïque, les Pfeaumes. On voit que tout y eft plein de métaphores & d'allégories, que tout y eft figure, & qu'on paffe brufquement de l'une à l'autre fans fonger à fe ménager des tranfitions; qu'il y a beaucoup de penfées foufentendues, & que les Perfonnages qu'on fait parler, s'interrompent fouvent & femblent prefque agir. C'eft d'après un fi beau modele que les Sçavans jugent des autres Poëfies Orientales que le tems a fait périr, deftinées pour la plûpart, ou à louer l'Etre Suprême des bienfaits qu'il répand fans ceffe, ou à rappeller aux hommes l'hiftoire de leur propre origine. J'ajouterai feulement ici deux remarques indifpenfables. La premiere, que la Poëfie ne différoit de la Profe que par les figures nobles, frappantes, dont elle étoit comme pénétrée: & ces figures fembloient d'autant plus propres à l'inftruction, que fans un pareil fecours rien n'eft plus fec

ni

ni plus inanimé. La seconde que toute Poësie se chantoit, la Musique ne servant qu'à la rendre plus expressive, qu'à la faire couler plus agréablement dans l'ame. Il y avoit même des Peuples qui ne s'assembloient jamais, pour délibérer sur les affaires qui les touchoient de plus près, sans avoir des instrumens de Musique. Ils croyoient par ce moyen pouvoir réunir les esprits divisés, & les ramener à une sorte d'unisson.

Hyde, de Relig. vet. Pers.

Fab. ubi suprà.

Comme rien n'éclaircit plus les coutumes anciennes que de les retrouver à peu près sous nos yeux, je dirai que dans la plûpart des Provinces de l'Afrique & de l'Amérique qu'ont parcouru les Missionnaires & les Négocians, deux especes de Curieux, mais qui agissent par des vûes bien différentes; il ne s'est rencontré jusqu'ici d'autres Ouvrages que des Poësies que les Peuples chantoient à certains jours privilégiés: & même pour enseigner à ces Peuples les premiers élémens de la Religion & de la Morale, les Missionnaires ont été obligés par excès de zele, de devenir Poëtes & Musiciens. Il est vrai que ces deux qualités, ils les pouvoient remplir aisément, n'ayant affaire qu'à des hommes presque insensibles au goût des beaux Arts.

Quoiqu'on accuse les Hollandois de songer beaucoup plus aux intérêts de

leur commerce qu'à ceux de la Religion ; ce qui est peut-être le vice de tous les Européens; ils n'ont pas laissé dans les principaux endroits où ils ont des établissemens fixes, de faire traduire en Vers tels que la Langue du Pays le pouvoit permettre, l'excellent Traité de Grotius sur la Vérité de la Religion Chrétienne. J'avoue que ce Traité seroit & plus persuasif & plus utile aux Idolâtres , si ceux qui le leur offrent d'une main bienfaisante, avoient des mœurs plus composées, plus régulieres. Mais telle est la fragilité humaine, que d'ordinaire on dément par ses actions ce qu'on voudroit inspirer , ce qu'on surfait même par ses discours.

V.

Du Cahos. Je reviens à la Théologie fabuleuse des Grecs. Elle commençoit par un point important & décisif ; je veux dire, par le Cahos: & ce nom originairement signifioit le désordre universel, la confusion où étoient tous les élémens, tous les principes des choses. Les Egyptiens, au rapport d'Eustathe Archevêque de Thessalonique, pour conserver la mémoire de ce désordre, de cette confusion, avoient fait élever à Alexandrie un Temple au Dieu Serapis. Ce fut l'ouvrage de Ptolomée fils de Lagus, qui l'entreprit à la persuasion d'un

Génie

Génie qu'il crut voir en songe; & il l'acheva heureusement, après beaucoup de peines & de traverses. Le Temple étoit bâti de toute sorte de pierres & de bois, le principal Autel étoit peint de toute sorte de couleurs, enfin la statue de Sérapis étoit composée de toute sorte de métaux fondus & incorporés ensemble.

L'Ecriture Sainte parle aussi du Cahos. En effet, le *Tohou-Bohou* du premier Chapitre de la Genese ne désigne qu'une masse informe, privée d'action & de mouvement, une vaste & affreuse solitude, un vuide, & pour tout dire, un rien. Mais ce qu'il y avoit de particulier dans la Théologie des Grecs, c'est que par le Cahos ils n'entendoient que le Monde sublunaire, avant que les élémens y eussent reçû & l'ordre & la forme qui leur convenoient le mieux. *Partout ailleurs*, ajoute Plutarque, *ce qui existe a toûjours existé de la même maniere & sans aucun changement, sans aucune métamorphose.* De Isid. & Osir.

Les Philosophes Anglois, en examinant le systême des Cométes aujourd'hui si considérable dans l'Astronomie, soupçonnent que ce sont autant de Cahos ou de Terres en confusion. « Elles « ont, disent-ils, leur mouvement au« tour du Soleil, & elles décrivent des « ellipses si allongées, que l'arc ou la

« partie qu'on en voit, paroît presque
« parabolique. Mais ces orbites deve-
« nant plus circulaires avec le tems, il y
« a apparence que les Cometes devien-
« dront elles-mêmes des lieux propres
« à être cultivés, à être habités. » Rien n'est plus profond que cette nouvelle théorie du Ciel.

VI.

Débrouillement du Cahos.

A l'égard du Cahos poëtique, il se débrouilla insensiblement, & se dégagea par les ressorts secrets que la Nature sçait si bien faire agir. Elle fut comme la force motrice, qui ramena chaque chose à son point. Les uns appelloient tout ce procédé la réconciliation des élémens désunis & brouillés ensemble : les autres, la fin du long procès que ces mêmes élémens avoient entre eux : les autres enfin, le chef-d'œuvre de l'Amour à qui rien ne résiste, & dont le but est d'entretenir une mutuelle correspondance du Ciel à la Terre. Suivant ce dernier trait, le fameux jugement de Paris ne doit paroître qu'un embléme de l'Histoire de la Création du monde. Les Dieux rassemblés aux nôces de Thétis & de Pélée, ne respirant que la joye & les plaisirs, représentent la Nature féconde & qui cherche à tirer la Terre du Cahos. La discorde s'y oppose par mille

Sallust. ubi supra c. 4.

mille obstacles, par mille artifices qu'elle seule peut inventer ; & la Discorde, c'est la confusion des élémens toûjours ennemis les uns des autres. A Paris enfin est confiée la fatale pomme, & il l'ajuge sans peine à Venus, qui est la Déesse du raccommodement, de l'harmonie, de la génération. Par elle tout commence à se démêler, tout commence à respirer & à vivre.

Mais de toutes les idées sous lesquelles les Anciens concevoient & le Cahos & le débrouillement du Cahos, les deux plus ordinaires étoient celles de la nuit & du jour, des ténebres & de la lumiere. Les premiers Théologiens, ou les Poëtes Philosophes, remarque Aristote, ont crû que tout étoit né de la nuit : & même Orphée disoit sans aucun ménagement, que les ténebres avoient produit le jour, parce que le Cahos ou le désordre des élémens avoit en effet précédé leur union, leur harmonie.

Métaphys. l. 4.

Suidas in Orph.

De-là sont venus plusieurs usages qui méritent d'être observés: premierement, celui de compter la nuit avant le jour, dont on trouve des vestiges chez les Hébreux, *ex sero & mane factus est unus dies* : secondement, celui de compter par nuits plutôt que par jours, dont se servoient presque tous les anciens Peuples de l'Europe, & beaucoup de

Grot. de Verit. Relig. Christ. l. 1.

Comment. l. 6. Mezerai, Hist. des Gaules, c. 2.

ceux de l'Afrique. Cesar qui vainquoit en Philosophe & en curieux observateur des coutumes de chaque Pays, rapporte cela en particulier des Gaulois: & encore aujourd'hui dans la Langue Celtique pour exprimer les sept jours de la semaine, on ne dit que les sept nuits ou les sept sommeils; nulle mention du jour. J'ai vû sur la côte de Leon en Basse-Bretagne, une petite Isle qu'on appelle l'Isle des sept sommeils, & d'une maniere plus abrégée, l'Isle de la semaine. Quelques Bourgs & quelques Villages portent aussi le même nom. De-là encore les mysterés que les Anciens croyoient renfermés dans le chant du Coq, parce que ce chant annonce la fin de la nuit & le retour de la lumiere, & qu'alors cesse tout le pouvoir des Génies malfaisans, toute leur habileté funeste. On devine au premier coup d'œil pourquoi les ténebres sont proprement affectées à ces Génies, pourquoi elles aident à s'en former une idée plus terrible; c'est que pendant l'obscurité l'imagination se trouble aisément, & qu'elle ne sçait, pour ainsi dire, à quoi se prendre ni s'attacher. Tout lui devient alors sujet de crainte, sujet de frayeur: & plus cette crainte, plus cette frayeur ont été grandes, plus elle est portée à réaliser ce qu'elle a crû voir.

Les

Les plus anciennes Poësies Grecques confirment à peu près tout ce que je viens de dire, excepté qu'elles représentent l'Amour comme le plus puissant des Dieux, comme celui qui a le plus contribué à la formation de l'Univers. S'il m'étoit permis de décomposer ici la Divinité, je dirois que l'Amour pris théologiquement, n'est autre chose que la bonté infinie de l'Etre Suprême, cette bonté qui l'a porté à tirer les hommes du néant, non pour son intérêt, mais entierement pour le leur.

Phurn. c. 25.

Aristoph. in Avibus.

A l'égard des Poëtes Latins, ils altérerent une partie des Traditions Grecques, ils mirent le Cahos au nombre des Divinités infernales; & cela fondé sur ce qu'après la mort on se trouve errant & confondu dans d'épaisses ombres, on entre dans la Terre de l'oubli & du silence, dans le Royaume où tout dort sans espoir de réveil. Mais le plus souvent le nom de Cahos signifioit l'Enfer, qui véritablement est le plus affreux de tous les Cahos: le nom de Tartare signifioit aussi un abîme profond & obscur, agité & mû en divers sens, & dont aucune partie n'est tranquille. Cette fatale demeure convenoit sans doute à ceux qui pendant leur vie s'étoient tachés de mille forfaits, & qui sans principes, sans honte, sans remords, avoient

Virg. Æneïd. l. 4. & l. 6.

avoient dédaigné jusqu'à l'apparence, & rejetté jusqu'au nom de la Vertu.

Les Grecs, depuis même qu'ils eurent reçû le Christianisme, ne regardoient l'Enfer que comme une violente tempête, un tourbillon de vent interminable; & le Purgatoire, que comme une moindre tempête, un vent qui doit se calmer. Cela fut cause que dans le Concile de Florence les Députés de l'Eglise Grecque voulant trouver quelque voye d'accommodement avec les Latins au sujet du Purgatoire, leur disoient qu'il étoit indifférent de quelle maniere les ames se purifioient, ou par le feu, ou par la tempête. L'alternative leur sembloit égale.

VII.

De l'Oeuf d'Orphée.

Entre les Poëtes Philosophes, Orphée, comme on a vû, tenoit le premier rang. Son nom est aussi très-célebre dans la Théologie Fabuleuse, le détail de sa vie très-intéressant. Quoi, par exemple, de plus heureux que sa descente aux Enfers, sans autre secours que celui d'une douce harmonie! Quoi de plus tendre que ses soins redoublés pour rappeller à la vie cette Eurydice qu'il avoit tant aimée! Quoi de plus fatal que de la perdre une seconde fois, après l'avoir recouvrée si favorablement! Mais

tout

tout cela est trop connu, pour en rafraîchir ici la mémoire. *Omnia jam vulgata.* Voss. de Idol. l. 1.

Je ne parlerai donc que de ce que les Anciens appelloient l'Oeuf d'Orphée: c'étoit un symbole mystérieux dont il se servoit, pour désigner cette force intérieure, ce principe de fécondité dont toute la Terre est impregnée, puisque tout y pousse, tout y végéte, tout y renaît. Les Egyptiens & les Phéniciens avoient adopté le même symbole, mais avec quelques augmentations; les premiers, en représentant un jeune-homme avec un œuf à demi-sorti de la bouche; & les seconds, en représentant un serpent dressé sur sa queue, & tenant aussi dans la bouche un œuf. Il y a apparence que, présomptueux comme étoient les Egyptiens, ils vouloient faire entendre que toute la Terre appartient à l'homme, & qu'elle n'est fertile que pour ses besoins: les Phéniciens au contraire plus retenus, se contentoient de montrer que si l'homme a sur les choses insensibles un empire absolu, cet empire du moins ne s'étend qu'en partie sur les animaux, dont plusieurs mêmes disputent avec lui de force, d'adresse & de ruses. Les Grecs respectoient trop Orphée pour avoir négligé une de ses principales idées: ils assignerent de plus à la Terre la figure d'un ovale, ou, pour

Lomei. de vet. Gent. Lustrat. c. 21.

pour parler le langage des Modernes ; celle d'un ſphéroïde oblong. Dans une de ces anciennes Théologies que j'ai déja citées, ſe trouve le détail ſuivant : « Ce qui exiſta d'abord, ce furent & le « Cahos, & la Nuit, & le noir Erebe, « & le profond Tartare : ni la Terre, « ni le Ciel, ni l'Air, n'étoient point « encore diſpoſés comme ils le ſont pré- « ſentement. La Nuit accoucha d'un « œuf, d'où ſortit au bout de quelque « tems le favorable Amour avec des aî- « les dorées, & une légéreté plus gran- « de que celle de la fleche qui vole, ou « de l'oiſeau qui traverſe les airs.

Ariſtoph. ubi ſupra.

A l'occaſion de l'Oeuf ſymbolique d'Orphée, il eſt à propos d'avertir que quelques Commentateurs de l'Ecriture Sainte, en examinant ce paſſage de la Geneſe, *& Spiritus Dei ferebatur ſuper aquas*, ont interprêté le mot de *ferebatur* comme s'il ſignifioit, couver des œufs afin de les faire éclorre. D'autres l'ont expliqué de l'action d'un oiſeau, qui bat des aîles, & qui invite ſes petits à voler. Peut-être que de-là eſt né l'uſage bizarre de certaines Egliſes, de ſuſpendre à la voûte des œufs d'Autruche.

Calmet, Comment. ſur la Geneſe.

VIII.

Remarques ſur Homere.

On peut conſidérer les Ouvrages d'Homere

mere de deux façons différentes : ou comme un modele heureux, & sans doute le plus heureux que nous ayions, de la grande Poësie : ou comme une histoire naïve des mœurs & des coutumes du monde naissant. J'avoue que cette histoire a dequoi toucher un cœur généreux, & qu'elle montre d'une maniere sensible, combien les hommes sont différens aujourd'hui de ce qu'ils étoient autrefois ; combien notre luxe, qui méconnoîtra incessamment toutes les bornes, (si déja il ne les a passé toutes) est au-dessous de la candeur & de la noble simplicité des premiers âges ; combien en un mot le penchant qui nous porte à la servitude, nous rabaisse au prix de la liberté qui régnoit alors dans les sentimens. Mais je retourne à Homere. Où trouver un Ecrivain qui ait reçû autant d'éloges flateurs, autant de louanges distinguées, que lui ? Je soupçonne que la prévention & l'amour idolâtre de l'Antiquité en ont pû dicter une partie : mais c'est toûjours un préjugé décisif, que d'avoir ainsi rassemblé tous les suffrages, concilié toutes les voix, & de n'avoir été critiqué que de loin à loin, & comme on dit, par échapées.

Admirer Homere, & l'admirer peut-être sans l'avoir entendu, étoit autre-

fois un titre d'esprit. Mais ce qu'il y avoit de plus honorable pour lui, c'est que les Philosophes mêmes partageoient cette admiration, eux qui sont d'ordinaire si froids & si lents à admirer. Les Soïciens ne parloient d'Homere que comme d'un Sectateur rigide des maximes du Portique : les Epicuriens au contraire en parloient comme d'un voluptueux, qui charmé de cette vie tranquille, où l'on se possede tout entier, ne cherchoit rien de plus. A l'Académie Homere passoit pour le premier Auteur de l'art de douter, tandis que parmi les Disciples d'Aristote, il passoit pour le plus zélé des Dogmatiques. Enfin, chaque Secte de Philosophie lui rapportoit & son origine & sa fondation, comme si le vrai n'eût osé paroître qu'après avoir été marqué à son coin. Tout cela même fut si fort exagéré, que le célebre Longin en craignit de mauvais effets, & qu'il publia un Ecrit sous ce titre : *Homere a-t-il été Philosophe ?*

Sen. Epist. 88.

Plut. vel potius Dion. Halicarn. in vitâ Homeri.

Sen. Epist. 117.

Quoiqu'il en soit, on pardonne aisément cette espece de culte que les Grecs rendoient au Prince des Poëtes, d'autant plus que les Grecs croyoient que tout étant variable & problématique dans la Nature, ce qu'il y a de plus ancien étoit toûjours ce qu'il y a de plus vraisemblable. Mais comment pardonnera-

sera-t-on le parallele injurieux que des Auteurs Chrétiens n'ont pas hésité de faire, de l'Ouvrage Grec & des Saintes Ecritures ? Ces Auteurs conviennent que malgré la multitude infinie de Divinités dont fourmille l'Iliade, Homere n'a songé qu'à établir l'unité de Dieu & la simplicité de sa nature. Ils ajoutent que l'Odyssée n'est qu'une histoire feinte & allégorique des Héros de l'ancien Israël, & des Patriarches & des Juges & des Prophetes. Pour moi, je n'entreprendrai point de réfuter toutes ces imaginations, elles se réfutent assez d'elles-mêmes : je finirai seulement par un aveu sincere de mon goût, c'est que je n'ai pû lire, sans une sorte d'indignation & de colere philosophique, les deux Traités que Boganus & Crœsius ont intitulés, *Homere Hébreu*, ou *Homere de même sentiment que les Hébreux*.

V. Basnage, Hist. des Juifs.

CHAPITRE IX.

I. *Des sept Sages de la Grece.* II. *A quelle occasion ils eurent ce titre.* III. *En quoi les Anciens faisoient consister la sagesse & la folie.* IV. *Eloges abregés des sept Sages.* V. *De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine.*

I. Les

I.

Des ſept Sages de la Grece.

LEs premiers traits de lumiere dont la Grece fut éclairée, partirent de la Théologie poëtique. Elle amuſa longtems des eſprits encore tendres, & avides de menſonges harmonieux. Mais à cette inſtruction ſuperficielle ſuccéda une inſtruction plus ſolide, plus approfondie: & ce fut aux ſept Sages, Précurſeurs de tous les grands Philoſophes que la Grece admira dans la ſuite, qu'on en eut la premiere obligation. Il eſt vrai que ces Sages, par une ferveur trop ordinaire à ceux qui commencent de nouveaux établiſſemens, voulurent d'abord porter les choſes à l'extrême, & transformer un Royaume tout de plomb en un Royaume tout d'or. Leur morale étoit dure, farouche, propre à décourager par l'excès ceux qu'il falloit exciter par des ménagemens à la vertu. Mais tout cela fut adouci & corrigé inſenſiblement, ſous les yeux des Philoſophes, qui s'acquirent plus de connoiſſance du cœur humain, & qui s'apperçurent ſans peine qu'on l'effleure par une morale trop auſtere, tandis qu'on le pénetre par une morale plus proportionnée à ſes beſoins. Vû l'état malheureux où les choſes ſont réduites, le meilleur Gouvernement n'eſt point celui qui exclud

clud tous les vices ; le pourroit-il, à parler sans fard ? Mais celui qui empêche que ces vices ne ſoient trop contagieux, & qu'une certaine faveur, une certaine impunité, ne les rende trop brillans & trop communs.

Voici, ſuivant Platon & Pauſanias, les noms des ſept Sages, & le tems où ils ont vêcu. Il me ſemble qu'un certain reſpect doive être attaché à ces noms illuſtres, qui ſe trouvent liés avec les premiers efforts que les hommes ont faits, & pour ſe connoître, & pour ſe ſentir, & pour ſe tirer de l'erreur. S'il y a quelque Magiſtrature, diſoit Thémiſte, qui n'ait point beſoin d'être annoncée par des Hérauts d'armes, ni par des chars ciſelés en argent ; c'eſt celle qui vient de la ſupériorité de l'eſprit & de l'étendue des connoiſſances, que les Rois ambitionnent eux-mêmes, & qu'ils ne peuvent ni donner ni ôter ; & ce fut proprement celle des ſept Sages. Je n'oublierai point de les citer ici, chacun dans leur rang.

Plat, in Protag. & Pauſ. in Phoc.

Orat, 313

Thalès de Milet. Il naquit la premiere année de la 35me Olympiade, & fut tout enſemble Philoſophe, Naturaliſte, Aſtronome & Géométre. Après tant de titres réunis, quel honneur pourrois-je lui faire, en diſant qu'il deſcendoit par Agenor d'une des premieres races du Monde ?

Pittacus

Pittacus de Mitylene. Il fleurit vers la 42me Olympiade, & mérita l'estime générale de ses concitoyens, qui d'un mutuel accord le placerent à leur tête. Lucien ne l'a pas oublié dans la liste de ceux qui sont parvenus à une heureuse vieillesse.

Bias de Prienne dans la Carie. Il étoit contemporain & ami de Pittacus, & il se fit particulierement distinguer sous les regnes d'Alyatte & de Crésus Rois de Lydie.

Solon. Il fut Préteur d'Athenes vers la 46me Olympiade. Tarquin l'ancien régnoit alors à Rome.

Cleobule de Linde. Il étoit de même âge que Solon, & avoit à peu près les mêmes manieres, les mêmes inclinations, les mêmes vûes de politique.

Myson de Chenes, Ville située au milieu de la Laconie. Il vécut presque toujours dans la retraite & la solitude, ne recherchant d'autre satisfaction que celle que donne à un honnête-homme le témoignage d'une bonne conscience.

Chilon. Il naquit à Lacédémone où il exerça des charges considérables, & où il établit ensuite celles d'Ephores, pour servir d'Intendans, de Censeurs publics. Diogene Laërce assure que Chilon étoit déja fort vieux vers la 52me Olympiade.

Quelques

Quelques-uns retranchent du nombre des ſept Sages, trois de ceux que je viens de nommer, & mettent à leur place *Periandre* Tyran de Corinthe, *Thraſibule* Tyran de Milet, & *Piſiſtrate* Tyran d'Athenes. Mais je trouve que c'eſt-là une mépriſe impardonnable, de pareil corrupteurs de la ſociété ne méritant en aucune maniere le titre de Sages.

Le premier fut un de ces monſtres de perfidie que la Nature enfante quelquefois pour les faire contraſter avec les hommes vertueux. Il plongea, ſur un ſimple ſoupçon, le poignard dans le ſein de ſa famille innocente. Le ſecond avoit pour maxime, de faire mourir tous ceux qui devenoient trop puiſſans ou trop agréables à la multitude, ſans diſtinguer dans cet aſſaſſinat public, ni ſes amis ni ſes ennemis, ni ceux qui l'avoient obligé, ni ceux qui avoient cherché à lui nuire. Le troiſiéme enfin ſe ſervit du voile de la Réligion pour tromper les Athéniens, & s'en ſervit ſi groſſierement, que la Religion ne pouvoit manquer d'en recevoir du ridicule. Tout gouvernement qui commence par la fraude, finit par la dureté. Piſiſtrate ſurchargea les Athéniens de taxes & d'impoſitions arbitraires, ſans ſonger que tout l'or qu'on arrache à un peuple gémiſſant ſous le poids de ſa miſere, eſt de

la

la fausse monnoye pour le Souverain. Il y a apparence que les flateurs dont ces trois Tyrans étoient environnés, (car les Tyrans les plus odieux en manquerent-ils jamais ?) leur persuaderent de se faufiler parmi les Sages, & qu'une molle complaisance engagea ces Sages à ne s'y point opposer. C'est ainsi qu'on voit dans les listes des Sociétés Littéraires, les noms de tant de gens qui ne présentent d'autre mérite que la vanité de vouloir y être inscrits ; vanité d'autant plus ridicule, qu'on ne trouve point la plûpart de ces noms dans les listes des Gens de Guerre, où ils devroient avoir une place plus marquée,

II.

A quelle occcasion ils eurent ce titre.

Diog. Laërt. in Thal. Val. Max. l. 4. Plut. in Sol.

Les Anciens racontent de deux manieres différentes, à quelle occasion fut donné le titre de Sage. Les uns disent que des Pêcheurs de l'Isle de Cos ayant jetté leurs filets en mer, il survint des Etrangers de Milet qui en acheterent le premier trait. Quand ces filets furent tirés de l'eau, on vit avec surprise qu'ils contenoient un trépied d'or, qui avoit appartenu à la belle Helene. Cette illustre Coquette, par je ne sçai quelle bizarrerie, l'avoit jetté en cet endroit après la mort de Pâris, & dans la triste nécessité de suivre un époux qu'elle n'aimoit point. Il s'éleva une longue dispute

dispute au sujet de ce Trépied, d'abord entre les Pêcheurs & les Etrangers de Milet; les premiers soutenant qu'ils n'avoient eu dessein de vendre que le poisson qui pouvoit s'arrêter dans leurs filets, & les autres qui n'avoient rien désigné en particulier, voulant profiter de l'équivoque. Mais bien-tôt cette dispute devint une guerre de Nation à Nation, & elle auroit eu des suites funestes sans l'Oracle de Delphes, qui ordonna que le Trépied seroit donné au plus sage des Grecs. On l'envoya premierement à Thalès, qui vivoit à Milet sans faste & en Homme de Lettres. Thalès déclara avec modestie, qu'il ne méritoit point un si noble présent, & le renvoya à Bias, Bias à Pittacus, Pittacus à Solon, Solon à Cléobule, Cléobule à Myson, Myson à Chilon, qui le fit enfin rapporter à Thalès. Il reconnut alors qu'aucun homme ne pouvoit avec justice s'approprier le titre de Sage, & il consacra le Trépied à Apollon Isménien qu'on adoroit à Thebes. Ceux qui allerent trouver Myson de la part de Cléobule, le rencontrerent seul dans un champ qu'il labouroit de ses propres mains. Est-il étonnant que les Grecs ayent tiré leurs Sages de la charrue, puisque les Juifs en tiroient leurs Prophetes, & les Romains leurs Dictateurs?

Heureux tems, où ſans être annoncé par un attirail ſuperbe, le Grand homme ne ſe reconnoiſſoit qu'à ſes vertus !

Les autres rapportent qu'un certain Baticlès, (l'Hiſtoire n'a conſervé de lui que ce ſeul trait) ayant hérité d'un vaſe précieux & travaillé avec beaucoup d'art, le deſtina au plus ſage des Grecs. Ce vaſe fut porté de ſon ordre à Thalès, qui le fit paſſer entre les mains des autres Sages ; & comme on le lui renvoya par diſtinction, il crut le devoir offrir au Dieu qui préſidoit à l'Oracle de Delphes, & y ajouta ces paroles : *Thalès, fils d'Examius & natif de Milet, fait préſent à Apollon de ce vaſe qu'il a mérité deux fois.*

On juge bien, (car les moindres ſuccès attirent toujours & des envieux & des critiques) on juge bien que les ſept Sages n'en manquerent point. Le principal reproche qu'on oſa leur faire, ce fut de s'être ménagés les uns les autres à la maniere de ces ſavans Politiques, qui ne louent que pour être loués, & qui, s'ils ne ſe flattoient d'une approbation réciproque, laiſſeroient agir leur penchant, & blâmeroient ſans ceſſe. Un jour même que les ſept Sages ſe trouverent à dîner chez Périandre en nombreuſe compagnie, ce Tyran invita tous ceux qui étoient aſſis à table, de boire à la

ronde

ronde & dans sa coupe d'or. Et comme elle restoit trop long-tems entre les mains de Chilon, de Bias, de Thalès, un de convives sourit & s'écria malignement : *Ces Messieurs les Sages veulent faire de la coupe de Périandre, ce qu'ils ont fait du vase de Baticlès ; ils affectent de se la renvoyer les uns aux autres, & ils craignent de nous en faire part.* Plut. in convivio 7. Sap.

J'ajouterai ici, qu'à la honte de la raison, quelques beaux Esprits de la Grece mirent en regard des sept Sages, sept Cuisiniers célébres, de ceux qui préparoient les *Phidities* ou repas publics ; & qu'à la Sentence que chacun de ces Sages regardoit comme sa devise, ils opposerent le ragout que chacun de ces Cuisiniers regardoit comme son chef-d'œuvre. J'avoue que ce parallele n'offre rien d'exact ni de sérieux. Mais quelle indécence n'y a-t-il point à hâzarder des plaisanteries, qui peuveut décréditer la vertu, & avilir ceux qui en font une profession ouverte ? D'ailleurs, ce qui passoit pour badinage chez les Grecs, s'acquit un mérite réel à Rome. Tite Live se plaint que depuis les guerres d'Asie on ne songeoit qu'à raffiner sur les plaisirs de la table, & que celui qu'on traitoit auparavant comme le plus vil des domestiques d'une maison, le Cuisinier en un mot, étoit devenu le V. Athen. L. 2.

plus distingué & le plus nécessaire de ces mêmes domestiques. Combien le mal a-t-il encore augmenté parmi nous! On paye plus chérement aujourd'hui ceux qui exercent les arts séducteurs dont le grand objet est la volupté, que ceux qui veillent à l'instruction de la jeunesse, si importante dans un Etat, & d'ordinaire si négligée.

Paul. in phoc.

Clem. Alex Strom. l. 1.

Au reste, les sept Sages avoient eu le bonheur de se réunir deux fois : l'une à Delphes, où chacun fit écrire sur la porte du Temple la Sentence qu'il affectionnoit le plus ; c'étoit en quelque sorte son cri de guerre ; & l'autre, à Corinthe, où Périandre, comme je l'ai déja dit, leur donna un repas magnifique, assaisonné de tout ce que l'esprit peut ajouter à un excès de bonne chere. La Philosophie que rien ne gênoit, s'y dérida le front. Et pourquoi lui seroit-il défendu de s'égayer quelquefois ? Elle ne reprend que trop tôt son sérieux. Plutarque nous a laissé une description très-détaillée du Banquet des sept Sages. Rien n'est plus curieux que cette description : elle nous fait connoître diverses coutumes qui, quoique sensées, répugnent à nos mœurs ; divers usages qui, quoiqu'utiles, ne subsistent plus. Mais une chose entr'autres m'y a frappé, & je l'avouerai ici naïvement,

ment, c'eſt qu'en général les Anciens n'étoient gueres ſenſibles à ce plaiſir délicat, & qui touche ſi fort les honnêtes gens, à ce commerce mutuel, & où l'on eſt, pour ainſi dire, de plein-pied les uns avec les autres; à la converſation en un mot. Je ne ſçai quel air de contrainte gâtoit toutes leurs manieres, ils ſe dépouilloient rarement du mérite acquis, pour laiſſer agir un certain eſprit naturel qui fait le charme des ſociétés.

III.

En quoi les Anciens faiſoient conſiſter la ſageſſe & la folie.

Mais qu'eſt-ce que ſignifioit parmi les Grecs le titre de Sage? Quelle idée y attachoient-ils? Socrate va nous l'expliquer en peu de mots. „ Il n'appartient » qu'aux Dieux, diſoit il, de ſe ſuffire » à eux-mêmes & de n'avoir beſoin de » rien. Pour les Sages qui repréſentent » les Dieux ſur la Terre, ils doivent les » imiter, en n'ayant beſoin que de très-» peu de choſes, & ſurtout en n'allant » point d'un air ſoumis importuner les » Princes & les Rois. Héſiode contoit que du mariage toujours querelleux de Jupiter & de Junon, étoient nées les Prieres, ſœurs plaintives & malheureuſes, qu'on rebute plus ſouvent qu'on ne les exauce.

In lib. de virtutibus.

Le Sage, dois-je encore ajouter d'après Ariſtote, ſe diſtingue par deux en-

droits : par une conduite ſerrée, exacte, circonſpecte ; & par une application ſuivie à tout ce qui peut augmenter ſes connoiſſances. Loin du bruit & du tumulte, il tâche de ſe procurer une félicité certaine, durable, indépendante des aſſauts & des diſgraces ſi ordinaires dans la vie. Les tréſors qu'on augmente ſans ceſſe, les Palais, les Emplois où l'on s'engage pour ſe dérober à ſoi-même, tout cela eſt néceſſaire aux ames communes. Le Sage ſe met au-deſſus, eu regagnant par la modération de ſes déſirs ce que la fortune ſemble lui refuſer, & en ſe tenant toujours au niveau de ſes facultés, quelque médiocres qu'*elles* ſoient. Tout au contraire, le Fou eſt celui qui ne voit, ne ſaiſit rien que de biais, qui ſe laiſſe entraîner par les moindres vraiſemblances, qui manque à ſes avantages & s'en ſert ſouvent contre lui-même, qui gliſſe ſur le préſent pour courir après des eſpérances chimériques ; enfin, qui prend le faux en tout ce qui regarde le ton & le maniment des affaires. Les ſuites de la folie ſont l'ignorance, la molleſſe, l'oubli de ſoi-même, & je ne ſçai quoi d'incompatible avec toutes les choſes honnêtes & raiſonnables.

Si par le droit de ſa naiſſance, ou par d'autres conjonctures imprévues, le Sage ſe voit appellé au gouvernement de

ſa

sa Patrie, comme Solon, Bias, Pittacus; c'est alors qu'il redouble de zéle, tant pour rendre son autorité douce & bienfaisante, que pour éviter l'écueil si dangereux du pouvoir arbitraire : c'est alors qu'il se confirme dans la pensée où il étoit, que les grandes dignités qui flattent par un extérieur & des dehors rians, accablent en effet par les devoirs qu'elles imposent : c'est alors, en un mot, qu'il se pénétre des paroles suivantes, qu'osa dire à un Empereur Romain le plus sincere de ses amis, le jour même que cet Empereur reçut la pourpre des Césars : *Tout le monde vous félicite, & moi je vous plains; vous allez être chargé d'un fardeau immense; les périls & les inquiétudes vous suivront jusques dans le sein de votre famille; vous aurez également à vous défier de tout le monde, & de vos ennemis qui ne manqueront point de vous nuire, & de vos amis qui vous nuiront encore plus, en n'osant mettre sous vos yeux le flambeau de la vérité.* Aur. Victor.

Si le Sage au contraire n'a rien à démêler avec le Public, toute son occupation sera de s'étudier & de se connoître lui-même. Il suivra sans détour la maxime qu'Epicure répétoit si volontiers, *Cache ta vie*; & en la suivant il n'en sera que plus tranquille. Tel fut le sort de Thalès, le premier qui sçut

répandre parmi les Grecs le goût ignoré & de la Géométrie & de la Physique. Au reste, Thucydide a remarqué que les plus forts Génies n'étoient pas toujours les plus propres au Gouvernement, surtout au Républiquain. Comme ils se croyent au-dessus des affaires courantes, ils se remplissent de projets & de desseins chimériques; ils ont des vues éloignées, mais qui à force de dépendre d'un grand nombre d'événemens, ne réussissent presque jamais : au lieu que les Génies moins sûrs d'eux-mêmes, apportent de grands égards, une grande circonspection, à tout ce qui passe par leurs mains. L'esprit, le courage qui leur manque, ils les remplacent par des qualités moins brillantes, mais plus sures, par la douceur & la modestie. Et d'ordinaire, comme on les croit incapables d'une profonde dissimulation, on ne cherche point à les deviner, ni à leur arracher des secrets qu'ils doivent ensevelir dans l'oubli.

L. 2.

V. etiam Cicer. de Oratore.

IV.

Eloges abrégés des sept Sages.

Tout cela pesé aussi exactement qu'il le doit être, je viens à un éloge succint de chaque Sage en particulier : & quoique cette matiere soit des plus rebattues, je ne désespere pas encore d'y trouver du neuf. Un seul objet peut

être saisi, envisagé de plusieurs manieres différentes ; & c'est même cette variété qui fait le principal agrément de la Littérature.

I. Thalès passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager, & à recueillir avec goût les connoissances qui se trouvoient éparses dans tous les pays sçavans ; ce qui le mit en état de lier ces connoissances les unes aux autres, & d'en former un systême. De retour dans sa patrie, sa mere le sollicita vivement de se marier, & comme il n'avoit pas encore trente ans, il lui dit d'un air badin, *La saison n'en est pas encore venue.* Quand les trente ans furent écoulés, sa mere le sollicita encore plus vivement, & il lui dit alors d'un air sérieux, *La saison en est passée.* Ainsi Thalès vécut sans embarras de femme, d'enfans, de ménage ; & certainement il n'en vécut que plus heureux. A cette occasion, je remarquerai que deux Auteurs connus ont examiné ce problême : *Un Homme de Lettres & de Cabinet doit-il se marier ? Et en cas qu'il se marie, de quel caractere se doit-il choisir une femme ?* Et ils l'ont résolu chacun à leur maniere. Je dis à leur maniere, parceque l'un étoit Vénitien & dans les Dignités Ecclésiastiques, l'autre Hollandois & Protestant. Il est triste que le mariage qui devroit

Hermol. Barbarus de re uxoria.

Dan. Heinf. utrum vir litteratus debeat nubere, &cui.

être le lien le plus doux de la société ; soit devenu la honte, l'opprobre de nos mœurs ; & par contre-coup la source des plus grandes plaisanteries, souffertes sur les Théâtres, & souhaitées dans presque toutes les Poësies pour plaire.

Comme Thalès avoit absorbé la meilleure partie de son patrimoine dans ses courses sçavantes, & qu'il dépensoit encore chaque jour en négligence, ses amis une fois l'en reprirent avec amertume, & il leur répondit : *Le Sage est toujours assez riche, & le Riche n'est pas ordinairement & ne peut être fort sage.* Une autre fois ces mêmes amis lui demanderent ce qu'il avoit gagné à philosopher, quelles richesses il avoit acquises, quelles maisons il possedoit de plus. *Je vous le ferai voir bien-tôt*, leur répliqua-t-il, *ne vous impatientez point.* En effet, ayant prévu, soit par hazard, soit par ses observations astronomiques, que l'année seroit très-abondante, il acheta pendant l'Hyver toute la dépouille des oliviers qui étoient autour de Milet, & il en fit faire dans la saison d'excellente huile, dont il tira, en ayant seul le débit, des sommes immenses. Et comme ses amis vinrent le féliciter de ce gain inespéré, il distribua en leur présence cet argent aux malades & aux pauvres de Milet. *Vous voyez*, ajouta-t-il,

ta-t-il, *que ce n'est point là tout à fait ce qu'un Philosophe appelle des biens.* Tout le reste de la Morale de Thalès étoit sur le même ton. Quoiqu'il eut donné dans un Athéïsme ouvert, comme je le ferai voir en parlant de son systême de Physique, il ne laissoit pas d'avoir des mœurs très-simples & très-réglées. Il recommandoit sans cesse à ses Disciples de vivre dans une douce union. Ne vous haïssez pas, leur disoit-il, parceque vous pensez différemment les uns des autres : mais aimez-vous plutôt, parcequ'il est impossible que dans cette variété de sentimens & de préjugés, il n'y ait quelque point fixe où tous les hommes viennent se rejoindre. La Nature aime à se cacher, & l'Auteur de la Nature, quel qu'il soit, reste toujours voilé à nos yeux. Qu'est-ce que les hommes peuvent donc faire de mieux, dans cette ignorance profonde où ils sont tous plongés, que de conformer & leurs projets & leurs actions, aux lumieres de leur esprit ? *

II. Pittacus se distingua dans tout le cours de son âge, par une conduite éga-

* Tout ce discours, qui seroit blâmable dans la bouche d'un Chrétien, mérite, ce me semble, d'être excusé dans celle d'un Payen tel qu'étoit Thalès.

sement soutenue : ce qui fait, à mon avis, le plus bel éloge. *Omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum : quam conservare non possis, si aliorum imitans naturam, omittas tuam.* Fier par goût, & plus généreux encore quand les obstacles le traversoient, Pittacus tua le Tyran qui opprimoit sa patrie : & ce meurtre, jugé nécessaire dans les circonstances, lui valut le Commandement de la Flotte que ceux de Mitylene envoyoient contre les Athéniens. Cette guerre fut heureusement terminée. Les citoyens que Pittacus venoit de défendre, & qu'il avoit auparavant délivrés d'un Tyran odieux, se soumirent comme par inspiration à son autorité. Fidele aux loix, il gouverna sa patrie pendant dix ans, & ne la gouverna qu'autant qu'elle le voulut bien. Rendu à son premier état, réduit à la condition d'homme privé, il se comporta toujours avec beaucoup de noblesse, & avec cet air de confiance que donne le mérite des Emplois qu'on a dignement exercés. Quoiqu'il fût très-vieux & presque voisin du tombeau, on le choisit une seconde fois pour commander l'Armée que ceux de Mitylene venoient de mettre sur pied. Il s'écria alors : *O Dieux ! qu'il est difficile de res-*

Cicer. de Offic. l. 1.

ter

ter long-tems honnête homme! Sans doute qu'il avoit éprouvé que la vertu a beaucoup de peine à se soutenir dans les grands postes, où toute la vie n'est que feinte & dissimulation; où, pour complaire aux Princes, on doit flatter leurs passions & ménager leurs intrigues secrettes; où, pour conserver enfin ses dignités, il faut souvent trahir ses propres lumieres, & sacrifier à la pourpre, comme disoit Thémiste, plutôt qu'à la conscience.

Parmi les préceptes que Pittacus proposoit à ceux qui vouloient marcher dans le chemin de la sagesse, le principal étoit de fuir toutes les grandes assemblées, toutes ces parties de plaisir où l'on se dévelope sans aucun ménagement, & où l'on montre le fond de son cœur. Revenez, leur disoit-il, revenez de la foule qui importune, à la compagnie qui intéresse. Il avoit encore fait mettre une échelle dans tous les Temples de Mitylene, pour marquer les jeux différens & les revers de la fortune.

III. Bias descendoit d'une famille illustre dans l'Ionie, & il reçut une éducation conforme à sa naissance; c'est-à-dire, qu'au lieu de l'amollir par des caresses & des amusemens frivoles, on tâcha de perfectionner le goût naturel qu'il se sentoit pour l'éloquence. Aussi

fit-il

fit-il toute sa vie un noble usage du talent de la parole, tant pour défendre l'innocence opprimée, que pour abattre le vice altier & trop souvent impuni. Son nom devint par-là très-célébre dans la Grece, où l'on disoit des Avocats judicieux, qu'ils plaidoient à la maniere de Bias. Une chose cependant pouvoit le décréditer auprès d'un certain ordre de personnes : c'est l'idée qu'il avoit de l'amitié, ce bien si fragile malheureusement, quoique si doux & si nécessaire. *Regardez vos meilleurs amis*, répétoit-il en toute occasion, *comme s'ils pouvoient devenir vos ennemis les plus durs & les plus cruels*. J'avoue que cela n'arrive que trop souvent dans le commerce ordinaire de la vie. Mais quoi ? Un cœur généreux doit-il se dépouiller de sa franchise & de sa sincérité naturelle ? doit-il se contraindre toujours, sur un soupçon vague & quelquefois mal fondé qu'on pourroit le trahir?

On rapporte que Bias se trouvant un jour dans une Foire où étoient étalées beaucoup de superfluités rares & curieuses, il se mit à sourire, & s'écria : *Que voilà de choses dont je sçai me passer!* Nous nous rendons malheureux à pure perte, & sans consulter nos véritables intérêts. Nous nous faisons mille besoins de choses inutiles, & pour satisfaire à

tes besoins qui augmentent encore chaque jour, nous vivons dans des peines & des inquiétudes continuelles.

IV. Solon nâquit à Athenes d'un pere qui s'étoit ruiné par des dépenses folles & excessives. Mais lui, ou plus avare, ou moins dissipateur, répara par son industrie les brêches de la fortune, & il s'acquit de grands biens par le Commerce : persuadés sans doute qu'on doit travailler pendant la jeunesse afin de pouvoir vivre tranquillement le reste de la vie ; mais qu'on ne doit employer ce reste qu'à s'orner, qu'à se remplir de vertus. Elles sont à la vieillesse, ce que les poëles & les hypocaustes sont aux personnes qui transissent de froid. Quand Solon commença à paroître sur le Théâtre d'Athenes, il trouva les esprits dans une agitation terrible : tout aigrissoit des imprudens, tout armoit des furieux. Mais par des procédés nets & sinceres, par un certain art de se plier aux tems, quand les tems étoient orageux, il se concilia l'estime de tous les partis, & bien-tôt on l'éleva sans aucune opposition à la dignité d'Archonte. Alors parurent toutes les grandes qualités de Solon, sa sagesse à ne proposer que des loix équitables, & sa fermeté à les faire exécuter. Il tâcha surtout de tenir la balance égale entre

la

la Nobleſſe hautaine, & le Peuple jaloux de ſes droits : il fit enſorte qu'à force d'agrémens & de commodités, par une opulence ſoigneuſement répandue dans les Marchés & les Places publiques, le Peuple ſe crut vangé des Charges & des Magiſtratures dont jouiſſoient les Nobles.

Malgré cette eſpece de contrepoids ſi utile dans les Etats Républiquains, Solon éprouva mille réſiſtances & mille traverſes. Elles l'obligerent enfin à quitter ſa patrie. Il alla en Egypte pour s'inſtruire de la Philoſophie, & ce premier voyage fut accompagné de pluſieurs autres. La curioſité s'accroît, à meſure qu'on cherche à la ſatisfaire. Solon étant revenu à Athenes, il trouva que toute l'autorité rouloit entre les mains de Piſiſtrate. Quoiqu'il fut de ſes proches parens, & qu'on lui offrit ſous main de l'aſſocier à la Puiſſance Souveraine, il ne daigna point aller voir le Tyran, & même dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent, il ne ceſſa d'exciter les Athéniens à lui ôter la Couronne. Mais tous ſes efforts furent inutiles. Quand le Peuple eſt une fois façonné au joug, il cherche lui-même à l'appeſantir, & il ſe plaît dans l'horreur de ſes chaînes. Tacite raconte que quoique Tibere fut très vif & très-impérieux,

périeux, il avoit cependant quelquefois honte de trouver dans le Peuple Romain tant de bassesse & tant de goût pour la servitude. Un peu de résistance lui auroit fait gouter davantage le charme de l'autorité.

Après avoir cherché inutilement à regagner Solon, Pisistrate outré de sa persévérance, le fit enfin menacer d'en venir avec lui aux dernieres extrémités. Solon l'ayant sçu, répondit d'un air railleur : *Le Tyran croit-il m'épouvanter ? Je suis trop vieux pour rien craindre : la derniere heure est prête à sonner.* Je ne doute pas qu'en prononçant ces paroles, la bouche de Solon ne fût d'intelligence avec son cœur. Il auroit pu ajouter ce qu'un intrépide Romain s'applique si à propos dans le Traité de la vieillesse. » Je n'imiterai point, dit-» il, les grands Personnages qui se sont » plaints de leurs années écoulées. Et » pourquoi me repentirois-je d'avoir » vécu, moi qui ai quelque raison de » croire que je n'ai point été tout-à-» fait inutile sur la terre ? Je sors de » cette vie comme d'un hospice, & » non comme de ma maison. On ne » fait que passer dans une Hôtellerie:on » n'y demeure pas. O jour heureux ! » Quand pourrai-je me trouver dans la » noble assemblée des ames raisonna-» bles !

» bles ? Quand sortirai-je de ce bourbier
» où je languis si tristement ?

V. Cléobule nous est fort peu connu, & sa vie n'a point eu d'événemens, si cependant ce n'en est point un rare que d'avoir été, comme lui, heureux en femme, en enfans, en amis, en domestiques, en sujets. Il croyoit que de toutes les choses de la vie, les deux plus difficiles étoient de sçavoir commander & de sçavoir obéir, l'obéissance d'ordinaire se tournant en aversion, & le commandement en tyrannie. Quoiqu'il fût très-attentif sur lui-même, Cléobule ne laissoit pas quelquefois de se porter à des excès de colere qui auroient pu avoir des suites fâcheuses. Mais sa fille qui étoit aussi aimable que spirituelle, aussi spirituelle que vertueuse, le ramenoit à la raison & calmoit tous ses mouvemens. Quoi de plus favorable que de trouver dans sa propre famille un secours toujours présent contre ses passions ; Un secours, j'oserai le dire, qui corrige & instruit d'autant mieux qu'il s'offre sous les dehors de l'amitié & de la tendresse!

VI. Myson renonça de bonne heure aux droits de sa naissance, aux distinctions flateuses que son pere, qui étoit Tyran de Chénes, lui avoit procurées. Libre de tout engagement, & par-là même

même véritablement libre, il se retira dans des lieux escarpés & solitaires, où sans parler à personne il se nourrissoit de profondes réflexions. Quoique le commerce des hommes soit bien redoutable, qu'il inspire d'ordinaire plus de vices que de vertus; encore a-t-on besoin de leur secours pour éviter l'insupportable ennui d'être toujours avec soi-même.

Une chose soutenoit Myson dans sa retraite, & l'y étayoit, si j'ose ainsi parler: c'étoit son goût pour l'agriculture: c'étoit le soin qu'il prenoit de faire valoir par ses mains un petit héritage. On sçait que les plus grands hommes de l'Antiquité, soit parmi les Grecs, soit parmi les Romains, se sont adonnés aux mêmes travaux. Et je croirois volontiers qu'outre une grande simplicité de mœurs dont ils faisoient profession, il y entroit encore quelque raison de santé. En effet, la partie vraiment terreuse de notre Globe, maniée par l'analyse chymique, ne donne que deux substances, une liqueur volatile urineuse qui fermente avec l'esprit de nitre, & une huile noire & fétide: & il y a grande apparence que c'est à ce sel urineux qu'on doit attribuer la longue vie & la ferme santé dont jouissent la plupart de ceux qui cultivent la terre.

Par

Par une raison à peu près semblable, Epicure avoit mis son École dans un jardin rempli de fleurs & de plantes médicinales, persuadé qu'elles purgent, qu'elles dissipent les mauvaises influences de l'air par leur bonne odeur, & qu'elles l'impregnent en même tems de parties balsamiques. C'est ce qu'a voulu prouver l'Auteur d'un Traité curieux imprimé à Paris en 1686. où il examine la nature des odeurs, & l'écoulement particulier qui se fait des petites parties qui composent les corps odorans.

V. Tract. de Curiosit. Physicis, in quo qualitates odoris & effluvor. explicantur.

VII. Chilon parvint dans sa jeunesse à la dignité d'Ephore, & il y parvint sans brigue, sans aucune autre recommandation que son mérite personnel: ce qui devoit d'autant plus surprendre tout le monde, que le mérite seul n'agit point, ou du moins agit très-lentement. On assure que ce Philosophe parloit peu, & seulement lorsque la vérité avoit besoin d'être annoncée ou d'être soutenue en public: elle ne rencontre que trop souvent de dangereux contradicteurs. Périandre lui ayant écrit qu'il alloit commencer la guerre, & que son Armée étoit prête d'entrer dans le Pays ennemi, il en reçut une réponse fort séche, & qui finit par ces mots : *Souvenez-vous qu'un méchant Prince n'est point en sureté dans le sein*

même

même de sa famille. Le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, est de ne mourir ni par le fer ni par le poison. Il ne meurt pas même assez tôt pour le bien de ses Sujets.

Etant au lit de la mort, le seul lieu peut-être où l'on juge bien de toutes ses actions passées, Chilon se vanta de n'en avoir fait qu'une dont il pût se repentir : & c'étoit pendant le cours de sa Magistrature, où il sauva un coupable de la mort; mais un coupable son meilleur ami. Qu'il faut être sûr de son innocence, pour n'avoir qu'un pareil crime à se reprocher!

V.

Je croi avoir dépeint les sept Sages avec des traits forts & hardis, avec des traits qui découvrent le fond de leur caractere & de leur doctrine. *Explicentur hominun ipsorum non solum res gestæ, sed vita ac natura.* Comme on l'a vu, rien n'étoit plus ferme ni plus arrêté que le caractere de ces Sages : aucun péril ne les effrayoit, aucun obstacle ne rallentissoit leur ardeur, aucune considération ne pouvoit les forcer à sacrifier leurs lumieres aux volontés absolues des Princes & des Rois. A l'égard de leur doctrine, elle ne contenoit encore que des morceaux détachés &

De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine.

Cicer. de Orat. l. 2.

& peu étendus, des maximes & des Sentences, qui paroissent être des restes précieux de l'ancienne Poësie. Mais ni ces Maximes ni ces Sentences, quoiqu'elles ayent leur utilité, ne formoient point un tout parfait; & c'est là en général ce qu'on peut reprocher aux Anciens. Ils nous ont laissé certainement des leçons admirables, intéressantes; mais soit faute d'attention, soit qu'un certain cours des choses n'eût point encore donné lieu aux grands principes de se développer, ils n'avoient point de systême complet de morale, de celle même qui découle de la Religion naturelle, la base & le fondement de la Religion révélée. De là vient que tout fourmilloit de contradictions parmi les Philosophes de la Grece, & que les uns rejettoient avec dédain ce que les autres soutenoient avec opiniâtreté.

La Science des mœurs ayant toujours été si imparfaite chez les Grecs, même dans le tems où ils joignoient la supériorité de l'esprit à la supériorité des armes, doit-on être étonné que les sept Sages n'eussent encote qu'ébauché cette Science? Du moins, ils en avoient compris toute l'utilité, ils tâchoient par des sous-entendus de réveiller beaucoup plus d'idées qu'ils n'en offroient effectivement par leurs discours; ce qui est

bien

bien le caractere des personnes qui pensent. En premier lieu, tous les problêmes qui leur étoient proposés, ils les rappelloient à de certains superlatifs, & ils y répondoient ensuite d'une maniere vive & concise. Pittacus lassé d'une conversation où l'on demandoit quels animaux étoient les plus dangereux, repliqua sans hésiter: *Parmi les Domestiques, c'est un flateur, qui se couvre du masque de l'amitié; & parmi les autres, c'est un Roi qui abuse du pouvoir souverain.* Thalès ayant reçu différentes questions d'Amasis Roi d'Egypte, lui envoya la réponse suivante. » Vous voulez sçavoir ce qu'il y a de plus ancien, » c'est Dieu, parcequ'il n'a point eu » de commencement; ce qu'il y a de » plus beau, c'est le Monde, parceque » tout y est arrangé dans le meilleur » ordre; ce qu'il y a de plus sage, » c'est le tems, parcequ'il découvre » les choses les plus secrettes; ce qu'il » y a de plus fort, c'est la nécessité, » parcequ'elle vient à bout de tout; » ce qu'il y a de plus commun, c'est » l'espérance, parcequ'elle ne meurt » jamais; ce qu'il y a de plus doux & » de plus aimable, c'est de faire sa vo» lonté, & de suivre la voix toujours » flateuse de la Nature.

En second lieu, les sept Sages ai-

moient

moient à s'attaquer les uns les autres par des énigmes tournées artificieusement. Et c'étoit là une coutume beaucoup plus ancienne qu'eux, observée chez tous les Orientaux & même chez les Juifs, soit dans des conversations sérieuses & par forme de dispute, soit à table & dans des parties de plaisir. L'Ecriture Sainte rapporte l'énigme que Samson proposa aux jeunes gens qui assisterent à ses noces, & qu'ils ne purent résoudre que par une supercherie. Alexandre victorieux, & se croyant plus habile, plus éclairé que les autres, parcequ'il étoit plus fort, plus adroit, rassembla tous les Gymnosophistes qui vinrent le féliciter sur ses conquêtes, & leur offrit à chacun une énigme, pour la dénouer en moins d'une heure sous peine de mort. Ces Gymnosophistes se tirerent par des réponses ambigues, d'un péril si délicat. Mais Alexandre devoit bien s'appercevoir qu'il s'en faisoit des ennemis irréconciliables; car rien ne choque plus les Gens de Lettres, que de voir que tout le fruit qu'ils retirent de leurs études & de leurs méditations, est de s'exposer davantage aux rigueurs, aux violences des personnes en place.

Toute l'Antiquité a parlé de l'énigme que proposoit Cléobule en ces termes: *Je connois un Pere qui a douze enfans,*

&

& chacun de ses enfans en a trente, qui different de couleur, de forme & de génie. Les uns sont noirs, & les autres blancs. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'étant tous immortels, ils meurent tous néanmoins; sçavoir, les enfans au bout de trente jours, & les petits-enfans chaque jour. Le mot de l'Enigme est l'année ancienne des Grecs, composée de douze mois, & chaque mois de trente jours: ce qui en faisoit 360 complets, sans aucune addition ni aucun retranchement par rapport au cours du Soleil. De pareils jeux d'esprit ne seroient gueres goûtés parmi nous.

CHAPITRE X.

I. *Avantages de l'Etude.* II. *D'Anacharsis le Scythe.* III. *D'Epiménide de Crete.* IV. *De Phérécide.* V. *Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques.* VI. *Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'ame.*

I.

Avantages de l'Etude.

ON met d'ordinaire à la suite des sept Sages trois autres Philosophes d'un caractere singulier, qui sont Anacharsis, Epiménide de Crete, & Phérécide de l'Isle de Sciro, une des Cyclades. Ces

Philosophes n'eurent toute leur vie d'autre occupation que de penser, d'étudier, de s'instruire : heureux pour cela d'être nés avec un patrimoine commode, plus heureux encore de n'avoir jamais songé à l'accroître ! Quiconque a le courage de se mettre au-dessus des préjugés vulgaires, & qui fidele à la raison, ne fait point dépendre son bonheur de ce que les autres pensent ; celui-là, dis-je, conçoit aisément pour les affaires la double haine & d'homme d'esprit & de Philosophe. Comme il n'aspire point à ces embarras illustres, qui à les prendre pour ce qu'ils sont, importunent encore plus qu'ils n'honorent, il évite soigneusement l'éclat qui frappe la multitude, il ne s'occupe que du soin de sa perfection, Ce qui lui paroît vivre, c'est se procurer de nouvelles connoissances ; il ne compte que par-là ses années.

II.

D'Anacharsis le Scythe.

Anacharsis vint du fond de la Scythie à Athenes, où il lia une étroite amitié avec Solon & les autres Sages, qui se rendoient souvent dans cette Ville célebre. De quelque pays, de quelque Religion que soient les honnêtes-gens, un secret rapport de goûts & de mœurs les unit bien-tôt ensemble ; ils se recherchent volontiers, ils se préviennent de

toute

toute ſorte de bons offices, ſans applaudir cependant à ce qu'il peut y avoir de défectueux & de bizarre dans leurs opinions particulieres. Quand Anacharſis commença à ſe plier ſous la diſcipline des Grecs, on lui trouva je ne ſçai quoi de dur & de farouche dans les manieres; mais pourtant de vrai & de naturel. Les Scythes ne connoiſſoient point cette politeſſe extérieure qui plaît toûjours, quoiqu'on ſçache qu'elle trompe quelquefois ; ils ne mettoient aucun agrément dans le commerce de la vie: bien différens en cela des Grecs, qui aſſaiſonnoient d'un certain art, & tout ce qu'ils diſoient & tout ce qu'ils faiſoient. Mais il faut tomber d'accord (telle eſt en effet la deſtinée des choſes) que ces Grecs ne ſçurent point long-tems, ni ſe ménager, ni ſoutenir leur caractere. Ils devinrent faux, diſſimulés, à meſure que leur puiſſance s'accrut; ils ſe tromperent les uns les autres ſans aucune adreſſe, & ſe tromperent enfin eux-mêmes; ce qui avoit une teinture légere d'amour-propre, prit chez eux une forte teinture d'orgueil : tout cela encore augmentant de jour en jour, juſqu'à l'entiere décadence de leur Empire.

C'eſt une remarque très-vraye, que jamais une Nation n'eſt plus proche de ſa ruïne & de ſon anéantiſſement, que lorſ-

qu'elle paroît la plus polie au-dehors, & par-là même la plus ſuperficielle au-dedans; lorſqu'elle rampe devant ſes maîtres, en lui prodiguant des reſpects qui ne ſont dûs qu'à Dieu ſeul; lorſqu'elle fait enfin des plaiſirs qui enyvrent, ſa principale occupation. Il n'y a plus alors de ſolide vertu, plus de probité, plus de ſcience. Tous les rangs ſe confondent, tous les ordres ſe mêlent. On ceſſe de regarder le vice comme un blâme, & le crime comme un deshonneur : Triſte ſituation, qui annonce infailliblement la chute de tout l'Etat!

Les premieres années qu'Anacharſis paſſa dans la Grece, il eut bien de la peine à s'apprivoiſer avec la ſobriété des Philoſophes, qui croyoient, ſelon la remarque de Valere Maxime, que l'eſprit perd toûjours de ce qu'on donne de trop au corps. Il oſa même s'enyvrer au fameux Banquet que Périandre fit ſervir aux ſept Sages. Là, couronné de fleurs, & de ce ton qu'on peut prendre à table, il demanda le prix de la lutte Bacchique. *Le deſſein de ceux qui courent*, ajouta-t-il, *eſt d'atteindre au but de la courſe : le deſſein de ceux qui boivent, doit être auſſi d'atteindre au but qui leur eſt propre, & les plus habiles ſont ceux qui y arrivent les premiers.* Pline le Naturaliſte, qui a parlé ſi au long & de la

Plut. in Conviv. 7. Sapient.

L. 14.

la vigne & des diverses sortes de vins qui étoient renommés de son tems, fait ensemble l'éloge de quelques Buveurs célebres. Il n'oublie pas les Scythes dans ce Catalogue, & leur réputation étoit si bien établie de ce côté-là, qu'ils n'assembloient aucun Conseil, ne prenoient aucune résolution, qu'après avoir passé plusieurs heures à table. Ils sortoient de-là gayement pour aller au combat, & se tenoient assez sûrs de la victoire pour l'obtenir. Enfin Pline ayant fait mention des liqueurs qui se préparoient en faisant fermenter différentes especes de grains dans l'eau, observe qu'on connoissoit déja à Rome près de deux cens sortes de boissons vineuses, enyvrantes. Voyez, ajoûte-t-il, combien le plaisir est industrieux & rafiné! On a poussé la débauche, jusqu'à essayer de quelle maniere l'eau pouvoit produire les mêmes effets que le vin.

V. Hom. Nepenthem, auctore Pet. Petit.

III.

D'Epiménide de Crete.

Je n'ai que deux choses à remarquer d'Epiménide, qui passoit dans l'Antiquité pour un homme divinement inspiré. La premiere regarde ce sommeil merveilleux qu'on lui attribue. Etant encore jeune, il se fatigua beaucoup à la campagne, entra vers midi dans une grotte pour se reposer & éviter le grand chaud. Bien-tôt il s'y endormit, & ne

ſe réveilla qu'un demi-ſiécle après. On peut juger quelle fut alors toute ſa ſurpriſe. Il ne rencontra preſque perſonne de ſa connoiſſance, & la porte de la maiſon paternelle lui fut fermée. A peine même ſe reſſouvenoit-on dans le lieu de ſa naiſſance qu'il eût jamais été au monde. Mais Epiménide ne gagna rien par un ſommeil ſi long-tems continué : il ſe trouva auſſi vieux à ſon réveil, que s'il avoit effectivement vécu pendant tout ce tems-là. Apollodore rapporte d'Endymion quelque choſe de plus favorable ; car les Dieux lui ayant permis de ſouhaiter ce qui lui agréeroit davantage, Endymion demanda un ſommeil qui ne ſeroit interrompu que tous les ſiécles ; mais avec ce ſommeil il demanda une jeuneſſe vive & floriſſante.

V. Diſquiſ. Mag. l. 2. Martin Delrio, fameux Jéſuite, a bien voulu examiner ſi par la puiſſance des Génies ſéducteurs, un homme peut dormir pluſieurs années de ſuite ; & à ſon ordinaire, il conclut en faveur du Démon, dont il étend les droits & les prérogatives auſſi-loin qu'il les peut étendre. On trouve dans quelques Traités de Phyſique, des exemples de ſommeil prolongé opiniâtrement juſqu'à deux & trois mois. Mais il eſt aiſé de voir que celui d'Epiménide a tout l'air d'une vaine chimere. Je croirois volontiers,

que

que pendant les années qu'on ſuppoſe qu'il dormit, il ſe retira dans quelque endroit écarté & ſolitaire, où il n'eut de commerce qu'avec lui-même, & un petit nombre d'amis d'élite. S'il eſt vrai que la vie tumultueuſe & agitée qu'on mene ordinairement, ſoit une longue yvreſſe ; ne peut-on pas regarder la vie tranquille & iſolée comme un doux ſommeil, & pour ainſi dire, comme le repos des paſſions.

La ſeconde choſe fait plus d'honneur à Epiménide. Une cruelle peſte avoit découragé tous les eſprits : on ne ſçavoit plus à quel Dieu recourir, ni quelle puiſſance implorer. Athenes, remplie de mourans & de morts, gémiſſoit ſous le poids de ſes malheurs, dont même elle n'entrevoyoit pas la fin. Epiménide parut alors dans l'Aréopage, & y mena des brebis blanches & noires. Il les laiſſa enſuite aller ſans aucune gêne, & il conſeilla aux Athéniens de remarquer préciſément le lieu où elles s'arrêteroient, & de ſacrifier à la Divinité propre de ce lieu-là. Le conſeil fut ſalutaire, & la peſte dévorante, ſans aucun autre ſecours, ceſſa entierement. Diogene Laërce obſerve, qu'il y avoit encore de ſon tems à la campagne de ces Autels ſans nom. In Epimen. & in Pythag.

Comme les Anciens s'imaginoient que

tout étoit peuplé de Démons & de Génies, ce fut-là sans doute ce qui engagea Epiménide à faire ériger des Autels aux Dieux inconnus; persuadé que les Athéniens pouvoient en avoir oublié quelqu'un dans leurs Sacrifices expiatoires & qu'ils portoient la peine de cet oubli fatal. Il arriva une avanture presque semblable à Rome, pendant un furieux tremblement de terre qui en ébranla tous les édifices. On ignoroit à quel Dieu il falloit s'adresser, & on s'adressa, sans le nommer ni même le connoître, à celui qui pouvoit détourner un si grand malheur. Funeste & ridicule effet de la superstition, qui refusant le seul Dieu Créateur de toutes choses, en établissoit à chaque instant de nouveaux, & en alloit ramasser dans presque toutes les Nations, de peur qu'il ne lui en échapât quelqu'un! Voilà l'origine des Dieux inconnus & anonymes, qui étoient une espece de supplément à la créance publique. Aussi St. Paul avoit-il raison de dire aux Athéniens : « En examinant vos Idoles, j'ai trouvé un Autel avec cette inscription : Au Dieu inconnu. Ce que « vous adorez confusément, je vous l'an« nonce d'une maniere distincte.

Aul. Gellius l. 2.

Pausan. l. 1.

IV.

De Phérécide.

Phérécide, surnommé le Théologien;

recherche dès sa jeunesse, & les Livres qui pouvoient lui procurer quelque instruction, & les Savans qui d'ordinaire en procurent plus que les Livres mêmes. Par ce double moyen il se fit un fonds inépuisable de connoissances. Quand on sçait étudier, on s'approprie le travail de ceux qui ont déja paru avec quelque éclat: on profite même de leurs fautes, presque autant que de leurs découvertes. *Corrigit enim sequentem lapsus prioris, & de reprehensione antecedentis exempli nascitur emendatio.* Ce fut Phérécide qui le premier traita les matieres de Philosophie en prose, & qui se dégagea des contraintes de la Poësie, sentant bien que sa mesure & sa cadence gênent inutilement un discours déja par lui-même assez rempli d'épines. Il est étonnant qu'en matiere de Sciences, on ait tant de peine à attraper ce qu'il y a de plus simple & de plus facile. On surfait d'abord, on se fatigue à pure perte: & ce n'est qu'après beaucoup de refléxions, après avoir essuyé des tourmens inutiles, qu'on revient au point par où l'on auroit dû commencer.

Symm. l. 10. Epist.

Suivant le génie des Grecs, qui supposoient à tous leurs Grands Hommes & des miracles & des prodiges, Phérécide fut un des mieux traités. On en mit plusieurs sur son compte. Mais Ciceron

L. 1. de Divin. Plin. l. 2.

qui ſçavoit être incrédule par principe de Philoſophie, quoiqu'il fût quelquefois tout le contraire par politique, Ciceron, dis-je, ne crut point devoir donner dans l'aveuglement des Grecs. Il regarda toûjours Phérécide comme un ſimple Phyſicien, & les prodiges, les miracles qu'on lui attribuoit, comme des effets naturels. Telle eſt l'avanture de l'Iſle de Sciro, où après avoir bû de l'eau d'un puits extrêmement profond qu'on lui préſenta, Phérécide ne fit point difficulté d'aſſurer qu'il y auroit dans trois jours un tremblement de terre. Cette action étant réduite à ce qu'elle a de ſimple, on pourroit croire que des ſels acides, détachés par le feu ſouterrain, & fondus après enſemble, auroient communiqué à l'eau du puits un goût particulier, & que ſur ce goût Phérécide auroit en effet ſoupçonné quelque dérangement dans la croute extérieure de la Terre. C'eſt ainſi que les Chymiſtes jugent par la préſence de certains ſels, que des corps vont ſe décompoſer & ſe pénétrer de nouvelles qualités, toutes différentes des premieres.

Quoiqu'il en ſoit, Phérécide devenu vieux tomba dans une maladie dangereuſe. Il ſouffrit long-tems, & tranquille ſpectateur de ſa mort, il ordonna lui-même les apprêts de ſes funérailles.

Pythagore

Pythagore étoit abſent, lorſqu'il eut nouvelles de la maladie d'un Maître ſi diſtingué. Plein de reconnoiſſance, il vola à ſon ſecours, & ne reprit le chemin de la Grece qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. Ce trait de Pythagore a toûjours été fort applaudi. En effet, comme les Grands-Hommes ſe croyent diſpenſés de ces attendriſſemens de cœur, qui leur paroiſſent avoir quelque choſe de trop bas & de trop vulgaire; rien n'eſt plus beau ni plus touchant, que de les voir quelquefois s'y livrer ſans aucune réſerve. Jambl. in Pythag.

Un Ecrivain qui a recueilli beaucoup d'Anecdotes hiſtoriques, rapporte que les Prêtres de Délos firent courir le bruit que le mal douloureux dont étoit mort Phérécide, lui avoit été envoyé par Apollon, afin de le punir de ſon audace & de ſon impiété. Je ne m'en étonne point: les Prêtres en général paroiſſoient fort piqués contre ce Philoſophe, de ce qu'il enſeignoit à ſes Diſciples, que les Dieux toûjours juſtes regardent les hommes avec la même tranquillité; qu'ils ne leur demandent ni vœux, ni offrandes, ni ſacrifices; qu'ils ne favoriſent point les uns par préférence aux autres; qu'ils nous jugeront enfin, non ſur l'encens que nous aurons fait fumer ſur leurs Autels, mais ſur les Ælian. Var. Hiſt. l. 4. Sen. de Benef. l. 6.

vertus que nous aurons réellement pratiqués. Ce systême devoit faire un tort infini à toute la Réligion extérieure, elle y perdoit trop: mais au fond c'étoit celui de presque tous les Sçavans du Paganisme.. Ils croyoient que rien ne pouvoit changer ce que les Dieux avoient une fois ordonné; & les Dieux eux-mêmes, ils les croyoient assujettis à cet ordre immuable qui jamais ne s'interrompt. Pour Socrate, il avoit un peu adouci ce systême, en disant qu'il ne faut rien demander déterminément aux Dieux; 1°. Parce que nous sommes dans une ignorance profonde de ce qui peut nous être utile, avantageux; 2°. Parce que le sçachant même, nous serions dans une ignorance encore plus profonde de la maniere de le demander. Helas! que de sujets de nous plaindre de la vie!

V. præser-tim Max. Tyr. Orat. 3.

Homere parlant des vœux que faisoient Achille & Hector, sur le point de combattre, dit adroitement: Jupiter mit dans la balance les sorts de ces deux Guerriers (*Spirituum ponderator est Dominus*;) & il trouva, en les pesant, que la destinée d'Hector étoit complette, & qu'elle tiroit malgré lui vers la demeure sombre de Pluton. Eschyle, au rapport de Plutarque, fit de cette idée d'Homere une Tragédie qu'il intitula le

Apud Plut. de Modo leg. Poëtas.

le Poids ou la Balance des ames. A l'un des plats de cette fatale Balance étoit Thémis, & à l'autre l'Aurore priant pour son fils qui alloit s'exposer aux hazards de la guerre. Thémis, c'est la Justice, ce sont les Décrets de Dieu : l'Aurore, c'est la tendresse d'une mere, ce sont les hommes qui à force de vœux & de prieres veulent faire changer ces Décrets. Thémis constante à elle-même, doit toûjours l'emporter.

V.

Pour faire honneur à Phérécide & aux sept Sages, j'aurois pû rapporter ici plusieurs Lettres qu'on trouve imprimées sous leurs noms. Mais à parler vrai, je les crois toutes fausses & supposées : je porte le même jugement d'une infinité d'autres que l'Antiquité nous a conservées, & qui ont été depuis traduites en différentes Langues. Quoiqu'il y ait de l'esprit & du feu dans la plûpart de ces Lettres, on voit aisément que ce sont de vaines déclamations, des morceaux fabriqués à plaisir : on y trouve le génie rampant des Sophistes, plutôt que le génie relevé des Philosophes. Je ne parle point des fautes de Chronologie dont ces Lettres fourmillent, des bagatelles dont elles traitent, des réflexions peu solides dont elles sont remplies,

Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques. V. Fabric. l. 2.

Erasm. l. 1. Epist. 1.

remplies; en un mot, de cette affectation de ſtile, qui eſt le caractere dominant de la plûpart des petites Pieces Grecques qui ont été compoſées depuis la naiſſance de Jeſus Chriſt.

Joſ. Scaliger, Epiſt. 106.

V. etiam Henr. Steph. ad calcem Poëſ. Philoſ.

Un célebre Critique a fait voir beaucoup de mépris pour toutes ces Lettres. Il commence par celles d'Hippocrate, de Démocrite, de Solon, de Pittacus, &c. il ajoute qu'elles ont été compoſées par des jeunes-gens curieux de feindre & d'impoſer au Public, & que pour ſe trouver dans l'Ouvrage de Diogene Laërce, elles n'ont pas acquis un plus grand degré d'autorité. *Enfin*, dit-il, *je ne force le jugement de perſonne. Je remarquerai ſeulement, qu'il eſt beaucoup plus facile de montrer que ces Lettres ne ſont point des Auteurs à qui on les attribue, que de montrer qu'elles en ſont. Elles reſpirent partout je ne ſçai quel air de nouveauté, qui frappe les Connoiſſeurs à la premiere vûe.* Comme ceux qui feignent, agiſſent toûjours d'imagination & par un vain caprice, ils ne s'occupent que de petits intérêts, ils ne parlent que pour ſe faire admirer: & cela même les décele. La vérité n'a point une allure gênée : cette allure ne convient qu'au menſonge, qui oſe quelquefois prendre ſa place.

VI.

VI.

Il me reste encore un trait à rappeller de de Phérécide, plus important, plus délicat que tous les autres. Ce fut lui, au rapport de Ciceron & de S. Augustin, qui le premier répandit dans la Grece le Dogme de l'immortalité de l'ame. Mais ni l'un ni l'autre ne nous détaillent point les preuves dont il se servoit. Et de quelles preuves pouvoit se servir un Philosophe, qui quoique rempli de bon-sens, confondoit les substances spirituelles avec les matérielles, ce qui est esprit avec ce qui est corps? On sçait seulement que Pythagore n'entendit point parler de ce Dogme dans tous les voyages qu'il fit en Egypte & en Assyrie, & qu'il le reçût de Phérécide, touché principalement de ce qu'il avoit de neuf & d'extraordinaire. L'Orateur Romain ajoute, que Platon étant venu en Italie pour converser avec les Disciples de Pythagore, approuva tout ce qu'ils disoient de l'immortalité de l'ame, & en donna même une sorte de démonstration, qui fut alors très applaudie. Mais il faut avouer que rien n'est plus frivole que cette démonstration, & qu'elle part d'un principe suspect. Platon lui-même ne paroît pas en être trop convaincu. Car ayant fait discourir Socrate sur le bonheur

Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'Ame. Cic. l. 1. Quæst. Tuscul. August. Epist. 111. ad Volusiam.

bonheur des Justes & les peines des Méchans, il continue en ces termes: *Je tiens tout cela pour vrai, parce que je l'ai oui-dire.* Il y a un Passage dans Ciceron, qui ne s'ajuste que trop à celui-là. Après avoir effleuré ce que Platon avance dans son Phédre, il hazarde ces mots: *J'ai eu soin qu'il ne s'élévât dans mon esprit aucun doute ni aucun soupçon qui pût affoiblir cette doctrine, quoique peu vraisemblable. Car je l'affectionne beaucoup, & je me fais une joye intérieure de la repasser dans mon esprit.* Pour Socrate, quoiqu'il ait employé les derniers jours de sa vie à parler sur l'immortalité de l'ame, *il* paroît cependant qu'il la souhaitoit *plus* qu'il ne la croyoit, & qu'il se faisoit un devoir de s'abandonner à cette douce pensée. *Que l'ame soit immortelle,* disoit-il, *c'est ce que tout homme sensé vous assûrera. Mais que lui arrivera-t-il après la mort? C'est ce qu'on ne peut deviner. Cependant il faut se nourrir & s'enchanter de cette idée, qu'il ne lui arrivera rien que d'heureux.*

Ainsi, malgré la conjecture de Phérécide, ni les Grecs ni les Romains n'étoient pas trop persuadés que l'ame survêcut au corps. Il est vrai que plusieurs d'entre eux cherchoient à s'en persuader, qu'ils s'y excitoient même avec

avec une eſpece de contentement ſecret : mais c'étoit quelquefois envain. Vous m'avez arraché, écrivoit Seneque à un de ſes amis, vous m'avez arraché à un ſonge flateur. Votre derniere lettre m'a fait un tort infini. En effet, elle m'a tiré d'une penſée agréable, & qui, ſelon toutes les apparences, m'auroit mené fort loin. Je me faiſois un plaiſir de ſonger à l'immortalité de l'ame : peut-être même aurois-je été juſqu'à la croire. Je prêtois mon imagination doucement échauffée aux diſcours de quelques Grands Hommes, qui nous promettent plus une choſe ſi déſirable, qu'ils ne la prouvent. Cette eſpérance, quoique peu fondée, m'entraînoit inſenſiblement. Je commençois à me déplaire à moi-même : je mépriſois les reſtes d'une vie malheureuſe, dans la penſée que j'allois entrer dans l'éternité. & que j'allois jouir de tous les ſiécles. Mais enfin votre lettre m'a tout-à-coup réveillé, & un ſonge ſi amuſant, ſi conforme à mes ſouhaits, m'a entierement échapé. Epiſt. 102.

Il y a encore dans l'incertitude de Seneque quelque choſe de favorable, ou de moins contraire au dogme de l'immortalité de l'ame. Mais avec quelle aſſurance, avec combien peu de ménagemens, en ont parlé tous les autres

Auteurs,

Auteurs, tant Grecs que Latins? *Le chemin de l'autre monde*, disoit Bion, *est plus facile qu'on ne pense: on y va les yeux fermés, & par cela même on y doit aller sans crainte.*

Je ne serois point étonné qu'on eût tenu en particulier un tel langage. On peut au-dedans de soi-même penser tout ce qu'on veut, & pourvû qu'on ajuste son extérieur à ce qui se pratique parmi les hommes avec lesquels on vit, les hommes n'ont rien de plus à nous demander: c'est tout ce qu'on leur doit. Mais les Anciens parloient hautement contre l'immortalité de l'ame. Cesar d'un côté s'en moquoit au milieu du Sénat, où il est si nécessaire d'intimider le Peuple crédule; & de l'autre côté, Ciceron publioit des Ouvrages de parade, où il osoit dire: Quelle est la femmelette, ou quel est l'ignorant qui craigne encore aujourd'hui tout ce qu'on raconte de l'autre vie? Dans un Ouvrage plus naïf, il avance sans hésiter, que si l'ame ne meurt point avec le corps, elle doit être nécessairement heureuse. Combien Ciceron étoit-il pourtant reservé! Combien tâchoit-il de ménager par politique ce qui sembloit généralement reçû à Rome!

Suet. in Cæsare. Sallust. de Bello Catilin.

L. 2. de Nat. Deor.

Idem de Senect.

Je ne parle point des Poëtes. De tout tems on leur a accordé bien des licen-

ées, bien des hardiesses, & on n'a pas pris au pied de la lettre, ce qu'ils ont écrit avec tant de pompe; tout cela fondé sur je ne sçai quelle yvresse dont on les croit saisis. Mais toujours suis-je en droit de conclurre de plusieurs Passages d'Homere, d'Hésiode, de Pindare, de Callimaque,&c. de Lucrece, de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Lucain, &c. que toute la Doctrine de l'autre monde étoit problématique chez les Anciens; qu'on pouvoit la recevoir ou la rejetter à son choix; qu'il n'y avoit sur cette matiere aucune créance générale & autorisée; enfin, que les mêmes personnes tenoient tantôt un langage & tantôt un autre, selon leurs caprices: ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point une persuasion fixe, arrêtée, & qui flottent dans de vaines incertitudes.

En effet, si Virgile traite de l'Enfer & de ses châtimens en divers endroits de l'Enéïde, il détruit tout cela dans le II. Livre de ses Géorgiques. Il n'y parle point en Poëte, mais en Philosophe. Il s'écrie: *Qu'heureux est celui qui a pû remonter à l'origine des choses, qui a foulé aux pieds des craintes ridicules, & le bruit imaginaire de l'Achéron!*

En général, on croyoit que tout ce que les Poëtes rapportent de l'autre Monde, n'existoit que dans leur imagi-

nation, ou comme une source féconde d'agrémens poëtiques, ou comme des leçons propres à instruire les hommes. Il n'y a point de Cerbere, disoit Lucrece, ni de Furies, ni de Tartare; ce sont là des Fables inventées. Mais il est vrai de dire que les méchans trouvent dans leurs vices, dans leurs passions, des bourreaux qui les assiégent continuellement : ils sentent d'avance pendant cette vie ce qu'ils craignent après leur mort. Disons donc que la vie des fous & des méchans est un véritable Enfer, & qu'il n'y en a point d'autre. Plutarque assure la même chose dans le Traité où il examine; *Pourquoi la justice de Dieu est si lente à punir certains crimes.* Selon lui, aussi tôt qu'un homme a commis quelque forfait, dès ce moment il commence à subir la peine qui lui est due : & plus long-tems il respire, plus long-tems il se voit tourmenté. La derniere catastrophe qui l'enleve, n'est que l'accomplissement, le terme de sa punition. Que sert de le menacer d'une autre vie? Il ressent dans celle-ci tout ce qui est capable d'expier son forfait. La mort subite n'est-elle pas une juste vengeance du Ciel, & en quelque maniere sa justification?

L. 3. Vid. etiam Corn. Sever. in Ætna.

V. Schol. Eurip. in Alcest.

Diodore de Sicile nous apprend que ce fut des Egyptiens que les Grecs emprunterent

In proœmio.

prunterent tout le ſyſtême fabuleux de l'autre Monde, & le jugement de Minos, & le paſſage de l'Acheron, & les ſupplices du noir Tartare, & le repos des Champs Elyſées. Il y avoit en Egypte une longue ſuite de Cérémonies myſtérieuſes, qui ſe rapportoient à des traits d'hiſtoire plus anciens, & que les Prêtres obſervoient avec un grand ſcrupule. Elles frapperent Homere, Héſiode, Orphée, qui les traveſtirent d'abord en pluſieurs Fables applaudies dans la Grece, & qui pour rendre enſuite ces Fables utiles aux mœurs corrompues des hommes, pour les contraindre à mener une vie plus réguliere, leur firent entrevoir après cette vie des récompenſes pour les uns & des peines pour les autres. Mais au fond c'étoient des coutumes politiques, des uſages répandus en Egypte, où il ne paroît pas qu'on eût une idée bien nette de l'immortalité de l'ame, quoiqu'on y rendît une eſpece de culte aux morts : culte dont les Chinois, qui ſont Egyptiens d'origine, mais ſuperſtitieux & athées tout enſemble, pourroient bien avoir hérité.

A toutes ces raiſons j'en joindrai trois autres qui me paroiſſent plus philoſophiques. Je vais les expoſer en détail.

I. Les Anciens mépriſoient infiniment la vie ; ils regardoient la mort avec

trop

trop d'indifférence, disons mieux, avec trop de plaisir, pour être persuadés qu'ils eussent dans l'autre monde quelque chose à esperer, ou quelque chose à craindre. En général, ils languissoient dans la pensée humiliante qu'ils mourroient tout entiers, & que le tombeau, ce terme fatal auquel tout aboutit, les rendoit à l'état d'insensibilité où ils avoient été avant que de naître. De là vient que Pline appelle la mort subite le souverain bonheur de l'homme, la chose qu'il doit souhaiter le plus; & que Lucrece se plaint que le trépas soit le partage des lâches comme des généreux, la punition du vice qu'on veut réprimer comme la récompense de la vertu qui court aux périls de la guerre, pour sauver la Patrie. Se seroient-ils exprimés de la sorte, s'ils avoient soupçonné quelque disgrace après cette vie, s'ils avoient cru qu'il falloit une suite de réflexions pour bien mourir?

Sen. in Consol. ad Marciam.

On se plaignoit à Rome du tems de Neron, que la doctrine de l'autre monde, que quelques-uns vouloient introduire, énervoit les courages, refroidissoit les soldats, les rendoit plus timides & plus incertains, ôtoit la principale consolation des malheureux, doubloit enfin la mort, en faisant craindre de souffrir encore après cette vie. Cependant

Plin. l. 7.

dant

dant des Auteurs ſenſés remarquent que la bravoure dont ſe piquoient certains Peuples, comme les Gaulois, les Getes, les Thraces, la plupart des Scythes, ne venoit que de ce qu'ils entrevoyoient une ſorte d'immortalité de l'ame : ſentiment flateur à tous égards, & qui les faiſoit courir à la mort comme au moyen aſſuré de parvenir à une vie plus heureuſe. Il y a pourtant là-deſſus quelque choſe à obſerver. Ces Peuples mettoient une grande différence entre ceux qui périſſoient d'une mort naturelle, & ceux qui expiroient au milieu des combats. Les premiers étoient enterrés ſans bruit, ſans éloges, ſans chanſons funebres : à peine s'imaginoit-on qu'ils euſſent joui d'une ame raiſonnable. Les autres au contraire qui ſe ſacrifioient à l'intérêt commun, on croyoit qu'ils ſurvivoient à eux-mêmes, qu'ils alloient gouter une félicité interminable dans le Ciel des Héros. Ce n'étoit qu'en leur faveur que les Prêtres oſoient élever des tombeaux, qu'on écrivoit des épitaphes.

Strab. Georg. l. 4. Cæſ. Comm. l. 6. Solin. c. 14.

Puſieurs Philoſophes Grecs ont auſſi cru que les ames ſeules des Gens de bien, des Sages, échapent à la diſſolution générale, ne meurent point. Cette penſée, n'avoit pas laiſſé de gagner dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, & les Origéniſtes ſur tout ſe ſingulariſerent en la ſoutenant.

Ainſi

Ainsi le même dogme produisoit en même tems deux effets contraires, intimidoit les uns & enhardissoit les autres : ce qui ne pouvoit venir que du fond de la Religion Payenne qui recevoit toute sorte d'erreurs, de préjugés, & qui par une tolérance folle, aveugle, les mêloit ensemble. En effet, cette Religion si peu liée dans toutes ses parties, n'exigeoit point, comme on sçait, les bonnes mœurs. Et de quel front les auroit-elle exigés ? Tout étoit plein des crimes, des iniquités diverses qu'on reprochoit à l'Assemblée des Dieux. Leur exemple accoutumoit au mal, leur culte même applanissoit le chemin qui y conduit.

Qu'on remonte à la source du Paganisme, on verra qu'il ne promettoit aux hommes que des biens physiques, & qu'il ne leur demandoit aussi que des vertus physiques, comme des cérémonies d'éclat, des sacrifices, des décorations propres à faire respecter les Temples & les Autels, des jeux, des spectacles. Pour les passions si difficiles à corriger, ou plutôt à retenir dans de justes bornes; (car les passions ne se corrigent jamais entierement) il leur laissoit une libre étendue, sans les contraindre en aucune maniere, sans aller jamais jusqu'au cœur. Tout cela a été sçavamment

ſçavamment éclairci par St. Auguſtin dans le plus ſenſé de ſes Ouvrages, qui eſt la *Cité de Dieu* : & l'on pourroit d'après lui appeller la Religion Payenne une Banque, où en échange des offrandes temporelles, les Dieux rendoient des plaiſirs, des ſatisfactions voluptueuſes. Paſſe encore pour ce monde-ci. Mais les Anciens n'avoient pû rien imaginer de mieux pour l'autre: marque certaine de la confuſion qui régnoit dans leurs idés: marque encore plus certaine, qu'ils rappelloient tout à la vie préſente, au ſenſible qui les environnoit, ſans pénétrer juſqu'à l'intelligible, juſqu'au ſpirituel.

Tout le bonheur des Héros dans les Champs Elyſées conſiſtoit à s'occuper des mêmes choſes, qu'ils avoient aimées pendant la vie, où du moins à en parler avec cette complaiſance qu'on a d'ordinaire pour les actions louables qu'on croit avoir faites : & comme tous ces Héros avoient été ou des Guerriers, ou des Chaſſeurs utiles, leurs plaiſirs, leurs converſations rouloient encore & ſur la chaſſe & ſur la guerre. Ce n'étoit preſque qu'une repétition de ce qu'ils avoient déja exécuté, & par-là elle devoit leur paroître aſſez ennuyeuſe, ils ſe voyoient privés de la choſe du monde qui ſemble attirer davantage les hommes, du nouveau

II. Parmi les Anciens, ceux même qui paroiſſent avoir été les plus convaincus de l'immortalité de l'ame, s'en expliquent d'une maniere qui reuverſe toutes leurs prétentions. On ignore ce qu'ils veulent dire, & aux termes près, qui ſont brillans & magnifiques, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. « Nous « ſçavons tous, remarque Seneque, que « nous avons une ame qui nous pouſſe « & nous rappelle, un je ne ſçai quoi qui « eſt au-dedans de nous, & qui prend « part à ce qui ſe paſſe au-dehors. « Mais ſçavons-nous ce que c'eſt que « cette ame, d'où elle vient, où elle « réſide ? L'un dit, c'eſt un ſouffle : « l'autre répond, c'eſt une harmonie. « Celui-ci la nomme une force divine, « une portion de Dieu : celui-là l'apel- « le une puiſſance incorporelle. Il y en « a qui font vivre l'ame dans le ſang : « il y en a qui croyent qu'elle ne ſub-ſiſte que par la chaleur. En un mot, chacun a ſa maniere de penſer, & chacun ſe trompe & s'abuſe également.

Quæſt. Nat. l. 7.

Plut. de Plac. Philoſ. l. 3.

Un Chevalier Romain qu'on menoit au ſupplice, ſe félicitoit en quelque ſorte d'y aller par la penſée qu'il ſeroit bientôt inſtruit de ce qui l'avoit le plus embaraſſé pendant la vie. Vous me plaignez, diſoit-il à ceux qui l'accompagnoient, plaignez-vous vous-mêmes.

Mes

Mes doutes vont être éclaircis Je sçaurai en peu d'heures si je mourrai tout entier : pour le sçavoir il faudra que vous périssiez comme moi.

De la même maniere, les Anciens ignoroient dans quelle partie du corps ils placeroient l'ame. Les uns la mettoient dans le cerveau, les autres au haut de la trachée-artere, les autres enfin dans le cœur. Et Chrysippe, pour prouver cette derniere opinion, faisoit observer que quand on vouloit déclarer aux autres le sentiment intérieur de sa conscience, en portoit toûjours la main sur la poitrine, comme pour indiquer que c'étoit-là le siege de l'ame. Quoi de plus frivole !

Les Stoïciens crurent échapper à cette difficulté, en assignant à l'ame diverses parties, & les éparpillant dans le corps. Selon eux, il y avoit une ame voyante, une ame odorante, &c. en un mot, une ame appropriée à chaque sens : systême qui malgré tout son ridicule, a été encore répeté par les Scholastiques au milieu des clameurs de l'Ecole. Quelques Disciples de Pythagore & de Platon divisoient l'ame en deux parties ; l'une supérieure & qui habite dans le cerveau, où naissent les idées sublimes, philosophiques ; l'autre inférieure, & qui se partage encore en deux parties : cel-

le qui a de la force & du courage, eſt placée entre le cou & le diaphragme; afin de prendre le ton de l'ame ſupérieure : celle qui eſt plus foible & plus chancelante, occupée des beſoins du corps, s'étend depuis le diaphragmme juſqu'en bas. Comme les Dieux ſentirent bien que cette partie ſeroit toûjours dans le trouble & l'agitation, ils la reculerent le plus qu'ils purent de la tête: mais auſſi pour ne la point déſeſpérer, ils créerent le foye, qui eſt une eſpece de réſervoir pour les penſées qui deſcendent du cerveau. Quelle Métaphyſique & quelle Anatomie! J'abrege encore ce qui eſt beaucoup plus étendu dans le Timée.

Mais l'uſage le plus ordinaire *étoit* de diviſer l'ame en trois portions. La premiere paſſoit pour un détachement de la Divinité, & alloit après la mort ſe réunir au Soleil, où l'on croyoit que la Divinité avoit établi ſon Trône. La ſeconde étoit appellée l'ombre, l'image, le char ou le vaiſſeau de l'ame. Proportionnée au corps, elle en conſervoit tous les traits & toutes les dimenſions: elle ſe faiſoit même voir quelquefois aux vivans. Par exemple, dans l'embraſement de Troye, Enée rencontra l'image de ſa femme : mais elle étoit d'une matiere ſi ſubtile, qu'elle échappa toûjours à ſes embraſſemens. La troiſiéme enfin reſtoit

toit dans les tombeaux : & c'est elle qu'on y alloit évoquer, comme fit Pausanias, Roi de Lacédémone, à l'égard de la jeune Cléonice qu'il avoit tuée imprudemment. Cette portion de l'ame tenoit encore aux nécessités de la vie : du moins les Prêtres, friands de bonne chere, le faisoient ainsi accroire au Peuple, pour profiter des mets qu'on alloit exposer sur les tombeaux.

Cependant toute cette distinction n'étoit point si bien accréditée, que plusieurs ne s'en fissent un sujet de raillerie. *Dans quelle contrée*, disoit Pline, *les ames vont-elles se rassembler ? Qu'il doit y en avoir un grand nombre depuis tant de siécles ! Y-a-t-il autant d'ames précisément que d'ombres ou d'images ?* Pausanias parlant d'une caverne profonde par où les Poëtes racontoient qu'Hercule avoit tiré le chien Cerbere, ajoute : *Combien tout cela est-il vain & chimérique ! Quelle apparence que des Dieux demeurent sous la terre. & qu'on y trouve un lieu d'assemblée pour les ames désunies & séparées des corps ?*

L. 7.

In Lacon.

A l'égard des Partisans outrés du systême des deux principes, ils se figuroient que chaque homme avoit deux ames ; l'une susceptible du bien, & l'autre du mal ; l'une qui invitoit à la probité, & l'autre qui portoit au crime. *De-là*

naissent, disoient-ils, *les contrarietés & les disparates qui se font voir dans la vie des humains, tantôt vertueux, tantôt coupables, & souvent tous les deux à la fois.* Cette opinion d'une ame double se perpétua long-tems dans l'Orient: & l'on croit que Photius, ce Prélat ambitieux, & qui sacrifia la Religion à ses intérêts particuliers, en étoit taché dans le neuviéme siécle.

III. Les Anciens en général s'imaginoient qu'il n'y avoit qu'une seule substance dans l'Univers, & que la spiritualité & la matérialité étoient ses deux principaux attributs. Ils faisoient consister la spiritualité dans un assemblage *de* parties plus légeres & plus déliées, *dans* une certaine force incorporelle: ils mettoient la matérialité dans un assemblage de parties plus pésantes & plus grossieres, surtout de parties visibles, qui par leurs modifications différenresentretiennent le spectacle de la Nature. Cela posé, je dirai que les Anciens ne pouvoient avoir aucune idée distincte de l'immortalité de l'ame. Puisqu'ils la regardoient comme étant de même nature que le corps, ou plûtôt n'en différant que par la tissure de ses parties, ne devoient-ils pas penser qu'elle subiroit la même loi que le corps? Deux choses qui naissent & vivent ensemble, qui dans leurs opé-

raiions

rations se prêtent un secours si marqué, ne doivent-elles pas mourir ensemble?

Je conclus de-là, que s'il y a quelque preuve de l'immortalité de l'ame, elle dépend des quatre propositions qui suivent, 1°. Que la substance étendue est totalement distinguée de la substance pensante. 2°. Que ces deux substances n'ont aucun rapport l'une à l'autre, & sont, pour ainsi dire, incommensurables, la premiere n'étant susceptible que de masses, figures, mouvemens; & la seconde pouvant penser & se replier sur sa pensée. 3°. Qu'il a fallu un Décret de la volonté suprême de Dieu, pour unir ces deux substances ensemble, & pout établir entr'elles un rapport si juste, que de certains mouvemens du corps naquissent certaines pensées de l'ame, & réciproquement que de certaines pensées de l'ame naquissent certains mouvemens du corps. 4°. Que ce concours merveilleux de nos pensées & de nos mouvemens, cette communication mutuelle & qui jamais ne manque, ne vient point d'une harmonie préétablie, qui feroit du corps & de l'ame un ouvrage de pieces de rapport; mais d'une harmonie réelle & véritable, qui compose un tout parfait de deux substances si dissemblables, si peu homogenes.

J'ajouterai que ces quatre propositions n'ont

n'ont été bien éclaircies que depuis les ſublimes Méditations de M. Deſcartes, & les ouvrages de ceux de ſes Diſciples qui ſont bien entrés dans ſon eſprit ; car pour les autres qui ont crû s'élever à une certaine région d'idées, je n'en parle point : ils ont rendu cette région d'un accès trop difficile, il n'y a qu'à perdre pour ceux qui veulent y arriver. Quelle qu'ait été cependant la pénétration de M. Deſcartes, il convient avec cet air de modeſtie qui ſied ſi bien aux plus grands Philoſophes, que ſans la Révélation il ſeroit toûjours demeuré dans l'incertitude. Voici en effet comme il écrit à la fameuſe Eliſabeth, Princeſſe Palatine : « Pour ce qui eſt de l'état de « l'ame après cette vie, j'en ai bien « moins de connoiſſance que Monſieur « Digby ; car laiſſant à part ce que la « Foi nous enſeigne, je confeſſe que « par la ſeule raiſon naturelle nous pou« vons bien faire beaucoup de conjectu« res à notre avantage, & avoir de flat« teuſes eſpérances, mais non point au« cune aſſurance.

Mallebr. Recherche de la vérité, 3. partie.

V. ſes Entret. ſur la Métaphyſ.

V. Nat. Alexand. in ſæculi 5. parte primâ.

Telle étoit la ſituation des Payens, & même des Juifs. On ſçait que ces derniers bornoient toutes leurs vûes aux biens temporels, au court eſpace de cette vie, & que pour nier l'immortalité de l'ame on n'en étoit pas moins admis

admis dans les Synagogues, ni revêtu des premieres Dignités du Sacerdoce. Ce Dogme même, s'il a été proposé dans l'Ancien Testament, ne l'a été qu'à titre de Mystere & de Doctrine secrete.

Loin donc que le sincere aveu que fait M. Descartes puisse le décréditer, je trouve au contraire qu'il en tire une nouvelle gloire; car avant lui, quoiqu'on eut le secours de la Révélation, à peine sçavoit-on distinguer la substance étendue de la substance pensante. Combien de reproches ne méritent point sur cela les Ecrivains qui ont vêcu dans les quatre premiers siecles de l'Eglise? Quelles fausses idées n'avoient-ils point de la spiritualité de l'ame? S. Jerôme a très-bien représenté leurs variations dans cette Lettre si connue, adressée au Tribun Marcellin, & qu'on croit avoit été écrite l'an de Jesus-Christ 411. Il y parle entr'autrechoses d'une opinion qui se répandoit déja dans tout l'Occident, trompé par je ne sçai quel air de vraisemblance, & qui dura jusqu'au Concile de Latran. Cette opinion consistoit à dire que les ames naissent les unes des autres, & que l'ame d'un enfant qui commence à respirer, est une production moyenne de celle de son pere & de sa mere. Par-là on croyoit justifier la tache du péché originel, & répondre aux objections de ceux qui deman-

mandoient comment une ame que Dieu crée pour la joindre à un corps, devient tout-à-coup criminelle. Ces objections redoublerent encore de force, lorſque l'héréſie de Pélage commença d'éclater; héréſie d'autant plus dangereuſe qu'elle paroît plus naturelle, & plus appropriée à nos foibles lumieres. Mais enfin une opinion qui nuiſoit ſi fort à la ſpiritualité de l'Etre penſant, fut tout-à-fait ſupprimée, & l'on condamna ſans reſſource ceux qui vouloient remonter juſqu'à Adam, pour former une chaîne étroite d'intelligences, & ſe convaincre par-là que ſortant toutes d'une ſource coupable, elles ne pouvoient manquer de l'être elles-mêmes.

A cette difficulté ſur l'origine des ames, tiennent pluſieurs autres ſur la maniere dont elles agiſſent. Platon avoit ſoutenu que l'ame ſe meut par ſa propre force; c'eſt-à-dire, qu'elle crée ſes penſées & forme ſes vouloirs; qu'elle fait en un mot tout ce qu'il y a de réel dans ſes déterminations. Les Philoſophes s'attacherent long-tems à ce Syſtême, qui ſembloit donner à l'homme un nouveau luſtre, une nouvelle gloire. Mais, pouvoit-on leur dire, ſi l'ame eſt la premiere cauſe de ſon mouvement & du mouvement des corps qui l'environnent, il faut qu'elle ſçache à point nom-

mé

mé tout ce qui est nécessaire pour produire ce mouvement. Il faut encore que son opération soit tout-à-fait indépendante des objets extérieurs, & qu'elle se trouve libre en ce sens, qu'elle puisse arranget les circonstances, combiner les événemens pour ne manquer jamais à ce qui lui plaît davantage. Le détail des raisons qui nous persuadent de faire telle ou telle chose, des ressorts secrets qui nous portent à la faire, leur enchaînement mutuel, leur harmonie avec le fond de notre ame, tout cela nous est inexplicable & pour l'ordinaire inconnu. Tout cela en même-tems ébranle le Systême de Platon, plus développé encore par ses Disciples.

Mais en le combattant, je ne veux point qu'on donne dans l'extrêmité opposée, qui est de croire que toutes les créatures n'ont aucune force ni aucune activité; qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse agir en elles & par elles; que si un esprit a la perception d'un objet, c'est Dieu qui la lui donne; que si ce même esprit a une volonté ou un amour invincible pour le bien, c'est Dieu qui l'y porte; que s'il reçoit des sensations, c'est Dieu qui le modifie de telle ou telle maniere; enfin qu'il ne se trouve dans le monde que des causes occasionnelles, & point de Physiques. Il est vrai que par

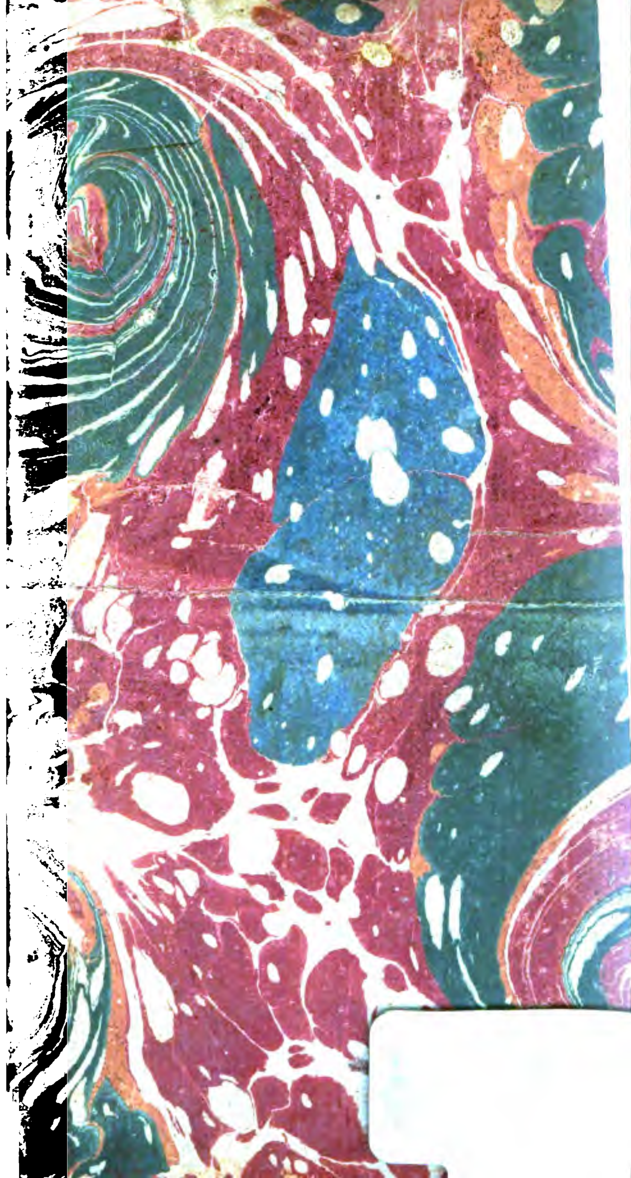
ce

ce Syſtême on prouve invinciblement la preſcience de Dieu, & l'immutabilité de ſes Loix. En effet, s'il exécute tout ce qu'il y a de réel dans la Nature, il le comprend d'une façon éminente, il poſſede lui ſeul toute réalité. Et pourroit-il agir ſans connoître les ſuites de ſon action ? Mais ce rapport néceſſaire qui ſe rencontre entre les opérations de Dieu, & la connoiſſance qu'il a de leurs ſuites à l'infini, donne, ce me ſemble, une atteinte mortelle à notre liberté; car celui qui ne penſe & ne veut, pour ainſi dire, que de la ſeconde main, agit ſans choix, & ne peut s'empêcher d'agir. Ou Dieu forme les volitions de l'homme, & en ce cas-là l'homme n'eſt point libre: ou Dieu ne peut connoître dans une volonté étrangere une détermination qu'il n'a point faite, & en ce cas-là l'homme eſt libre; mais la preſcience de Dieu ſe détruit. Des denx côtés, difficultés inſurmontables; mais dont triomphe cependant, & triomphe avec éclat, la raiſon aidée de la Foi.

Fin du Tome premier.

4 vols.
R. Hatchwell
11.10.79
= 30.00






THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET